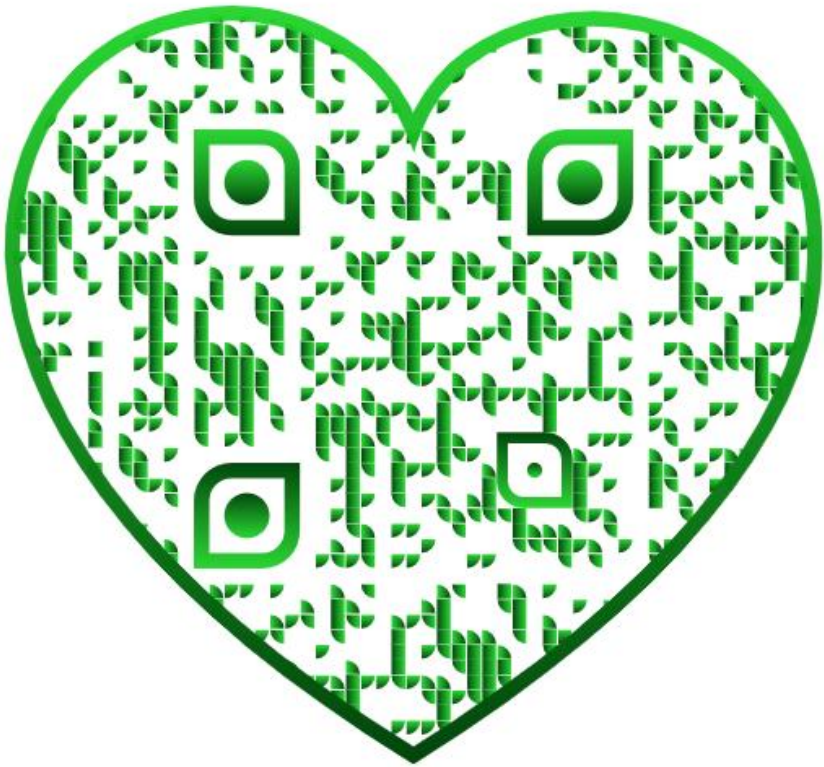
J.P.
POMARE

17 ANS PLUS TARD

Qui a *vraiment* tué
la famille Primrose ?

MERA
EDITIONS



J.P.
POMARE
17 ANS
PLUS TARD
Qui a *vraiment* tué
la famille Primrose ?
MERA
EDITIONS

J.P. Pomare

17 ANS PLUS TARD

Traduit par
Maurine Blervaque

Mera éditions

Les personnages

Le foyer Primrose

- **Simon Primrose** : époux de Gwen, ancien député.
- **Gwen Primrose** : épouse de Simon.
- **Eli Primrose** : fille de Gwen et Simon.
- **Chester « Chet » Primrose** : fils de Gwen et Simon.
- **Elizabeth « Lizzie »** : tante de Gwen.
- **Fleur** : fille au pair des Primrose.
- **Bill Kareama** : chef cuisinier des Primrose.

Les acteurs du procès

- **Lawrence « Laurie » Berry** : ancien avocat de Bill.
- **James McMurry** : avocat actuel de Bill.
- **Te Kuru « TK » Phillips** : psychologue.
- **Adam Cooke** : inspecteur, chef de la police de Cambridge.

L'équipe de podcasteurs

- **Sloane Abbott** : podcasteuse spécialisée dans le true crime.
- **Esteban** : producteur de Sloane.
- **Tara Hiku** : assistante de Sloane.

L'entourage de Bill

- **Mooks Kareama** : oncle de Bill.
- **Maia** : (ex) petite amie de Bill.
- **Teimana** : frère de Maia.

Les autres personnages

- **Terrence Koenig** : ancien directeur du lycée Saint Luke.
- **Karen Koenig** : épouse de Terrence.
- **Tate Mercer-Kemp** : fils d'un ancien camarade de promo de Simon.
- **Dean** : chauffeur de taxi.
- **Jo et Paul Blackwell** : voisins des Primrose.
- **Andrew Mears** : cousin de Karen Koenig, technicien gaz.
- **Bec Mears** : fille d'Andrew.
- **Annabel Pelham** : directrice de collège.

Il y a ceux qui croient en mon innocence, et ceux qui croient en ma culpabilité, il n'y a pas d'entre deux.

Amanda Knox

Je pense que, dans l'ensemble, les Néo-Zélandais bénéficient d'un système pénal équitable et efficace. Cependant, des erreurs sont possibles dans tout système qui repose sur le jugement humain.

Déclaration d'innocence et d'excuses pour la condamnation injustifiée de Teina Pora

L'honorable Amy Adams

Ministre de la Justice

PARTIE I

Inspecteur Marsden : Pouvez-vous nous décrire ce qui s'est passé ce matin ?

Jo Blackwell : Eh bien, je me suis réveillée en sursaut. Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi, mais il était tard.

Inspecteur Marsden : Et qu'est-ce qui vous a réveillée ?

Jo Blackwell : Eh bien, euh… J'ai entendu des cris, je… Je n'avais jamais entendu ça auparavant. J'ai compris que quelqu'un était en danger, alors je me suis assise et j'ai secoué mon mari, Paul. J'ai pensé qu'il y avait une bagarre chez les voisins. Je ne voulais pas m'en mêler, mais les cris étaient si forts et si désespérés que j'ai estimé qu'il valait mieux appeler la police.

Inspecteur Marsden : Vous avez appelé la police dès que vous avez entendu les cris ?

Jo Blackwell : J'ai peut-être attendu une minute, ou deux. Au départ, Paul pensait que j'avais peut-être mal entendu, mais il les a perçus lui aussi. J'ai appelé la maison des Primrose, mais personne n'a décroché, puis j'ai essayé le portable de Gwen, toujours sans succès. À ce moment-là, les cris avaient cessé. Puis je les ai entendus à nouveau.

Inspecteur Marsden : D'accord. Et ces cris étaient-ils de la même nature ? Ou différents ?

Jo Blackwell : Différents. C'était un long cri strident. J'ai enfilé ma robe de chambre et nous avons descendu l'allée. De là, nous pouvions voir leur maison, qui se trouve juste en face. Nous avons pensé qu'il fallait attendre la police, car nous ne savions pas ce qui s'y passait et nous ne

voulions pas être vus. Au bout de quelques minutes, nous avons entendu des sirènes. Le brouillard était très épais, mais nous avons alors aperçu un homme sortir de la propriété. Nous avons senti que quelque chose n'allait pas. Il n'a pas semblé nous remarquer, il a franchi le portail et s'est dirigé vers la route.

Inspecteur Marsden : Pourriez-vous décrire cet homme ?

Jo Blackwell : Nous l'avons tous les deux reconnu. Il habitait là-bas, nous le voyions parfois faire du skateboard. Un Maori. C'était leur chef cuisinier. Il devait faire la même taille que Paul.

Inspecteur Marsden : Avez-vous vu quelqu'un d'autre ? Un véhicule, peut-être ?

Jo Blackwell : Non, juste lui. Il titubait. Il y avait des taches sombres sur ses vêtements. On aurait dit du sang. Nous sommes restés figés sur place. Nous ne savions pas quoi faire. Puis vous êtes arrivés et Paul a couru vous prévenir, mais le chef cuisinier était déjà loin.

1.

TK

L'humiliation, telle était l'une des motivations avancées par l'accusation. La honte du rejet aurait poussé Bill à poignarder chaque membre de la famille Primrose avec son couteau de cuisine. Ou *la colère* : il aurait agi dans un accès de rage parce que Simon et Gwen Primrose l'auraient renvoyé et refusé de lui donner son dernier salaire. *La luxure* : l'engouement présumé de Bill pour leur fille adolescente se serait transformé en obsession. Il lui aurait envoyé des messages obscènes et ne pouvait pas vivre en sachant qu'il ne l'aurait jamais. Ou une sorte de *psychose* : Bill était ivre, instable, voleur.

Des motifs possibles à l'infini, voilà ce que l'accusation avait, accompagnés de preuves circonstancielles pour chacune de ces hypothèses. Mais je n'ai trouvé aucune trace d'un tempérament colérique ou d'un manque de maîtrise de soi. Si c'est lui qui les a tués, ce n'était pas un crime passionnel, mais quelque chose qu'il avait planifié. Alors pourquoi ce désordre dans la maison ? Pourquoi rentrer chez lui après avoir laissé de telles traces ? Si c'était planifié, pourquoi s'être enivré avant ? Était-ce un plan qui avait mal tourné ?

Si l'on en croit la version de Bill, il a simplement trouvé les corps, entendu les sirènes et paniqué, préférant s'enfuir de la scène du crime.

Au mauvais endroit, au mauvais moment.

J'ai passé trois ans de ma vie à essayer de comprendre ce qui s'était réellement passé et j'en ai conclu que deux faits auraient dû susciter un doute raisonnable :

Tout d'abord, Bill Kareama souffrait d'asthme sévère depuis toujours.

Ensuite, Bill Kareama n'avait pas d'inhalateur avec lui le soir des meurtres.

Mais le jury n'était pas de cet avis : lors du procès, il a estimé que ce deuxième point était un mensonge, ou hors de propos tant il semblait persuadé qu'un homme souffrant d'asthme sévère était capable de courir

trois kilomètres en douze minutes *sans utiliser* son inhalateur.

Il est vrai que Bill ne s'est pas rendu service le matin des meurtres : vers 6 heures, il a marché neuf cents mètres depuis son appartement, passant devant le bar sportif *The Pope*, la rangée de magasins et la station-service, jusqu'à la boulangerie *Morning Star* au coin de Pope Terrace. En chemin, il a déposé un sac rempli de cendres dans la benne à ordures à côté de la station-service. Ces cendres provenaient des vêtements qu'il portait la veille, lorsqu'il se trouvait chez les Primrose. À la boulangerie, il s'est assis et a mangé une tourte à la viande hachée et au fromage, tout en regardant la rue tranquille. Le fait qu'il se soit coupé les ongles, rasé la tête, qu'il ait nettoyé à l'eau de Javel l'appartement qu'il venait de louer et détruit son téléphone portable n'a pas aidé, non plus.

Ces actes ne font pas de lui un meurtrier, mais ils n'ont certainement pas aidé sa défense. Parce que la plupart des gens ne comprennent pas tout à fait ce que le traumatisme, la fatigue et les déséquilibres chimiques du cerveau induits par la drogue sont susceptibles de provoquer dans le comportement d'une personne. Le fait d'avoir une attitude étrange après avoir été exposé à la mort et à une violence extrême ne devrait pas automatiquement conduire un homme à être enfermé pendant vingt-cinq ans.

Le procès initial présentait bien d'autres problèmes, et si Bill en obtenait un nouveau, il aurait probablement gain de cause pour plusieurs raisons. Premièrement, la question de l'équité procédurale et du *sub judice*[1]. Deuxièmement, la police n'a pas pris en considération, et encore moins enquêté, sur d'autres suspects potentiels. Troisièmement, les techniques d'interrogatoire coercitives utilisées sur Bill.

Mais il n'y aura pas de nouveau procès.

Aujourd'hui, j'ai lu qu'il était en prison depuis dix-sept ans – c'était dans le journal du dimanche, avec sa photo en troisième page. Ça m'a fait l'effet d'un coup de poing, et pendant un instant, je me suis retrouvé là-bas, à la rencontre de Bill. La première chose que j'avais remarquée chez lui ce jour-là, c'était sa taille – ça ne se voyait pas sur les photos

dans la presse. Il était grand, mais mince. La deuxième chose que j'ai notée chez Bill Kareama, c'était son calme.

Alors que je quitte la maison de mes parents située à Rotorua pour rentrer chez moi à Auckland, je ressens l'influence de Cambridge. Tout comme avant. Je ne peux m'en défaire. Je prends donc la sortie habituelle et me dirige vers la maison. Je me gare devant un portail en fer forgé encastré dans un mur de pierre qui borde la propriété, comme on en trouve souvent dans la campagne britannique. Je sors de la voiture, m'approche des grilles, et je ressens une étrange nostalgie en regardant à travers. Je n'avais pas vraiment oublié, mais cela faisait longtemps. Une large allée traverse le vaste jardin et mène à la façade imposante d'une demeure majestueuse qui ressemble davantage à un manoir de campagne qu'à une ferme néo-zélandaise. Les terrains environnants ont depuis longtemps été morcelés, chaque parcelle vendue aux enchères et reconstruite. La densité des banlieues a envahi ce qui était autrefois un petit nombre de propriétés avec de vastes terrains, le paysage environnant est désormais défiguré par des maisons mitoyennes. Tout ce qui reste du domaine Primrose, c'est cette imposante maison ancienne. La dernière fois que je suis venu ici, on la voyait à peine à travers les hautes herbes. Aujourd'hui, tout est propre, bien entretenu, les haies sont taillées et la pelouse est tondue de près. Les nouveaux propriétaires ont fait du bon travail. Je m'étais promis de passer à autre chose, de laisser cet endroit derrière moi, et c'est ce que j'ai fait. Alors, pourquoi suis-je ici ? Les promesses sont drôles comme ça : une fois que vous en avez rompu une, les autres ne semblent plus avoir d'importance. Des pneus sur le gravier. Je me retourne, mais trop tard. Un Mitsubishi Pajero ralentit et s'engage dans l'allée. Je m'écarte alors que les grilles du portail commencent à s'ouvrir et que le véhicule les franchit, puis s'arrête.

Je regarde à travers la vitre et souris, mais la femme au volant ne me rend pas la pareille. La vitre s'abaisse.

— Laissez-nous tranquilles.

Chaque syllabe est prononcée avec une telle rage que je reste sans

voix pendant un instant.

— Pardon ?

— Vous avez bien entendu.

— J'admirais juste la maison…

— Je sais ce que vous faites, reprend-elle.

Je vois les petites veines sur ses joues, elle ose à peine me regarder dans les yeux.

— Allez-vous-en, ou j'appelle la police.

— Bien sûr, désolé, fais-je en expirant.

Je jette un dernier regard à la propriété. Elle est à nouveau parfaite, on pourrait presque croire qu'il ne s'est jamais rien passé de grave ici. Je sors mes clés de ma poche et retourne à ma voiture.

Pourquoi suis-je venu ici ?

Je secoue la tête.

Je ne dois rien à Bill Kareama, après tout.

Absolument rien.

2.

Sloane

Quand on a la gueule de bois, il y a toujours un moment où la seule envie qu'on a, c'est de manger un plat bien gras : carbonara, pain perdu, frites et sauce brune. Plus c'est gras, mieux c'est.

Je repense à la veille, je compte les verres que j'ai bus. Quatre coupes de champagne, au moins deux verres de chardonnay, un Ardbeg en fin de soirée avec le rédacteur en chef du *Sydney Morning Herald*[2], un ami. Puis deux verres d'eau pour me flageller avant d'aller me coucher, comme si ça allait empêcher l'inévitable. Ce ne fut pas le cas. Dès que j'ai ouvert les yeux, je me suis retrouvé avec un mal de tête lancinant, la gorge sèche et des nausées.

Vers 10 heures, j'atteins le seuil critique de ma gueule de bois. J'adresse un merci silencieux à Tara, qui m'a réservé un *check-out*[3] tardif. Elle est formidable. Hier soir, j'ai fait la fête pour la première fois depuis Dieu sait combien de temps, probablement depuis la fin du tournage de la dernière saison de *Legacy*. Je ne m'attendais pas à boire autant, mais je ne m'attendais certainement pas non plus à gagner – le *Gold Walkley*[4] n'a jamais été décerné qu'une seule fois à un podcasteur[5].

J'avais déjà bu quelques verres lorsque l'animateur, le journaliste provocateur Des Holder, a prononcé mon nom. J'ai regardé autour de moi, scrutant les visages souriants à ma table pour m'assurer que j'avais bien entendu. Ils se sont levés et m'ont applaudi comme des phoques bien entraînés.

— J'ai… J'ai gagné ?

J'ai réussi à prononcer mon discours sans verser une larme, remerciant mon producteur Esteban, mon assistante Tara, et exprimant ma profonde tristesse pour les victimes de cette affaire. J'ai simplement dit que j'espérais que mon podcast, mon livre et mon travail avaient contribué à mettre en lumière la violence domestique. Puis, la fête a commencé et, à partir de là, mes souvenirs sont un peu flous.

Je déteste cette sensation de me réveiller avec un sentiment d'anxiété sous-jacent et une pointe de nausée. Maintenant que je repense à la soirée, je crains que les éclairages vifs n'aient fait ressortir les platitudes de mon discours, que j'aie parlé trop vite ou que j'aie semblé ivre, que j'aie été incohérente ou trop bavarde lors de l'afterparty, encore grisée par la victoire. Je crains d'avoir commis une gaffe ou d'avoir dit la mauvaise chose à la mauvaise personne.

Je me retourne et étire mes membres sous les draps de l'hôtel, ma main cherchant mon téléphone instinctivement. J'ai toujours envie d'ouvrir immédiatement les réseaux sociaux : Instagram, Facebook, Twitter, actualiser chacun d'entre eux, recommencer, mais je ne me suis plus connectée depuis quelques mois. Nous sommes tous accros à quelque chose de nos jours, mais j'ai au moins réussi à me débarrasser de cette mauvaise habitude. J'ai d'autres vices, à la place. Même si les e-mails sont plus difficiles à éviter – mon travail en dépend, après tout. J'accède à ma boîte de réception, envisageant de commander le service d'étage. *Servent-ils encore le petit-déjeuner à cette heure tardive ?* Je trouve une série de nouveaux mails : il y a beaucoup de messages de soutien, mais je me doute que Tara a déjà filtré ceux à caractère haineux envoyés par des inconnus depuis hier. Puis je vois qu'un ami journaliste m'a envoyé un e-mail avec pour objet : *Tu te souviens de cette affaire ?*

Le corps du message contient un lien vers un article.

Je parcours celui-ci – il me semble familier. En fait, je me souviens du crime quand il s'est produit. Il avait été relayé par les médias australiens. Un chef cuisinier privé avait poignardé tous les membres de la famille pour laquelle il travaillait. Aujourd'hui, selon l'article, le cuisinier a purgé dix-sept ans de sa peine de prison et des voix s'élèvent depuis des années pour demander un nouveau procès. Il n'a jamais reconnu sa culpabilité et le plus étonnant, c'est que s'il l'avait fait, il aurait pu bénéficier d'une libération conditionnelle et serait probablement dehors, à l'heure actuelle.

En effet, je m'en souviens. Mais ce n'est pas une affaire pour nous. Il y a beaucoup d'éléments à creuser, une histoire à raconter, pour autant

ça ne ressemble pas à une affaire pour *Legacy*. Je ferme la fenêtre et ouvre un autre e-mail, cette fois-ci de mon producteur. Il veut que je me penche sur le cas d'une famille qui a disparu sans laisser de traces à Adélaïde à la fin des années 1990. Après avoir lu pendant cinq minutes, je pose mon téléphone, me rappelant que ce n'est pas un jour de travail. Aujourd'hui, c'est un jour de repos, un jour de fête – malgré cette horrible sensation d'avoir le cerveau pris dans un étau qui se resserre lentement. Le prochain projet peut attendre.

— Service d'étage, bonjour, dit la voix au bout du fil.

— Bonjour, oui, puis-je avoir des œufs Bénédicte et un double espresso pour la chambre 903 ?

— Bien sûr. Ça ne sera pas long.

— Et puis-je ajouter des *hash browns*[6] et un *Bloody Mary* ?

Quelque part à Melbourne, mon coach personnel grimace.

— Bien sûr.

Je me traîne jusqu'à la salle de bains, où le miroir me rappelle gentiment que j'ai oublié de me démaquiller avant de m'endormir. Je bois quelques gorgées d'eau directement au robinet et m'asperge le visage, avant de prendre mon ordinateur portable sur la chaise et de me laisser retomber entre les draps.

Je reprends là où je m'étais arrêtée, au milieu d'une émission de télé-réalité trash sur Netflix. Tout en regardant d'un œil distrait, j'attrape mon téléphone et je tape mon nom sur Google pour satisfaire ma vanité. Traitez-moi de masochiste, mais je ne peux m'empêcher de rechercher les pires commentaires que les gens ont publiés à mon sujet sur Internet. Je ne suis pas déçue.

Par exemple, saviez-vous que *Sloane Abbott n'est que le pur produit nauséabond de ces conneries d'études de genre et de l'égocentrisme des Millenials* ? Saviez-vous également que j'*empeste la propagande gauchiste et incarne le poison idéologique qu'on vous sert sur Reddit*[7] ? Qu'en dépit des scénarios et fantasmes de viol masculinistes à mon égard, je suis *une 5/10 au mieux sans maquillage* ? Que je ne suis qu'*une manipulatrice qui*

attire la pitié de jeunes féministes blanches de classe moyenne pour son propre intérêt ? Un autre internaute insiste que je ne suis *pas vilaine, et même plutôt mignonne malgré des positions trop woke*[8].

Quel charmeur.

Personne n'avait rien trouvé à redire à mes podcasts jusqu'à ce que je commette l'erreur fatale de souligner les taux de violence domestique dans ce pays, jusqu'à ce que je dénonce l'incapacité de la police à protéger les femmes contre leurs ex-partenaires – cela a été le catalyseur des commentaires haineux et du harcèlement sexuel. Le fait que je me sois exprimée contre la culture du viol à Canberra, la fière capitale de notre nation, n'a pas aidé. Un peu plus bas dans la liste, on trouve un lien vers un forum féministe populaire.

Mes amis, pensé-je, *au moins certains d'entre eux auront des choses positives à dire à mon sujet.*

Sloane Abbott, la reine du féminisme blanc performatif.

Merde. Ne clique pas, ne clique pas, ne clique pas.

Je clique, bien sûr que je clique, malgré le goût âcre qui me remplit la gorge :

Voici pourquoi nous devons cesser de soutenir cette féministe « cheval de Troie » :

1 — Elle a enregistré quatre des plus grandes séries de podcasts de l'histoire de l'Australie, a remporté des prix de journalisme et écrit d'innombrables articles commentant des affaires criminelles. Combien de ces diverses initiatives journalistiques ont porté sur un crime dont la victime n'était pas blanche ? Vous l'avez deviné : 0. Google : Syndrome de la femme blanche disparue[9].

Une bouffée de colère m'envahit. Mais qui est cette personne, bon sang ?

2 — Elle est l'incarnation de la fille privilégiée. Son père était un célèbre photojournaliste (nepo baby[10]), elle a grandi à Kew (quartier blanc, privilégié, élitiste), a fréquenté une école privée et a obtenu une bourse (qui aurait pu être attribuée à un étudiant plus démuni/défavorisé/marginalisé) pour étudier à l'université Monash. Elle est blanche, valide, conventionnellement séduisante, riche et ne fait rien pour aider les personnes moins favorisées.

3 — Regardez les fréquentations qu'elle a. Voilà les liens vers des photos qu'elle a prises avec un certain nombre de personnalités de droite. Un point bonus pour avoir repéré l'activiste anti-trans.

4 — Son historique amoureux. Je n'ai pas trouvé grand-chose, mais d'après ses réseaux sociaux et certaines anecdotes, elle n'est sortie qu'avec des hommes blancs. Pas de femmes, pas de personnes noires, ou de couleur. C'est normal d'être hétéro, ma chérie, mais essaie davantage de cacher tes préjugés raciaux la prochaine fois. Le fait est qu'elle ne trouve pas les hommes noirs ou métis suffisamment attirants pour sortir avec eux.

J'ai envie de hurler. La bile monte dans mon estomac. Ce n'est pas ainsi que fonctionne le féminisme. On ne devrait pas avoir besoin d'être parfait pour aider. Je déteste cette personne, sa vision manichéenne du monde. Elle passe au crible toute ma vie, mes relations et ma carrière à la recherche d'imperfections. Elle me dépeint comme quelqu'un que je ne suis pas. Franchement, la diversité de mes conquêtes amoureuses ferait rougir l'Assemblée générale des Nations unies. J'expire, je ferme les yeux un instant et je prends de grandes bouffées d'air. C'est, face à une concurrence féroce, la chose la plus accablante que j'aie jamais lue à mon sujet. Non pas parce que tout est vrai – ce n'est évidemment pas le

cas – mais parce que cela a révélé une chose : un angle mort qui est désormais évident.

Je n'ai jamais écrit ni enquêté sur des crimes commis contre des victimes non blanches. Mais j'ai un producteur et des rédacteurs en chef, et nous avons une société de médias qui finance nos projets… Je suis dirigée par d'autres personnes, je n'ai jamais choisi mes sujets de manière isolée, c'est une décision collective. Mais il y a encore une voix lancinante en moi qui ne demande qu'à sortir. Je ne peux pas l'ignorer. En me bloquant la vue avec la paume de mes mains, je laisse la pensée émerger : *les victimes blanches font vendre, tu l'as toujours su*.

L'ambition, pensé-je. *C'est ça, mon péché.*

Sachant que cela aiderait ma carrière, mon subconscient s'est tourné vers les histoires *dignes d'être diffusées*, un euphémisme bien convenable, je suppose, pour *blanches*. Il n'a jamais été question de justice ou de féminisme, il a toujours été question de moi.

Je ferme mon ordinateur portable. L'anxiété me ronge, alors je me roule en boule sur le lit ; elle me brûle les yeux, me serre la poitrine. Ma colère s'intensifie, ouvre une cavité froide dans mon ventre. Alors, je me tourne vers le remède qui fonctionne toujours quand j'ai des émotions fortes : j'accueille la distraction anesthésiante du travail. Je rouvre mes e-mails et parcours le dossier intitulé *pistes*. Il est temps de faire abstraction du monde, et de trouver mon prochain projet.

3.

Bill

Tout le monde sait comment ça s'est terminé : mon couteau de chef a servi à décimer la famille Primrose.

La police avait un témoin oculaire qui m'avait vu quitter la maison. Mes empreintes de bottes ensanglantées menaient des chambres à la porte arrière, puis sur les pavés et jusqu'au portail. J'ai été arrêté quelques heures plus tard et je n'ai plus été libre depuis. C'est là que s'achève l'histoire que la plupart des gens connaissent, mais peu savent où elle commence vraiment.

Tout ce que j'ai toujours voulu faire, c'est cuisiner. Il y a quelque chose dans le grésillement du sel qui touche l'huile chaude, dans la façon dont, lorsque vous enfoncez un couteau dans une pêche mûre, son jus coule sur la lame. Quelque chose dans le craquement d'une meringue parfaite qui s'ouvre, dans le sifflement d'une côte d'agneau qui touche un gril fumant.

À l'époque, cuisiner pour la famille Primrose me semblait être ma destinée, mais tout a commencé par un simple coup de téléphone. J'aurais préféré ne pas me réveiller, ce jour-là. Je serais resté au lit et j'aurais rappelé plus tard. À ce moment-là, mon oncle serait peut-être déjà décédé et j'aurais peut-être décidé de rester en Australie. Mais la vie ne fonctionne pas ainsi. On ne peut pas revenir en arrière. On ne peut pas réécrire le passé. Le téléphone a sonné à 5 heures, et je n'étais rentré du travail que quatre heures plus tôt. On ne recevait jamais d'appels aussi tôt, d'habitude, surtout un samedi. Je savais donc que c'était quelque chose de grave. C'est mon colocataire qui a décroché, puis il a frappé à ma porte. J'ai oublié son nom, mais lui non plus n'avait pas beaucoup dormi. C'était un DJ et un fêtard qui portait des jeans noirs moulants et croyait que tous les problèmes du monde pouvaient être résolus avec de la méthamphétamine.

« Quelqu'un est au téléphone », m'a-t-il dit.

« Qui ? »

« Ta tante ou quelqu'un comme ça. Elle dit que c'est important. »

Et c'était effectivement le cas. Mon oncle, l'homme qui m'avait élevé après la mort de ma mère, avait eu une crise cardiaque pendant la nuit. Il se trouvait sur la troisième marche de l'escalier à ce moment-là, et s'était agrippé la poitrine en tombant en arrière, se cognant la tête sur le carrelage. Il était désormais sous assistance respiratoire.

La nouvelle a chassé toute trace de sommeil de mon esprit. J'ai préparé un café avec des mains tremblantes, puis je me suis rendu à l'agence de voyages de Chapel Street et j'ai attendu qu'elle ouvre à 9 heures. J'ai réservé un vol pour l'après-midi même. J'ai appelé mon patron, qui m'a dit de prendre tout le temps dont j'avais besoin. J'ai pleuré dans l'avion et j'ai bu quatre petites bouteilles de Jim Beam avec du Coca Light. Je devais savoir, au fond de moi, que je ne reviendrais pas à Melbourne. Sinon, pourquoi aurais-je réservé un aller simple ? Pourquoi aurais-je emporté mes couteaux de chef ?

Mon oncle est décédé alors que je survolais le bleu immaculé de la mer de Tasman. Les funérailles devaient avoir lieu trois jours plus tard, mais il était clair pour moi que je resterais bien plus longtemps. Je me retrouvais à mon point de départ, dormant dans un lit étroit dans l'appartement de ma tante et de mon oncle à Rotorua. Il fallait payer les frais relatifs aux funérailles, et ma tante avait besoin de soutien, émotionnel et financier. Je lui ai donné le peu d'argent que j'avais économisé et j'ai fait tout mon possible pour l'accompagner. La famille s'est réunie, et même si j'étais heureux de revoir tout le monde, la tristesse causée par la mort de mon oncle a assombri cette première semaine. Je vivais au jour le jour.

J'ai aperçu Maia aux funérailles et, la semaine suivante, je lui ai envoyé un SMS. Il n'y a pas de philtre d'amour plus puissant que le chagrin. J'avais besoin de compagnie, et Maia avait besoin de moi. Nous avons repris là où nous en étions restés avant mon départ pour l'Australie, passant tout notre temps ensemble, principalement chez elle. Nous restions allongés au lit pendant des heures, à discuter, à être

simplement tous les deux.

« Dis-moi, quelle est ta plus grande peur ? » lui ai-je demandé un soir, quelques semaines après mon retour.

Elle a levé les yeux, surprise.

« C'est quoi cette question ? »

« Je ne sais pas, ai-je répondu. Qu'est-ce qui te fait le plus peur ? »

« Mourir, probablement. Ou qu'il arrive quelque chose aux personnes que j'aime, a-t-elle répliqué. Chaque fois que Teimana se bat ou disparaît pendant des jours, je m'inquiète pour lui. »

Son frère avait déjà été arrêté une douzaine de fois, mais rien de bien grave, du moins à ce stade.

« Et moi ? lui demandé-je. Tu as déjà eu peur qu'il m'arrive quelque chose ? »

« Non », a-t-elle lancé en riant.

Elle a posé sa main sur ma joue.

« Toi ? Tu n'as pas peur de mourir, hein ? Tu es trop dur pour ça ? »

J'ai haussé les épaules.

« Je suppose, oui. Mais en ce moment, j'ai plus peur de ne jamais vraiment vivre que de mourir. J'ai peur de rester coincé ici, ai-je ajouté. Dans cette ville, pour toujours. »

« Tu es trop bien pour ta ville natale, hein ? »

« Non, ai-je réfuté. Ce n'est pas ce que je veux dire. »

« C'est pour ça que tu m'as quittée, la première fois ? Pour partir vers la *grande ville*, en Australie. »

J'ai secoué la tête, mon nez effleurant le sien. Elle en était encore blessée, même un an plus tard.

« Je veux juste… *plus*. »

« Oui, moi aussi. J'ai toujours su que tu partirais d'ici… et que tu *ferais* quelque chose de ta vie. Tu n'as jamais été très bavard, mais même à l'école, tu disais déjà ça. Tu te souviens qu'on en parlait ? »

« Je me souviens plus des autres choses que de nos discussions. »

Elle m'a gentiment frappé sur le torse.

« C'est bizarre d'y repenser, maintenant. On s'embrassait derrière le terrain de rugby. »

J'ai ri en la serrant contre moi, son corps si chaud contre le mien. Si j'avais su ce qui allait arriver, je ne l'aurais jamais lâchée.

4.

Bill

Environ un mois après les funérailles, ma tante allait beaucoup mieux, et moi, je savais que je ne retournerais pas à Melbourne. Les choses avec Maia étaient devenues sérieuses, je commençais même à penser à un avenir ensemble. Mais j'avais dépensé toutes mes économies et j'étais revenu à la case départ. Je devais trouver un emploi. C'est alors que mon oncle Mooks m'a appelé. Mooks était venu à Rotorua pour les funérailles et était resté une semaine environ avant de retourner à Cambridge, où il vivait à l'époque.

« Je faisais du jardinage pour cette famille. Ils ont un sacré manoir, mon garçon, là-bas à Cambridge. J'ai vu qu'ils cherchaient un chef cuisinier. »

« Je ne suis pas chef cuisinier », lui ai-je répondu.

« Ils ne le savent pas. Ça vaut le coup d'essayer. Ils ont du mal à trouver quelqu'un. »

« Ils ne vont pas me demander un CV, ou un truc du genre ? »

« Je te lance un gros os juteux, Bill. À toi de décider si tu veux le mâcher. »

J'avais déjà fait le tour de quelques restaurants à Rotorua pour voir si je pouvais trouver un emploi, mais il n'y avait pas beaucoup de travail. Et même si une place se libérait, je gagnerais deux fois moins que chez *Noir*11.

J'ai demandé à Mooks comment je devais postuler.

« Envoie ton CV par mail, dis-leur simplement que tu as vu l'annonce dans le journal. »

Il m'a transmis l'adresse e-mail par SMS.

J'ai envoyé mon CV et, peu de temps après, j'étais dans le bus pour Cambridge afin de passer un entretien. Mooks m'a rejoint à l'arrêt de bus. J'étais content de le retrouver, il était bouleversé quand nous

avions parlé lors des funérailles, mais maintenant il avait retrouvé sa bonne humeur.

« Je pense qu'il vaut mieux qu'ils ne sachent pas que nous sommes de la même famille », m'a-t-il dit, alors que nous partions.

« Quoi ? Pourquoi ? »

« Je ne travaille plus là-bas, mon neveu. Ils n'aimaient pas ma façon de m'occuper des plantes. *Les Britanniques.* Ils sont tous bizarres avec leurs jardins, tu sais. Je ne suis bon qu'à tondre la pelouse, arracher les mauvaises herbes, faire un peu d'entretien… Je ne sais pas comment tailler correctement un rosier. »

« Ils t'ont viré ? »

Il a juste souri.

« Ne t'inquiète pas pour ça. J'ai plein de travail, je commence au lycée la semaine prochaine. »

« Bon sang, Mooks, j'aurais aimé que tu me le dises. Maintenant, j'ai l'impression de leur mentir dès le début. »

« Non, ça ira, fais-moi confiance. Ils vont t'apprécier, et c'est un bon travail. Le genre de salaire qui pourrait te permettre de vraiment t'installer. »

« Je ne sais pas… »

« Allez, va discuter avec eux. Écoute ce qu'ils ont à te proposer, puis décide. Ça ne coûte rien de passer un entretien. »

J'ai fini par accepter, même si j'avais quand même l'impression de faire une bêtise en y allant.

Une vingtaine de minutes plus tard, Mooks a garé la voiture en face d'un portail en fer forgé orné de motifs variés, encastré dans un mur de pierre. Ma première pensée a été qu'il devait y avoir un château derrière, et je n'étais pas loin de la vérité. En regardant à travers les grilles, j'ai pu voir une allée et un jardin soigneusement entretenu. La bâtisse m'a donné la chair de poule : elle était immense et semblait ancienne. Je n'avais jamais mis les pieds dans un tel endroit. Et

maintenant, j'allais peut-être vivre là-bas pour y cuisiner.

J'ai regardé Mooks et j'ai poussé un petit sifflement.

« Pas mal, hein, mon neveu ? m'a-t-il dit. À tout à l'heure. »

Je suis sorti de la voiture et j'ai regardé Mooks repartir avant de traverser la route. J'ai pris une inspiration et j'ai appuyé sur le bouton de l'interphone à l'entrée.

« Oui, bonjour ? Puis-je vous aider ? »

Ce n'était pas l'anglais que j'attendais, mais les longues consonnes gutturales et les voyelles pincées du français.

« Bonjour, je suis, euh, ici pour l'entretien. »

« Le poste de chef ? »

« Euh, oui, pour le poste de chef privé. »

« D'accord, un instant s'il vous plaît. Je vais vous ouvrir. »

Les engrenages ont grincé tandis que l'énorme portail commençait à s'ouvrir vers l'intérieur.

J'ai traversé la large allée et rejoint l'entrée principale de la maison. Une grande porte en bois avec un heurtoir en laiton s'est ouverte lorsque j'ai frappé. Une femme d'à peine un mètre cinquante se trouvait sur le seuil. Elle était plus âgée que moi de quelques années, avec des cheveux très foncés, une peau pâle et des lèvres rouge vif.

« Vous n'avez pas de voiture ? » a-t-elle demandé en regardant derrière moi vers la rue.

« Ah, non, ai-je répondu. Un ami m'a déposé. »

Elle a haussé un sourcil parfaitement dessiné.

« Eh bien, vous feriez mieux d'entrer. »

Je ne pouvais détacher mes yeux d'elle alors qu'elle me guidait à travers le vaste hall d'entrée. Elle était exotique, sophistiquée, tel un personnage sorti d'un film étranger. Je l'ai suivie jusqu'à un salon et je me suis assis dans le fauteuil Chesterfield en cuir qu'elle m'avait indiqué. Elle m'a jeté un rapide coup d'œil, puis elle est partie sans rien ajouter.

Pendant que j'attendais, j'ai regardé autour de moi et j'ai remarqué quelque chose dans une boîte en verre posée sur la cheminée. Quelque chose qui ne cadrait pas vraiment avec le reste. Un peigne blanc à trois dents, finement sculpté et décoré, en os. J'ai constaté d'autres choses également : des œuvres d'art, des meubles en bois massif, beaucoup de signes de richesse. Et aussi des éléments… étranges, comme le renard empaillé accroché à l'un des murs.

Ce n'est pas quelque chose que l'on voit tous les jours, me suis-je dit.

Dix minutes plus tard, la porte du hall d'entrée s'est ouverte et une élégante femme d'âge mûr aux cheveux châtains coupés au carré est arrivée.

« Bill ? » a-t-elle demandé.

« C'est moi. »

Je me suis levé.

Elle m'a tendu la main.

« Enchantée. Je m'appelle Gwen. Gwen Primrose. »

Elle a esquissé un petit sourire en plissant le nez.

« Venez. »

Je l'ai suivie dans un vaste bureau donnant sur le jardin. Les murs étaient tapissés de livres. Elle s'est assise derrière son bureau.

« Asseyez-vous, a-t-elle indiqué. C'est le bureau de mon mari, mais j'ai pensé que c'était le meilleur endroit pour discuter. Il est question d'affaires, après tout. »

Elle a souri à nouveau, mais malgré la chaleur de son sourire, son regard semblait me piéger.

« Alors, a-t-elle ajouté, sans jeter un œil à mon CV, vous n'avez jamais travaillé comme chef privé ? »

J'ai dégluti.

« Euh… Non. J'ai principalement travaillé pour l'un des meilleurs chefs de Melbourne. *Noir* est le seul restaurant australien classé parmi les cent meilleurs au monde. Il compte trois chefs… »

« Vraiment ? a-t-elle interrompu. Impressionnant. »

« Oui. Et j'ai également aidé une entreprise de restauration à organiser des événements. »

Je n'ai pas mentionné qu'il s'agissait d'un *marae*[12] et que les *événements* étaient des *tangi*[13]. Ni que ce travail n'était pas rémunéré et que j'étais un adolescent qui préparait des sandwichs.

« Je peux cuisiner tout ce que vous voulez. »

« Tout ? » a-t-elle répété.

Je voulais lui dire que je cuisinais pour ma famille depuis des années, avant même de devenir chef. Serait-ce cliché ou ridicule de lui dire que j'ai toujours été passionné de cuisine, à la recherche incessante de nouvelles recettes, essayant de nouvelles combinaisons d'ingrédients, de nouvelles techniques ?

Les mots ne voulaient pas sortir de ma bouche, bloqués par la nervosité. Je me suis contenté d'acquiescer.

« Oui, je pense. »

« Et vous êtes, euh… »

Elle a passé sa main devant son visage.

« Quelles sont vos origines, Bill ? »

« Mes *origines* ? »

« Eh bien, vous n'êtes pas blanc. Alors, quelle est votre origine ethnique ? »

J'ai senti une chaleur envahir ma nuque.

« Oh. »

Dès que j'ai vu la maison, j'ai su que je voulais ce travail. Si je ne l'avais pas désiré aussi désespérément, j'aurais peut-être demandé pourquoi elle souhaitait connaître ce détail. Son regard s'est fait plus intense.

« Ma mère était maorie. Et apparemment, mon père était *pakeha*[14], c'est-à-dire européen. »

« *Apparemment* ? Vous ne connaissez pas votre père ? »

J'ai secoué la tête. Les coins de sa bouche se sont relevés et elle a penché la tête. Il y avait quelque chose qui ressemblait à de la joie dans ses yeux.

« Non, je ne le connais pas. Je n'ai jamais eu de contact avec lui. »

« C'est terrible. Ça a dû être difficile. »

« Ce n'était pas si terrible. »

« Vous devez donc très bien connaître la cuisine locale ? »

« Nous n'avons pas vraiment de cuisine qui nous soit propre… Je pense que nous avons surtout hérité des recettes britanniques. »

« Eh bien, dans cette maison, nous adorons la cuisine britannique traditionnelle, ça ne fait aucun doute. Mais il doit bien y avoir aussi des spécialités locales ? »

Os de porc et pūhā[15]*, pain frit, hāngi*[16].

« Oui, je suppose qu'il y en a quelques-unes. »

« Eh bien, j'aimerais en savoir plus. »

L'entretien s'est poursuivi. J'ai fait de mon mieux pour répondre à ses questions et faire bonne figure, mais à la fin, j'avais l'impression qu'elle faisait semblant. C'était comme si elle avait déjà décidé que je n'obtiendrais pas le poste.

« Et vous pourriez vivre sur place ? m'a-t-elle demandé. Il est important que vous soyez disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Nous avons du mal à trouver quelqu'un qui soit prêt à s'engager, même si nous pensons que la rémunération est équitable. »

« Oui, ai-je répliqué, aussitôt. Je… je pourrais vivre sur place. Et pour la rémunération… »

« 90 000 dollars[17], a-t-elle déclaré. Plus une chambre ici, les factures prises en charge et la nourriture. Nous savons que c'est bien au-dessus de la moyenne du secteur. »

Je n'ai pas pu m'empêcher de rester bouche bée.

Elle a ri, juste un petit pouffement en réalité.

J'ai pensé à Maia et j'ai compris que cette opportunité ne se représenterait pas. Elle comprendrait et cette expérience de chef privé serait formidable pour mon avenir professionnel. De plus, le salaire était presque trois fois supérieur à ce que je pouvais gagner à Rotorua. La maison et le style de vie luxueux qui m'attendaient ici étaient également très tentants. Je m'imaginais déjà dans un lit moelleux, entre des draps doux, dans une chambre spacieuse avec vue sur le jardin. Je pourrais faire visiter les lieux à Maia, lui présenter cette dame, ce nouveau monde.

« Ça vous convient ? » a-t-elle demandé, visiblement amusée.

« Euh, oui, oui, tout à fait, ai-je répondu. Je peux vivre ici et être disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre, vous savez, pour tout ce que vous voudrez… »

« Super, alors quand pourriez-vous commencer ? »

« Eh bien, si j'obtiens le poste, je suis libre dès maintenant. »

Elle s'est levée, puis m'a tendu la main.

« Pourquoi ne pas commencer demain ? »

Était-ce un test ?

« Demain ? » ai-je répété, et elle a ri.

« Vous êtes drôle, Bill. Oui, *demain*. »

C'était peut-être trop beau pour être vrai, mais une sensation d'excitation m'électrisait de la tête aux pieds. Je pouvais à peine la contenir. J'allais devoir prendre mes habitudes dans cette cuisine, aiguiser mes couteaux, acheter des ingrédients. Je gagnerais plus d'argent que je n'aurais pu l'imaginer et tout cela commençait le lendemain.

« Bien sûr. Oui. À quelle heure ? Je peux venir quand vous voulez. »

« À 9 heures, a-t-elle rétorqué. Ne soyez pas en retard. La première chose à faire sera de passer en revue le menu que vous nous proposerez. »

Le menu ? Il me faudrait préparer quelque chose dès ce soir. J'avais

la gorge nouée. L'excitation se transformait en nervosité. Je devrais vérifier les horaires des bus du matin depuis Rotorua. Ou peut-être que Mooks pourrait venir me chercher… Je trouverais une solution. Pour 90 000 dollars, je rentrerais à pied s'il le faut.

« 9 heures, d'accord, merci », ai-je acquiescé en me levant.

En sortant, j'ai jeté un coup d'œil vers les pins derrière la maison et mon regard s'est arrêté sur une silhouette. Une jeune femme, une adolescente, avait les pieds posés sur la table d'extérieur. Elle portait des lunettes et tenait un livre à la main.

« C'est Eli, notre fille, a-t-elle déclaré en suivant mon regard. J'espère que vous savez faire une salade correcte. Elle vient de décider qu'elle était végétarienne. »

Gwen a levé les yeux au ciel.

Dans le jardin, Eli s'est retournée, a baissé ses lunettes avec son index et m'a fixé. Pour la deuxième fois de la journée, je me suis senti pris au piège par le regard d'une Primrose.

5.

Sloane

Cela fait plusieurs jours, mais je ressens toujours une certaine anxiété. Les commentaires de ce forum ne veulent pas quitter mon esprit. Ce sont ces gens, qui parlent de *moi*. Ils disent que je suis une infâme féministe. Je n'arrête pas d'y penser. Mon prochain rendez-vous avec ma thérapeute est prévu demain. Elle m'aidera certainement, mais pour l'instant, je dois me concentrer sur mon travail.

J'envoie un message à Tara :

Brunch ?

Au *Sleepy's Cafe* ?

À tout à l'heure.

Pendant ma promenade dans Princess Park, j'écoute un autre épisode du podcast sur le meurtre des Primrose. J'apprends chaque jour quelque chose de nouveau sur Bill Kareama. Cet épisode mentionne qu'il a été accusé d'avoir volé des objets dans la maison. Je cherche sur Google comment prononcer *Kareama* et je me rends compte que l'animateur de ce podcast le prononce mal. Je répète plusieurs fois la prononciation correcte dans ma tête. C'est le minimum que je puisse faire.

Tara est là, au café, pétillante comme toujours. Avec son teint ambré, ses yeux doux et son physique de professeure de Pilates, elle est belle à toute heure, tous les jours. Mon café noir est posé sur la table, en face d'elle.

— Tara, dis-je en souriant malgré le stress récent.

Je suspends mon sac au dossier de la chaise avant de m'asseoir. Elle ferme son ordinateur portable.

— Bonjour, Madame *Gold Walkley* en personne.

Elle se lève pour me faire la bise et, avec sa grande taille, j'ai

l'impression d'être une enfant.

— Qu'y a-t-il de si urgent pour que tu refuses de te détendre pendant quelques jours ?

Nous nous asseyons toutes les deux.

— Ça fait *déjà* quelques jours. Je pense à la prochaine affaire, dis-je. Je l'ai trouvée. Ou plutôt, quelqu'un l'a trouvée pour moi.

— Comment ça ?

J'ouvre mon ordinateur portable et le tourne vers elle. Elle voit le mail que j'ai reçu, avec un lien vers un article sur un massacre en Nouvelle-Zélande.

— Bill Kareama, lance-t-elle, une pointe de surprise dans la voix. Tu veux te pencher sur son cas ?

J'acquiesce.

— Oui, cette histoire est *fascinante*.

— C'est… différent.

— Je sais, admets-je en observant l'incertitude s'installer sur son visage.

— Euh, tu en as parlé à Esteban ? Je suis partante, mais je ne sais pas…

— … si c'est le genre d'histoire qui nous intéresse ?

— Oui, répond-elle. Est-ce que nos auditeurs vont être réceptifs ?

C'est ça. Le parti pris que nous avons développé, celui de nous connecter avec nos auditeurs. Nous connaissons leur profil démographique.

Des femmes, blanches, âgées de 20 à 50 ans.

— Nous sommes des journalistes, me dis-je autant à moi-même qu'à elle. Nous allons là où l'histoire nous mène et espérons que notre public nous suivra.

— Oui, répond-elle.

Sa bouche sourit, mais ses yeux restent sceptiques.

— Tu connais bien cette affaire ?

— Bien sûr, tout le monde la connaît chez moi. C'était une affaire énorme. Elle l'est toujours.

Je porte le café à mes lèvres et prends une gorgée.

— Ce cas me motive plus que tous ceux qu'on m'a envoyés récemment. Je sais, je *sens* qu'il ne devrait pas être en prison, d'après tout ce que j'ai lu. Coupable ou non, la défense est incompétente. Il a été arrêté et inculpé le jour même des meurtres ! L'enquête a été beaucoup trop expéditive.

— Je comprends, déclare-t-elle. Je connais bien l'affaire. Il y a tellement d'angles sous lesquels on pourrait l'aborder, et ils se sont vraiment focalisés sur lui. Mais pourquoi celle-ci ? Et pourquoi maintenant ?

Je hausse les épaules.

— Ça t'est venu comme ça ?

— Écoute, je pense qu'il est temps de se pencher sur d'autres types de crimes. Jusqu'à présent, on s'est uniquement intéressés aux meurtres de femmes blanches.

— Les victimes ici sont blanches, Sloane, répond-elle.

— Je sais, mais… Bill Kareama.

Je me sens perdue. Je n'arrive pas à trouver les mots pour exprimer les sentiments complexes qui m'habitent.

— Je sens qu'il y a un élément racial et social dans cette histoire. Si Bill Kareama est innocent, alors il est aussi une victime, non ?

Elle acquiesce.

— J'ai l'impression que tout était contre lui. Peut-être qu'il est coupable, qui sait, mais j'ai la sensation qu'il y a beaucoup plus que ça. Ça vaut la peine d'enquêter, de creuser. Tu es au courant pour l'inhalateur, n'est-ce pas ?

— Oui, je suis d'accord. L'histoire de l'inhalateur et de la course à pied n'a jamais eu de sens et a été largement passée sous silence lors du

procès. Je ne sais pas si Esteban sera d'accord, mais c'est un nœud que tu peux dénouer.

— Je peux m'occuper d'Est'.

— Je n'en doute pas, dit-elle avec un sourire ironique. Je vais envoyer quelques mails et on pourra commencer à planifier.

— Je vais le prévenir. Commençons par retrouver les principaux acteurs de cette affaire. Les avocats, la police, les amis et la famille. Et bien sûr, Kareama lui-même. Il faudra contacter la prison et demander une autorisation de visite.

— Il ne parle à personne, indique-t-elle. Il n'a jamais reconnu sa culpabilité. Il n'a pas donné d'interview depuis des années. Si on se lance dans cette aventure, ce sera probablement sans sa coopération.

— Et l'opinion publique en Nouvelle-Zélande ?

Elle hausse les épaules.

— Elle est globalement négative. Les gens pensent que s'il n'est pas coupable de meurtre, il est coupable de quelque chose.

Un serveur s'approche et emporte nos tasses de café vides.

— Vous mangez aujourd'hui, mesdames ? demande-t-il.

— Un croissant serait parfait, réponds-je.

— La salade de céréales, s'il vous plaît, dit Tara.

Une salade de céréales, pensé-je. *Bien sûr.*

Tara se tourne vers moi.

— Je ferai tout mon possible pour aider avant l'arrivée du bébé, puis je passerai en mode *tata*.

La sœur de Tara doit accoucher cette semaine.

— Bien sûr, les obligations d'une tante passent avant tout, souris-je. Donc il ne parlera à personne, même si ça pouvait aider à obtenir un nouveau procès ?

Elle ouvre son ordinateur portable et tape sur le clavier tout en continuant à parler.

— Je me souviens de quelqu'un, il y a des années. Il menait la charge pour obtenir un nouveau procès.

— Qui ?

Elle se penche un peu plus près de son écran.

— Te Kuru Phillips. C'était le psychologue de Bill Kareama en prison. Il a donné quelques interviews aux médias, a quitté son travail pour aider la cause, mais ils n'ont jamais obtenu de nouveau procès. Si Kareama a parlé à quelqu'un, c'est à lui.

J'acquiesce.

— D'accord. Peux-tu contacter à la fois le psychologue et la prison ? J'ai réservé un vol pour le début de la semaine prochaine.

— Sloane, fait-elle, tu plaisantes ?

— Je vais y aller, voir ce qu'il en est, décrété-je. Ça ne coûte rien.

— En tant qu'assistante, amie, protégée et fan, je t'en prie, prends juste un peu de repos. Va boire des cocktails à Bali pendant deux semaines, je peux te trouver une villa à Ubud[18]. Tu l'as bien mérité. Cette affaire peut attendre. Je m'occuperai des préparatifs pour que tu puisses te plonger dedans à ton retour, puis nous irons toutes les deux sur place.

J'expire.

— C'est juste une reconnaissance, Tara. Je vais y aller, poser quelques questions. Si ça ne mène à rien, j'irai à Queenstown[19] faire du ski, promis. Mais pour l'instant, aide-moi à tout préparer pour la semaine prochaine. Oh, autre chose : contacte aussi les personnes qui vivent actuellement dans l'ancienne maison des Primrose. Je veux la visiter.

Elle lève les yeux au ciel.

— D'accord, répond-elle, finalement. Je vais envoyer des mails, passer quelques coups de fil. Etc., etc.

— Que ferais-je sans toi ? lui dis-je, alors qu'on me sert mon croissant.

Tant mieux, je meurs de faim.

6.

TK

Ma journée commence quand le ciel est rose, avant même que les oiseaux ne se soient réveillés. Une douche froide de trois minutes. Puis, un café noir bien chaud. À 5 heures, je suis dans le garage de ma maison. Ce matin, je fais cinq séries de soulevés de terre, cinq séries de tractions, des rameurs penchés, puis quinze minutes de saut à la corde, tout en écoutant la voix mélodieuse de Neil deGrasse Tyson dans son podcast *StarTalk*20.

Je prends une deuxième douche avant le petit-déjeuner, cette fois-ci chaude. Des flocons d'avoine trempés toute la nuit avec du yaourt grec et un smoothie, sur ma terrasse, en regardant l'aube se lever. Puis, je pars à vélo vers mon cabinet en ville. À mon arrivée, je vérifie mes rendez-vous et commence à revoir mes notes pour mon premier patient. Mon espace est petit, mais fonctionnel. Un studio modeste avec salle de bains et toilettes au-dessus d'une épicerie dans un bâtiment historique magnifiquement restauré près du quartier des affaires. Je n'ai ni réceptionniste ni assistant. Il m'a fallu trois ans pour monter ce cabinet et j'ai une quinzaine de rendez-vous par semaine, ce qui me permet de payer les factures et le crédit immobilier. C'est plus ou moins ma routine depuis que j'ai abandonné Bill.

Une routine qui m'aide à rester concentré.

Je suis en train de lire mes e-mails quand l'un d'eux attire mon attention.

Objet de l'e-mail : *Bill Kareama.*

Et l'adresse e-mail : *tara@legacy-podcast.com.au.*

Ce n'est pas possible…

Le podcast *Legacy* est très populaire, c'est une référence en matière de *true crime*. Chaque saison explore en profondeur une affaire classée, et j'ai écouté tous les épisodes. Ils sont reconnus et obtiennent d'ailleurs des résultats. Les preuves découvertes lors de la dernière saison ont

incité la police à rouvrir les dossiers d'une affaire vieille de plusieurs décennies. Ils ont toujours enquêté sur des faits divers australiens, mais désormais, ils s'intéressent à Bill Kareama. Je fais glisser l'e-mail et le laisse planer au-dessus de la corbeille. Je le fixe pendant un moment. Je ne peux pas les aider. Je ne vais pas les aider. C'est une impasse pour eux, comme pour moi. Mais la curiosité me démange et le fait de le supprimer ne va pas la soulager.

Le contenu du mail correspond à ce que j'imaginais. Ils s'intéressent à l'affaire, ils veulent m'interroger et que je les mette en contact avec Bill.

La réponse est non.

Je n'ai même pas besoin d'y réfléchir.

Je suis désolé, je ne peux pas vous aider.

Bonne continuation.

Mon dernier rendez-vous se termine vers 19 heures et, malgré toute l'attention que je porte à mes clients, ce mail me trotte dans la tête. Je ferme mon bureau à clé et rentre chez moi à vélo. Dans mon lit, cette nuit-là, je sors mon ordinateur portable. Je dois aller chercher Amelia à l'école, demain.

Je consulte mon agenda, puis ma boîte de réception. Un autre mail du podcast *Legacy*, que je ne lis pas cette fois-ci. L'ordinateur émet un bruit de papier froissé lorsque je le supprime. C'est la seule chose que je puisse faire.

Bill Kareama appartient au passé.

Cette affaire est une vieille maison pleine de fantômes et d'obsessions, un endroit où je ne veux plus mettre les pieds.

7.

Bill

« Alors, tu vas rester là-bas avec eux ? Vivre à Cambridge ? » m'a demandé Maia.

Elle n'avait jamais su cacher ses émotions. Je lisais l'amertume sur son visage, mais elle semblait heureuse pour moi.

« Ça fait partie du travail, et le loyer est gratuit, ai-je répondu. Je vais économiser pendant des semaines et m'acheter une voiture pour pouvoir faire des allers-retours. »

« 90 000 dollars ? Tu as bien entendu ? »

« J'ai l'offre par écrit. Ça va changer notre vie. Ça pourrait nous permettre de nous installer. Au bout d'un an ou deux, j'aurais économisé assez pour l'acompte d'une maison. Il suffit de tenir le coup jusque-là.

Elle a réfléchi quelques instants, ses grands yeux bruns scrutant la chambre avant de se poser sur mon visage.

« Eh bien, je pourrais emprunter la voiture de Teimana et venir te voir, là-bas. »

« Oui, ça devrait aller. Je vais vérifier. »

« Comment ça ? »

« Je ne connais pas leurs règles. Je ne pense pas que ça ait de l'importance. »

Quand je suis parti à Melbourne, Maia est restée pour terminer sa dernière année de lycée. Elle voulait faire de la télévision, devenir présentatrice de journal télévisé, mais je lui avais dit qu'ils ne faisaient jamais passer des gens comme nous aux infos, qu'ils n'en parlaient jamais de toute façon.

Alors que je rangeais mes dernières affaires dans mon sac, Maia s'est levée du lit. Elle m'a dépassé d'un pas décidé et est sortie de la chambre. J'ai expiré et je l'ai suivie. Elle n'était pas dans le salon. Je n'aurais jamais osé entrer dans la chambre de Teimana, mais j'ai ouvert la porte

du garage. Teimana était là, avec deux autres types costauds que je ne connaissais pas. Leurs regards se sont tous posés sur moi.

« Ferme cette porte ! » a grommelé Teimana.

Il s'est approché de moi, mais à ce moment-là, j'avais déjà reculé et fermé la porte. Je n'ai pas eu le temps de voir ce qu'il ne voulait pas que je voie. De la drogue, des armes ou autre chose. J'ai trouvé Maia dehors, sur la pelouse. Elle ne fumait pas souvent, mais elle avait une cigarette entre les lèvres, dont le bout était incandescent. Elle a pris une profonde inspiration, puis a expiré lentement.

« Maia », ai-je murmuré.

Elle s'est retournée.

« Oui ? »

Les yeux fatigués, et les lèvres serrées.

« Ce ne sera pas long, et ce n'est pas si loin. »

« Oui, a-t-elle répliqué. Je sais. Comme la dernière fois. »

* * *

Dans le bus, j'ai relu l'e-mail de Gwen. Les responsabilités liées à ce poste étaient claires : préparer tous les repas pour tous les membres de la famille, et s'occuper de toutes les courses. Une carte bancaire serait fournie pour effectuer les achats. Le garde-manger et le réfrigérateur devaient toujours être bien approvisionnés. Ils payaient la femme de ménage, Shirley, pour faire les courses jusqu'à mon arrivée. Gwen m'a informé qu'elle aimait cuisiner de temps en temps, mais qu'en dehors de ces rares occasions, je serais l'unique délégué aux fourneaux. J'avais rédigé un plan de menus pour les deux premières semaines et l'avais envoyé à Gwen par e-mail. Le premier jour, ils étaient tous réunis dans le salon lorsque je suis arrivé avec ma valise et mon sac à dos en piteux état. Je portais les mêmes vêtements que la veille, essayant de me fondre dans le décor. J'avais hâte de commencer à travailler, pour

retrouver ma tenue de chef.

« Bonjour Bill, m'a salué Gwen. Pose tes bagages ici, on s'en occupera plus tard. Viens rencontrer la famille. »

Une rafale de vent dans mon dos m'a donné l'impression que la maison prenait une profonde inspiration, m'entraînant à l'intérieur. J'ai refermé la porte et laissé mes bagages dans le hall d'entrée. Lorsque j'ai pénétré dans le salon, j'ai eu l'impression d'être sur un plateau de tournage. Simon, bien habillé avec une chemise et un pantalon, était installé dans un fauteuil Chesterfield. Eli et Chet étaient assis à bonne distance l'un de l'autre sur le canapé trois places, Chet enfoncé dans le dossier en cuir, les jambes tendues, les pieds ne touchant pas le sol. Il avait des cheveux blonds fins comme de la soie de maïs et des yeux verts qui auraient pu briser des cœurs s'il avait vécu assez longtemps.

« Bonjour », ai-je dit.

Simon s'est levé et s'est approché. Il m'a tendu la main. Je m'attendais à un accent raffiné et chic, comme celui de Gwen, mais le sien était différent. Plus dur, plus prononcé.

« Bonjour, Bill. Enchanté de te rencontrer. Il paraît que tu t'y connais en cuisine. »

J'ai souri.

« J'aime à le croire. »

« En tout cas, tu as réussi à charmer ma femme, ce qui n'est pas une mince affaire. Ça m'a pris plusieurs années, en fait. »

Il m'a donné un petit coup dans le bras.

« Voici Chester, mon fils. »

Le garçon a fixé mes chaussures pendant un moment, puis s'est redressé et m'a tendu la main.

« Salut Chester », ai-je souri.

« Bonjour, a-t-il répondu, sans croiser mon regard, les joues couleur abricot. Tu peux m'appeler Chet. »

« Il est timide, a soufflé Simon. Et voici ma fille. »

« Eli » s'est-elle présentée.

Elle s'est levée avec grâce et m'a vrillé de ses yeux bleus indifférents, las.

« Enchanté, Bill. »

Simon a cligné des yeux, les angles aigus de son sourire s'adoucissant. Gwen était assise sur l'accoudoir du canapé, les jambes croisées.

« Eh bien, vous autres, j'ai hâte de vous préparer un bon repas », ai-je répondu en baissant les yeux pour éviter le regard d'Eli.

« *Vous autres.* Je l'aime déjà, a ri Simon. Les Kiwis[21] ont un langage populaire tellement fort, n'est-ce pas ? »

« Bill va vivre au cottage avec Fleur et cuisiner pour nous, comme le faisait Marlon. Vous pouvez lui demander ce que vous voulez à manger », a informé Gwen.

« Peut-il faire la poutine de Marlon ? » a demandé Chet en se tournant vers sa mère.

« Eh bien, tu devrais peut-être demander à Bill. Il est juste là. »

« Je peux le faire, ai-je répondu. J'ignore qui est Marlon, mais je peux vous préparer tout ce que vous voulez. »

« Cool », a-t-il murmuré.

Gwen m'a adressé un sourire béat.

« *Cool.* Très bien, a-t-elle répété. Je vais te montrer où tu vas loger. Ensuite, je t'expliquerai comment fonctionne la cuisine et nous pourrons regarder ton menu. »

J'avais espéré une chambre confortable et spacieuse, mais à la place, j'ai eu droit à un cottage qui aurait pu s'effondrer en cas de tempête, que je partageais avec Fleur, la fille au pair. La seule chose qu'il avait en commun avec la maison était le sentiment qu'il était là depuis longtemps, mais alors que la maison affichait des caractéristiques patrimoniales – plafonds en tôle embossée, parquets en bois massif –, le cottage avait des toiles d'araignées, une moquette usée et des fenêtres à guillotine qui laissaient passer les courants d'air. Il avait apparemment

été autrefois le cottage du trayeur et n'était guère plus grand que le cabanon de piscine à côté. La kitchenette était petite, même selon mes critères, avec un vieux four, un grille-pain, une bouilloire et un micro-ondes, et c'était tout. C'était petit, plus exigu que je ne l'avais imaginé.

Et nous étions deux, ici.

« Je te laisse défaire tes valises. Viens me voir quand tu seras prêt pour la visite », a déclaré Gwen.

J'ai posé mes bagages dans ma chambre et je suis sorti dans la pièce commune, avec sa petite télévision et son vieux canapé en cuir.

« C'est notre petite suite nuptiale », a lancé Fleur, son accent français empreint de sarcasme.

Je me suis retourné et je l'ai vue, debout dans l'embrasure de la porte de sa chambre.

« Alors, tu as une petite amie ? »

J'ai senti mes joues s'empourprer.

« Euh, oui, ai-je répondu. En quelque sorte. »

« Eh bien, ils n'aiment pas qu'on amène des invités. Il vaudrait donc mieux que tu ne la fasses pas venir ici.

« Oh, euh… merci de m'avoir prévenu. »

« Ils sont bizarres, je te l'accorde. Mais on s'y habitue. Je pense que c'est un trait de caractère britannique. Ils ont leurs petites manies, ils sont très *prudes*. C'est comme ça qu'on dit, non ? »

« Ça dépend de ce que tu entends par là. »

Elle s'est dirigée vers sa chambre, sans me répondre.

« Il fait froid, dehors. J'ai un radiateur dans ma chambre. Tu devrais t'en procurer un, aussi », m'a-t-elle averti.

Puis elle a fermé la porte.

J'ai envoyé un SMS à Maia, mais la réception n'était pas très bonne. Je me suis rendu dans le jardin, brandissant mon téléphone le plus haut possible jusqu'à ce que le message passe.

Tout est prêt. La famille est sympa.

Tu me manques déjà tellement.

Je suis resté ainsi un moment, à attendre que Maia me réponde. Les yeux levés vers le téléphone que je tenais dans ma main, j'ai senti son regard avant même de la voir, elle. Eli était à l'étage, derrière une fenêtre, immobile. On aurait dit un fantôme. J'ai baissé le bras, j'ai fourré mon téléphone dans ma poche et je suis rentré à l'intérieur, me demandant pourquoi mon cœur battait si fort.

8.

Sloane

J'adore prendre l'avion. Je me sens coupable à cause de l'empreinte carbone, mais c'est l'un de ces plaisirs rares et peut-être un peu étranges : être coincée dans une balle d'acier au-dessus d'une étendue d'eau. C'est peut-être aussi l'isolement qui me plaît, ou le fait que des inconnus m'apportent à manger et à boire tout au long du trajet. Sur les quelques heures de ce vol, je m'occupe à lire les notes du procès et les transcriptions du tribunal. Je découvre de nouveaux aspects de l'affaire, des éléments qui brouillent encore plus les pistes. C'est une vraie tourbière d'informations.

Bill s'est fait descendre par l'accusation à la barre – ses avocats l'ont-ils suffisamment préparé ? Pour l'instant, je pense que le thème principal du podcast portera sur les défaillances du système judiciaire. Coupable ou innocent, Bill Kareama n'a pas eu droit à un procès équitable. L'argument central de la défense était l'invraisemblance du timing : le premier cri a été entendu moins de douze minutes après que Bill Kareama a été filmé par une caméra de vidéosurveillance à un distributeur automatique situé à trois kilomètres de là.

Il n'est pas rare, pour la défense, de présenter plusieurs hypothèses afin de semer le doute dans l'esprit du jury, mais c'était un pari audacieux de la part de l'accusation de présenter autant d'alternatives différentes pour ce fait essentiel de l'affaire. Pour expliquer comment Bill avait réussi à se rendre de ce distributeur automatique jusqu'à la propriété des Primrose, à franchir le portail et à monter jusqu'aux chambres avant le premier cri, celle-ci a demandé au jury d'envisager plusieurs possibilités – dont certaines semblaient plausibles. L'horodatage des enregistrements de vidéosurveillance ou des relevés téléphoniques était erroné. Il s'agissait du cri d'un animal dans l'un des enclos voisins. Un complice avait conduit Bill, ou celui-ci avait dérobé un vélo ou un skateboard que la police n'avait jamais retrouvé lors de ses recherches. En revanche, d'autres hypothèses étaient nettement

moins crédibles. Bill simulait son asthme, malgré des dossiers médicaux complets. Bill s'était posté au niveau du distributeur automatique, puis s'était élancé dans un sprint olympique.

Aucune de ces hypothèses n'a jamais été présentée comme la seule source de vérité. Il s'agissait plutôt de prouver que chacune d'entre elles était techniquement possible et que, par conséquent, la défense fondée sur l'asthme du suspect ne constituait pas un doute raisonnable, et je suppose qu'ils y sont parvenus.

J'ai épluché le profil de chaque victime, à commencer par Gwen Primrose. Je l'aime bien, en tant qu'individu en tout cas, elle est intrigante. Issue d'une famille aisée, diplômée en finance avec mention très bien, elle n'a jamais travaillé de sa vie. Elle a su prouver qu'elle était intelligente, mais n'a jamais eu besoin d'utiliser son diplôme. Au lieu de cela, elle a épousé un député, a eu deux enfants et est restée à la maison.

Ensuite vient Simon Primrose. Issu de la classe moyenne supérieure, il a étudié le commerce et la finance, puis a travaillé dans le secteur bancaire avant de se lancer dans la politique. Il a gravi les échelons du Parti conservateur à une vitesse fulgurante. Il est devenu ministre à 38 ans, six ans seulement après avoir commencé sa carrière politique. Il a supervisé un grand projet d'infrastructure et pris une décision controversée qui a abouti à un terrible accident de train, causant la mort de neuf personnes. Les médias se sont jetés sur lui et ses aspirations politiques ont pris fin. La catastrophe de Southgate a mis un terme à son parcours. D'une beauté diabolique, espiègle, il aimait le whisky et le rugby.

L'avion atterrit et je range mes notes.

Après le contrôle des passeports et la douane, je trouve le guichet Avis22 à l'aéroport. La file d'attente progresse lentement, mais je me retrouve bientôt au volant d'une voiture, suivant le GPS en direction d'Auckland City.

J'appelle Esteban, mon producteur.

— Sloane, fait-il. Tara est également en ligne.

— Bonjour Tara.

— Tu es bien arrivée ? demande-t-elle.

— Je suis là, en route pour l'hôtel à Auckland. Qu'est-ce que tu as d'autre pour moi ?

— Rien pour l'instant. J'ai contacté la prison, m'informe Esteban. Je peux te rejoindre là-bas dans une semaine, environ. Tara a réservé jusqu'à la fin de la semaine prochaine. N'est-ce pas, T' ?

— Yep.

— À ce stade, poursuit Esteban, on n'a pas réussi à entrer en contact directement avec Bill, et on ne peut pas écrire ce podcast sans lui. La prison est bien disposée à nous le présenter, mais elle nous impose les formalités habituelles.

— Et si je me rendais directement à la prison ?

— Sloane, non, répond-il. C'est une porte que tu ne pourras pas enfoncer, l'enthousiasme ne fonctionne pas avec les agents pénitentiaires. On doit se montrer plus souples. Et Bill ne parlera pas, apparemment. Même si on a accéléré la procédure de demande de visite, il doit approuver celle-ci.

— Et son avocat ?

— Son avocat initial, Lawrence Berry, est aujourd'hui à la retraite, mais il se fera un plaisir de te parler du procès, déclare Tara.

— Bien, dis-je. Organise un rendez-vous.

— Le problème, c'est qu'il insiste pour que tu te rendes à Wellington. Il ne veut pas parler à distance, seulement en personne.

— C'est faisable, décidé-je. Et son avocat actuel, peut-il nous permettre de rencontrer Bill ?

— Il s'appelle James McMurry et il m'a dit que la seule personne en qui Bill Kareama a confiance, ou plutôt *avait confiance*, était ce psychologue, Te Kuru Phillips. Mais lui non plus n'est pas très disposé à parler.

— Le psychologue. On l'a relancé, n'est-ce pas ?

— Oui, mais il n'a pas répondu, réplique Tara. J'ai appelé son bureau et laissé un message.

— D'accord, murmuré-je. Je m'en occupe.

9.

TK

J'accompagne Amelia à l'école. Je l'embrasse à la grille, puis me dirige vers mon cabinet. Don, qui dort dans les recoins et les ruelles près de mon cabinet, me salue lorsque je passe devant lui.

— Bonjour, Doc, me salue-t-il.

— *Kia ora*[23], Don, lui réponds-je.

Je dépose une pièce dans sa tasse. Il y a un nouveau graffiti sur le mur de mon cabinet. J'entrouvre la porte et gagne l'étage. La première cliente de la journée est nouvelle, elle a rendez-vous à 10 heures. À 10 h 05, j'entends la sonnette et je descends pour lui ouvrir. Elle est petite, blonde, avec un trait d'eye-liner noir et un sourire chaleureux.

— Bonjour, dit-elle avec un accent australien.

— Bonjour, Sarah, c'est ça ? Bienvenue, montez.

Elle me suit dans les escaliers.

— Voici le formulaire pour les nouveaux clients, lui dis-je en lui tendant l'iPad, une fois arrivés dans mon bureau. Si vous voulez bien vous asseoir et commencer à le remplir.

Elle est séduisante, avec de grands yeux qui lui donnent une expression intense.

Son regard ne me lâche pas.

— Le formulaire ne sera pas nécessaire, reprend-elle.

Sa voix m'est familière.

Merde. C'est elle.

— Pardon ?

— Je vous avoue que je ne suis pas ici pour un rendez-vous.

J'avale ma salive, essayant de garder une expression neutre.

Sloane Abbott.

— Je suis désolé, rétorqué-je. Si vous n'avez pas rendez-vous, je ne

peux pas vous aider.

Elle claque la langue.

— Je suis venue vous parler de Bill Kareama. Je ne vous retiendrai pas longtemps.

— Je sais qui vous êtes.

— Et je sais que j'ai réservé une heure dans votre agenda. Je ne veux pas vous faire perdre votre temps. Je vais vous payer.

— Ce n'est pas nécessaire. Veuillez partir, réponds-je d'une voix calme et neutre, comme si je m'adressais à un démarcheur téléphonique.

— Te Kuru, s'il vous plaît, accordez-moi juste cinq minutes ?

— Te *Kuru*, la corrigé-je.

— Te *Kuru*, désolé. Écoutez, j'ai lu une interview que vous avez donnée… Vous étiez tellement passionné ! Vous avez travaillé dur pendant des années pour le faire sortir. Que s'est-il passé ?

— Partez, je ne le répéterai pas, insisté-je. Sinon, je serai dans l'obligation d'appeler la police.

Elle sourit.

— Vraiment ? Vous allez appeler la police ? Je ne sais pas ce qui s'est passé entre vous, mais d'après ce que j'ai lu, vous étiez le porte-parole de Bill, la seule personne qui se souciait vraiment de lui, et si c'est toujours le cas, ou même si vous ne vous souciez que de justice, vous devez voir ça comme une occasion d'aider à faire éclater la vérité.

— J'ai toute la vérité dont j'ai besoin, dis-je d'une voix calme. Désolé. Je ne peux pas vous aider.

Elle reste silencieuse pendant un moment, et je comprends alors pourquoi elle est si douée dans son travail. Ses yeux verts sont rivés aux miens. Ce silence est comme une flamme qui me brûle les joues.

— C'est vrai ?

— C'est vrai. Maintenant, si vous voulez bien…

— Nous avons des dizaines de millions d'auditeurs. Mon équipe et moi, nous pouvons ouvrir des portes, nous pouvons lui obtenir un

nouveau procès.

— Je ne pense pas que vous puissiez, Mademoiselle Abbott.

— Appelez-moi Sloane.

— Non.

Elle prend un air exaspéré.

— Vous avez fait de votre mieux, vous avez essayé pendant des années. Mais vous ne pouvez pas faire de miracles seul.

Je secoue la tête.

— Il ne reconnaîtra pas sa culpabilité. C'est la seule façon pour lui de sortir plus tôt.

— Le feriez-vous ?

— Quoi ?

— Reconnaîtriez-vous votre culpabilité, si vous étiez innocent ?

Je regarde ailleurs, j'expire.

Je pense à ma fille, à mon ex-femme.

Je pense aux promesses qui ont été faites.

— D'accord, déclaré-je. Asseyons-nous, au moins.

Elle accepte et je m'assois en face d'elle.

— Que voulez-vous, exactement ? Je ne participerai pas à votre podcast. Je ne peux rien vous donner de concret. Je refuse de me retrouver à nouveau impliqué dans tout ça.

— On m'a dit qu'il ne parlerait à personne d'autre qu'à vous et à son avocat.

— Vous avez déjà essayé avec James, alors ?

Évidemment.

— James était ravi qu'on le contacte, mais il a dit à mon producteur que la seule personne en qui Bill avait confiance, c'était vous.

Avait confiance. Pas *a confiance*.

Le passé est un coup de poing qui m'atteint quelque part sous le

sternum.

— Je ne peux pas convaincre Bill de faire quoi que ce soit, dis-je. Il est têtu, vous ne le ferez pas changer d'avis. Vous n'aurez aucune influence sur lui.

— Que s'est-il passé ?

— Que voulez-vous dire ?

— Avec vous. Comment quelqu'un peut-il passer de la présentation incessante de requêtes en révision de procès, d'interviews dans les médias, d'un investissement considérable en temps et en ressources, à un jour… plus rien ?

— Vous venez d'en donner les raisons. J'ai abandonné, avoué-je. Ça demande beaucoup d'énergie.

Ce n'était pas un mensonge, mais ce n'était pas tout à fait la vérité non plus.

— Mais écoutez, je vous l'ai déjà dit. Je ne peux pas vous aider et je ne le ferai pas. Ce n'est pas mon rôle. Alors, bonne chance pour votre podcast.

— Bien sûr, dit-elle en se levant.

Elle fouille dans son sac et en sort une carte, qu'elle pose sur la table.

— Maintenant, vous avez mon numéro. Au fait, je vais visiter la maison aujourd'hui.

— Ce n'est pas la peine, dis-je. Ils ne vous laisseront pas entrer.

— Qui ?

— Les propriétaires.

— Pourtant, ils me font visiter cet après-midi.

Elle doit lire la surprise sur mon visage, car elle ajoute :

— Vous n'êtes jamais entré ?

J'avais essayé, lorsque la maison a été vendue, de les contacter pour leur parler. Elle était condamnée depuis des années, pratiquement à l'abandon, mais ils l'ont restaurée.

— Eh bien, ça devrait vous donner un bon point de départ, reprends-je.

— James nous a également dit que Bill avait rédigé un compte rendu des événements.

— Oui. Au départ, je lui avais suggéré de le faire dans le cadre de sa thérapie, mais je pense qu'il a fini par y voir un moyen de prouver son innocence.

— Et vous en avez une copie ?

— Je ne peux pas la partager sans son autorisation, désolé.

— Bien sûr. Bon, je vais vous laisser.

— À qui d'autre parlez-vous ?

Elle se retourne, son sourire plus large que jamais.

— L'avocat du procès, un certain Lawrence Berry, et quelques personnes en ville. J'espère retrouver tous ceux qui étaient là, à l'époque.

J'acquiesce. Je ne devrais pas être surpris. Je ne le suis pas vraiment, mais je suis frappé par la puissance de sa communauté, par le nombre de portes qui pourraient s'ouvrir à elle alors qu'elles m'ont été claquées au nez.

— Elizabeth Primrose, en particulier.

— Bonne chance, fais-je.

Et Tate Mercer-Kemp ? Fleur ?

Je m'éclaircis la gorge. Combien de temps lui faudra-t-il pour approcher Maia, et que se passera-t-il quand elle le fera ? Abandonnera-t-elle l'affaire pour s'attaquer à une nouvelle cible ?

— Écoutez, je ne peux pas vous aider. Pas directement, déclaré-je. Mais… cette histoire ne m'a jamais quittée.

— Et pourquoi ne pouvez-vous pas m'aider ?

— C'est compliqué, mais pour faire court, Bill est un cas désespéré. Vous verrez par vous-même.

Elle semble perplexe. Son regard se pose sur la fenêtre, sur les bâtiments à l'extérieur, avant d'accrocher à nouveau le mien.

— Tout ce dont nous avons besoin, c'est que vous me permettiez de voir Bill. C'est tout. Je me fiche du reste. Je n'ai besoin que de ça. Vous devez lui dire que c'est sa meilleure chance de prouver qu'il n'a pas eu un procès équitable. Et vous êtes un homme intelligent, Te Kuru.

Il n'a pas eu un procès équitable. Pas *il est innocent* ou *il n'est pas coupable*. Elle semble davantage s'intéresser au système judiciaire qu'à la question de sa culpabilité.

— Appelez-moi TK, dis-je.

— Très bien. D'après ce que j'ai lu à votre sujet, vous êtes un génie. Vous avez terminé le lycée deux ans plus tôt, vous avez étudié à l'université pendant votre adolescence et vous avez obtenu un doctorat à 21 ans. Un enfant prodige.

— Où voulez-vous en venir ?

— Vous êtes assez intelligent pour savoir que je suis sa meilleure chance. S'il est innocent, s'il y a eu une véritable erreur judiciaire, alors j'irai au fond des choses. Et vous êtes peut-être plus intelligent, mais vous n'êtes pas aussi tenace que moi. Vous n'avez pas mes compétences en matière d'enquête, TK. J'apprécie que vous ayez consacré des années de votre vie à cette cause, mais je peux apporter un regard neuf et une nouvelle énergie à cette affaire.

Je la crois. Une nuée de papillons virevolte dans mon ventre. Je suis terriblement anxieux.

— Si vous êtes à la hauteur de ce que je pense de vous en tant qu'enquêtrice, vous serez dans un avion pour rentrer chez vous d'ici la fin de la semaine, lancé-je.

— Nous verrons bien. D'après ce que j'ai lu, Bill Kareama n'avait aucune chance.

Des gouttes de pluie atterrissent sur la vitre.

— Bon, continué-je en regardant l'horloge. Je pense que vous feriez

mieux de partir.

— Je peux avoir votre numéro, TK ?

Je soupire.

— Au cas où je trouverais quelque chose qui pourrait vous intéresser.

Dis non, TK.

— D'accord.

Je griffonne sur une page de mon carnet et la déchire.

Une fois qu'elle est partie, j'appelle James.

— TK, marmonne-t-il. Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas parlé.

— Je ne te retiendrai pas. J'ai juste eu une visite surprise.

— Ah bon ?

— Une podcasteuse célèbre qui enquête sur l'affaire de Bill.

— Eh bien, elle est tenace, soupire-t-il. Ce qui est une bonne chose. Elle m'a contacté aussi. Je suis absent jusqu'à la semaine prochaine, mais j'ai prévu de lui parler à mon retour. Dis-moi, tu ne reprends pas, euh, l'affaire, n'est-ce pas ?

Je m'éclaircis la gorge.

— Non, nié-je. Non, je ne la reprends pas.

10.

Bill

« Voyons comment ça se passe pendant quelques semaines, et après un mois, nous déciderons si nous continuons », m'a dit Gwen.

Je prévoyais de rester bien plus longtemps qu'un mois. J'avais calculé qu'après douze mois, si j'économisais chaque dollar, je serais plutôt bien installé. J'aurais assez pour payer l'acompte d'une maison et faire quelques voyages.

Gwen avait apprécié le menu que j'avais préparé.

« Ce que tu nous proposes nous convient parfaitement », avait-elle décrété.

Mais elle m'avait laissé le choix du repas à préparer pour notre première soirée.

J'ai décidé de miser sur mes points forts et j'ai opté pour un classique : agneau rôti, pommes de terre croustillantes, kūmara[24] au four, petits pois au beurre et sauce onctueuse. Le genre de repas que j'avais cuisiné toute ma vie. Eli, étant végétarienne, ne pouvait manger que des légumes, j'ai donc ajouté une salade d'accompagnement avec des céréales, des légumineuses et des artichauts grillés. J'étais tout de même un peu nerveux.

La cuisine était aussi grande qu'un studio, avec un immense garde-manger, un double four et des brûleurs à gaz. Elle avait tout ce dont je pouvais rêver, presque comme une cuisine professionnelle. Elle était équipée d'un ensemble de couteaux bien aiguisés, mais j'avais évidemment apporté les miens. Tout bon chef vous le dira : nous utilisons toujours nos propres couteaux et personne d'autre ne doit y toucher. Mon set était un cadeau de mon précédent patron, à Melbourne. Quand je suis passé de plongeur à sous-chef chez *Noir*, il m'a donné ses anciens couteaux Mac et un aiguisoir pour les affûter. J'ai rapidement trouvé mon rythme, seul dans cette pièce, sans interruption, à faire mon travail. J'ai toujours su me perdre dans une cuisine, me

concentrer pleinement. Ici, c'était pareil : il n'y avait que la nourriture et moi.

Mais je savais que beaucoup dépendait de ce repas, et au moment où je garnissais l'agneau, je transpirais – et pas seulement à cause de la chaleur du four. C'était le moment de vérité. La famille était déjà attablée, les couverts étaient dressés. Gwen avait un verre de vin blanc devant elle. Les autres buvaient de l'eau. J'ai utilisé le chariot en acier, recouvert d'une nappe blanche, pour leur apporter les plats.

« Bon appétit. »

« Ça sent bon », a dit Gwen.

Depuis la cuisine, à travers l'interstice de la porte, j'observais Gwen. Elle avait les yeux rivés sur son mari. Il avait dû commencer à manger, car il a bientôt murmuré :

« Mmm, l'agneau est tendre. »

Elle a esquissé un petit sourire, a pris son couteau et sa fourchette et a commencé à manger. Puis, avec l'élégance d'une reine, les coudes rentrés et le menton relevé, elle a dégusté chaque bouchée.

Simon est venu me voir dans la cuisine plus tard, alors que je m'apprêtais à faire la vaisselle.

« La sauce, a-t-il dit. Elle était un peu salée. Sinon, tout était très bon. »

« Merci. »

La famille a poursuivi sa soirée. Et juste comme ça, ma nervosité avait disparu. Les mains dans l'eau de vaisselle grisâtre, j'ai pris confiance.

Je peux le faire.

Tout le monde aime manger de bons plats, et les riches ne font pas exception.

* * *

Après une semaine ou deux de tension, j'ai commencé à me sentir plus à l'aise chez les Primrose. Je savais comment fonctionnait la cuisine, comment présenter et dresser les assiettes, et tout le monde semblait apprécier mes plats, en particulier Chet. Je me suis rapidement rendu compte que mes responsabilités allaient au-delà de la simple préparation des repas : il fallait que je me charge de laver la vaisselle, de débarrasser la table et que je fasse le service également.

Les petits-déjeuners ne posaient aucun problème, car ils voulaient tous à peu près la même chose, ce qui était facile à prévoir et à servir frais. J'avais préparé les déjeuners d'Eli et de Chet et les avais posés sur le comptoir avant que les œufs à la coque de Gwen ne soient prêts. Gwen mangeait tous les jours la même petite salade pour le déjeuner – thon, mélange de légumes verts blanchis –, et Simon déjeunait au bureau. Je pouvais donc passer la majeure partie de ma journée à planifier et à préparer le repas du soir de la famille, qui devait être servi à 19 heures précises, sauf indication contraire.

Quant à la maison, elle semblait s'agrandir de jour en jour, je découvrais de nouvelles pièces, des recoins et des cachettes – le sous-sol à lui seul était aussi spacieux que n'importe quelle maison dans laquelle j'avais vécu. Deux étages, cinq grandes chambres, un salon, une salle à manger, deux salons, un bureau, une bibliothèque, trois salles de bains, un billard et un magnifique jardin avec une large piscine, équipée de transats, de parasols et d'un pool house.

Je disposais de la plupart de mes journées et je ne croisais Gwen que de temps en temps. Je prenais la voiture familiale, une Range Rover, pour faire les courses, et je faisais vrombir le moteur dès que j'étais suffisamment loin de la maison. Parfois, si je n'avais besoin que de petites choses, comme du beurre ou une miche de pain, je prenais mon skateboard pour descendre au village. Il n'y avait que quelques kilomètres à parcourir et une nouvelle piste cyclable avait été aménagée au bout de la rue. C'était le seul exercice que je faisais, et je m'assurais d'avoir toujours mon inhalateur pour l'asthme sur moi, au cas où.

Fleur était toujours là, mais elle préparait surtout ses propres repas

dans notre cottage, ce qui me convenait parfaitement. Ses tâches d'au pair consistaient à aider les enfants à faire leurs devoirs, à les surveiller et à ranger la maison. Elle était presque comme un cinquième membre de la famille, déjeunant parfois même avec Gwen, qui avait souvent sa fourchette dans une main et un roman policier dans l'autre. De temps en temps, Fleur s'asseyait aussi avec eux pour regarder la télévision.

Un soir, alors que la famille était couchée et que je cuisinais dans le cottage, testant une recette que je comptais préparer pour le lendemain, elle est venue dans le salon avec une bouteille de vin. Il était évident qu'elle avait déjà bu quelques verres.

« Tu bois ? »

« Oui, ai-je répondu. Parfois. »

« Pas depuis ton arrivée. »

« Non, je ne voulais pas… faire mauvaise impression, je suppose. »

« Avec eux ? »

Elle a ri et a bu une gorgée de vin dans la tasse qu'elle utilisait.

« Ne t'en fais pas. Ils ne voient pas d'inconvénient à ce qu'on boive quelques verres, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. À ce sujet, si tu les vois ivres, ne dis rien. Comporte-toi normalement. »

Je n'ai pas dit que je l'avais remarqué, mais bien sûr que je l'avais remarqué. Chaque soir, deux verres de vin chacun. J'ai simplement acquiescé.

« Même la fille. »

« Eli ? »

« Quand on était encore au Royaume-Uni, je l'ai surprise une fois avec une bouteille de vodka, qu'elle comptait boire avec ses amis. Mais… tu sais, ici, ils font tous semblant. »

« On fait tous semblant. »

« *On ?* »

« Eh bien, on fait semblant aussi, non ? ai-je dit, en essayant d'adoucir mes propos. Tu ne te comportes pas de la même manière avec moi et

avec eux. »

Elle a pris un air sévère.

« C'est différent. On travaille, c'est normal. Je suis une bonne fille au pair. Tu es un bon petit chef. Ce n'est pas du *théâtre*, n'est-ce pas ? »

Elle est entrée dans la cuisine. Elle est passée devant moi, si près que je pouvais sentir son parfum, a pris une autre tasse sur l'étagère, l'a remplie et l'a posée sur le banc à côté de moi.

« Ils m'écoutent, a-t-elle murmuré. Tu sais, je peux te faciliter ou te compliquer la vie. »

J'ai pris une gorgée. Que voulait-elle dire ? Me menaçait-elle d'une manière ou d'une autre ? Je n'étais pas un grand buveur de vin et je n'aimais pas vraiment son goût, mais je l'ai bu quand même. Je me suis assis devant mon repas : un cordon-bleu accompagné d'une salade de choux de Bruxelles grillés. J'ai mangé et bu, essayant de me concentrer sur les saveurs, réfléchissant à la manière dont je pourrais améliorer le plat.

« J'ai emménagé avec eux. Ils m'ont permis de découvrir un nouveau pays. Je leur suis loyale, ils ne me laisseront jamais les quitter. »

« Tu veux partir ? »

Elle a souri, passant sa langue sur sa lèvre supérieure.

« Ce n'est pas à moi de décider ça. C'est eux qui décident qui entre et qui sort. »

J'ai ri, mais elle s'est contentée de porter son verre à ses lèvres et de boire une autre gorgée.

« On se sent un peu seul quand on travaille à l'autre bout du monde », a-t-elle poursuivi.

J'ai senti mes joues s'échauffer.

« Ils n'aiment pas que je sorte avec des hommes ou que je rencontre des gens, car ils ne veulent pas d'étrangers à la maison. Je m'en accommode pour l'instant. Mais, tu sais, on se retrouve très vite isolé. »

« Mais tu peux faire ce que tu veux quand tu ne travailles pas, non ? »

« Je travaille tout le temps. Je n'ai l'occasion de rencontrer personne. »

« Tu ne travailles pas, *là*. »

« Non, fait-elle avec un petit sourire. Mais il n'y a que toi et moi, Bill. Et tu as une petite amie, non ? »

J'ai compris trop tard ce que mes mots impliquaient.

« Non, désolé, je voulais dire que tu ne travailles pas *tout le temps*. Pas nous… pas comme… »

Elle s'est esclaffée.

« Détends-toi. Je sais. Je te taquinais. Tu as raison, je ne travaille pas en ce moment. Mais… je ne peux vraiment me détendre que lorsqu'ils dorment. On doit toujours être disponibles. »

On, ai-je relevé.

« Si tu les déçois, ça ne se termine pas bien. Il y en a eu d'autres, avant toi. »

Je ne sais pas si elle l'a fait exprès, mais son pied a frôlé le mien sous la table lorsqu'elle a recroisé les jambes. J'ai pris une autre bouchée de poulet, une gorgée de vin.

« Mais on s'adapte, pas vrai ? »

Elle a vidé son verre de vin. Elle s'est levée et a pris la bouteille sur la table.

« Oh, du cordon-bleu. »

« Tu en veux ? » ai-je demandé.

« Non. Tu comptes servir ça à la famille, n'est-ce pas ? »

« Comment tu le sais ? »

« Tous les soirs, tu te prépares à manger, puis on retrouve ce même plat à la maison, le lendemain. »

Elle était plus observatrice que je ne le pensais.

« Ce pinot noir n'est pas terrible. Ton plat serait bien mieux avec un chablis, ou peut-être un pinot blanc. Mais certainement pas un rouge. »

Puis, elle s'est retournée pour aller se coucher.

Après le dîner, j'ai nettoyé et je suis sorti dans le jardin avec mon téléphone. Je me suis surpris à regarder vers la chambre d'Eli, dont la fenêtre était entrouverte, la brise faisant bouger les rideaux.

J'ai envoyé un message à Maia, et elle m'a immédiatement rappelé.

« Salut », ai-je chuchoté.

« Salut bébé, comment ça va ? »

Sa voix grésillait, coupée par moments.

« Ça va, mais tu me manques énormément. Ce n'est pas pareil, ici. »

Il y a eu un long silence. J'ai gardé les yeux fixés sur la fenêtre d'Eli, me sentant exposé au froid.

« Je veux venir… j'ai besoin… de te voir, a-t-elle dit. Juste… une nuit. »

« C'est trop tôt. Laisse-moi essayer d'en discuter de mon côté. »

« Tu n'es pas un enfant. Tu fais ce que tu veux. »

J'ai poussé un soupir.

La ligne ne cessait de couper, et ce n'était pas le moment ni l'endroit idéal pour avoir cette conversation. Je pourrais l'appeler depuis le village le lendemain matin, où la réception était meilleure. Je suis ensuite retourné dans ma chambre et je me suis glissé sous ma couette, pensant à Maia, imaginant son corps chaud contre le mien. Dans ma chambre, j'étais transi de froid et rongé par la solitude.

* * *

Plus tard dans la semaine, Eli est venue dans la cuisine et m'a regardé cuisiner. Jusqu'alors, nous n'avions pas eu beaucoup d'interactions en tête à tête. Simon voulait du lapin mijoté, un plat qu'il mangeait enfant lorsqu'il rendait visite à son grand-oncle à la ferme, alors je m'en suis occupé. Je coupais des pommes de terre pour le ragoût tandis qu'Eli était assise sur le banc de la cuisine, les jambes croisées sous elle.

« Alors, qu'est-ce que tu fais avec le vin ? »

« J'en mets un peu dans le bouillon. Ça ajoute du goût. »

« Comme une bolognaise ? »

« En quelque sorte. Je me suis dit que ce serait marrant de faire boire Chet. »

Elle a ricané et s'est couvert la bouche.

« Ce n'est pas drôle. Mon père te tuerait. »

« Le vin réduit lors de la cuisson, il ne reste donc plus vraiment d'alcool quand on mange. Si on veut vraiment le saouler, il faudrait quelque chose de plus fort. »

« Je ne m'attendais pas à ce que tu encourages la consommation d'alcool chez les mineurs », a-t-elle déclaré.

J'ai souri, sans détourner mon attention de la tâche à accomplir. J'ai pris les carottes et j'ai commencé à les couper.

« Quand as-tu commencé à boire ? »

Je ne savais pas si je devais lui dire la vérité ou non.

« J'avais probablement 12 ans », ai-je répondu.

Elle a ouvert la bouche.

« Vraiment ? »

« Oui, 12, 13 ans. On piquait des bières à mon oncle ou aux parents de mes amis. À 14 ans, j'ai dû subir un lavage d'estomac après avoir bu une bouteille de Jim Beam. »

« Mon Dieu, a-t-elle dit. Ce n'était pas comme ça à Londres, pas dans mon lycée en tout cas. »

« Ça te manque, Londres ? » ai-je demandé, pour poursuivre la conversation.

C'était agréable d'avoir quelqu'un à qui parler.

« Oui, énormément, a-t-elle répliqué. J'aimerais pouvoir claquer des doigts et y retourner. »

« Tes amis te manquent ? »

« Je me fais des amis ici, au lycée, mais pas beaucoup. Mes anciens amis et mon ancienne vie me manquent. »

« Ça doit être difficile. Tu es toujours en contact avec eux ? »

« Pas vraiment. C'est le milieu de la nuit là-bas, quand il fait jour ici. Je ne peux pas les appeler quand je veux. Ils continuent tous leur vie, j'imagine. J'essaie de discuter sur Messenger et d'envoyer des e-mails, mais ce n'est pas pareil. Mon petit ami me manque, aussi. »

Elle l'a dit avec une pause, comme si elle voulait que je le remarque.

« Je suppose qu'il est mon *ex*-petit ami, maintenant. »

Le silence demandait à être comblé.

« Comment s'appelle-t-il ? »

« Harvey, a-t-elle rétorqué. Harvey Bond. »

« C'est chic comme nom. »

« Il est chic. »

« Depuis combien de temps es-tu végétarienne ? »

« Quelques mois. Papa n'aimait pas ça, il n'aime toujours pas ça. Il fait toujours des blagues en disant que c'est une phase ou que je vais finir affamée et anémique. Mais je pense que c'est important. »

« Pourquoi ça ? »

« Je trouvais simplement cruel et inutile de tuer des animaux. Je ne tuerais jamais un chien ou un chat pour me nourrir, pourtant, pour une raison quelconque, on accepte simplement de tuer des cochons et des agneaux. Mais ma famille ne comprend pas, certainement pas avec toutes leurs traditions. Ils tirent sur les renards et les oiseaux pour s'amuser, et ils mangent toutes sortes d'animaux. Je ne pense pas qu'ils changeront un jour. »

Il était inutile de contester son raisonnement ou d'exprimer mon opinion sur le sujet. Je savais que ses parents étaient traditionnels à cet égard.

« Personne ne tue les animaux soi-même, voilà pourquoi, a-t-elle poursuivi. S'ils le faisaient, ils verraient à quel point c'est cruel. »

« Certains le font. »

« Les bouchers, tu veux dire ? »

« Pas seulement les bouchers, tu sais. »

« Les agriculteurs et les gens dans les abattoirs, je suppose. »

« Eux, par exemple. C'est moi qui les ai tués », lui ai-je indiqué en désignant les lapins écorchés sur la planche à découper.

Eli a haussé les sourcils.

« Non ? » m'a-t-elle demandé d'un ton léger, comme si je plaisantais.

« Si. Ce sont des nuisibles, introduits par les colonisateurs. »

« Les colonisateurs ? »

« Les premiers colons, je veux dire. Je suis allé à la ferme d'un ami, j'ai emprunté son fusil. Ton père voulait du lapin et c'est difficile à trouver en magasin. Mais j'ai aussi chassé des cochons et des sangliers. »

Elle a légèrement plissé les yeux, pas tout à fait de dégoût, mais presque.

« Comment chasse-t-on les cochons ? Ne sont-ils pas domestiqués ? »

« Les cochons sauvages, avec des chiens, dans la brousse. »

Eli a glissé du banc et s'est approchée du lapin. Elle a touché la chair, rose saumon avec un léger éclat de graisse pâle.

« C'est facile ? » a-t-elle demandé.

« Quoi ? Chasser ? »

« Non, a-t-elle répondu en prenant la patte arrière d'un lapin entre son index et son pouce, comme un enfant en cours de sciences. C'est facile de tuer ? Tu ne te sens pas mal ? »

Je me suis retourné et je l'ai regardée.

Quelle fille bizarre, me suis-je dit.

« Je n'y pense pas vraiment. Ça ne prend que quelques secondes et je suis toujours reconnaissant pour la nourriture. »

« Avec un fusil ? C'est comme ça que tu fais ? »

« C'est comme ça que j'ai attrapé les lapins. Pour les cochons, c'est

généralement avec un couteau. »

Elle a dégluti.

« Tu les poignardes ? »

« On les empale. Ou on leur tranche la gorge. »

« C'est rapide ? »

Elle avait l'air d'avoir envie de vomir.

« C'est fini en quelques secondes. Ils paniquent, ressentent peut-être un peu de douleur, mais ça ne dure qu'un instant. »

« Qu'un instant… » a-t-elle répété.

Puis, elle a quitté la cuisine. Ce soir-là, elle n'était pas à table pour le dîner.

« Eli ne se sent pas bien », m'a dit Gwen.

« Je vais mettre son dîner au four. Si elle se sent mieux plus tard, elle pourra le manger. »

Après le dîner, le téléphone fixe du cottage a sonné. C'était Gwen qui appelait et, quand j'ai entendu sa voix, j'étais persuadé que j'allais avoir des ennuis. Toutes ces histoires d'alcool et d'animaux tués… Ce n'était pas très malin de ma part. Mais je me trompais. Elle m'appelait pour me dire qu'Eli se sentait mieux et qu'elle voulait un sandwich toasté au fromage et à la tomate pour le dîner. Je me suis rendu à la maison pour me mettre aux fourneaux. Eli m'attendait dans la cuisine, assise sur le banc, en pyjama cette fois-ci. Nous avons discuté pendant que je préparais son repas, puis je me suis assis avec elle pendant qu'elle mangeait. Elle souhaitait en savoir plus sur moi, et je suppose que je voulais moi aussi mieux la comprendre.

* * *

La famille était sortie dîner. Gwen m'avait donné ma soirée pour la première fois, mais je me sentais quand même un peu coupable, comme s'ils risquaient d'être contrariés de ne pas me trouver là à leur retour.

Teimana est venu me chercher dans sa vieille Mazda, garée devant le portail. Je lui avais dit qu'il aurait une caisse de bières s'il m'emmenait. Maia travaillait au cinéma, mais elle serait à la maison quand j'arriverais.

« Alors, a demandé Maia en rentrant du travail, c'est comment ? »

« C'est du travail, ai-je répondu. Mais c'est sympa. »

« Comment sont-ils ? La famille. »

J'y ai réfléchi. Teimana était dans la pièce avec nous, fronçant les sourcils en regardant le joint qu'il roulait entre ses mains.

« Ça va. Je veux dire, ils sont comme la plupart des gens riches. Ils ne se rendent même pas compte qu'ils sont différents. Ils sont aveugles à tout ça. Les enfants sont plutôt cool, mais… »

« Pas les parents, alors ? a demandé Teimana, sans lever les yeux. Le mari et la femme. »

« Oh, non, ils sont sympas. Un peu exigeants parfois. Le mari a un travail important. »

« Ah oui ? Il fait quoi ? »

« Il travaille pour une entreprise à Hamilton, il est PDG. Mais il va souvent à Auckland et à Wellington. »

Teimana m'a fixé droit dans les yeux.

« Ce n'était pas un politicien ? Là-bas, en Angleterre ? »

J'ai dégluti. Je n'en savais rien. Je ne leur avais pas posé de questions sur leur passé.

« Je ne sais rien de son travail là-bas », ai-je répondu.

Maia, qui reposait ses jambes sur mes genoux, a tendu sa main pour glisser ses doigts entre les miens.

« Où as-tu entendu ça ? » ai-je demandé.

« Maia m'a donné leurs noms », a-t-il répondu.

Il a léché le bord du papier et fermé le joint.

« J'en ai profité pour regarder. Ils ont l'air d'avoir pas mal de fric,

quand même. »

Il a souri.

« Alors, ils ont intérêt à bien te traiter, mon gars, sinon on va aller chez eux et les dépouiller. Je parie qu'ils ont une grosse télé, des tas de bijoux, des cartes de crédit… »

Il a placé le joint entre ses lèvres et l'a allumé.

« Comment c'est à l'intérieur ? » a demandé Maia.

« La maison ? Elle est sympa », ai-je répondu, me sentant étrangement gêné.

Il m'a tendu le joint, mais je l'ai refusé d'un geste de la main.

« Hein ? a-t-il dit. T'as arrêté ? »

« Non, mais je ferais mieux de ne pas en prendre. »

Il l'a tendu à Maia, qui l'a pris et a inhalé.

« T'as pas besoin d'être clean, il suffit de faire *semblant*. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter », a fait Teimana, fixant mon visage.

« Non, ai-je répondu. Je ne peux pas. »

Il a haussé les épaules.

« Alors, quel genre de voitures ils ont ? »

« Je ne sais pas. Des belles voitures », ai-je répliqué, clairement évasif.

« Allez, mec, a-t-il insisté, en souriant. Tu le sais bien. »

« Une de ces Range Rover, ai-je indiqué. Et une Aston Martin. Toutes les deux assez flashy. »

Teimana a sifflé.

« Tu peux les conduire ? »

Je voulais me vanter de conduire la Range Rover, mais je me sentais un peu protecteur envers la famille. Je ne voulais pas qu'il fouine.

« Non », ai-je menti.

« Ils voyagent beaucoup ? »

« Je ne travaille là-bas que depuis quelques semaines. Je ne connais

pas vraiment leurs projets de voyage. »

« Et s'ils partent, tu iras avec eux ? »

« Oui, je suis censé le faire. »

Teimana a jeté un regard à sa sœur. Il s'est levé et s'est dirigé vers le réfrigérateur.

« Une bière ? »

« Oui », ai-je répondu.

Il est revenu avec deux caisses de Lion Red, qu'il a ouvertes sur le bord de sa table basse en bois. J'ai pris une gorgée. *Comment vais-je rentrer ?*

Plus tard dans la nuit, Maia m'a emmené dans la chambre. Je pouvais sentir le regard de Teimana dans mon dos jusqu'à ce que la porte se referme et que Maia me jette sur son lit défait. Un livre était posé sur sa table de chevet.

« C'est quoi, ce livre ? » ai-je demandé en le prenant.

Elle a souri.

« C'est un vieux livre. Ngaio Marsh[25]. »

« Je ne connais pas, ai-je déclaré. *A Murder at Membrey Manor*. »

« Tu aimeras peut-être. C'était une célèbre auteure néo-zélandaise. »

« Ah bon ? », ai-je répondu en tournant le livre pour lire le résumé.

Je n'étais pas un grand lecteur à l'époque, mais j'avais beaucoup de temps libre le soir. Maia m'a pris le livre des mains et s'est collée à moi. Elle a maintenu mes mains au-dessus de ma tête et m'a embrassé dans le cou.

* * *

J'ai dû soudoyer Teimana avec un McDonald's pour qu'il me ramène tôt le lendemain matin. Il m'a fallu tout mon courage pour frapper à sa porte et le réveiller. Je savais que j'avais fait une bêtise. J'étais censé

rentrer dans la nuit et, bientôt, la famille allait se lever. Simon attendrait son omelette et son espresso, Gwen ses œufs à la coque et son thé au lait, Eli son porridge et ses fruits, et Chet ses Cheerios.

Teimana a avalé son McMuffin en deux ou trois bouchées, une main le volant, puis il a attrapé ses *hash browns* tout en filant à toute allure sur la route entre Rotorua et Cambridge.

« Tu m'en dois une, mon gars », a-t-il marmonné.

Il a englouti son chocolat chaud d'un trait. À la grille, lorsqu'il m'a déposé, il m'a serré la main. Lorsque je me suis retourné, j'ai remarqué qu'il était toujours là, dans la voiture, à me regarder. J'ai entré le code de la grille et me suis dirigé aussi vite que possible vers le cottage, le livre de Maia sous le bras, alors que le soleil commençait à se lever.

11.

Sloane

Une voix féminine décrit les détails macabres des meurtres avec des effets sonores inquiétants : le sifflement du vent, le grincement d'une porte, le *cliquetis* d'une lame. Bien que l'animatrice insiste sur le fait que son podcast est le « numéro un » des podcasts *underground* consacrés au *true crime*, les dizaines de milliers d'évaluations sur la plateforme indiquent une audience bien plus populaire qu'elle ne le laisse entendre. Ils ont consacré un épisode aux meurtres des Primrose, mais ils n'ont fait qu'effleurer le sujet. En fait, c'est même le pire de tous les podcasts que j'aie écoutés sur cette affaire. Toutes les informations qu'ils couvrent sont accessibles au public et il n'y a aucune interview avec une personne impliquée dans l'affaire ; juste une lecture qui pourrait être une transcription de la page Wikipédia, agrémentée d'une vieille bande-son d'horreur des années 1970 et du message *Cet épisode vous est présenté toutes les huit minutes.*

Numéro un, bien sûr, me dis-je avant de l'éteindre et de me concentrer sur la route devant moi. Tous les podcasteurs ne sont pas des journalistes, je le reconnais, mais là, c'est juste de la paresse.

En conduisant, je suis surpris par l'absence de brousse indigène. Là où je m'attendais à voir les fougères, les broussailles et les arbres typiques des cartes postales néo-zélandaises, il n'y a que des pâturages verts à perte de vue, parsemés de moutons et de vaches laitières.

Les petites villes semblent porter des noms maoris, tandis que celles plus importantes conservent les noms donnés par les Britanniques : Hamilton, Wellington, Dunedin, Christchurch ainsi que Cambridge, ma destination. Ce n'est pas vraiment une ville, mais plutôt une grande bourgade. Selon Google, elle compte aujourd'hui 21 000 habitants, bien que sa population fût environ deux fois moins importante lorsque les meurtres ont été commis.

Surnommée *la ville des arbres et des champions*, la première chose que

je remarque, c'est son caractère pittoresque. Une large rue principale bordée d'arbres, une église, une petite tour dotée d'une horloge, des cafés, des boutiques de bric-à-brac et de souvenirs kitsch, des banques, des bars. Puis des commerces : des stations-service, un *Super Cheap Auto* et un *Carpet Court*. Une boutique d'occasion. Le bazar habituel. Le tristement célèbre bar où Bill a bu son dernier verre en homme libre. Je vois la boulangerie où il s'est assis pour manger une tarte le lendemain matin, après avoir brûlé ses vêtements, toujours là, sur la rue principale. Ça n'a donc pas dû trop nuire aux affaires.

Et en un clin d'œil, la ville est derrière moi et le GPS me fait emprunter une route de campagne. Des maisons mitoyennes bordent la rue, mais plus j'avance, plus les résidences prennent de l'ampleur. Un camion transportant des chevaux passe à toute vitesse dans l'autre sens. La maison n'est pas loin de la ville. Après quelques minutes de route, je me gare devant un portail. C'est donc là que Bill Kareama a soi-disant *couru* cette nuit-là. Je me demande s'il reconnaîtrait cet endroit, aujourd'hui. Avant, les photos satellites montraient des terres agricoles à perte de vue ; aujourd'hui, la maison est entourée de nouveaux lotissements. Les paddocks ont été divisés, vendus et construits, et le manoir Primrose se détache comme une relique, mais il n'a pas changé : il est aussi grandiose et magnifique que sur les vieilles photos. Je prends quelques clichés avec mon téléphone avant d'appuyer sur l'interphone à la grille.

— Bonjour ? fait une voix féminine.

— Bonjour, je m'appelle Sloane. Je vous ai contactée pour visiter la maison pour un pod…

— Sloane, oui. Je vais vous ouvrir. Terrence vous attend.

Le portail s'active en grinçant. J'entre et me dirige vers la maison. Elle est un peu vieillotte, située à une trentaine de mètres de la route, au bout d'une allée pavée, surplombée par des arbres d'un côté et donnant sur des jardins de l'autre. Il est étrange de penser que la maison devant moi est le théâtre de l'un des crimes les plus sordides de l'histoire de ce pays. J'en ai la chair de poule, aucun doute là-dessus. Mais si je m'étais

détournée de tout ce qui me faisait froid dans le dos, je serais encore en train de griffonner mes articles à trois cents mots pour *The Age*[26].

Un golden retriever se précipite vers moi en remuant la queue, tandis qu'une femme franchit la porte d'entrée : la cinquantaine bien avancée, une silhouette forte et large, une coupe au carré d'un blond terne, et un regard sévère. C'est quelqu'un qui pratique le tennis ou peut-être le golf, et qui joue pour gagner, ça se voit tout de suite. Elle siffle le chien pour le rappeler vers elle.

— Bonjour, dit-elle alors que je m'approche de la porte.

— Sloane, la salué-je en lui adressant un sourire qui reste sans réponse.

— Karen.

Elle ne me tend pas la main.

— J'ai écouté votre podcast.

Il n'y a aucune chaleur dans sa voix.

— Vraiment ? Ça fait plaisir à entendre.

— Venez, dit-elle en se retournant. Par ici.

La maison semble plus grande que sur les photos de la scène de crime. Au rez-de-chaussée, le sol est désormais recouvert de parquet, et non plus de moquette, et les rideaux qui ornaient autrefois les fenêtres ont été remplacés par d'élégants stores à lamelles blanches. Karen me fait passer devant l'escalier et traverse le salon pour me conduire dans une immense cuisine.

Le domaine de Bill, supposé-je.

Un homme de grande taille est adossé à un plan de travail en marbre. Il se retourne et me regarde par-dessus ses lunettes de lecture, m'évaluant un instant avant de se lever.

— Terrence Koenig, se présente-t-il avec un sourire chaleureux, tout en me tendant la main.

— Sloane Abbott, réponds-je.

Sa poignée de main est un peu trop ferme.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Il rassemble les feuilles éparpillées devant lui, puis les empile sur le côté. Terrence et moi nous asseyons, mais Karen reste debout, les mains posées sur le dossier d'un tabouret de cuisine, à côté de son mari.

— Bon, dis-je en sortant mon bloc-notes, mon stylo et mon enregistreur vocal de mon sac. Je vais essayer de ne pas vous retenir longtemps. J'ai juste quelques questions à vous poser au sujet de la maison.

Mais lorsque je place l'enregistreur sur la surface du plan de travail, Terrence tend la main et le recouvre. Il secoue la tête.

— Écoutez, nous ne souhaitons pas vraiment participer à votre podcast, déclare-t-il.

— Pardon ?

Karen prend la parole :

— Nous en avons discuté, et nous ne voulons pas participer à votre podcast. Alors, veuillez ne pas enregistrer nos voix.

Je cligne des yeux, perplexe. *Pourquoi m'avoir laissée entrer alors ?* Peut-être que TK avait raison à propos de ces gens.

— D'accord, désolée, j'avais compris d'après votre e-mail…

— Oui, vous avez demandé à votre assistante de nous harceler pour avoir cette conversation.

— Karen, intervient Terrence. C'est une invitée.

— Désolé, il doit y avoir un malentendu. Harceler ?

Quelle mégère, pensé-je. *Tara ne harcèle pas.*

Je me tourne vers Karen et je l'observe : la rougeur de ses joues couvertes de veines, son visage figé dans une expression méprisante.

Elle ne parle pas, elle évite mon regard.

— Passons. Si vous n'êtes pas d'accord pour que j'enregistre, il n'y a pas de problème. Je peux simplement vous poser quelques questions sur la maison.

— Bonne idée, reprend Terrence en passant ses doigts dans ses cheveux gris acier.

Il a des yeux gentils, faits pour sourire, avec des rides qui s'étendent en éventail à partir des coins.

— Je vais vous montrer la maison et nous pourrons en discuter. Ça vous conviendrait ?

— Ça me va tout à fait. Je ne veux vraiment pas m'imposer.

— Vous allez essayer de le faire sortir ? demande Karen.

Terrence me lance un regard entendu.

— Écoutez, je ne cherche rien d'autre qu'à aller au cœur de cette histoire. Je veux donner à mes auditeurs l'occasion de se faire leur propre opinion sur cette affaire, et de juger si Bill Kareama a eu droit à un procès équitable.

Un rire sec s'échappe des lèvres de Karen, mais c'est Terrence qui prend la parole.

— Eh bien, je pense que vos auditeurs devraient faire confiance aux systèmes et procédures judiciaires de notre pays. Mais ça n'a pas d'importance. Nous pouvons vous accorder un peu de temps, mais nous ne voulons pas que nos noms ou nos voix soient associés à ce podcast. N'est-ce pas, Karen ?

Elle fait un geste de la main.

— Tu fais ce que tu veux, Terrence.

— Karen, je t'en prie. Je veux avoir ton avis.

— Je peux te parler dehors ?

Il lève les yeux au ciel de manière exagérée.

— Bien sûr. Un instant, Sloane.

Ils quittent la cuisine par une porte vitrée coulissante qui mène à l'extérieur, et je les vois rejoindre la terrasse jusqu'à ce qu'ils disparaissent de ma vue. Je sens que je peux enfin respirer. C'était un peu gênant. Quelques minutes plus tard, seul Terrence revient.

— Ce n'est pas la première fois que des gens essaient de s'introduire

chez nous. Ils trouvent ça bizarre que nous vivions ici, explique-t-il en se rasseyant. Karen s'inquiète surtout de l'exposition médiatique.

— Des touristes intéressés par les histoires glauques ?

— Je suppose. Ils ne se rendent pas compte de tout ce qui a changé. Ce n'est plus la même maison. Enfin, la façade reste peut-être la même, mais à l'intérieur, nous avons travaillé dur et dépensé beaucoup d'argent pour la rénover à notre goût. Regardez, tout est neuf, m'informe-t-il en faisant un grand geste. Nous avons démoli le cottage où vivait Bill Kareama. Puis, comme vous pouvez le voir à l'extérieur, le terrain a été divisé avant que nous l'achetions. Nous avons acquis cette propriété parce que l'opportunité était trop belle pour la laisser passer, surtout compte tenu des prix actuels de l'immobilier. Et… je dois admettre que j'en ai toujours admiré l'architecture.

— Je vois, dis-je. Vous avez donc toujours vécu dans les environs ?

— Nous vivons à Cambridge depuis des décennies, oui. Arrivés à un certain âge, les gens préfèrent en général des espaces plus restreints, mais dans notre cas ç'a été le contraire. Et à vrai dire, nous avons même gagné de l'argent en emménageant ici.

Il est clair qu'il veut profiter de cette interview pour défendre leur décision d'acheter la maison. Mais son argument est valable. Il semble qu'elle ait été vendue à environ la moitié de sa valeur.

— Nous craignons simplement que votre podcast attire beaucoup d'attention sur une affaire qui est déjà réglée.

— Je comprends, réponds-je. Eh bien, je suis ici, en Nouvelle-Zélande, pour enregistrer ce podcast sur Bill Kareama et ce qui s'est passé dans *cette* maison.

— Il y a tellement de crimes non résolus. Pourquoi vous embêter avec celui-là, qui est élucidé ? Qu'est-ce qui rend cette affaire si spéciale ?

Je dois rapidement le mettre de mon côté. Si je ne m'impose pas, je vais me retrouver à la porte avant d'avoir obtenu la moindre information utile. Je lui adresse un sourire, prends l'enregistreur vocal qui est toujours sur la table et le range dans mon sac.

— Écoutez, je comprends ce que vous voulez dire. La dernière chose que je souhaite, c'est vous compliquer la vie à tous les deux. Le podcast va être diffusé quoi qu'il arrive, votre maison va susciter de plus en plus d'intérêt. C'est un fait. Ce que vous pouvez faire, c'est être proactifs. Vous avez dit que la maison avait beaucoup changé, n'est-ce pas ? Et vous m'avez exposé vos raisons pour l'avoir achetée, compte tenu du climat actuel du marché immobilier. Si nous parlons de ça, si j'inclus ces détails dans le podcast, alors les fans, euh, les *auditeurs* n'auront aucune raison de la visiter. C'est une part de mystère en moins.

Il m'observe attentivement.

— J'ai pris ma retraite il y a quelques années. Nous n'avons que cette maison à notre nom. Ce podcast pourrait attirer toutes sortes de curieux et rendre la revente impossible, si nous étions contraints de déménager.

— Encore une fois, c'est une préoccupation tout à fait légitime, dis-je en regardant autour de moi. Mais je vous promets que nous ferons tout ce que nous pourrons pour détourner l'attention de la maison. Elle est magnifique.

— Ce n'est pas seulement de la maison qu'il s'agit… admet-il. J'étais déjà dans le coin, quand c'est arrivé.

— Ah bon ?

Il s'éclaircit la gorge.

— J'ai été le directeur de Saint Luke de 2001 à 2017.

— Vous connaissiez la famille ?

Il hoche la tête.

— Pas bien. Mais oui, je les connaissais. La moitié de la ville les connaissait. Vous voyez le problème ? On va tous se retrouver à nouveau sous le feu des projecteurs. Et personne ne veut que sa vie devienne un spectacle, un divertissement. C'est une marque de décence que nous méritons tous.

J'acquiesce.

— Avez-vous écouté mes précédents podcasts, Terrence ?

— Non, pas encore. Je n'écoute pas beaucoup de podcasts. Je lis surtout des livres. Mais Karen les a écoutés.

— Et ?

— Elle a dit qu'ils étaient bons, peut-être un peu, euh… enfin, *opportunistes* n'est pas le mot juste.

Non, ce n'est certainement pas le mot juste.

— Eh bien, j'aime à penser que je donne la parole aux victimes. J'aime à penser que je suis honnête et que je les traite avec la dignité et le respect qu'elles méritent. Je ne dévoile pas leurs secrets inavouables, sauf si c'est pertinent pour l'affaire. J'aime à penser que je ne traite pas seulement mes intervenants avec *décence*, mais que je les considère avec respect.

Je remarque du coin de l'œil que Karen est revenue dans la pièce. Elle prend la parole.

— Si vous le faites sortir et qu'il fait du mal à quelqu'un d'autre, vous devrez vivre avec ça sur la conscience.

— *Karen*, je t'en prie, soupire Terrence. Elle ne va pas le faire sortir.

Il est clair que Terrence mène la danse ici, que c'est lui qui a accepté de me voir, et probablement contre la volonté de sa femme.

— Je veux juste qu'elle se rende bien compte des conséquences de ses actions, prévient-elle. Et je ne veux pas que quelqu'un débarque ici comme si nous habitions dans une sorte de mausolée.

— Bien sûr, réponds-je. Je disais justement à votre mari que votre coopération pourrait éviter ce cas de figure.

— Oui, *bien sûr*, déclare-t-elle.

Un silence gênant envahit la pièce.

— Bon, fait Terrence en se levant. Si tu as fini de réprimander notre invitée, Karen, je vais nous préparer une tasse de thé et nous pourrons attaquer l'interview.

— Ce serait parfait, répliqué-je en ouvrant mon carnet. Avec du lait, s'il vous plaît.

Karen me jette un regard et s'en va.

Pendant que Terrence prépare le thé, il m'en dit plus sur leur décision d'acheter la maison : quand il l'a remarquée pour la première fois, l'histoire de la propriété avant que la famille Primrose n'emménage et son importance dans la ville en tant qu'ancienne demeure d'un entraîneur de chevaux local très riche et célèbre, avant qu'il ne prenne sa retraite dans son manoir en bord de mer à Mount Maunganui. Après les meurtres, Elizabeth Primrose était l'exécutrice testamentaire de la société familiale. Au départ, elle ne voulait pas vendre et ne laissait personne démolir la maison. Mais finalement, elle l'a laissée à des promoteurs immobiliers, qui n'ont pas réussi à faire avancer le projet de réaménagement, mais qui ont pu se débarrasser de la plupart des terres agricoles. La propriété est restée vacante alors que la banlieue se rapprochait, puis Terrence et Karen ont finalement fait une offre.

— Je trouvais notre offre ridicule, et honnêtement, je ne pensais pas qu'ils l'examineraient. Mais quand j'ai reçu leur réponse par e-mail, j'ai eu l'impression que c'était Noël. Ils avaient accepté.

Il pose une tasse de thé devant moi.

— Waouh, ça a dû être une sacrée surprise, dis-je.

— Nous étions stupéfaits. Mais nous n'avions pas réalisé à quel point ça coûterait cher de remettre tout en état. L'intérieur était recouvert de graffitis, méconnaissable. Toutes les fenêtres étaient brisées, les tapis portaient des traces de brûlures. La piscine était remplie de cônes de signalisation, d'un caddie et de matériel destiné à la consommation de drogue. Le toit fuyait. Nous avons payé 1,2 million de dollars pour la maison et le petit terrain qui restait, suite à la séparation du domaine. Mais nous avons investi des centaines de milliers de dollars et consacré deux années de sang, de sueur et de larmes, littéralement, pour rénover complètement la maison et, ajoute Terrence avec fierté, je trouve que le résultat est magnifique.

— C'est vrai, acquiescé-je.

Il a ce que tous les bons enseignants et directeurs d'école ont : il est

affable, imperturbable et accessible, mais s'exprime avec autorité.

— Et vous avez dit que vous connaissiez la famille ? Avez-vous eu beaucoup de contacts avec eux ?

— Strictement dans le cadre professionnel, répond Terrence. Je me souviens d'une inscription tardive, et que la fille avait des problèmes au lycée. Il y a eu un incident avec le professeur d'éducation physique et j'ai été *convoqué* par Simon Primrose pour régler l'incident.

— D'accord, dis-je en prenant note. Qu'est-il advenu du professeur d'éducation physique ?

— Il est parti cette année-là. Il n'y a pas eu de conséquences. Je me souviens qu'il avait abusé de son autorité, mais tout est un peu flou. C'était il y a longtemps.

— Et ce sont ses parents qui vous en ont parlé, dites-vous ?

Je prends une gorgée de thé. Il est fort.

— Simon était furieux. C'était un homme à forte personnalité.

Encore ce petit rire.

— Je me souviens bien de lui. J'ai dû apaiser les tensions à une ou deux reprises et, comme je l'ai dit, il m'a *convoqué*, faute d'un meilleur mot.

— Comment *convoque-t-on* un proviseur ?

Il expire, mais avec un sourire, comme pour dire : *Oh là là.*

— Sévèrement. Il a appelé le lycée et m'a dit que si je ne venais pas le rencontrer, la prochaine fois que j'entendrais parler de lui, ce serait à travers la plume d'un journaliste ou d'un avocat. Je savais qu'il avait été politicien et, mon Dieu, c'était un homme intimidant. J'ai donc dû aller lui expliquer les mesures que nous avions prises pour protéger sa fille.

— Ça semble un peu intense pour un incident dont vous ne vous souvenez même pas. Ça ne devait pas être si grave ?

— Non, ça ne l'était pas. Mais j'ai trois fils, donc je comprends sa réaction. Il a juste fait ce que tout bon père aurait fait. Sa fille traversait une période difficile au lycée, puis il y a eu cet incident avec le

professeur et Simon voulait s'assurer que nous prenions soin d'elle.

— D'accord, et le professeur a simplement démissionné ?

— Officiellement, oui.

— Et officieusement ?

— Il s'est enfui.

J'acquiesce et bois une autre gorgée de thé. C'est parfait pour le podcast. Soudain, j'ai une nouvelle piste.

— Savez-vous si la police a retrouvé cet enseignant ?

Il secoue la tête.

— Non, ça n'a pas fait de vagues. Pas de police, pas d'enquête. Après tout, il n'a enfreint aucune loi…

— Je veux dire, la police l'a-t-elle interrogé au sujet des meurtres ?

Je vois maintenant une véritable surprise sur son visage. Ses sourcils gris se lèvent sur son front.

— Les meurtres, eh bien, je suppose que non. Vous ne pensez pas… Non, non, il était déjà parti depuis longtemps à ce moment-là, et Kareama…

— C'est juste pour le podcast. Je suis sûr que ce n'est rien, mais les auditeurs voudraient savoir ce qu'il est devenu. Comment s'appelait-il ?

— Oh, c'était il y a près de vingt ans et il n'est pas resté longtemps…

— Si ça vous revient, faites-le-moi savoir.

— Bien sûr, dit-il en hochant la tête. Bon, je vous fais visiter ?

— Ce serait super.

Je laisse mon thé à moitié bu dans la cuisine tandis que Terrence me conduit dans la salle à manger, puis dans le reste du rez-de-chaussée, en me montrant quelles parties ont été modifiées et de quelle manière. Il y a plusieurs pièces à vivre, dont un salon assez formel, tandis que les autres semblent plus habitées, avec un écran plat et des canapés en cuir moelleux dans la plus grande. Tout est meublé avec goût et très bien rangé.

Nous arrivons au pied de l'escalier et montons. Je sens un picotement glacé dans ma gorge. Un large couloir mène d'un côté à deux chambres d'amis, et un autre à la chambre principale ainsi qu'à deux vastes pièces. La maison compte trois salles de bains : une grande, située à cet étage, une seconde attenante à la chambre principale et la dernière, au rez-de-chaussée. Il me montre les deux pièces à l'extrémité sud de la maison, qui servaient de salles de stockage lorsque la famille Primrose vivait ici. L'une est remplie de cartons et l'autre est relativement vide, avec un lit simple et une commode. La chambre suivante où nous nous arrêtons se trouve à l'angle nord de la maison ; le soleil de l'après-midi inonde l'endroit à travers la grande fenêtre. Un bureau en bois trône sous une galaxie de particules de poussière en mouvement. Il y a une photo encadrée d'un groupe d'adultes devant les grilles d'un lycée – l'ancien personnel de Terrence.

C'est ici que ça s'est passé, me dis-je, mes yeux cherchant des traces de sang que je sais inexistantes.

— C'était la chambre d'Eli, explique-t-il.

À quel point la connaissait-il ?

— Maintenant, c'est mon bureau et ma salle de sport, ajoute-t-il en désignant le vélo d'appartement installé face à la fenêtre. Comme ça, je peux regarder l'extérieur pendant que je pédale.

Il ne m'avait pas donné l'impression d'être un accro au fitness, mais après réflexion, il est plutôt en forme pour un homme de son âge. Malgré la chaleur du soleil, un frisson me parcourt la peau. J'imagine une jeune fille, allongée sur le sol devant moi, le sang jaillissant d'une blessure béante à l'estomac. Il fait un signe de tête vers la fenêtre.

— La piscine était là-bas. Nous l'avons comblée, car les pompes et le chauffage coûtaient une fortune. Bon, fait-il en se retournant, continuons la visite.

Je le suis.

— Le fils était ici, dit-il dans la pièce suivante.

Il ne mentionne pas son nom.

— Vous le connaissiez ?

— Il était au collège. Je ne l'ai jamais rencontré, mais j'ai toujours entendu dire que c'était un bon garçon. C'est lui, la plus grande tragédie de cette affaire. Ce garçon. Il n'avait que 12 ans, bon sang. Ça rend Kareama encore plus monstrueux à mes yeux.

La pièce a été transformée en bibliothèque. Des étagères remplies de livres, un fauteuil, une machine à coudre posée sur une table et une fenêtre avec vue sur le chemin devant la maison, qui serpente jusqu'au portail.

— Karen lit ses livres et fait sa couture ici. Au début, elle n'aimait pas cette pièce. Elle trouve qu'elle dégage une mauvaise énergie. Nous avons envisagé de déplacer ces affaires et d'utiliser la pièce comme débarras, puis d'aménager un atelier de couture ou une bibliothèque au rez-de-chaussée. Je ne crois pas aux fantômes, et elle non plus. Si c'était le cas, nous ne pourrions pas vivre ici… mais nous sommes tous les deux d'accord pour dire que cette pièce dégage quelque chose d'étrange. Il fait plus froid ici que dans les autres pièces quand le chauffage est éteint, il n'y a pas beaucoup de lumière naturelle, c'est peut-être juste ça.

Je pourrais rire de l'ironie de la situation. À mes yeux, toute la maison paraît bizarre. La chambre principale est la suivante.

— Et voilà notre chambre. Tout est différent, maintenant. La forme est la même, mais nous avons remplacé toutes les moquettes, elles étaient déchirées et détrempées. Nous avons agrandi le dressing en empiétant sur la salle de bains. Nous avons retiré la baignoire de la salle de bains attenante avant de tout rénover. Je crois que le lit se trouvait ici, auparavant.

Il désigne le mur du fond.

— Nous avons décidé qu'il serait mieux placé sous la fenêtre de ce mur, car on y bénéficie d'un peu de soleil le matin en été.

Il se retourne vers moi.

— La vue sur le jardin de devant n'est pas mal, n'est-ce pas ?

— C'est joli, mens-je.

— Nous avons remplacé les vieux rideaux, qui étaient déchirés et moisis.

— Excusez-moi, mais… puis-je vous demander si vous avez remarqué quelque chose d'étrange lorsque vous avez commencé les travaux de rénovation ?

— *D'étrange* ?

Il se retourne, les mains sur les hanches.

— Eh bien, euh, quelque chose qui aurait pu appartenir à la famille ? Ou quelque chose qui vous a interpellé ?

— Eh bien… Je ne savais pas trop si je devrais en parler ou non, déclare-t-il en retroussant lentement les manches de sa chemise. Karen pensait qu'il valait mieux ne pas le faire… Mais il y avait un problème avec le chauffage.

Il me regarde un instant, perdu dans ses pensées, comme s'il essayait de déchiffrer un code secret.

— Bon, venez, je vais vous montrer.

Il me conduit en bas et m'ouvre une porte discrète dans le hall d'entrée.

— J'en ai parlé à un policier, mais il n'a pas semblé trouver ça important. Ça pourrait toutefois être intéressant pour votre podcast.

Il s'avance et appuie sur un interrupteur pour éclairer un escalier en bois. Nous descendons les marches qui mènent à un sous-sol caverneux.

— Ce n'est pas courant de voir un sous-sol comme celui-ci en Nouvelle-Zélande. Ils présentent généralement un risque d'inondation. Comme vous pouvez le constater, nous ne gardons pas grand-chose ici. Lorsque nous avons emménagé, nous avons trouvé quelques objets qui appartenaient probablement à la famille Primrose, m'informe-t-il en montrant un coin de la pièce. Et… ça.

Il désigne d'un signe de tête une chaudière fixée au mur. À côté se trouve une bouteille de gaz d'environ deux mètres de haut.

— Ce n'est vraiment pas courant en Nouvelle-Zélande. C'est un pays froid, mais tout le monde utilise des cheminées ou des radiateurs électriques pour se chauffer. Le chauffage central au gaz n'est pas très répandu – encore moins il y a quinze ans.

— Je suppose que c'est étrange, dis-je, même si je ne sais pas exactement ce qu'il peut vouloir dire par là.

Il se tourne vers moi et la façon dont l'ampoule nue projette une ombre sur ses yeux fait battre mon cœur plus fort.

— Non, ce n'est pas ça qui est bizarre. On l'utilise, c'est génial en fait. Elle est raccordée à toutes les pièces, donc elle chauffe toute la maison à merveille. Comme celle-ci conserve très bien la chaleur, on n'en a besoin qu'en hiver. Après tout ce temps, on a quand même dû faire venir quelqu'un pour la faire réviser avant de l'utiliser.

Un sentiment étrange m'envahit.

Je dois sortir d'ici, pensé-je.

C'est cet endroit, c'est l'histoire de cette maison. Les corps, le sang. Bill Kareama, s'enfuyant dans la nuit.

— C'est donc à ça que vous pensiez, quand j'ai évoqué quelque chose d'*anormal* ? dis-je, la voix tremblante.

Canalise ce sentiment pour le podcast, me dis-je. *Souviens-toi de l'atmosphère, du côté répugnant de cet endroit.*

Il secoue la tête.

— Non, ce n'est pas le fait qu'ils aient eu une chaudière, mais plutôt ce que le technicien a trouvé. La sortie d'évacuation du système de chauffage était bouchée par des feuilles, des brindilles et des débris.

— Donc, après toutes ces années, ça s'est bouché ? demandé-je.

— Non, voilà le truc. Pas après toutes ces années. Le technicien a dit que c'était pratiquement impossible que ça se produise naturellement. Et c'était bien tassé, coincé là-dedans. Ça bloquait le passage. Le monoxyde de carbone n'avait donc nulle part où aller.

— Sauf *dans* la maison, murmuré-je, autant à moi-même qu'à lui.

Un conduit obstrué par des débris…

Je sens l'excitation monter en moi, ce sentiment d'avoir posé le doigt sur une nouvelle piste capitale, inédite. L'anticipation de cette découverte éclipse presque le malaise que je ressens à être ici.

— Si c'était bloqué, ce sous-sol se remplirait en premier, avant que le monoxyde de carbone ne finisse par se répandre dans toute la maison, explique-t-il en passant la main sur sa tête. Je pense qu'il a essayé de les tuer de cette façon, puis, quand ça n'a pas fonctionné, il les a poignardés.

Je me sens presque étourdie.

— Pourquoi ça n'a pas fonctionné ?

— La maison est probablement trop grande, il y a trop de chemins par lesquels le monoxyde de carbone peut s'échapper. Quoi qu'il en soit, comme je l'ai dit, les policiers ont estimé que ça ne valait pas la peine de s'en préoccuper, car l'affaire était résolue depuis quelques années, et après tout ce temps, il n'y avait aucun moyen de prouver que Kareama était à l'origine de ce sabotage de la chaudière.

— Avez-vous des photos de l'état de la maison, avant qu'elle ne soit réparée ?

— Karen en a quelques-unes sur son téléphone. Je vous les enverrai par e-mail.

Je m'avance dans le sous-sol, le cœur battant à tout rompre. Il est plus spacieux qu'il n'y paraît : plus on s'enfonce, plus il se dévoile. Dans la pénombre, des piliers en bois se dressent, espacés de manière régulière, tels de grands hommes pâles qui me regardent passer.

Dans un coin, il y a une boîte en carton poussiéreuse et un vieux jeu de clubs de golf alignés dans un sac en plastique sale. En m'approchant, je vois qu'il y a quelques livres à l'intérieur de la boîte à moitié ouverte. *Encyclopædia Britannica*[27] est imprimé sur les dos cramoisis. Ce n'est pas un ensemble complet, juste quelques volumes.

— C'est à vous ? demandé-je à Terrence en montrant les clubs de golf.

— Non, répond-il. Ils ont été laissés ici. Je suppose qu'ils appartenaient à Simon. Je suis d'ailleurs surpris qu'ils n'aient pas été volés pendant toutes ces années où la maison était à l'abandon.

— Et le carton ?

— Oh, c'est à nous. J'avais justement l'intention de le jeter.

— Je peux les regarder ? lui demandé-je. Les clubs de golf ?

Je vois des traces de doigts sur le sac de golf recouvert de poussière. Il est évident que Terrence ou quelqu'un d'autre l'a déplacé récemment.

— Je vous en prie.

Je sors un club et le tiens dans mes mains, l'étudiant un instant : c'est un putter. Mon ex aimait le golf ; lors d'un de nos premiers rendez-vous, il m'avait emmenée à l'entraînement pour me montrer jusqu'où il pouvait frapper la balle. Le putting était la seule partie que j'aimais vraiment. Je balance le club. La sensation est étrange.

Gaucher, noté-je, intriguée.

— Ça vous dérange si je prends une photo ?

— Allez-y.

Je prends quelques photos du putter, puis du reste des clubs. C'est avec soulagement que je retourne au rez-de-chaussée, puis dans la cuisine. Karen a débarrassé ma tasse de thé à moitié vide. Terrence attrape un téléphone qui est en train de charger près de la cuisinière et fait défiler l'écran pendant un moment avant de venir se placer à côté de moi pour me montrer une photo.

— Tenez, fait-il.

Je vois des brindilles et des feuilles, comme il l'avait dit, coincées dans le conduit d'évacuation.

— Intéressant. En effet, ça a clairement l'air d'être intentionnel.

Il murmure son accord.

— Je vais vous envoyer cette photo, et quelques autres.

— Qui s'occupe de l'entretien de la chaudière ?

— Andrew Mears, répond-il. C'est le cousin germain de Karen. Il habite ici.

— Vous avez son numéro ?

— Je vous l'enverrai avec les photos.

Je sens une chaleur dans ma poitrine, un picotement à l'intérieur. Je réalise que c'est important, que c'est exactement pour cela que je fais ce métier.

En traversant le salon, je remarque dans une bibliothèque plusieurs livres sur la pêche à la mouche et l'histoire de la Nouvelle-Zélande. Mais à côté d'eux, un autre titre attire mon attention :

L'Affaire Primrose.

Terrence prend conscience de ma curiosité.

— Ah, ce livre, murmure-t-il. Écrit par le policier qui a procédé à l'arrestation. Il affirme dedans qu'ils ont arrêté la bonne personne. Je sais que ça n'aidera pas vos audiences, mais avec ça, vous finirez par comprendre que Bill Kareama était un homme mauvais.

Il attrape *L'Affaire Primrose* sur l'étagère et me le tend.

— Lisez-le.

— Merci, dis-je. Je vous le rendrai quand j'aurai fini.

Je ne suis pas snob, mais le livre a l'air d'avoir été auto-publié, le papier est épais, lourd et très blanc. Je regarde le dos. Pas de logo.

Il hoche la tête.

De retour dans la voiture, j'envoie un message à TK :

> Je suppose que vous savez déjà que l'un des conduits du système de chauffage du manoir des Primrose a été trafiqué pour diffuser du monoxyde de carbone dans les chambres, n'est-ce pas ?

Il ne voudra peut-être pas m'aider, il voudra peut-être me bloquer,

mais il ne pourra certainement pas ignorer *ça*.

12.

TK

Je me précipite pour répondre au téléphone lorsqu'il sonne.

— Cet appel provient d'un détenu de la prison de Waikeria. Veuillez rester en ligne pour l'accepter.

J'avais appelé la prison et demandé à être mis en contact, mais je ne pensais pas qu'il me rappellerait. J'attends le clic familier.

— TK.

C'est une voix que j'avais l'habitude d'entendre chaque semaine – plusieurs fois par semaine, même.

— Bill, soufflé-je.

Mon cœur bat la chamade. J'expire.

— *Kia ora, e hoa*[28]. Ça fait longtemps.

— Oui, répond-il. Quelques années. Je ne pensais pas avoir de tes nouvelles un jour.

— Les choses ont un peu changé pour moi, Bill.

— Bien sûr, dit-il. Je comprends. Comment va la famille ?

— Lynn et moi nous sommes séparés, il y a un an ou deux.

— Je suis désolé, TK. Je me sens coupable…

— Non, non, ce n'est pas ta faute. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, c'est tout. Trop… différents.

— Quand même, soupire-t-il. Tu as beaucoup sacrifié pour moi.

Il pourrait me détester pour l'avoir abandonné, et pourtant ce n'est pas le cas.

— Alors, pourquoi me contactes-tu ? Tu reprends du service à la prison ?

— Non, répondis-je. Non, écoute, c'est autre chose.

— Oui.

— Tu ne vas pas aimer ça, mais je lui ai dit que je lui demanderais. C'est une journaliste, elle…

— Oh, répond-il, l'air déçu. Une journaliste. Non, non, je ne parlerai pas à…

— Écoute-moi jusqu'au bout, Bill. Tu peux dire non.

— Un jour, je vais sortir d'ici, TK. Je veux juste que les gens oublient. Je veux passer à autre chose.

Je lui ai promis que nous le ferions sortir, que nous prouverions son innocence. La seule promesse que j'ai rompue. J'ai abandonné, certes, mais ce n'est pas honnête de lui cacher l'existence de Sloane Abbott. Le moins que je puisse faire, c'est de lui entrebâiller cette porte.

— Elle est différente, Bill. C'est une podcasteuse, mais elle se soucie avant tout de *justice*. Elle a réussi à entrer dans la maison. Et elle a trouvé un élément que la police avait manqué.

Il gémit.

— J'ai déjà entendu ça quelque part…

— Je sais, dis-je. Je sais, mais lors de deux de ses précédentes saisons, elle a obtenu la réouverture d'affaires et l'une d'elles a abouti à une arrestation. Et elle estime que tu n'as pas eu un procès équitable.

— Tu lui fais confiance, TK ?

Je déglutis. Dois-je lui dire la vérité ? *Pas entièrement.* Ou dois-je lui dire ce que je sais qu'il a besoin d'entendre ?

— Je ne te conseillerais pas de lui parler si je ne pensais pas qu'elle pouvait t'aider. Le directeur de la prison peut accélérer le traitement de son formulaire de visite avec ton consentement. Tu peux raconter ton histoire, ta version.

— Je l'ai déjà racontée, dit-il. Encore et encore, mais ils la modifient toujours. Ils utilisent toujours ces vieilles photos, mes anciennes déclarations.

— Et ton témoignage écrit ?

— Qu'en est-il ?

Je l'ai toujours sur mon disque dur.

— Bill, elle est une bien meilleure enquêtrice que moi et elle a une audience énorme. Elle peut influencer l'opinion publique, mettre la pression sur les politiciens et les tribunaux pour qu'ils réévaluent ton cas. Ils ne peuvent pas l'ignorer, elle. Il ne s'agit pas seulement de la possibilité de découvrir de nouvelles preuves, elle peut attirer l'attention des gens sur celles qui ont été négligées. J'ai pensé qu'elle pourrait peut-être lire ton témoignage, au moins pour se faire une idée ?

— Non, décrète-t-il. Non, ça ne va pas aider. J'aurais préféré ne jamais avoir écrit ce fichu truc.

— Ne sois pas comme ça. C'est ton histoire, c'est ta vérité.

— *La* vérité, répète-t-il.

Je sens l'amertume ressurgir. Je dois le garder positif.

— Bill, pourquoi ne pas la rencontrer ? Parle-lui. De toute manière, elle va le faire, avec ou sans toi. Si tu la rencontres et que tu lui fais confiance, je lui donnerai les notes de ton témoignage. Sinon, tu passeras à autre chose. Tout simplement.

— Passer à autre chose ?

— Eh bien, pas passer à autre chose. Mais… tu sais.

Une longue pause.

— Bill, tu es là ?

— Je réfléchis.

Je le laisse faire – je me suis habitué à ses silences depuis longtemps. Je me demande s'il reçoit encore des visiteurs. Il n'y avait que moi et James, son dernier avocat depuis des années, et James avait d'autres clients, d'autres affaires.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Sloane Abbott.

— Sloane Abbott… murmure-t-il. Ce sera ma première visite depuis un bout de temps. Dis-lui qu'elle peut venir.

Une étrange sensation m'envahit. Est-ce du soulagement ?

— C’est une bonne idée, Bill. Je lui dirai de prendre rendez-vous.

— Eh bien, tu peux convenir d’une heure avec elle, fait-il.

— Oui, je le ferai.

— Ce sera sympa de te revoir.

— Moi ? dis-je. Non, Bill.

— TK, je ne la verrai pas sans toi. J’ai besoin que tu sois là. Je ne peux pas faire confiance à une inconnue.

Avant même de pouvoir m’en empêcher, je regarde le calendrier. Je ne peux pas le voir avant le week-end prochain, au plus tôt.

— Bon, d’accord, je vais lui parler. On trouvera un créneau.

Je saisis la photo d’Amelia sur mon bureau, et fixe son visage.

— Merci, TK.

Avant, je me sentais seul responsable de lui, obsédé par l’affaire. C’est subtil, la façon dont la culpabilité s’accumule en vous, comme une pression sur votre poitrine qui grandit chaque jour jusqu’à devenir votre seule sensation. Et maintenant, je suis de retour, je l’aide à nouveau, même si je sais au fond de moi que Bill mérite d’être exactement là où il est.

13.

Bill

« Alors, quand est-ce que tante Lizzie arrive, maman ? » a fait Eli.

Elle se prélassait au bord de la piscine pendant que Gwen s'attaquait aux parterres du jardin. Je me dirigeais du cottage vers la cuisine, sur le point de commencer à préparer le déjeuner.

« Dans quelques semaines, a répondu Gwen. Au passage, Bill, j'ai oublié de te dire. »

Je me suis arrêté.

« Ma tante Elizabeth vient passer quelques jours chez nous, m'a annoncé Gwen, sous son chapeau de jardinage. Elle restera en Nouvelle-Zélande pendant environ une semaine avant de partir rendre visite à son neveu, à Brisbane[29]. »

La fenêtre de la cuisine était ouverte, laissant entrer la fraîcheur de la brise automnale.

« Il faudra que je prépare quelque chose de spécial quand elle arrivera, alors. »

« Tu le feras. La famille, c'est tout, Bill, tout. Ils me manquent terriblement… dit-elle. Et toi, es-tu proche de tes parents ? Ils habitent près d'ici ? » s'est enquise Gwen en coupant la tête d'une rose fanée avec son sécateur.

« Ma mère est décédée, ai-je rétorqué, avant de prendre conscience du choc que cela pouvait causer. Tout va bien. Elle est morte quand j'avais 11 ans. »

« Oh, je suis désolée, Bill. Ça a dû être terrible. Et ton père ? »

« Je ne connais pas mon père, lui ai-je rappelé, soudainement gêné par le regard attentif qu'Eli posait sur moi. Je ne l'ai jamais connu. »

« Tu es donc orphelin. C'est vraiment tragique », a murmuré Gwen, en claquant la langue.

« Tout va bien », ai-je répété.

Il y eut un petit silence avant que Gwen ne passe au buisson suivant. J'ai brièvement croisé le regard d'Eli, qui me dévisageait comme on regarde un chien errant, puis je me suis rapidement glissé dans la fraîcheur de la cuisine. J'ai entendu Simon dans les escaliers, puis il a traversé la cuisine et est sorti par les portes coulissantes donnant sur le jardin. J'ai commencé à préparer le déjeuner.

« C'est trop pour moi », ai-je entendu Gwen lui dire.

« Eh bien, nous avions un jardinier. »

« Ce n'était *pas* un jardinier, c'était un tondeur de pelouse, Simon. Nous avons besoin de quelqu'un qui connaisse son métier. »

Mooks.

En voyant Gwen passer des heures dehors parmi les fleurs et les arbres, j'ai compris que mon oncle n'était en effet pas fait pour ça. Eli s'est levée et est entrée dans la maison, se plaçant près de la porte. J'ai senti son regard posé sur moi.

« Comment ça va, au lycée ? » ai-je demandé aussi naturellement que possible, en découpant des lamelles de blanc de poulet que j'avais poché la veille pour préparer des sandwichs frais.

Eli a baissé les yeux vers mes mains et a grimacé.

« Ça va. Tout va bien. »

Une semaine plus tard seulement, j'allais découvrir que ce n'était pas tout à fait vrai.

* * *

Je ne dormais pas bien. J'étais nerveux, Maia et moi ne discutions plus autant qu'avant. Il était toujours difficile de trouver du temps pour le faire et, quand on s'appelait, je devais rester dehors dans le froid. Je ne veux pas blâmer l'accueil à la maison ou les longues heures de travail, car j'aurais aussi pu faire plus d'efforts, mais le contexte rendait quand même les choses plus difficiles. Je recevais des messages

énigmatiques de sa part, que je ne comprenais pas toujours :

Je suppose que tout doit bien se passer à la maison. Mon lit est froid.

C'était comme si ces messages faisaient partie d'une conversation qu'elle avait avec quelqu'un d'autre. Quand je ne savais pas comment les interpréter, je ne répondais rien. Avec le recul, je me rends compte que ce n'était pas très intelligent. Mais j'étais jeune, et très occupé par mon nouveau travail. Nourrir toute une famille vingt-quatre heures sur vingt-quatre ne me laissait pas beaucoup de temps libre.

Plus tard dans la semaine, Shirley, la femme de ménage, a fait un grand nettoyage de la maison avant que Simon n'invite ses amis, une bande de gros bonnets néo-zélandais – pas exactement ce à quoi je m'attendais. Il avait une carafe pleine de whisky et des tas de bouteilles alignées, certaines vieilles de dix ans, d'autres de dix-huit, vingt et un, vingt-cinq, trente ans. Mais je savais que c'était le contenu de la carafe qui était le plus précieux de tous. J'avais déjà entendu Gwen plaisanter en disant que s'ils venaient à manquer d'argent, ils pourraient payer les études universitaires de leurs enfants en vendant « les bonnes bouteilles ». Ce soir-là, après plusieurs verres de vin et un dîner copieux – filet de bœuf, purée de pommes de terre crémeuse, sauce au vin rouge –, les hommes se sont assis dans le salon pour déguster son whisky. Ils ont ouvert un scotch, en ont bu plusieurs gorgées. Puis, quelqu'un a dit :

« Et celui-là ? »

Je voyais bien qu'ils étaient tous un peu ivres, mais Simon pouvait tenir l'alcool plus que n'importe qui, à l'exception peut-être de sa femme. Il était à peine éméché.

« Pas ce soir, a-t-il répondu. Celui-là est réservé pour une occasion spéciale. »

« Qu'est-ce que c'est ? »

« C'est un Macallan spécial. Décanté en 1999. »

« Quel âge a-t-il ? »

« L'âge ne fait pas tout », a déclaré Simon.

« Mais il est sacrément vieux, non ? » a ajouté quelqu'un.

Quelques rires ont fusé.

« Il a vieilli pendant un demi-siècle dans des fûts *hogshead*. »

Quelqu'un a sifflé.

« Bon sang, un Macallan de 50 ans d'âge, a renchéri un autre. Tu en as déjà bu ? »

« De temps en temps. Je l'ai ouvert il y a moins d'un an. »

J'ai senti l'atmosphère s'électriser.

« Allez, vas-y. Sors-le. »

« J'ai dit non, a décrété Simon. Il coûte probablement 1 000 dollars le verre. Et vous ne valez pas 4 000 dollars, pas ce soir. C'était un cadeau avant que je quitte le Royaume-Uni. De toute manière, vous avez tous déjà assez bu. »

Il a marqué une pause.

« Même si je décidais de vous servir un verre, vous ne saurez pas l'apprécier comme il se doit. Le meilleur whisky, on ne le boit pas après avoir émoussé son palais avec des alcools bon marché. »

« Des alcools bon marché ? »

« Certes. Au vu de ma collection, aucun de ces alcools n'est *bon marché*, s'est-il esclaffé. Mais vous dégustez quand même une de mes bouteilles les moins chères. Un Glendronach de 26 ans d'âge. Vieilli en fût de porto. »

« Le jardin est très beau, Simon », a complimenté l'un des hommes.

Je ne savais pas s'il s'agissait d'une remarque sarcastique ou d'une tentative sincère de faire avancer la conversation.

« C'est gentil de ta part, Peter. Même si j'ai récemment dû licencier mon jardinier. »

« Il a trop taillé les roses ? »

« Pas cette fois, non, a-t-il répondu. Il s'appelait Mooks. »

« Qui appelle son enfant Mooks ? »

C'est incroyable ce qu'on peut entendre du salon depuis la cuisine, la façon dont les voix portent.

« Un Maori, peut-être ? » a proposé Peter.

« Oui, d'où le nom. Notre chef est apparemment maori. Mais difficile à savoir. Il a la peau brune, en tout cas. »

Je me suis tortillé. J'aurais dû sortir par la porte coulissante et me retirer silencieusement dans le cottage, mais au lieu de cela, je me suis approché un peu pour mieux les écouter.

« Vous embauchez tous les autochtones du coin, alors ? Il cuisine bien le steak, je lui accorde ça. »

« C'est l'idée de Gwen. »

Il a ri.

Ils ont tous ri.

« Ça ne me dérange pas. Il a fait ses preuves dans un bon restaurant en Australie, avant de venir ici. »

« Enfin, ça ne te dérange pas jusqu'à ce que l'un d'eux vole ta télé, a ajouté l'un des hommes, et tout le monde a ri. Ou pire ! »

« Pire ? » a demandé Simon.

« Tu sais bien. »

Il y a eu un silence gênant.

J'ai senti mon visage s'empourprer. Simon savait-il seulement que mon père était pakeha, et non maori ? Peu importait. Je devais juste faire profil bas et continuer à gagner de l'argent.

« Je suppose que ça ne fait pas de mal de les avoir dans les parages, il suffit de garder un œil sur eux. Quoi qu'il en soit, oui, j'ai dû licencier le jardinier, mais j'ai quelqu'un d'autre en vue. Le fils d'un de mes camarades d'Oxford est en Nouvelle-Zélande. Il est venu me voir au

bureau, et pour être honnête, je ne me souvenais pas du tout de son père, mais il se trouve que ce garçon est jardinier. J'ai pensé que je pourrais lui donner un emploi. »

Il a bu une gorgée.

« Au fait, comment ça va au golf, Simon ? »

« J'ai besoin d'un nouveau putter. Il semble y avoir un problème avec celui que j'ai. »

D'autres rires.

« Eh, qu'est-ce que tu fais ? »

J'ai failli sursauter. C'était Eli, vêtue d'un short et d'un haut de pyjama. J'ai regardé l'horloge accrochée au mur au-dessus d'elle. Il était 22 h 35.

« Oh, Eli. J'allais justement demander à ton père si lui et ses invités voulaient des collations ou du thé. »

Elle est allée vers le placard, a pris un verre et s'est versé de l'eau.

« Tu n'as pas besoin de faire ça. Il peut se servir lui-même, ou il t'appellera. »

« Tu as peut-être raison. Je ferais mieux d'aller au cottage, alors. »

« Bill, a-t-elle repris. Tu fais de la pâtisserie ? »

« De la pâtisserie ? Oui, bien sûr. »

« Avant, on mangeait des sablés. Pas ceux du commerce, des sablés faits maison. »

« Tu veux que j'en prépare ? »

« J'adorerais. Si tu es d'accord. »

J'avais remarqué qu'Eli était un peu silencieuse ces derniers temps, peut-être le mal du pays.

« J'en ferai demain. »

« Si c'est après les cours, je pourrais peut-être t'aider. »

« Oui, ça me va… »

« Enfin, si ça ne te dérange pas ? »

« Non, bien sûr que non. »

Je suis retourné au cottage et j'ai pris une douche. Longue et chaude. J'ai ressenti à nouveau ce sentiment de vide, comme si je perdais tout, comme si le paysage de ma vie se transformait autour de moi. J'avais besoin de voir Maia.

Je suis sorti et lui ai envoyé un message :

Tu me manques tellement. J'aimerais pouvoir te voir. Ce serait bien que tu aies une voiture, que tu puisses venir. Ça a été une semaine difficile.

Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

Teimana a des problèmes.

Des problèmes ?

Il a été arrêté. Il s'est battu, mais ils parlent de coups et blessures graves.

Blessures graves.

Il est sorti ?

En liberté sous caution jusqu'à son audience.

J'ai dégluti.

Je pourrais venir te voir pour la nuit. Je peux utiliser sa voiture, je ne travaille pas demain.

J'ai levé les yeux vers la maison, les lumières allumées à l'intérieur. Simon et ses amis. Quand elle arriverait, ils seraient tous partis et la famille, endormie.

Ça marche, je te ferai entrer en douce.

Assise sur le canapé, Fleur me regardait tandis que je rentrais dans la maison, prenais une canette de bière dans le réfrigérateur et l'ouvrais d'un coup sec. Sans un mot, elle a refermé son livre, s'est levée et est allée se coucher. Elle avait l'air agacée, mais je m'en fichais. C'était une fille bizarre, c'est tout ce que je savais.

Voir Maia était toujours un réconfort. Un repère du monde réel à l'extérieur de ces murs de pierre. Elle me manquait constamment. Derrière ces portes et ces serrures, c'était *leur* intimité, *leurs* règles. Sans le rapport au monde extérieur, on pouvait aisément oublier ce qui nous tenait à cœur. On pouvait oublier qui on était.

Je me suis éclipsé du cottage vers minuit. Aucun éclairage n'était allumé dans la maison principale et la nuit était calme, à l'exception de quelques bruits de la campagne : le mugissement lointain d'une vache, le bourdonnement sourd des insectes. J'ai marché silencieusement le long de la maison jusqu'au petit portail latéral, je l'ai ouvert et je suis sorti sur la route. Je suis resté là à attendre. J'étais encore confus et furieux de la façon dont Simon parlait de Mooks, et des Maoris en général. Je détestais ça, mais je voulais aussi prouver à Simon et à ses amis qu'ils avaient tort. Puis, au bout d'une dizaine de minutes, Maia est arrivée dans la voiture de Teimana et en est sortie avec un petit sac de voyage.

« Salut », a-t-elle lancé.

« Salut », ai-je répondu en m'avançant vers elle, les bras ouverts.

Je l'ai serrée contre moi et je l'ai embrassée longuement.

« Viens. Je t'emmène au cottage. »

« Tu es sûr que ça va aller ? »

« Oui, il suffit d'entrer sans faire de bruit, ai-je expliqué. Je ne sais pas si je suis prêt à avoir cette conversation avec Gwen et Simon. Ils sont gênants. C'est un truc britannique. »

« D'accord. »

J'ai tapé le code du portail et elle m'a suivi sans bruit jusqu'au cottage. À l'intérieur, je me suis retourné et j'ai fermé la porte, la verrouillant derrière moi.

« Qu'est-ce que c'est ? Qui c'est, elle ? »

Le cœur battant la chamade, j'ai fait volte-face pour voir Fleur, plantée devant sa chambre.

« Ah, Fleur, voici Maia. »

« Ta… petite amie ? » a-t-elle supposé, d'un ton neutre, monotone.

Maia s'était figée, fixant Fleur du regard, avant de se tourner vers moi.

« Euh, en quelque sorte, oui. »

« Et tu l'as simplement amenée ici ? Sans rien dire. »

« Je ne savais pas qu'il fallait demander la permission. »

« Et que crois-tu qu'il se passera si je leur dis ? Hein ? »

Elle a fait un signe de tête en direction de la maison.

« Je ne sais pas, Fleur. C'est un pays libre. Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal ? »

« Tu ne devrais pas être ici, a-t-elle déclaré, en s'adressant à Maia. Je suis désolée que Bill ne t'ait rien dit. Mais les invités ne sont pas autorisés. »

« Pourquoi ? a demandé Maia. Il vit ici, pourtant. »

Fleur m'a regardé à nouveau, sans prendre la peine de lui répondre.

« Tu aimes ce travail ? Tu aimes l'argent ? »

J'ai haussé les épaules.

« Je l'aime aussi. »

« Eh bien dans ce cas, ramène-la. Tout de suite. »

« Non, ai-je décrété. Non, je ne ferai pas ça. »

Elle a secoué la tête, lentement, avec dédain.

« Quelle stupidité, quel égoïsme. Tu seras viré dès demain matin, s'ils le découvrent. C'est une question d'intimité, Bill. »

« Ça ira, elle sera partie avant que qui que ce soit ne se réveille. »

« Tu sais pourquoi ils tiennent tant à leur intimité ? »

Je voulais argumenter, mais j'étais curieux. Un moment s'est écoulé.

« Tu ne le sais pas ? D'accord. Eh bien, tu devrais peut-être le découvrir avant de réinviter des amis. Écoute, je ne vais pas aller raconter ça à Simon et Gwen, mais je ne compte pas mentir pour toi, non plus. »

La conversation étant clairement terminée, j'ai entraîné Maia dans ma chambre. Plus tard, malgré ses protestations, je l'ai accompagnée dehors vers 2 heures. Les paroles de Fleur étaient restées gravées dans mon esprit comme un hameçon. Je ne voulais pas renvoyer Maia chez elle ni la blesser, mais je savais qu'elle comprendrait une fois calmée. Je ne pouvais pas risquer de perdre mon emploi. Elle était furieuse d'avoir emprunté la voiture de Teimana, et d'avoir fait tout ce chemin pour être renvoyée après seulement quelques heures.

« Pour qui se prend-elle ? Pourquoi a-t-elle dit tout ça ? » a-t-elle murmuré, en se dirigeant vers la voiture.

« Je ne sais pas, mais je le découvrirai demain matin. Elle est un peu bizarre, tu sais… C'est peut-être un truc de Française ? »

« Non. Ce n'est pas un truc de Française, Bill. C'est un truc de riche. *Tu* changes. C'est *ça*, a-t-elle sifflé, en montrant la maison du doigt. C'est cet endroit. »

Je l'ai attrapée par l'avant-bras et l'ai tirée vers le portail.

« Chut, ai-je lancé. Tu vas les réveiller. »

« Cette maison t'a changé. »

Sa voix était plus basse, désormais.

« La maison, la famille. Tu n'es plus le même. »

« Non, Maia. Je suis adulte. Je donne la priorité à mon travail. »

« Ton travail, avant tout ? Avant *moi* ? »

« Ce n'est pas ce que je veux dire… »

« Ils t'accueillent, te donnent un peu d'argent et regarde comment tu te comportes pour eux. Tu n'as plus de vie. Tu ne fumes plus, tu ne fais plus de skate, tu ne bois plus. Tu ne vois plus ta famille. »

« Calme-toi. Ça ne fait même pas un mois, je dois faire mes preuves. »

« Non, je ne me calmerai pas ! »

Elle m'a repoussé et s'est détournée, se dirigeant vers sa voiture.

« Laisse-moi tranquille. »

« Maia », ai-je insisté, mais ma voix avait perdu toute son intensité.

Quand je suis rentré, Fleur était encore debout, assise à table.

« Tu devrais dormir », lui ai-je conseillé.

« J'ai dormi. C'est toi qui m'as réveillée. Toi, en revanche, tu n'as pas dormi. »

Elle a reniflé l'air.

« Je peux le sentir sur toi. Tu t'es occupé de ta petite copine. »

« Arrête. »

J'étais agité, encore sous le coup de ma dispute avec Maia.

« Alors, tu as rompu avec elle ? »

Je me suis contenté de secouer la tête.

Elle a souri. Je me sentais vide, épuisé. J'ai réalisé qu'on allait peut-être vraiment rompre, que l'histoire se répétait. Je l'avais quittée pour aller à Melbourne ; elle m'avait repris. Et voilà que je l'abandonnais à nouveau pour ma carrière, pensant que nous pouvions y arriver. Maia avait raison, cette maison me changeait.

« Je démissionnerai demain matin. »

Elle a éclaté de rire. J'ai jeté un coup d'œil vers la maison, comme si ça pouvait réveiller la famille.

« C'est à cause du sexe ? »

« Quoi ? Non. »

Je me sentais mal. J'imaginais Maia rentrer chez son frère en voiture,

les larmes de colère brouillant sa vision de la route.

« Ça n'a rien à voir avec le sexe. Je *l'aime*. »

« Eh bien, a-t-elle repris. Le sexe est une chose. Amener des gens ici, c'en est une autre. Tu apprendras. Plus tu passeras de temps avec la famille, plus tu te rendras compte qu'ils accordent plus d'importance à la loyauté qu'à toute autre chose. Et ils punissent la déloyauté. Peut-être que tu resteras ici longtemps, peut-être pas. Mais tu ne démissionneras pas demain matin. On le sait tous les deux. C'est la vérité. Dis-moi que je me trompe. Allez, mens-moi. »

J'ai dégluti.

Elle m'avait coincé, comme un enfant qui déchire lentement les ailes d'un papillon de nuit.

« Brise le cœur de cette fille. Ce n'est pas si grave. Je pense que tu seras heureux ici. »

14.

Sloane

Mon téléphone sonne via le système audio de la voiture : c'est TK.

— Bonjour, TK.

— Alors, vous êtes allée dans cette maison.

— J'ai le don de me faufiler partout.

— Je sais, dit-il. J'ai été aux premières loges pour en témoigner.

Je ris.

— Écoutez, poursuit-il, j'ai parlé à Bill. Il a accepté de vous voir demain, à condition que je vienne aussi.

— Et ça ne vous dérange pas ? lui demandé-je, sentant l'excitation monter en moi.

— Non, je suppose. Juste cette fois.

Je passe devant Saint Luke. J'ignore si les pelouses impeccables, les jardins immaculés et les bâtiments aux toits de terre cuite me font davantage penser à un domaine viticole ou à un établissement religieux. Ça ne ressemble pas vraiment à un lycée, en tout cas pas à celui auquel je suis allée.

— C'est génial. Merci, TK.

— Bon, j'ai un client dans une minute, je dois y aller. Mais j'aimerais quand même en savoir plus sur ce système de chauffage quand vous aurez un moment.

— Absolument, répliqué-je.

Il est clair qu'il s'intéresse à nouveau à l'affaire. Je vais devoir le garder de mon côté.

Il y a quelque chose d'*agréable* à Cambridge, malgré ce qui s'est passé ici. On s'y attache peu à peu. Une sorte de magie. Au crépuscule, alors que je traverse la rue principale, je vois des pensées pousser dans des pots suspendus à l'extérieur des magasins, des jeunes en uniforme

scolaire sur des scooters. Je me demande s'ils vont à la même école que les enfants Primrose.

La ville des arbres et des champions.

Eh bien, je peux voir les arbres, ça c'est sûr. J'ai repéré quelques eucalyptus dans les parcs et la rue principale est bordée de chênes. Je remarque un boucher en tablier blanc traîner un panneau faisant la promotion de saucisses de bœuf à prix réduit. Une boutique de vêtements a installé une barre basse devant sa vitrine pour empêcher les vols à la voiture-bélier, apparemment un vrai problème dans ce pays, mais ce morceau d'acier brut semble incongru ici, comme si une retraitée aux colliers de perles portait des poings américains.

Le seul hébergement que j'ai pu trouver à Cambridge est le *Number One Motor Lodge*, qui affiche un score époustouflant de deux étoiles et une note de 2,1 sur Tripadvisor. À mon arrivée, je comprends pourquoi c'est le dernier endroit disponible. J'aurais dû opter pour un Airbnb en dehors de la ville, mais je suppose qu'il est trop tard pour ça. L'hôtel couleur éponge se dresse bien en vue en pleine bordure de la route principale. Je ne l'avais même pas remarqué lors de mon premier passage.

Le bon côté, c'est que la prison de Waikeria, où Bill est incarcéré, n'est qu'à environ quarante minutes et qu'il est facile de prendre la route pour sortir de la ville à partir d'ici. Mais c'est à peu près le *seul* point positif que je peux trouver à l'endroit. Lorsque j'appuie sur le bouton de la réception, quelques minutes s'écoulent avant qu'une jeune hôtesse étonnamment vive ne descende les escaliers en bondissant.

— Bonjour, Mademoiselle Abbott ?

— C'est moi.

— Votre chambre est prête, dit-elle avant de me remettre les clés. Je peux vous aider avec vos bagages.

— Ce n'est pas la peine, réponds-je.

Je lève les yeux vers la caméra de sécurité plutôt imposante installée à la réception.

— Merci.

— Trois nuits, c'est ça ? ajoute-t-elle.

— Oui.

Je ne demande pas à prolonger mon séjour, car si je survis à ces trois nuits ici, j'ai bien l'intention de m'offrir le plus bel Airbnb dans un rayon de cinquante kilomètres. Ma chambre se trouve au bout d'un long couloir sinistre, éclairé par quelques néons. J'entends les grognements étouffés de personnes qui se disputent et le bruit de crachats lorsque je passe devant les portes fermées.

Ma chambre est tout aussi lugubre que le couloir et à ma grande déception, aucune transformation à la *Narnia* derrière la porte. Il y a une vieille bouilloire, un climatiseur couleur nicotine, un lit moelleux et une télévision fixée si haut qu'elle pourrait tout aussi bien être collée au plafond. Je pousse un long soupir. Je pourrais m'effondrer sur ce lit et m'endormir.

Non, il faut que je voie le pub, me dis-je. *J'ai encore du travail.*

Je rejoins la route principale, guidé par mon plan, jusqu'à l'endroit où Bill Kareama a bu son dernier verre. Le *Tracks Turf Bar*, un changement de nom judicieux après *The Pope*, compte tenu de la notoriété que les meurtres ont donnée à l'établissement. Devant le bâtiment, il y a une terrasse couverte pour les fumeurs, avec un élément que je n'ai jamais vu auparavant : un billard extérieur, bleu, maculé de brûlures de cigarettes et de taches laissées par des boissons. Je franchis les portes et découvre un endroit étonnamment animé, qui semble regorger de locaux. Dans mon esprit, je peux imaginer Bill ici, penché sur une bière au bar. Je jette un coup d'œil autour de moi : personne ne semble remarquer ma présence, du moins au début. Mais lorsque je m'approche du bar avec ma sacoche d'ordinateur portable, je croise quelques regards. Le simple fait d'être une femme me fait sortir du lot : à part la serveuse derrière le comptoir, je suis la seule dans cet endroit. Enfin, n'importe qui pourrait se trouver dans la salle de jeux dépourvue de fenêtres, avec ses rangées de machines à sous, mais je ne vois aucune

autre femme au niveau du bar. Il y a quelques téléviseurs qui diffusent des courses hippiques, avec des types rassemblés dans le coin, regardant les écrans avec cette léthargie que j'associe aux parieurs. Des groupes d'hommes sont assis autour de tables hautes, buvant des bières et discutant.

— Que puis-je faire pour vous ? demande le vieux patron du bar.

Il a des cheveux gris, attachés en queue-de-cheval, et une moustache de la même couleur. Ses avant-bras épais et tatoués pourraient dissuader d'éventuels fauteurs de troubles.

— Du vin. Un chardonnay.

Il prend un verre à pied sur le support au-dessus du bar et me sert généreusement.

— Ce sera tout ?

— Ah, et à manger aussi, s'il vous plaît. Un steak.

— On sert pas de steak, ici, m'indique-t-il. Que des frites et des potatoes.

— Des potatoes, alors, décidé-je.

Il note la commande sur la caisse enregistreuse et me tend le lecteur de carte.

Ensuite, il sert un adolescent boutonneux vêtu d'un gilet jaune fluorescent et arborant un duvet prépubère. Pas de vérification d'identité, ce doit être un habitant du coin – ou alors le barman s'en fiche, tout simplement. Il lui sert une bière. Puis il revient vers moi.

— De passage ?

— Pardon ?

— Vous n'êtes pas d'ici.

— Non, vous avez raison, je ne suis en ville que pour quelques jours.

— D'accord, fait-il. Pour le travail ?

— En quelque sorte.

— Vous venez d'où ? Vous avez un accent australien.

— De Melbourne, réponds-je. Je suis journaliste, en fait.

— Vous êtes en ville pour couvrir la grande course de ce week-end ?

— La course ?

— La course cycliste. Les routes seront bloquées pendant quelques heures.

— C'est pour ça que tous les hôtels sont complets ?

Il rit.

— Probablement. Alors ce n'est pas pour ça ? Quel genre de journaliste ?

— Je couvre les affaires criminelles.

— Les affaires criminelles, hein ? Il ne se passe rien ici.

— Je trouve effectivement que c'est une ville remarquablement sûre. Non, je suis ici pour une affaire historique. J'enregistre un podcast sur les meurtres des Primrose.

Quelque chose change dans son expression. Son regard est désormais un peu plus dur, alors qu'il se pose sur l'extérieur.

— C'est vrai ? Eh bien, bonne chance.

Bonne chance. C'est étrange comme remarque.

— C'était le pub, n'est-ce pas ? dis-je en sirotant mon vin. Le dernier endroit où il a bu un verre.

— J'étais là, cette nuit-là. Kareama était complètement bourré. Je m'en souviens encore. On n'oublie pas ce genre de choses, pas vrai ?

Je prends mentalement note. S'il était aussi ivre que les gens le disent, comment a-t-il pu parcourir cette distance ? La vitesse est déjà un point d'interrogation, mais le faire *complètement bourré* ?

— Ça a donc nui à la ville.

— Bien sûr que ça a nui, répond-il. Tout le monde a été affecté.

Sans me quitter des yeux, il prend une autre bière et la pose sur le sous-verre alors qu'un homme s'approche et abandonne son verre vide. Le client s'éloigne avec le verre plein.

Efficace, me dis-je.

— Je veux dire, économiquement, désolée d'être insensible. Est-ce que ça a nui à la ville *économiquement*…

— Je ne sais pas, c'étaient surtout des courses hippiques ici, pas vraiment du tourisme. Depuis, on s'est reconvertis en centre sportif de haut niveau, avec des triathlètes, des rameurs, des cyclistes… Puis on a aussi certains des plus grands buveurs du monde dans cette ville.

Il fait un signe de tête aux personnes derrière moi. Quelqu'un rit. *Tout le monde écoute.*

— C'est toujours aussi animé ?

— Les jeudis, vendredis et samedis, oui.

Il tire une autre bière.

— Alors, pour le podcast, à qui comptez-vous vous adresser ?

Ce type serait parfait, il pourrait nous donner beaucoup de contexte.

— Eh bien, j'ai parlé aux nouveaux propriétaires du manoir.

— Ah bon ? C'est une décision étrange d'acheter cet endroit, si vous voulez mon avis. Mais je ne peux pas leur en vouloir. J'ai entendu dire qu'ils l'avaient eu pour l'argent de leurs mousquets.

Une autre expression étrange.

— Désolé, reprend-il. C'est une blague. Vous connaissez bien l'histoire coloniale du pays ?

— Je ne suis pas particulièrement versée dans l'histoire de la Nouvelle-Zélande.

— D'Aotearoa[30].

— L'histoire d'Aotearoa, oui, reprends-je.

Je connais au moins le nom maori du pays.

— Bref, on dirait que la maison n'était pas chère. Une bonne affaire.

— Pas chère. Je veux bien le croire. À qui d'autre avez-vous parlé ? Aux policiers ?

— Non, rétorqué-je. Nous les avons contactés, mais personne n'a

accepté de nous accorder une interview. J'ai juste pu mettre la main sur un livre écrit par l'un des agents ayant procédé à l'arrestation.

Je le sors et le lui montre.

— Ah oui, je le connaissais. Il a déménagé à Palmerston North. Ils ont tous préféré partir après cette histoire.

Il est de plus en plus occupé à mesure que le pub se remplit. Ce n'est pas un endroit violent où l'on risque d'assister à une bagarre, mais il y règne une atmosphère rude, réservée aux habitués. Un vieil homme maori froisse un ticket de pari et le jette à la poubelle avant de retourner à la machine. Je prends quelques notes dans mon carnet.

La texture, pensé-je. *C'est le mot préféré d'Esteban*.

Il veut que les auditeurs ressentent la texture de l'histoire, qu'ils s'imprègnent de son atmosphère, ce qui compose l'univers de celle-ci.

Ce pub n'est pas seulement un contexte, pensé-je, *mais aussi une texture*.

Je griffonne quelques notes supplémentaires, puis j'ouvre le livre. Il y a une dédicace manuscrite, avec une signature illisible :

Pour Monsieur Koenig,

Je n'oublierai jamais le théorème de Pythagore grâce à vous.

Terrence Koenig a donc enseigné à l'un des officiers qui ont procédé à l'arrestation. C'est vraiment une petite ville. Et il était professeur de mathématiques avant de devenir directeur. En tout cas, le parti pris de l'auteur est immédiatement clair. En quatre pages, il qualifie Bill comme quelqu'un de *maléfique,* un *monstre* impitoyable. Il le décrit comme un menteur pathologique, un manipulateur, un homme sans cœur. Il détaille l'interpellation ; rien de nouveau ici, si ce ne sont les descriptions à rallonge de l'attitude froide et distante de Bill ce matin-là, et du fait qu'il était évident qu'ils avaient arrêté le meurtrier.

Le barman se penche à nouveau, ses avant-bras musclés posés devant moi.

— Je vais vous dire à qui vous devriez parler. Allez le voir, *lui*, déclare-t-il en hochant la tête. Juste là.

Je me retourne. Il regarde un Maori, maigre comme un clou, la soixantaine, les yeux sombres. Il est captivé par l'écran, diffusant la course hippique.

— C'est votre homme.

Le barman me sert un autre verre de vin. Je présente ma carte.

— Qui est-ce ?

À ce moment-là, la femme derrière le comptoir pose mes potatoes devant moi. Il y en a assez pour nourrir toute une équipe de rugby, ainsi qu'une bonne cuillerée de crème fraîche nappée de sauce chili douce.

— Il travaillait à la maison, il connaissait la famille, déclare-t-il. Et il se trouve que c'est l'oncle de Bill Kareama. C'est quelqu'un de bien, cependant. Il n'a plus rien à voir avec lui, maintenant.

— Vraiment ? L'oncle de Bill ?

— Oui. C'est même lui qui lui a trouvé ce travail, mais on ne peut pas lui en vouloir. On ne sait jamais de quoi un homme est capable.

Je me retourne, une fois de plus. L'homme porte une combinaison de travail.

Je commence à déguster mon repas, plus affamée que je ne le pensais.

— Un autre verre de vin ? me demande le barman, qui réapparaît après que j'ai entamé la pile de potatoes devant moi.

— Mieux vaut pas. Je conduis.

— Où est-ce que vous logez ?

— À l'hôtel au bout de la rue.

— Le *Number One* ? Ce n'est pas loin, commente-t-il, puis il regarde derrière moi : Je suppose que vous préférez éviter de marcher dans le noir. Tenez.

Il se penche sous le comptoir, et sort une carte de visite.

— C'est le chauffeur local. Vous pouvez l'appeler pour rentrer, et il sera disponible si vous voulez revenir récupérer votre voiture demain matin.

Je mets la carte dans mon sac.

— D'accord. Dans ce cas, je vais prendre un autre chardonnay.

J'ai presque fini mon plat tandis qu'il me sert un autre verre. Je vide le fond du précédent dans le nouveau, une fois posé devant moi. Puis je me lève et, avec mon vin glacé dans une main et tenant mon sac en bandoulière, je me dirige vers l'oncle de Bill. Il ne semble pas me remarquer, jusqu'à ce que la course hippique à l'écran soit terminée.

— Bonjour, dis-je en lui tendant la main. Je m'appelle Sloane.

Il m'observe, indécis, se tourne vers le bar, puis revient vers ma main.

— Sloane ?

Il tend lentement la main. C'est comme serrer un morceau de papier de verre.

— *Kia ora*. Je m'appelle Mooks.

— Mooks, *kia ora*, ravie de vous rencontrer, réponds-je.

Je sens mon cœur battre à tout rompre.

— Écoutez, je suis journaliste et j'enquête sur les meurtres de Primrose pour un podcast d'investigation indépendant que je dirige. Ça s'appelle *Legacy*. Vous en avez peut-être entendu parler ?

Son regard devient plus acéré.

— Je sais que c'est un sujet sensible, donc je comprendrais que vous ne souhaitiez rien dire, mais j'espérais vous offrir une bière et vous parler de la famille. On m'a dit que vous aviez travaillé là-bas, pendant un certain temps.

Il renifle. Il regarde à nouveau la télévision.

— Oui, dit-il, les yeux fixés sur l'écran. Pendant quelques mois. Du jardinage, c'est tout.

— D'accord, eh bien, laissez-moi vous offrir une bière.

— Non, merci. Je ne bois pas.

Je regarde autour de moi.

C'est un pub. Pourquoi venir ici ?

Mais je devine rapidement la réponse à ma propre question. Son regard n'a pas quitté l'écran plus de quelques secondes depuis que je me suis approché.

— Mais je prendrai un L&P31, ajoute-t-il.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Demandez au barman, répond Mooks en faisant un signe de tête vers le bar, mais sans détourner les yeux.

Je reviens avec la boisson et nous nous installons près du comptoir. Je ne demande pas encore à l'enregistrer. Je dois établir une relation de confiance dans un premier temps. Je commence donc par lui poser des questions sur lui : ce qu'il fait, qui il est, ce qui le motive.

— Pourquoi avez-vous quitté votre emploi chez les Primrose ?

Il baisse les yeux vers le ticket de pari qu'il tient dans sa main avant de relever la tête.

— Ils m'ont licencié. À l'époque, ils avaient un grand jardin à la française, et je ne savais pas vraiment ce que je faisais. Puis j'ai trouvé du travail dans un lycée, ça allait pendant un certain temps. J'en suis parti en 2011. Mais un ami vendait son entreprise de remorquage et m'a proposé de la racheter à crédit, alors c'est là-dedans que je me suis lancé.

— Et vous êtes l'oncle de Bill Kareama ?

Un silence lourd.

— C'est exact.

Il faut que je change de tactique avant qu'il ne se referme complètement sur moi. Après des années d'interviews, je sais reconnaître les signes.

— C'est peut-être un peu tiré par les cheveux, mais vous souvenez-vous d'une chaudière, au sous-sol ?

Il se ronge les ongles.

— Qui vous inspire le plus parmi eux ? me demande-t-il, en désignant l'écran d'un signe de tête.

Je me retourne et vois une liste de noms avec les cotes des paris.

— Oh. Le numéro 7.

— Hm. *Billy's Pride*.

Il retourne vers la machine, attendant qu'un autre parieur ait terminé avant d'y insérer un billet. Lorsqu'il revient, il pose le ticket sur le comptoir. On dirait qu'il y a plus que simplement de l'argent en jeu dans cette course.

— Alors, pour la chaudière…

Il lève la main. Je me tourne vers l'écran. La course est lancée.

— Une seconde, m'intime-t-il. Nous avons celui en vert avec le fer à cheval rouge.

Nous regardons les chevaux faire le tour de la piste.

— Allez ! s'exclame-t-il, une fois la ligne droite en vue. Il faut qu'il sorte de la lice.

Ajustant sa trajectoire au milieu de la piste, le cheval accélère. Trois chevaux sont au coude à coude, puis le numéro 7 franchit la ligne d'arrivée.

— Il a gagné ? demande-t-il.

Je regarde le ticket. Il a parié 20 dollars, et la cote était de 15 contre 1. Un gain de 300 dollars. Les résultats s'affichent.

— *Billy's Pride*.

Il sourit.

J'expire, l'adrénaline circulant dans mes veines.

— Je me souviens du sous-sol, oui, reprend-il. De la chaudière aussi.

Il attrape le ticket et le glisse dans la poche de sa salopette.

— Vous avez une bonne étoile, ajoute-t-il.

— Vous avez passé du temps dans ce sous-sol ?

— Un peu. Certains outils et d'autres choses y étaient entreposés. Pourquoi cette question ?

— Oh, c'est juste quelque chose que j'ai entendu, il y avait un problème avec la chaudière.

Il hausse les épaules.

— Et Bill, vous avez encore des contacts avec lui ? C'est grâce à vous qu'il a trouvé ce travail, n'est-ce pas ?

— C'est exact. Mais je ne l'ai pas revu depuis le procès, non.

— Et vous aviez des contacts avant qu'il obtienne ce poste ?

— Pas vraiment. Sa mère était ma demi-sœur. Elle est morte quand il était petit, puis il est allé vivre avec la famille de mon frère. Je ne pensais pas qu'il était capable de faire ce qu'il a fait. J'ai toujours pensé à la façon dont je lui avais proposé ce travail… Difficile de ne pas se demander ce qui se serait passé, si je ne l'avais pas fait. Peut-être qu'il aurait tué quelqu'un d'autre, peut-être pas. Ces gens-là seraient certainement encore en vie.

— Personne ne sait jamais de quoi le futur est fait.

— Non, dit-il. C'est vrai.

— Donc, vous pensez qu'il est coupable ?

— Bien sûr qu'il l'est, déclare-t-il. Je ne voulais pas y croire au début, mais j'ai vu les preuves et tout le reste. Il a menti pour obtenir son emploi dans un restaurant à Melbourne, il a fait la même chose avec la famille. Ça a toujours été un escroc, il est coupable à cent pour cent. Mais ça ne vous aidera probablement pas pour votre podcast.

Je finis mon verre de vin.

— Et quelle était votre impression de la famille Primrose ?

— Ils étaient sympas, répond-il. Les enfants étaient gentils.

Il sirote sa boisson gazeuse avec une paille.

— Et les parents ?

— Eh bien, il ne faut pas dire du mal des morts.

Son expression est indéchiffrable.

— Vous ne les aimiez pas ?

— Je trouvais qu'ils ne nous traitaient pas équitablement, ni moi, ni les autres membres du personnel. Mais c'était il y a longtemps. Ils ne méritaient pas ce qui leur est arrivé.

Cela va sans dire, pensé-je.

— Choisissez un autre numéro.

— Sept, dis-je, à nouveau.

— Encore ? D'accord.

Il place un autre pari, puis il vide son verre.

— Seriez-vous partant pour participer au podcast ? Je peux venir chez vous pour l'enregistrement si vous voulez.

— Non, je ne veux pas ressasser tout ça. C'est déjà assez difficile d'être de sa famille.

— D'accord, lui dis-je, déçue. On peut le faire anonymement, si ça peut vous aider. On peut déformer votre voix.

— Non, répond-il. D'autres vous parleront, mais pas moi.

La course commence. Cette fois, le numéro 7 est à la traîne. Je sens mon cœur battre à tout rompre alors qu'il s'élance vers la ligne droite, dans une course effrénée, mais termine sixième. Mooks froisse le ticket, remet son chapeau et regarde vers la porte.

— Bon, je ferais mieux d'y aller.

— Bien sûr, lancé-je. Je peux vous poser une dernière question ?

Il s'arrête, regarde deux autres parieurs.

— D'accord, réplique-t-il.

— Quand vous avez entendu parler des meurtres pour la première fois, avant l'arrestation de Bill, avez-vous pensé que quelqu'un d'autre aurait pu les commettre ?

Il me regarde longuement, intensément.

— Je lui ai trouvé ce travail, comme je vous l'ai dit. Je l'aimais, il

faisait partie de la famille, mais…

Il pousse un soupir.

— La première chose qui m'est venue à l'esprit, c'est que *Bill les a tués*. J'ai pensé à d'autres après, j'ai essayé de me convaincre qu'il n'en était pas capable, mais en réalité, c'est le premier nom qui m'est venu à l'esprit.

Il se retourne et se dirige vers la porte.

Je prends un autre verre de vin, dépassant déjà la limite autorisée. Je vais devoir rentrer en taxi. Il fait sombre, et il semble que la pluie commence à tomber, dehors. Je lis encore vingt pages du livre du policier. Le patron du bar appelle le taxi, et quand je sors pour aller chercher quelques affaires dans ma voiture, le chauffeur est déjà arrivé.

— Vous passez une bonne soirée ? me demande-t-il, alors que je monte dans le véhicule.

Il a une barbe touffue, et de petits yeux sombres.

— Oui, super, merci. Vous sauriez me conseiller un endroit où je peux acheter une bouteille de vin ?

— Bien sûr. *Super Liquor* est ouvert jusqu'à 22 heures.

Il a un accent étrange que je n'arrive pas à identifier – pas tout à fait néo-zélandais – légèrement plus âpre, métissé.

— Ça fera l'affaire.

Le régime alimentaire et le programme d'exercice physique que j'avais prévus sont déjà tombés à l'eau. Je n'ai absolument pas atteint mon objectif de dix mille pas par jour depuis que j'ai remporté le Walkley, mais je pourrais faire une promenade demain matin, tenter de retracer les pas de Bill. Peut-être me faire une idée du trajet à pied entre le distributeur automatique et la maison.

Nous nous arrêtons devant le magasin, puis je sors et achète une bouteille de chardonnay de Hawke's Bay[32], tandis qu'il laisse le moteur tourner.

— Merci, lui dis-je, alors que nous repartons.

— D'où venez-vous ?

— D'Australie, de Melbourne. Et vous ?

— D'Afrique du Sud, répond-il. Mais je suis ici depuis un certain temps. On y est bien. Je dois juste me cacher quand on bat les All Blacks, vous voyez.

Son rire est sincère, difficile de ne pas l'imiter. Je rentre à l'hôtel avec mon sac à main et les affaires que j'ai récupérées dans ma voiture. Je viens de verrouiller la porte, quand mon téléphone sonne.

— Sloane, fait la voix familière d'Esteban, lorsque je décroche. Je suis en ligne avec Tara, tu es libre pour discuter ? On veut te soumettre quelques idées.

— Bien sûr. Je viens d'arriver dans ma chambre, dis-je, le téléphone coincé entre mon oreille et mon épaule. Donne-moi une minute et je vous rejoins.

— Je t'envoie le lien de la réunion par mail.

J'utilise les données mobiles de mon téléphone pour me connecter à Internet et rejoindre l'appel vidéo. Je suis accueillie par le visage d'Esteban, et une chaise vide dans le bureau de Tara.

— Comment est l'hôtel ? demande-t-il, tandis que le visage de Tara apparaît sur l'écran devant moi.

Elle boit dans une de ces énormes gourdes réutilisables avec une grande paille.

— Disons qu'il n'a rien à envier au Bates[33].

Il rit.

— Au moins, ton *Bates Motel* dispose du Wi-Fi, fait-il. On n'en était pas sûrs.

— Ce n'est même pas le cas ! révélé-je, en me levant pour ouvrir la bouteille de vin. J'utilise la connexion de mon téléphone.

Tara s'esclaffe, tandis qu'Esteban secoue la tête.

— Bon, j'ai une nouvelle. Une grande nouvelle, en fait. J'ai découvert aujourd'hui que le conduit du système de chauffage de la maison avait

été bouché, saboté.

Je trouve un verre à vin, plutôt une coupe en fait, dans le placard. Il est tellement épais qu'il pourrait arrêter des balles. Je verse un peu de chardonnay dedans.

— La maison du meurtre ? demande Esteban.

— Bouché avec quoi ?

— Des feuilles, à première vue. Juste des feuilles et des brindilles enfoncées là, mais apparemment, ça n'aurait pas pu se produire sans l'intervention de quelqu'un. Et ça aurait pu provoquer un empoisonnement au monoxyde de carbone.

Esteban reste bouche bée pendant une seconde.

— Vraiment ? Eh bien, je pense qu'on a le point d'accroche pour le premier épisode. Et c'est une nouvelle information ? Personne n'est au courant ?

— Difficile à dire. Les nouveaux propriétaires sont évidemment au courant, et ils en ont informé la police. Le responsable de l'entretien de la chaudière, que je contacterai demain, est au courant, mais il n'y a rien dans les médias. Ça n'a été découvert qu'après l'emménagement des propriétaires actuels. Et je suis d'accord, c'est un début solide.

— Super. Tu peux nous envoyer l'audio ?

— Les nouveaux propriétaires ne m'ont pas laissé les enregistrer. Ce sont des gens réservés. Ils ne veulent pas attirer l'attention et je les comprends.

— Bien sûr, répond Esteban. Et le psychologue ? A-t-on progressé dans nos démarches auprès de Bill Kareama ? Tu as des nouvelles ?

— Demain.

— Quoi ?

— J'aurais dû commencer par ça, n'est-ce pas ? Oui, je rencontre Bill demain. Le psychologue m'accompagnera.

— Quoi ? sourit Esteban. Comment ? J'ai tellement de questions. Tu n'as pas pensé à l'ajouter à l'agenda commun pour qu'on puisse le voir ?

— C'est fou, Sloane, intervient Tara. Tu es vraiment exceptionnelle.

— Il ne t'aura fallu que deux jours pour le faire craquer, ajoute Esteban. Tu parles de nous laisser en suspens !

— J'ai pris rendez-vous à son cabinet, et je lui ai expliqué pourquoi il était dans l'intérêt de Bill de me parler. J'ignore pourquoi il a abandonné l'affaire, à l'époque, mais il est clair qu'il s'y intéresse toujours.

— Tu as pu l'enregistrer ?

— Pas lors de la première séance, mais j'espère pouvoir établir suffisamment de confiance et de complicité pour le faire, la prochaine fois.

— S'il y a une prochaine fois, ajoute Esteban, prudent.

Tara prend des notes, puis à la fin de la conversation, je lui demande :

— Toujours pas de bébé ?

— Pas encore, répond-elle, mais bientôt !

Nous nous disons au revoir et mettons fin à l'appel, convenant de nous reparler après ma rencontre avec Bill, le lendemain.

Après l'appel, je continue à parcourir le livre du policier et ne tarde pas à somnoler. Je vais dans la salle de bains pour me brosser les dents ; les robinets d'eau chaude et d'eau froide sont inversés et le porte-papier toilette ne tient plus qu'à une seule vis. Je repense à l'hôtel cinq étoiles où j'ai séjourné après la cérémonie de remise des prix à Sydney avant de soupirer. Tout cela fait partie du job, je suppose.

* * *

Ma chambre est décidément trop proche de la route : chaque fois qu'un camion passe, tout semble trembler. Je me réveille, et l'horloge affiche 2 h 13 en néon rouge. Même à cette heure tardive, j'entends le crissement des pneus des voitures. La lumière des phares passe à travers

l'interstice des stores et glisse sur le plafond de ma chambre en un rayon jaune. Je passe le reste de la nuit à me retourner dans mon lit. Je n'arrive pas à identifier exactement ce qui cause mon agitation : l'appréhension, l'excitation, la peur – ou un mélange des trois ? Tous ces faits me traversent l'esprit. Et d'un coup, le sommeil me tombe dessus. Lorsque j'ouvre les yeux à nouveau, il est 7 h 31.

Je me lève et appelle Andrew Mears de *Cambridge Gaz et Plomberie*.

— Ici, Sloane Abbott, dis-je. J'aimerais vous parler pour le podcast *Legacy*.

Quelques minutes plus tard, j'ai un rendez-vous pour une interview le lendemain. Je retourne au pub, en prenant un café en chemin. Je traverse la ville à pied sous la lumière matinale, mais lorsque j'arrive au *Tracks Turf Bar*, je ne trouve plus ma voiture. Elle n'est plus là où je l'avais laissée. Il ne reste sur le parking qu'une fine couche de gravier. Elle a été volée. C'est bien ma chance.

— Merde, dis-je, d'abord à voix basse.

Puis, un peu plus fort :

— Merde !

15.

TK

Sloane a déjà accompli plus que ce que je n'ai jamais réussi à faire. Elle a découvert de nouvelles preuves dans l'affaire Kareama, et cela lui a pris moins de vingt-quatre heures. Elle pense avoir mis le doigt sur quelque chose, et même si son énergie et son dynamisme sont quelque peu contagieux, je sais que ses efforts sont vains. Mais je ne peux pas lui dire cela. Elle devra le découvrir par elle-même.

En tant que psychologues, nous connaissons bien l'impact des penchants émotionnels – y compris les nôtres. Pour contrer les effets d'un tel attachement, il faut d'abord en prendre conscience, et nous sommes tout aussi susceptibles que n'importe qui d'autre d'y succomber. Je voyais Bill depuis environ un an lorsque j'ai réalisé que je m'étais investi émotionnellement dans cette affaire. Ce n'était pas du transfert, c'était autre chose. Je *le croyais*, et pas seulement cela, je croyais *en* lui. Quand on en vient à croire, comme moi, qu'une décennie de la vie d'un innocent a été volée par une police incompétente et un système judiciaire dysfonctionnel, il est impossible de s'en détourner. J'ai donc cessé d'être son psychologue et j'ai commencé à me positionner comme son porte-parole. Cette décision a marqué le début de deux années acharnées de travail non rémunéré.

Mon ancienne mentor et superviseuse m'a finalement interpellé. Elle pensait que je m'étais trop attaché à ce cas et que Bill avait réussi à me manipuler. Nous nous sommes brouillés à cause de cela. Puis j'ai quitté mon travail et je ne lui ai plus jamais parlé. Aujourd'hui, des années plus tard, je me rends compte qu'elle avait raison. Consciemment ou non, j'étais sous son emprise. J'ai négligé mon mariage et ma famille ; je n'avais qu'une seule idée en tête, qui occupait tout mon temps. Bill est intelligent, beaucoup plus intelligent que je ne le pensais. Il m'a poussé à faire ce qu'il voulait dans le monde réel, et il m'a convaincu qu'il était innocent. Ce que je ne crois plus, aujourd'hui.

Tout cela me traverse l'esprit alors que j'installe Amelia dans la

voiture avant 7 heures, et que je fais près de trois heures de route pour me rendre chez mes parents. Elle est fatiguée et silencieuse, les yeux encore embrumés de sommeil. Je suis douloureusement conscient que ce n'est pas la journée père-fille que nous avions imaginée tous les deux : six heures de trajet pour l'aller-retour, et un déjeuner avec ses grands-parents, sans moi. Heureusement, Amelia adore passer du temps avec son *koro* et sa *kuia*[34], et c'est ce que je dirai si Lynn me pose la question, ce qu'elle – j'espère – ne fera pas. Ma journée, mes règles, c'est ce dont nous sommes convenus.

La maison de mes parents est plus ou moins la même qu'avant. Les tuiles ont pâli à cause du soleil et l'arbre devant la maison domine désormais l'avant-toit sud, mais à part cela, j'aurais pu entrer dans une machine à remonter le temps et me retrouver en enfance.

Je frappe à la porte, Amelia me tenant la main.

— *Koro* ! s'écrie-t-elle lorsque la porte s'ouvre.

Mon père la prend dans ses bras, la serre contre lui, puis la repose.

— Va voir ta *kuia*, lui dit-il, puis à moi : Tu vas bien ?

— Je vais bien, réponds-je.

Il se retourne, et me laisse entrer.

— Une tasse de thé ?

— Avec plaisir.

— Te Kuru, fait ma mère, en utilisant mon prénom complet.

Je la laisse m'embrasser quand j'entre. Elle a toujours l'air jeune, malgré les cheveux gris qui ont récemment colonisé de nouvelles mèches de sa crinière autrement noire.

Je regarde autour de moi et je ressasse mille souvenirs de mon enfance : des sapins de Noël, des vélos, un bras cassé à cause d'un pin – je pouvais grimper comme un singe, mais je ne savais pas toujours quelles branches pouvaient supporter mon poids. Il y a aussi la marque de brûlure sur le linoléum, laissée par mon frère Anaru lorsqu'il a allumé et fait tomber un pétard à l'intérieur de la maison.

Nous buvons notre thé dans un silence presque total. Sans y penser, j'attrape mon téléphone. Je consulte mes e-mails, mes messages. Je vais sur Airbnb, je regarde l'annonce que j'ai mise en favori à Montargis, dans la région Centre-Val de Loire, en France. Une ferme, adaptée au tourisme agricole. Je fixe le visage de l'hôte.

Fleur.

Je pourrais le transmettre à Sloane. Je regarde ma montre, il reste quatre-vingt-quatorze minutes. Je dois reprendre la route. J'apporte ma tasse à la cuisine et déverse le reste du thé dans l'évier.

— Qui aides-tu à déménager, déjà ? demande maman.

— Oh, un vieil ami, mens-je.

Est-ce du scepticisme que je lis sur son visage ?

Je vais juste présenter Bill et Sloane, c'est tout, me dis-je.

Ensuite, je pourrai reprendre ma vie.

16.

Bill

Le lendemain, Fleur ne m'a pas lâché d'une semelle dans la maison. Lorsque j'ai apporté le petit-déjeuner, elle m'a adressé un petit sourire.

« Comment as-tu dormi, Bill ? » m'a-t-elle demandé, devant toute la famille.

Tout le monde pouvait voir les cernes sous mes yeux.

« Bien, merci, ai-je répondu. Et toi ? »

« Je n'ai pas à me plaindre. »

Le couteau de Simon est retombé bruyamment sur son assiette. Son regard s'est posé sur moi. Je suis retourné dans la cuisine. Ça a été comme ça toute la journée. Fleur n'a pas cessé de m'arroser avec sa fausse gentillesse et m'a réservé ses plus beaux sourires. Je pense qu'elle prenait plaisir à me voir me tortiller, comme si elle voulait que je sache qui était le prédateur suprême ici, qui avait le pouvoir. Ce soir-là, de retour au cottage, je me suis affalé sur le canapé et j'ai relu les messages que j'avais envoyés à Maia au cours de la journée. Elle n'y a pas répondu. J'ai ressenti de la colère et de la tristesse, une chaleur m'a envahi les yeux. Fleur m'a rejoint, vêtue uniquement de sa chemise de nuit. Je pouvais apercevoir un tatouage sur le haut de sa cuisse. Une petite forme en croissant de lune.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » m'a-t-elle demandé, en s'asseyant à côté de moi.

« Je vais bien », ai-je répondu.

J'ai posé mon téléphone.

« C'est à propos d'hier soir ? Ta petite copine ? »

Je n'ai pas rétorqué.

« Oh, pauvre chéri, a-t-elle lancé. Tu as besoin d'un câlin ? »

Elle s'est approchée, les bras tendus.

« Non, ai-je répliqué, en m'éloignant d'elle. Non, merci. Je pense que

ça ira. »

« Ce travail, c'est comme un bateau de croisière ou une plateforme pétrolière : ça rapporte bien, mais c'est difficile de garder des contacts avec le monde extérieur. Tu devrais passer à autre chose rapidement, t'amuser un peu. »

M'amuser ? Avec qui ?

« Je peux te poser une question, Fleur ? À propos de quelque chose que tu as dit ? »

« Oui ? »

« Pourquoi ont-ils emménagé ici ? »

« Tu ne sais toujours pas ? »

« Qu'est-ce que je devrais savoir ? Je sais qu'ils sont riches. »

« Ils étaient célèbres en Angleterre. Pas tout à fait, mais quand même, tu vois. »

« Célèbres… pour quoi ? »

« Il était politicien. J'étais déjà avec eux à cette époque. Il a l'air jeune comme ça, mais il était au Parlement britannique. Il occupait un poste très prestigieux. Les gens pensaient qu'il deviendrait Premier ministre, un jour. Mais le plan est tombé à l'eau, bien sûr. Quant à la famille de Gwen, eh bien, ce sont de vieux aristocrates. Du genre à avoir beaucoup d'argent, et un manoir à la campagne. Alors, quand ils se sont mariés et que leurs vies ressemblaient à ça, à fréquenter des princesses et tout ça, ils sont devenus célèbres. C'est comme ça que ça se passe, en Grande-Bretagne. »

« Alors, pourquoi ont-ils emménagé ici ? Que s'est-il passé ? »

« Quelque chose en rapport avec des trains et des contrats. Il y a eu un accident. Neuf personnes sont décédées. Ça a suscité beaucoup de colère. J'imagine que je serais aussi en colère si ma famille avait été touchée, tu comprends ? Mais ça arrive plus souvent qu'on ne le pense, avec ces prises de décisions. Après quelques années, Simon est devenu le bouc émissaire de cette affaire. Il a démissionné, ou peut-être l'ont-ils

poussé à démissionner, mais les gens étaient toujours furieux. Puis, après un certain temps, et sous la pression, ils ont déménagé. »

« Et les enfants ? »

« Eh bien, avec les photos de leur père dans les journaux… Ce n'était pas bon pour eux. Simon est très intelligent, tu le sais, j'en suis sûre. Il a trouvé un bon travail ici. Personne n'est vraiment au courant de ce qui s'est passé à Southgate… »

Elle a fait un geste vers la porte.

« C'est calme, ici. Ils peuvent simplement continuer à vivre. »

J'avais la tête qui tournait.

« Mais écoute-moi. Je connais, je *connais bien* cet homme. Simon. Ce n'est pas quelqu'un de bien », a-t-elle ajouté, sombrement.

« Comment ça ? »

« Parfois, les femmes, les jeunes femmes comme moi, nous voyons des choses que les autres ne voient pas. »

Je l'ai regardée fixement, essayant de déchiffrer ce qu'elle voulait dire.

« Tu veux dire… qu'il a déjà eu des comportements déplacés ? »

« Je n'ai pas dit ça, a-t-elle répondu. Et je sais me défendre toute seule. Si un homme n'écoute pas quand je dis non, je risque de l'ouvrir comme une fermeture éclair. »

Puis elle a souri, de ses lèvres pulpeuses et pleines.

À ce moment-là, le téléphone a sonné. Je me suis levé et j'ai décroché. Peut-être qu'Eli souhaitait un sandwich, ou que Simon voulait un dessert.

« Allô », ai-je dit.

« Bill, a répondu Gwen d'une voix précipitée, basse. Quelqu'un est à la porte et demande à te voir. »

« Moi ? »

« Il a dit qu'il s'appelait Teimana. De quoi s'agit-il, Bill ? »

Mon cœur battait à tout rompre.

« Je vais aller voir à la porte. »

Je suis sorti du cottage et j'ai contourné la maison pour me diriger vers le portail. Je pouvais facilement imaginer Teimana en train d'escalader celui-ci et se précipiter vers moi, fou de rage. Il était plus petit que moi, mais plus fort aussi, avec un tempérament explosif. Et il était en liberté conditionnelle… Pouvait-il seulement quitter Rotorua ? Avait-il un couvre-feu ?

« Teimana », ai-je dit en m'approchant.

J'essayais de ne pas laisser transparaître ma peur dans ma voix. Au clair de lune, je ne pouvais voir que ses yeux briller sous son sweat à capuche.

« Qu'est-ce que tu as fait, mec ? Qu'est-ce que tu as fait à Maia ? »

« Moi ? Euh, rien. »

« Rien ? Alors, pourquoi est-ce qu'elle a pleuré dans sa chambre toute la journée ? »

J'ai soupiré.

« Écoute, ce n'est pas ce que tu crois. On s'est juste disputés. »

« Non, mon gars, tu ne t'en tireras pas aussi facilement. »

Il avait parcouru tout ce chemin pour me faire face. Je savais qu'il n'allait pas simplement partir.

« Je l'ai appelée et je lui ai envoyé des messages, ai-je dit. Je ne lui ai pas fait de mal. »

« Tu ne lui as pas fait de mal ? »

Un rire sans joie.

« Ne me sors pas ce genre de conneries, putain. Tu ne l'as pas frappée, mais tu lui as fait du mal, et maintenant tu dois répondre de tes actes, avec moi, et avec eux. »

Il fait un signe de tête vers sa voiture. J'ai vu les visages à l'arrière.

« Qu'est-ce que tu veux ? » ai-je demandé, mais je le savais déjà.

« Je veux te casser la gueule, mon gars. Pourquoi tu ne sors pas de derrière cette grille ? »

Il s'est approché, les poings serrés autour des barreaux. *Merde.* Le sang battait dans mes tempes.

« Teimana, s'il te plaît. Tu n'as pas besoin de faire ça. Je me rattraperai auprès d'elle. Je te le promets. Va-t'en. »

Il s'est retourné vers la voiture.

« Mes gars ont fait tout ce chemin. Ils ne repartiront pas les mains vides. »

Son regard s'est posé sur la maison.

« Qu'est-ce que tu entends par là ? »

« On peut entrer et te casser les dents. Ou tu peux sortir et te battre comme un homme. »

J'ai jeté un coup d'œil vers la maison.

« S'il te plaît », ai-je dit, d'une voix assurée.

Je n'ai pas pensé à ma santé, à mes dents, à ma mâchoire ou à mes côtes. J'ai pensé à mon travail, à mon avenir. Je pensais à la famille. Que s'imagineraient-ils ? Se sentiraient-ils en sécurité s'ils voyaient cette violence devant leur porte ?

« On peut régler ça sans se battre, Teimana. Ils vont appeler la police, ai-je dit. La famille. Ils nous regardent en ce moment même, et si tu me fais du mal, ils appelleront la police. Maia m'a dit que tu étais en liberté sous caution. »

« Qu'est-ce que tu as dit ? »

Sa voix était froide, ses yeux écarquillés.

« Je dis juste qu'il doit y avoir un autre moyen de régler ça. »

Il a hoché la tête, réfléchissant.

« OK, alors voilà comment ça va se passer. On ne va pas te faire de mal. On te laisse tranquille, mais on reviendra quand la maison sera vide. »

Il a marqué une pause.

« Relax, t'as même pas besoin d'être là. On veut juste savoir comment entrer. Alors, j'oublierai peut-être ce que tu as fait à ma sœur. »

Ma respiration, mon pouls, tout allait très vite. Il était hors de question que je fasse ça aux Primrose. J'ai regardé la voiture, puis j'ai croisé le regard de Teimana.

« D'accord, mais ne reviens pas avant que je t'appelle. Je vais essayer d'arranger les choses, parce qu'ils vont vouloir savoir qui tu es, et pourquoi tu es venu ici. Mais je vais le faire. Et tu me devras une part de ce que tu obtiendras, OK ? » ai-je répliqué, essayant de rendre plus plausible l'idée que j'étais prêt à l'aider.

J'avais juste besoin qu'il parte.

« Si la viande est assez juteuse, mon gars, on te laissera peut-être un os. »

« Ils ne s'absentent pas souvent, mais la prochaine fois qu'ils le feront, je te le ferai savoir. C'est promis. »

« Et si tu ne le fais pas, on reviendra, et peut-être que je ne serai pas aussi gentil la prochaine fois avec toi, ou ces salauds de riches. Compris ? »

« Oui, ai-je rétorqué. Compris. »

17.

Sloane

La police est en route pour enquêter sur le vol de la voiture, mais je suis supposée rencontrer Bill Kareama dans quelques heures. Je fais l'inventaire de tout ce que j'avais laissé dans le coffre. Mes chaussures de course, un cahier, du matériel d'enregistrement… quoi d'autre ? Mon cœur se serre. Je ne suis pas inquiète, l'assurance couvrira les pertes, mais quelle façon merdique de commencer l'enquête. C'est une petite ville. Qui aurait cru qu'un voleur de voiture ferait son apparition dans la paisible ville de Cambridge ? Je regarde la route : des dizaines de cyclistes vêtus de lycra coloré filent à toute allure. Le bar est fermé, mais lorsque je frappe à la fenêtre, je vois une tête apparaître au coin de la cuisine. C'est l'un des employés du bar et, lorsque je lui signale que ma voiture a été volée, il ne semble pas très surpris.

— Ça arrive de plus en plus souvent, ces derniers temps. Ce sont peut-être des gamins qui s'amusent à faire des virées nocturnes, ou qui l'utilisent pour des cambriolages.

— Je suis désolé, est-ce que vous pouvez m'aider ? Avez-vous des caméras de surveillance ?

— Oh, non, on n'a rien de tel. Seulement à l'intérieur. Vous avez appelé la police ?

— En fait, oui, réponds-je.

Les policiers qui se présentent sont jeunes, trop pour avoir travaillé sur l'affaire de Bill il y a dix-sept ans. Ils prennent ma déposition, les détails concernant la voiture et l'heure à laquelle je l'ai laissée hier soir, l'heure à laquelle j'ai remarqué sa disparition ce matin. Si tout se passe comme prévu, ils attraperont ces adolescents en un rien de temps. Je suis plus préoccupée par la caution de l'agence de location.

Je sors la carte du taxi de mon sac à main et j'appelle le chauffeur de la veille, Dean. Il répond et arrive quelques minutes plus tard pour m'emmener à l'aéroport d'Hamilton, où j'espère pouvoir louer une autre

voiture.

— Ça va ? me demande le chauffeur.

Je retire mes mains de mes yeux et le regarde.

— Oui, je crois. Mauvaise journée.

— Il n'est que 10 heures, dit-il, d'un ton neutre. Il reste encore beaucoup de temps pour que la journée empire.

Il observe mon expression dans le rétroviseur, puis se tourne vers moi.

— Désolé, je ne voulais pas vous démoraliser.

Le feu passe au vert, il accélère.

— Je voulais juste vous faire rire.

Je le vois mieux à la lumière du jour. La trentaine bien avancée, peut-être la quarantaine, mais déjà des cheveux ébouriffés et grisonnants.

Il a dû être beau, autrefois, me dis-je, mais aujourd'hui, il a le nez d'un boxeur professionnel qui a perdu plusieurs combats. Et sa barbe touffue ne l'aide pas, non plus.

— Ce n'est pas grave, répliqué-je. Vous vivez ici depuis longtemps ?

— Depuis un petit moment, acquiesce-t-il. En Nouvelle-Zélande, en tout cas. Je ne suis dans la région que depuis un an, environ. Avant, je vivais dans le sud.

— Qu'est-ce qui vous a amené ici ?

— J'ai eu un accident au travail, je me suis blessé au dos, alors maintenant je conduis mon taxi. Avant, je tondais deux cents moutons par jour.

— Pourquoi Cambridge ?

— Bonne question. Je ne sais pas vraiment, ça m'a semblé être un endroit aussi agréable à vivre qu'un autre.

J'espérais obtenir plus d'informations de la part d'un local, quelqu'un qui pourrait me donner l'impression que tout cela en valait la peine.

— Que comptez-vous faire à l'aéroport ? me demande-t-il. Vous

partez ?

— En fait, c'est l'agence Avis la plus proche que j'aie pu trouver. Ma voiture de location a été volée, hier soir.

— Vous plaisantez ? Mauvaise journée, en effet.

— J'espère en avoir une autre aujourd'hui.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Eh bien, je suppose que je serai coincée.

Je tiens toujours sa carte. Elle semble avoir été réalisée avec Microsoft Paint, mais ça lui donne un côté attachant.

— Eh bien, je peux vous proposer mon tarif journalier et vous conduire où vous voulez.

— Oh, dis-je. Vraiment ?

— Je sais reconnaître quand une dame a besoin d'un petit coup de pouce. C'est 2 000 dollars par jour.

— Ah, ça me paraît…

— Désolé, mauvaise blague. 200 par jour, et 30 centimes par kilomètre pour l'essence. Ça vous va ?

Je fais le calcul dans ma tête : compte tenu du taux de change, l'offre me semble extrêmement raisonnable. Ce n'est pas beaucoup plus cher que la location d'une voiture, et je pourrais travailler durant le trajet.

— Oui, ça me va. Ça ne vous dérange pas d'attendre dans la voiture si je dois m'absenter ?

— Pas de problème. Je suis disponible toute la journée.

— Vraiment ? reprends-je. C'est parfait. Qu'allez-vous faire pendant ce temps ?

Il se penche, ouvre la boîte à gants, en sort un roman et le brandit. Michael Robotham[35].

— J'en ai d'autres dans le coffre. On s'habitue à attendre. Si vous avez besoin de moi vingt-quatre heures sur vingt-quatre, c'est 400 par jour. Mais de 9 heures à 17 heures, 200, pas de souci.

— Super. Eh bien, si vous pouviez me conduire pendant les deux prochains jours, ça me sauverait la vie.

Il touche son téléphone, fixé au pare-brise, pendant qu'il conduit, et accède à son agenda.

— Je suis libre les deux prochains jours.

— Merci. J'aurais besoin d'aller à la prison de Waikeria.

— Pas de souci. Vous rendez visite à quelqu'un là-bas ?

— Euh, oui… Un certain Bill Kareama. Il a…

— *Le* Bill Kareama ?

— C'est ça.

— Ouah ! s'exclame-t-il. Vous le connaissez ?

— C'est pour un podcast.

— Oh, lequel ? Je connais peut-être…

— *Legacy*.

— Et maintenant, vous en faites un sur Bill Kareama ?

— Peut-être. C'est ce qui est prévu, du moins.

Je le vois hocher la tête, les yeux rivés sur la route devant lui, tandis que des gouttes de pluie apparaissent sur le pare-brise.

— C'était une affaire médiatisée en Nouvelle-Zélande, vraiment très médiatisée. Je l'écouterais bien. C'est un type perturbé. Je me demande ce qu'il va dire.

— Vous pensez donc qu'il l'a fait.

— Oh oui, dit-il. Je ne connais pas tous les détails, mais c'est difficile à contester, vraiment. Il a brûlé tous ses vêtements, et il était à la maison.

— Et l'inhalateur ?

— Le *quoi* ?

J'explique la situation, la distance qu'il a parcourue entre le cri et le moment où il a été vu sur la caméra de surveillance du distributeur automatique, ainsi que son asthme supposé.

— Il a probablement simulé son asthme. Je ne sais pas. Peut-être que le cri n'avait aucun rapport ? Un animal sauvage, par exemple ?

— Ce serait une sacrée coïncidence.

Il émet un son d'approbation.

— Peut-être qu'il était à vélo ?

— C'est possible, mais aucun vélo n'a été retrouvé. Pas de skateboard, non plus.

— Oui, je ne sais pas. C'est juste que… parfois, il suffit de regarder quelqu'un pour savoir qu'il est coupable.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Vous regardez quelqu'un et vous *savez* qu'il est coupable ? Juste à cause de son apparence ?

— Oh, euh, je veux dire, juste à cause de son apparence sur les photos du tribunal et sur sa photo d'identité judiciaire. Pas parce qu'il est maori. Je ne pense pas que ça ait de l'importance, ajoute-t-il. Désolé…

— Laissez-moi vous donner un conseil de la part de quelqu'un qui gagne sa vie en traitant des affaires de crimes : *personne* n'a l'air innocent sur une photo d'identité judiciaire.

— Je suis sûr que vous avez raison. Et les médias ont probablement utilisé les pires photos. Mais quand même…

— Oui, je comprends, dis-je.

Je repense à sa photo d'identité judiciaire, à ses yeux rougis et cernés, à son crâne rasé.

— Mais nous, en tant que société, ne devrions pas décider qui est coupable en nous basant sur l'apparence. Nous examinons les preuves, les faits, et rendons un jugement éclairé, ne laissant aucune place au doute raisonnable avant de décider que quelqu'un est coupable.

Il répond par un *hmm* pensif.

— Et je ne peux pas ignorer le fait le plus important de tous : un homme ivre et asthmatique ne peut pas parcourir trois kilomètres en douze minutes. Moins, étant donné que ce n'est pas tout le chemin

jusqu'à la chambre. Pour moi, c'est la définition même d'un doute raisonnable.

— Oui, c'est rapide. Aurait-il pu se faire conduire par quelqu'un ?

— C'est possible.

C'est une théorie que j'avais moi-même envisagée, mais il n'y avait aucune preuve de la présence d'un autre individu à l'intérieur au moment des meurtres, personne ne s'est présenté, aucune voiture ne figurait sur les caméras de surveillance.

— Normalement, les gens parlent, la nouvelle se répand et la police en a vent. Les complices sont généralement découverts assez rapidement.

La seule chose qui pourrait corroborer cette hypothèse est un rapport faisant état d'une Holden Commodore blanche aperçue près des lieux du crime après les meurtres. La police a demandé des informations sur ce véhicule dans ses premiers rapports, mais cela n'a rien donné. Je sors mon carnet et j'écris *Holden Commodore blanche*, puis je souligne deux fois. J'ai l'intention d'approfondir cette piste.

Dean augmente la vitesse des essuie-glaces, balayant la pluie du pare-brise. Elle s'intensifie, frappant violemment la vitre par rafales, comme des poignées de gravier. Nous arrivons à la prison avec quelques minutes d'avance et sonnons à l'interphone. Une barrière s'élève et nous passons le poste de contrôle pour remettre nos pièces d'identité. Ils font un rapide contrôle de la voiture.

— Très bien, commente l'agent. Vous pouvez passer.

Il y a environ un kilomètre entre le poste de contrôle et les murs surmontés de barbelés de la prison de Waikeria. Nous nous dirigeons vers l'entrée principale.

J'aperçois TK sur le parking, abrité sous un parapluie, regardant fixement les champs qui entourent la prison.

— Là-bas, lancé-je en le montrant du doigt.

Dean s'arrête et je descends du véhicule.

— Salut, dit TK en regardant sa montre. Je n'ai pas beaucoup de temps. Allons-y.

— D'accord, réponds-je.

18.

TK

— *Aue*[36], regardez qui voilà, sourit l'un des gardes. Un visage que je voyais ici chaque semaine lorsque je travaillais sur l'affaire.

— *Kia ora, e hoa*, salué-je. Ça fait longtemps.

— Tu es de retour pour Kareama ? demande-t-il en prenant distraitement le plateau contenant mon téléphone, mon portefeuille et mes clés de voiture, avant de le glisser dans le scanner.

— Oui.

Sloane pose son sac à main, son téléphone et un enregistreur vocal sur le plateau. Nous passons les détecteurs de métaux.

Pendant qu'elle est fouillée, Sloane m'annonce :

— Ma voiture de location a été volée hier soir.

— Quoi ? Vous plaisantez, dis-je.

— Bienvenue en Nouvelle-Zélande, j'imagine, dit-elle en riant. J'ai réussi à convaincre le chauffeur de taxi local de me conduire, Dieu merci.

— Le type du parking ? reprends-je en référence à l'homme barbu qui se trouve derrière le volant et que j'avais vu la déposer.

— Oui.

Elle récupère ses affaires.

— Cet homme est une bénédiction, vraiment. Je veux dire, qui se fait voler sa voiture de location ? Je n'arrive pas à y croire.

C'est maintenant mon tour d'être fouillé.

— Eh bien, je suis désolé que ça vous soit arrivé. Où était-elle garée ?

— Devant le pub. Au moins, maintenant que j'ai un chauffeur, ça me donne l'occasion de travailler pendant qu'il conduit.

Sloane me semble très performante, un bourreau de travail de première classe.

— Et en plus, il est sympa. Il m'a déjà raconté toute sa vie. Il est sud-africain, il a travaillé dans une ferme, il est nouveau dans la région.

Finalement, nous sommes autorisés à passer la sécurité et ils nous conduisent dans la zone réservée aux visiteurs. Les tables sont boulonnées au sol, tout comme les chaises. Il y a deux portes, chacune gardée par un agent. Tout cela m'est si familier. J'ai rendu visite à Bill dans cette pièce des centaines de fois ; avant, lorsque j'étais son psychologue, nous nous rencontrions dans un espace privé dans un autre bâtiment. Il y a deux autres personnes quand nous arrivons. Une femme rend visite à un détenu à l'autre bout de la pièce. Un couple de personnes âgées discute avec quelqu'un qui, je suppose, est leur fils.

Je m'assois – la chaise est froide, même à travers mon jean – et Sloane me suit, posant son enregistreur sur la table.

« Rangez-le pour l'instant », lui conseillé-je.

Une minute plus tard, la porte s'ouvre et Bill entre dans la pièce. Il est exactement comme dans mes souvenirs : fort, avec de larges épaules et des avant-bras musclés. Ce n'est plus le garçon maigre des photos d'identité judiciaire et des clichés de l'époque, mais l'homme que j'ai appris à connaître. Celui que j'en suis venu à considérer comme un ami. Il sourit en me voyant. Un reflet blanc parmi sa barbe noire et épaisse.

Aucun contact physique n'étant autorisé, je me contente de hocher la tête lorsqu'il prend place.

— TK, murmure-t-il. Merde, je ne pensais pas revoir ton visage un jour.

Tu ne l'aurais peut-être pas revu sans elle, pensé-je.

— Bill, voici Sloane Abbott.

— Enchantée, dit-elle.

Il se contente de la fixer du regard.

— Alors, vous voulez aider ?

Dois-je le corriger ? Elle n'est pas ici pour *aider*, mais plutôt pour enquêter.

— TK vous a-t-il expliqué pourquoi je m'intéresse à votre affaire ? demande-t-elle à Bill, sans perdre de temps en bavardages.

— Oui, répond-il. Oui, il m'a parlé de votre podcast.

— Parfait. Donc je suppose que je suis là pour aider, d'une certaine manière.

— D'une certaine manière ?

— Eh bien, je suis ici pour aller au fond des choses. Je suis ici pour découvrir la vérité.

Je sens la froideur émaner de Bill. Il me regarde en plissant les yeux, comme pour dire : *C'est quoi ce bordel ?*

— Alors, vous l'avez fait ? demande-t-elle.

Il se lève, prêt à partir. J'expire. Elle a tout gâché.

— Tu perds ton temps avec elle, TK.

Il s'éloigne de la table.

— Si ce n'est pas le cas, alors je vous ferai sortir d'ici.

Il s'arrête. Le garde se dirige déjà vers la porte pour le laisser passer, mais il se retourne vers nous.

— Vous pouvez me le garantir ?

Je lève la main. Ils me regardent tous les deux.

— Bill, assieds-toi, s'il te plaît. Discutons et voyons ce qu'elle propose.

— Vous pouvez me le garantir ? répète-t-il. Si vous découvrez la vérité, vous promettez de me faire sortir.

Sloane se tourne vers moi, peut-être sent-elle un piège.

— Il m'a promis quelque chose, une fois, ajoute-t-il en hochant la tête dans ma direction.

Mon cœur bat à tout rompre. Un long silence s'installe. Un silence que je suis incapable de combler, car je ne trouve pas les mots.

— Écoutez, vous n'êtes pas obligé d'accepter le podcast, pas encore, intervient Sloane. Mais il va avoir lieu, Bill, que vous y participiez ou

non. Alors pourquoi ne pas m'aider ? À qui dois-je m'adresser ? Qui a été oublié ? Qui n'ont-ils jamais retrouvé ? Que s'est-il réellement passé cette nuit-là ? Vous vouliez juste récupérer vos couteaux, n'est-ce pas ?

— Elle est entrée dans la maison, révélé-je.

Son visage reste impassible, mais je sais que cela signifie quelque chose. Personne n'est jamais entré dans cette maison, depuis.

— Elle a réussi à entrer. Vérifie si tu ne me crois pas.

— TK vous a dit ce que je veux ? Ce que je veux plus que tout ? demande Bill.

Elle secoue la tête.

— Non. Dites-moi, Bill.

— Vous devez parler à tous ceux qui étaient là, reprend-il.

— À la maison ? Quand ?

— Dans les semaines qui ont précédé.

— La fille au pair ?

— Fleur, acquiesce-t-il. Oui, pour commencer.

— Qui d'autre ?

— TK vous le dira, répond-il.

— Qui ? insiste Sloane. Elizabeth ?

Il se tourne vers moi.

— Tu m'avais promis, mon ami. Tu l'as trouvée. Et puis, tu as tout arrêté… Que s'est-il passé ?

— Juste elle ? ajoute Sloane. Je peux la trouver. Je peux lui parler.

Bonne chance, pensé-je.

— Tate, aussi, indique Bill. Tate Mercer-Kemp, il était là. C'était le jardinier.

— Mais Elizabeth est la plus importante, non ? dit Sloane. C'est ce que vous voulez, non ? Qu'on lui parle, à elle ?

Il acquiesce.

— Vous êtes plus intelligente que je ne le pensais. Je veux qu'*il* lui parle. Tu l'as trouvée, TK. Parle-lui, et je ferai ce podcast.

— Tu sais que je ne peux pas, fais-je. Je ne le ferai pas. Tu ne peux pas me demander ça.

Il secoue la tête.

— Je te l'ai toujours dit, TK, mais tu ne m'as pas écouté. C'est elle qui m'a envoyé ici. Je ne peux pas te dire qui l'a fait ni pourquoi, mais elle a menti. Et elle est probablement la seule à connaître la vérité, la seule à pouvoir vraiment me faire sortir d'ici.

— Sloane peut aller la voir, lui proposé-je.

— Non, répond-il. Ça doit être toi. C'est toi qui m'as dit que tu l'avais trouvée. Va la voir, parle-lui, et ensuite je ferai tout ce que tu veux. Ensuite, Sloane pourra avoir tout ce que j'ai écrit et autant d'interviews qu'elle le souhaite.

— Et Elizabeth pourra-t-elle m'expliquer ce que Maia m'a raconté, Bill ? lui demandé-je, laissant ma frustration prendre le dessus.

Il a l'air blessé.

— Je pourrais me justifier, mais tu ne m'as jamais donné l'occasion de le faire.

— Quoi ? s'enquiert Sloane, puis elle me demande : De quoi parle-t-il ?

Je sais que ce serait injuste pour Bill de lui en parler.

Aussi vite que cela a commencé, c'est fini.

Bill s'éloigne.

Il se retourne une dernière fois.

— Content de t'avoir revu, TK. Je sais que tu feras ce qu'il faut.

19.

Bill

« Alors, son frère a débarqué comme ça ? » a demandé Gwen.

J'ai acquiescé d'un signe de tête.

« Je ne sais pas pourquoi il est venu ici. »

« Et comment savait-il où nous habitions, Bill ? »

Le ton accusateur de sa voix m'a transpercé la gorge comme une fléchette.

« Je n'ai pas de voiture, ai-je répondu, dans un soupir. Alors, quand je suis allé voir ma petite amie, c'est lui qui m'a déposé. »

Le regard de Fleur me clouait sur place. Elle aurait pu leur raconter que j'avais laissé Maia entrer dans le cottage, sur la propriété. Même si je ne perdais pas mon emploi, je ne pourrais plus jamais refaire une chose pareille. Teimana avait fermé cette porte à double tour. Mais peut-être qu'un jour, quand tout cela serait terminé, dans un an environ, je pourrais prendre l'argent que j'avais gagné et nous pourrions nous retrouver. Je devais me dire cela pour apaiser la douleur de la séparation.

« Et tu es sûr qu'il ne reviendra pas, Bill ? »

J'ai dégluti.

« Non, il ne reviendra pas. Je lui ai fait comprendre que son comportement était inacceptable. Je lui ai dit que j'avais mis fin à ma relation avec Maia parce que ça me détournait de mon travail. »

Simon a souri, mais Gwen avait toujours les sourcils froncés et l'air légèrement amer.

« Ne t'en fais pas, Gwen », a déclaré Simon en se levant du bureau contre lequel il était appuyé.

Il a contourné celui-ci et a posé ses mains sur ses épaules.

« C'est différent, cette fois-ci. »

Différent ?

Qu'est-ce que cela signifiait ? Cela s'était-il déjà produit, auparavant ?

« Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, n'est-ce pas Bill ? Juste une querelle d'amoureux, un grand frère protecteur, et notre homme ici présent a tout réglé. »

J'ai acquiescé.

« C'est vrai. »

J'ai poussé un soupir de soulagement.

* * *

L'après-midi suivant, Eli et moi avons préparé des sablés.

« Comment c'est de grandir ici ? » m'a-t-elle demandé.

« Ennuyeux, je suppose. Certainement rien à voir avec l'Angleterre. »

« Tu t'es déjà imaginé déménager au Royaume-Uni ? Tu as déjà vécu en Australie, après tout. »

Malgré la tâche à accomplir et la conversation, mon esprit était ailleurs. Et si Teimana revenait ? Ce n'était pas une question de *si*, mais plutôt de *quand*. Que ferais-je ? Que se passerait-il si je ne lui envoyais jamais de message lui donnant le feu vert pour cambrioler les lieux ? Oublierait-il ? Passerait-il à autre chose ? Je pourrais signaler la violation de sa liberté conditionnelle, mais cela ne ferait qu'empirer les choses. Teimana n'était pas le genre de bête qu'il fallait provoquer.

« Je ne sais pas. Peut-être. J'aime bien l'idée d'aller à Londres, ça a l'air sympa. L'avantage d'être chef, c'est qu'on peut travailler n'importe où, réponds-je. Et toi, que comptes-tu faire, après l'école ? »

« Tu vas te moquer de moi. »

Eli avait les yeux légèrement bridés de son père, mais le petit nez retroussé et les lèvres en forme de cœur de sa mère.

« Non, sauf si tu dis chef, alors oui, je rirais probablement. »

« Je veux être vétérinaire. Mais mes parents ne sont pas d'accord. »

« Que veulent-ils que tu fasses ? »

« Probablement me marier, et avoir des enfants. »

Nous avons découpé les sablés et les avons mis au four. J'ai réglé le minuteur et j'ai commencé à nettoyer. Pendant que je faisais la vaisselle, elle l'a essuyée et rangée. J'ai été surpris, même si je n'aurais peut-être pas dû l'être, de la voir ranger le bol, la cuillère et les verres doseurs à leur place.

« Et maintenant ? »

« Maintenant, on attend, ai-je rétorqué, essuyant l'évier. Tu sais ce que font les vétérinaires au quotidien ? »

« On dirait papa. »

« Vraiment ? Ah, encore un vieil homme condescendant. »

« Mon père est-il condescendant, Bill ? »

Pendant une fraction de seconde, je ne savais pas si elle plaisantait. Puis, elle m'a fait un grand sourire.

« Détends-toi, m'a-t-elle lancé. Tu n'es pas vieux. On a pratiquement le même âge. »

« Pas tout à fait. »

Elle a ri et a quitté la pièce. Je l'ai observée s'asseoir sur une chaise longue et me fixer à son tour. J'ai détourné le regard et je me suis occupé à préparer le dîner. Trente-cinq minutes plus tard, celui-ci était prêt et le minuteur s'est déclenché. Eli a surgi dans la cuisine, me regardant avec impatience.

« Vas-y », ai-je dit en inclinant la tête vers le four.

Elle a sorti maladroitement le plateau du four et l'a posé sur le plan de travail. Nous l'avons tous les deux regardé, penchés l'un vers l'autre. Puis Eli a tendu la main pour en prendre un morceau et je l'ai arrêtée dans la foulée.

« Tu vas te brûler. »

Nos mains se sont effleurées pendant une fraction de seconde. Elle

m'a regardé, puis a reporté son attention sur le sablé.

« C'est parfait. Bravo. »

« C'est toi qui as fait le plus gros du travail, a-t-elle déclaré en levant les yeux vers moi, puis : Tu es… *différent*. Différent des autres personnes que je connais, je veux dire. »

« Je peux être un peu rude. »

« Ce n'est pas ça, a-t-elle nié. Tu es gentil, tu ne me traites pas comme si j'étais une petite fille stupide. »

Eli a passé sa langue sur sa lèvre supérieure, puis s'est retournée vers les sablés. Elle a tendu la main et en a cassé un morceau. Il fumait entre ses doigts et elle a soufflé dessus avant de le mettre dans sa bouche. Ses yeux se sont écarquillés.

« Mon Dieu, c'est délicieux. »

J'en ai goûté un bout, moi aussi.

« Je les préfère froids et croustillants. »

« Moi aussi, mais je n'ai pas pu attendre. C'est tellement crémeux. »

Eli a souri, le nez plissé, un peu comme celui de sa mère. *C'est juste une fille sympa, ne vois pas les choses autrement*, me suis-je dit. Mais je ne pouvais m'en empêcher. Nous flirtions, subtilement, mais c'était bien là. Je savais que je devais y mettre un terme.

« Il faut les laisser refroidir », ai-je décrété, en détachant mon tablier.

Je me suis dirigé vers le cottage. Fleur était là, assise comme à son habitude à l'arrière, près du pool house, vêtue de son bikini au soleil, sa peau pâle contrastant avec le tissu sombre. Je trouvais qu'il faisait un peu froid, mais avec ses grosses lunettes et son livre à la main, elle semblait particulièrement à l'aise.

« Quoi ? » a-t-elle lancé, en notant que je la regardais.

« Rien. »

« Arrête de me fixer, alors. »

Je me suis demandé : à quoi sert une fille au pair pour une jeune fille de 17 ans, Eli, et même pour un garçon de 12 ans, Chet ? Je savais

qu'elle les conduisait, rangeait leurs affaires, effectuait quelques tâches ménagères, mais elle devait savoir que son temps avec cette famille était limité. Quelques années tout au plus.

J'ai continué à marcher avant de m'arrêter à la porte et de me retourner. Eli occupait mes pensées. J'étais frustré, je suppose. Fleur me faisait sentir comme si j'étais un petit garçon naïf.

« Eh, tu flirtes tout le temps, tu dis toujours des choses pour m'énerver. Pourquoi ? Ça t'amuse ? »

Elle a baissé ses lunettes.

« Non, ça ne m'amuse pas. »

J'ai soupiré.

« Tu as renvoyé ma petite amie chez elle, tu m'as fait culpabiliser. C'est à cause de toi qu'on a rompu. »

« C'est grâce à moi que tu as toujours ton travail. »

J'aurais ri si elle ne m'agaçait pas autant.

« Les amours de jeunesse ne durent jamais, de toute façon », a-t-elle ajouté.

« Comment peux-tu le savoir ? »

« Pardon ? »

« Tu travailles pour la famille depuis… *quoi* ? Dix ans ? Depuis que tu es adolescente. »

« J'ai eu ma part d'expériences. »

« Vraiment ? »

« En fait, je fréquentais quelqu'un quand on a déménagé. »

J'ai soupiré, et j'ai commencé à déboutonner ma tenue de chef.

« Gwen et Simon sont de sortie, aujourd'hui, a-t-elle déclaré. Je me réchauffe juste au soleil. Rien de plus. C'est toi qui me regardais fixement. »

J'ai secoué la tête.

« Je ne te regardais pas fixement, Fleur. Tu le sais bien. Arrête tes

petits jeux, s'il te plaît. »

Je suis rentré et j'ai fait couler une douche si chaude qu'elle m'a brûlé la peau. Je me suis tenu sous le jet, les yeux rivés au plafond. Je me suis rappelé que le salaire était excellent, que ce sacrifice temporaire en valait la peine. Mais qu'en était-il de Maia ? Elle ne m'avait pas renvoyé de message. Nous étions si proches avant que je commence ici, et tout s'était dégradé si rapidement. Et Fleur ? Je ne parvenais pas à la cerner, et je suppose qu'elle le sentait. Elle aimait me perturber, me manipuler. C'est alors que la porte de la salle de bains s'est ouverte.

Fleur était là, dans l'embrasure. Elle a passé les mains derrière son dos et a défait son bikini. Je me suis détourné, ne sachant pas quoi faire. Elle s'est approchée de la porte de la douche et l'a ouverte.

« Qu'est-ce que tu fais ? » ai-je demandé en me couvrant.

Mais je me suis surpris à regarder son visage, puis son corps. Elle a baissé son bas de bikini et l'a retiré.

« Tu ne sais vraiment pas lire les femmes. Ou as-tu simplement peur de faire le premier pas ? »

Puis elle s'est approchée de moi, me guidant avec sa main. Un souffle chaud sur ma gorge.

« Tu préfères quand c'est la femme qui prend le contrôle, c'est ça ? » m'a-t-elle murmuré à l'oreille, avant d'embrasser doucement mon cou, me plaquant contre le mur.

J'ai levé la main vers sa poitrine pour la repousser, mais elle l'a agrippée dans la sienne, entrelaçant ses doigts aux miens.

Je me suis retrouvé à l'embrasser, puis à la serrer contre moi. Mon esprit, l'espace d'un instant, s'est évadé vers la maison, vers Eli, avant que je ne me perde dans l'instant présent. Fleur a attrapé ma main et l'a portée à sa gorge. Je l'ai serrée gentiment, la retournant et la plaquant contre le mur de la douche. Elle m'a mordu la lèvre avec force. Tout a semblé s'éclaircir d'un coup. Sa respiration s'est accélérée, proche du gémissement. Le vin, les commentaires, le fait qu'elle se prélasse en bikini… Elle avait raison, je ne savais pas lire les femmes. J'avais ignoré

tous les signaux. J'ai relâché ma prise sur sa gorge et j'ai posé mes deux mains sur ses cuisses, la soulevant, sentant l'eau brûler mon dos. Nous avons tous deux relâché notre respiration en même temps.

« Notre secret », a-t-elle murmuré, essoufflée, juste à mon oreille.

Je ne me sentais pas coupable envers Maia.

Je ne songeais pas à la facilité déconcertante avec laquelle Fleur avait obtenu ce qu'elle voulait.

Pas à ce moment-là.

Non, tout cela viendrait bien plus tard.

20.

Sloane

À l'extérieur de la prison, je discute avec TK, appuyé contre sa voiture. Il passe ses mains dans ses cheveux et je vois les veines saillantes de ses avant-bras. Bill et lui avaient leur propre conversation, tout en sous-entendus. Je n'ai pas compris grand-chose de leur échange, mais il est clair que la balle est désormais dans le camp de TK.

— C'était tendu, commenté-je, ce qui est un euphémisme.

Je vois Dean, mon chauffeur, assis dans sa voiture de l'autre côté du parking.

— Tout ça, c'est des conneries, grommelle TK, clairement énervé. Il répète ça depuis des années. *C'est elle la clé.*

— Elizabeth Primrose, donc ? Vous l'avez trouvée ?

Il hausse les épaules et retrouve son calme.

— Écoutez, je pense que je vais en rester là. Je ne peux pas vous aider davantage.

Il regarde derrière moi, les mains sur les hanches.

— Il m'en demande trop.

— Je ne comprends pas.

— Je n'aurais pas dû venir. Je savais que ce serait sans espoir. Je ne peux simplement pas le laisser nous manipuler.

Nous manipuler ?

— Que voulez-vous dire ?

À présent, ses yeux rencontrent les miens.

— Réfléchissez à ce qu'il me demande, puis demandez-vous pourquoi.

— Parce qu'il pense qu'elle connaît la vérité ?

Il secoue la tête.

— Il veut tout remettre sur le tapis, harceler tout le monde. C'est déjà tellement difficile pour les personnes impliquées… Peut-être qu'il veut

juste les punir de l'avoir mis en prison.

Il croise les bras et sa chemise moule ses biceps.

— Est-ce que ça vous importe vraiment que ce soit *lui* le coupable ?

— Bien sûr.

— Vous avez dit que tout ce qui comptait, c'était le fait qu'il n'ait pas eu un procès équitable, que c'était le plus important. Votre principe fondamental, c'est la justice, n'est-ce pas ? Pas la moralité.

— Que voulez-vous dire, TK ?

Il est si difficile à cerner, je ne suis pas habituée à ça.

— Si vous découvriez qu'il était coupable, mais que vous saviez également qu'il n'avait pas eu droit à un procès équitable, cela aurait-il de l'importance ?

Bien sûr que cela aurait de l'importance : le principe fondamental d'une société démocratique est un système judiciaire solide et équitable.

— Mieux vaut laisser dix coupables en liberté qu'envoyer un innocent en prison, décrété-je.

Je me rends compte à quel point ces mots semblent banals au moment où je les prononce.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Si vous saviez sans l'ombre d'un doute que Bill a assassiné cette famille*, mais* qu'il n'a pas bénéficié d'un procès équitable, que feriez-vous ? Vous voudriez quand même qu'il soit libéré ?

— S'il vous plaît, TK. Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais comment pouvez-vous être sûr qu'il est coupable ?

— Parlez à son ex, Maia. Parlez à son avocat, Lawrence Berry. Puis, revenez me voir.

— Maia ? Vous avez ses coordonnées ?

— Je n'ai pas ses coordonnées, non, répond-il. C'est elle qui m'a trouvé.

— Et vous êtes sûr que tout ce qu'elle a dit est vrai ? Les gens mentent, vous savez. À moins d'avoir vu une vidéo de lui en train de commettre le crime, vous ne pouvez être sûr de rien, TK.

J'observe son visage, les émotions complexes qui s'y reflètent.

— J'ai parlé à presque tout le monde, reprend-il doucement.

— La fille au pair ? m'enquiers-je, et il secoue la tête. Elizabeth ?

Il secoue à nouveau la tête. Aussi intelligent soit-il, je vois maintenant qu'il a ses défauts. Il est aussi partial que n'importe qui… Qu'est-ce que Bill lui a fait ? Qu'a-t-il découvert ?

— Eh bien, ce n'est pas tout le monde, ajouté-je avec un soupir. Comment pouvez-vous juger de sa culpabilité sans parler aux deux personnes les plus importantes de l'enquête ?

— Je ne dirais pas nécessairement qu'elles sont les deux plus importantes.

— Vraiment ? De mon point de vue, elles le sont. Écoutez, réfléchissez-y, d'accord ? Je ne pense pas qu'il en demande trop.

— Je l'ai trouvée, ajoute-t-il. Mais je n'ai pas pu. Je n'ai tout simplement pas… pu.

J'ai besoin de son aide, j'ai besoin d'aller au bout de cette histoire.

— Bon, je vais aller lui parler alors.

Il semble indécis.

— Ça doit être moi, et il sait que je ne le ferai pas. C'est sa façon de me revoir, de me punir.

Ou peut-être que Bill croit vraiment que c'est son unique chance de s'en sortir, et que TK est le seul en qui il ait suffisamment confiance pour le faire. Je dois essayer de le convaincre.

— J'ai lu que vous étiez un génie, TK. Vous avez intégré l'université très tôt, vous étiez destiné à un brillant avenir.

— Ne croyez pas tout ce que vous lisez.

— Non, mais comment quelqu'un comme Bill Kareama peut-il manipuler quelqu'un comme vous ? Comment pouvez-vous *mal interpréter* quelqu'un comme lui, alors que c'est ce pour quoi vous avez étudié : lire les gens, les comprendre ?

— Lentement, poursuit-il. Et c'est précisément ainsi qu'il m'a manipulé. Il n'est pas stupide, il est même très intelligent. Il m'a dit exactement ce que j'avais besoin d'entendre. Mon travail consistait à l'empêcher de récidiver, mais il a tout déformé et il a réussi à me convaincre qu'il était incapable de commettre un crime.

Il sort ses clés de sa poche.

— Au début, deux choses m'ont fait penser qu'il était innocent : premièrement, il est trop réfléchi et maître de lui pour poignarder impulsivement la famille. Il aurait dû préméditer son geste. Je ne voyais aucune indication qu'il l'avait fait. Deuxièmement, l'inhalateur, la course, tout ça n'avait aucun sens.

— Qu'est-ce qui a changé ?

— Je me suis trompé, de toute évidence. Ce conduit de chauffage bouché prouve qu'il s'agit d'un acte mûrement réfléchi.

Cette nouvelle preuve ne fait que le convaincre davantage de la culpabilité de Bill.

Il déverrouille sa voiture et s'installe sur le siège conducteur.

— Que puis-je faire, TK, pour vous convaincre de m'aider ?

Il est si distant, si détaché, mais le fait qu'il soit venu ici montre qu'il s'intéresse toujours à l'affaire, même si quelque chose le retient.

— Peu importe qu'il vous ait manipulé ou menti. Tout ce qui importe, c'est de savoir s'il doit être en prison ou non. Vous n'êtes qu'un seul homme. Vous pensez peut-être avoir toutes les preuves, mais c'est pour ça que nous avons *douze* jurés, et pas seulement *un seul* juge. Nous ne voulons pas qu'une seule personne décide du sort d'une autre sur la base de sa propre interprétation, influencée par ses propres préjugés.

Son regard se perd au loin, fixe, pendant ce qui semble être plusieurs minutes.

— TK ?

Il ne répond pas. Il se contente d'acquiescer, puis ferme sa portière et fait démarrer la voiture. Sa vitre s'abaisse.

— TK ? répété-je. S'il vous plaît. Je peux organiser votre voyage, le payer. Je peux faire tout ce dont vous avez besoin…

— Vous avez raison.

— Quoi ? demandé-je, perplexe.

— Ce n'est pas à moi de décider. Ce n'est pas ainsi que fonctionne la justice.

— Attendez… vous allez le faire ?

— Je vais appeler Bill ce soir et lui dire. Si c'est sa condition et si ça signifie que je peux vous passer le relais, je ferai cette dernière chose pour lui. Vous pourrez tenter d'obtenir un nouveau procès, puis laisser un jury se prononcer à nouveau. Quoi qu'il arrive, je ne pense pas que Bill sortira.

— TK, merci. Je vous promets que c'est la dernière chose que je vous demanderai de faire pour moi, vraiment.

Je n'en suis pas si sûre, mais nous verrons bien le moment venu.

— D'accord, conclut-il en soupirant. J'ai un long trajet à faire. Je vous enverrai un SMS plus tard dans la soirée, quand j'aurai réservé mon vol.

— Au revoir, lui dis-je en lui faisant signe de la main alors qu'il s'éloigne.

J'essaie de contenir mon excitation, d'empêcher le sourire qui se dessine sur mes lèvres.

Je l'ai convaincu.

J'ai convaincu TK.

* * *

Alors que Dean reprend la route vers Cambridge, je pense aux femmes impliquées dans cette affaire. Mon instinct me dit qu'elles détiennent peut-être la *clé*. Il y a Elizabeth, sans doute la plus recluse de toutes, qui obsède Bill. Il y a Fleur – d'après les forums en ligne, elle

gère un Airbnb en France. Et puis, il y a Maia, l'ex de Bill – je ne sais pas grand-chose d'elle, si ce n'est que Tara n'arrive pas à la retrouver.

TK a parlé à Maia, mais elle n'a fait aucune autre déclaration officielle, ce qui est très inhabituel. Pourquoi n'a-t-elle jamais témoigné ? Oui, l'affaire initiale était tristement célèbre, notamment pour son manque de témoins ; presque personne n'a été appelé à la barre. Je suppose qu'il est possible que l'accusation ait estimé que les preuves étaient si convaincantes qu'elle n'avait pas besoin de plus de dépositions. Mais l'avocat de Bill était-il incompétent au point de ne pas avoir réussi à contacter son ex ? Elle aurait au moins pu fournir une déclaration de moralité pour prouver qu'il n'avait jamais été violent et n'avait jamais dit du mal de la famille. Ou peut-être est-ce justement cela. Maia n'a jamais été appelée à témoigner par la défense, car l'accusation aurait pu lui soutirer des informations qui auraient davantage impliqué Bill. Peut-être a-t-elle disparu pour le protéger.

De retour dans ma chambre d'hôtel, je prends mon ordinateur portable, puis je m'assois sur le lit avant de lancer la réunion quotidienne avec Esteban et Tara. Cette dernière est assise dans une chambre d'enfant tandis qu'Esteban est dans son bureau, à domicile.

— Je sais qu'on doit parler travail, Sloane, mais avant tout… Je suis à nouveau tata !

Tara éclate de rire.

— Oh mon Dieu, félicitations ! m'écrié-je. Comment va le bébé ?

— Le bout de chou est génial. Petit, mais avec une chevelure abondante ! C'est un garçon, il s'appelle Joe.

Elle tient son téléphone devant la webcam et me montre la photo d'un tout petit bébé avec une épaisse crinière noire.

— Ohhh, il est minuscule, dis-je. Et ta sœur ?

— Elle va très bien, répond Tara. Elle sortira probablement demain, ou après-demain. Ensuite, je pourrai rentrer chez moi.

Elle fait un geste vers la pièce derrière elle.

— Ou venir te rejoindre, ça dépendra…

— Oui, c'est vrai. Je suis très heureux pour toi, Tara. Bon, commençons, intervient Est'. Comment s'est passée la réunion, Sloane ?

— Eh bien, je ne dirais pas que ce fut un succès.

— Que s'est-il passé ?

— Il n'est pas exactement comme je l'imaginais. Assez précautionneux, distant et peu disposé à m'écouter. TK, en revanche…

— Il était plus amical avec lui ? s'enquiert Esteban.

— En quelque sorte. Il veut que TK trouve Elizabeth Primrose et lui parle.

Je pense que ma connexion internet a dû être coupée, car aucun d'eux ne bouge ni ne parle, jusqu'à ce qu'Esteban passe finalement sa main sur son front.

— Eh bien, ça faisait aussi partie de notre plan. On peut essayer de la retrouver.

— Bien. TK a également dit que je devais parler à Maia, l'ex de Bill. Oh, et encore une chose à régler. Il a aussi mentionné l'avocat, ce Laurie. À quelle heure est mon vol, mardi ?

— Tôt, réplique Tara. Départ à 9 heures, et retour dans l'après-midi. Tous les détails sont dans l'e-mail.

— Et l'avocat est d'accord pour témoigner officiellement ?

— Oui, c'est ce qu'il a dit, déclare Tara.

— Ça me rappelle quelque chose, intervient Esteban. Tu peux m'envoyer tes enregistrements ?

— Je n'en ai pas encore fait.

— D'accord, lance-t-il. Bon, il est temps de se mettre au travail. On a besoin d'un angle d'attaque bien défini. Je pense qu'on pourrait structurer la saison de manière à avoir différents suspects pour chaque épisode, avec Bill comme suspect final dans le dernier, et laisser cette question en suspens. Tout ça dépendra de ce qu'on trouvera, mais c'est comme ça que je vois les choses à ce stade.

Je suis infiniment reconnaissante à Esteban pour sa clairvoyance. C'est une bonne idée, vu le nombre de personnes impliquées dans cette affaire, mais une meilleure issue serait bien sûr que Bill obtienne un nouveau procès, que nous parvenions réellement à changer les choses.

— Alors, qui sont les suspects ? demande Tara. Je vais dresser une liste.

Je passe en revue tout ce que je sais.

— Grâce au livre auto-édité par le policier, aussi prétentieux soit-il, j'ai au moins pu me faire une idée des personnes qui se trouvaient dans la maison à ce moment-là, et des alibis de chacun.

Je sors mon carnet.

— Selon lui, l'ancien jardinier était à l'étranger et a donc été immédiatement éliminé de la liste des suspects. Fleur, la fille au pair française, n'était pas non plus présente, et son alibi a été confirmé par un homme qu'elle fréquentait en ville. Bill a été arrêté environ six heures après le crime et inculpé des meurtres moins de vingt-quatre heures plus tard. Ça fait un total de vingt-huit heures. Quel genre d'enquête peut-on mener de manière aussi expéditive ? Peut-on vraiment vérifier tous ces alibis et éliminer tous les autres suspects dans un tel délai ?

— Je suis d'accord, ça ne semble pas très rigoureux, intervient Esteban. Ça vaut vraiment la peine de réexaminer tout le monde, à notre manière.

Il sourit.

— Je t'enverrai le compte rendu de Bill dès que je l'aurai reçu. On en apprendra peut-être davantage sur les autres personnes présentes. Ça nous permettra probablement d'obtenir une liste plus complète, mais pour l'instant, on a les noms évidents. Fleur, Bill, Mooks. Et ce professeur, qui s'est apparemment comporté de manière inappropriée envers la fille…

— Qui d'autre ? s'enquiert Tara.

— Simon, ajoute Esteban.

— Simon, oui. La piste du meurtre-suicide.

— On pourrait avoir besoin d'en évoquer quelques-uns de plus ou de se concentrer davantage sur certains suspects. Dans le premier épisode, on résume les meurtres et le résultat du procès. On commence par l'appel aux services d'urgence.

— Quel est le rebondissement ? demande Tara. À la fin du premier épisode ?

— La chaudière, réponds-je. Ça laisse entendre que les coups de couteau n'étaient pas une première tentative. Ça élimine l'idée qu'il s'agissait d'un crime passionnel non prémédité. Le tueur est calculateur, intelligent.

— Je suis d'accord, dit Esteban. Et c'est un scoop ! On explique que ça n'a été découvert qu'après la vente de la maison il y a deux ans, et que la police n'a pas mené d'enquête plus approfondie.

— Ensuite, ajoute Tara, on donne aux auditeurs le contexte de chaque *suspect*, on les amène à douter que ce soit Bill.

— Avant de leur donner leurs alibis respectifs, approuvé-je. C'est exact.

Les yeux d'Esteban parcourent son écran, et je vois qu'il est en train de lire.

— Qu'y a-t-il, Esteban ? demandé-je.

— Attends un peu. Je suis sur le subreddit[37]. Il y a quelques mentions d'un autre suspect potentiel. Teimana Coates, le frère de Maia. Il était en liberté sous caution, mais sa sœur a confirmé qu'il était chez lui toute la soirée.

— En liberté sous caution pour quoi ? questionné-je, immédiatement.

Je sens la chaleur d'une piste brûlante dans mon estomac.

— Maia *est* son alibi ? fait Tara, en même temps. Ce n'est… pas vraiment solide.

— En effet, acquiescé-je. Teimana. Hmm, ce nom m'est familier.

Avais-je lu quelque chose à son sujet sur Internet ?

— En liberté sous caution pour… agression, à première vue. Oh mon Dieu, attendez, attendez. Il est écrit ici qu'il est allé en prison pour homicide involontaire, deux ans après Bill.

— Quoi ?! m'écrié-je.

Comment se fait-il que nous ne l'apprenions que maintenant ?

— Lui et un autre membre du gang ont battu un homme si violemment qu'il est mort le lendemain à l'hôpital. Apparemment, c'était une dette liée à une histoire de drogue. Il a passé sept ans derrière les barreaux.

— Et il n'a même pas été considéré comme suspect dans les meurtres des Primrose ? demandé-je. C'est incroyable. À quel point ses avocats étaient-ils incompétents ?

— Si la police l'a innocenté et qu'il avait un alibi, les avocats ne pouvaient pas faire grand-chose, réplique Esteban.

— Bon, laisse-moi le retrouver, dit Tara. Il est libre, maintenant. Il voudra peut-être parler. Je vais organiser ton agenda, Sloane. Nous avons les voisins, la semaine prochaine. C'est une femme qui a appelé les services d'urgence, quand elle a entendu les cris. Elle pourra écarter la théorie selon laquelle ce serait un opossum qui l'aurait réveillée.

— D'accord, dis-je, toujours en pensant à Teimana.

— Tu sais quand tu auras à nouveau une voiture ? On va être très occupés.

— On pourra peut-être s'organiser si vous venez la semaine prochaine, comme prévu. Mon chauffeur est fiable et assez bon marché.

— Bien sûr, fait Esteban. Mais cela va sans dire : assure-toi de ne *rien* divulguer à lui, ou à qui que ce soit d'autre. Nous avons un scoop incroyable avec cette théorie de l'empoisonnement au monoxyde de carbone.

— Je sais, bien sûr, déclaré-je, en essayant de réfléchir à ce que Dean pourrait déjà savoir – ou avoir entendu. Quoi qu'il en soit, même heure demain ?

— J’enverrai une invitation dans l’agenda, opine Tara.

21.

TK

— Ça va, ma puce ? dis-je, en arrivant à la porte de la maison de mes parents.

Amelia ne se précipite plus dans mes bras comme avant. Je m'accroupis et j'attends qu'elle enfile ses bottes en caoutchouc bleues.

— Tu t'es bien amusée ?

— Elle s'est éclatée, répond ma mère en venant se placer à côté de mon père. Tu as fait tout ce que tu avais à faire ?

— Tout est réglé.

— L'autre jour, quand tu étais ici, reprend maman, tu lisais un article sur Bill Kareama dans le journal.

— Ah bon ? lancé-je, mais je sens la chaleur de son regard.

Je n'ai jamais réussi à mentir à ma mère. Amelia se tient debout, ses bottes en caoutchouc aux pieds, et prend son sac à dos sur une épaule.

— Il est encore dans le journal, aujourd'hui.

— Ah bon.

— Apparemment, une podcasteuse australienne est venue ici pour s'occuper de l'affaire.

Je me lève.

Je sens que mes parents m'observent, tous les deux.

— Eh bien, je ne sais pas grand-chose à ce sujet.

La nouvelle est donc sortie. Je suppose que cela aidera Sloane à trouver des pistes, à ouvrir de nouvelles portes.

— Ah ? Première nouvelle, déclare papa.

— Quand pars-tu pour Milford Sound[38] ? demande maman.

— Demain, réponds-je. J'avais réservé, il y a quelque temps. Quatre jours de randonnée dans la plus belle région du pays.

— C'est une bonne idée de sortir, et de profiter de la nature. Ça te

fera du bien.

Je me contente d'acquiescer.

Dois-je leur parler de mon changement de programme ?

Ils s'inquiètent pour moi. Personne ne veut voir ses enfants déprimés, mais je vais mieux désormais, je suis même plutôt apaisé. J'embrasse ma mère pour lui dire au revoir.

— Allez, ma chérie, fais-je en conduisant Amelia à la voiture. Je ferais mieux de te ramener à la maison, chez maman.

Je l'attache et je prends la route vers chez Lynn, l'esprit ailleurs. Bien sûr que l'arrivée de Sloane ferait la une. Tout ce qui se passe dans ce pays fait la une, et l'arrivée d'une podcasteuse australienne de renom venue enquêter sur l'un de nos crimes les plus tristement célèbres mériterait certainement d'être mentionnée. Je me demande si son producteur a envoyé un communiqué de presse pour attirer l'attention. Il m'est de plus en plus difficile de faire abstraction de l'excitation qui bouillonne sous la surface. Ce que Sloane a dit m'a touché. Son engagement en faveur de la justice est fondé sur des principes, inébranlable. Peu importe que je sois convaincu de la culpabilité de Bill. Elle a raison. Ce n'est pas ainsi que le système judiciaire devrait fonctionner.

— Pourquoi tu fronces les sourcils ? demande Amelia.

— Je réfléchis, réponds-je en tenant le volant.

— À quoi ?

— Juste au travail, ma chérie. Rien de particulier.

Quelques heures et une cinquantaine de parties de *Devine ce que je vois*[39] plus tard, je dépose Amelia chez sa mère, puis je rentre chez moi faire ma valise. J'ai un vol demain matin, à 9 heures. Ce n'est pas donné, mais c'est l'argent de Sloane après tout, pas le mien. Je réserve le billet et lui envoie les détails par SMS. Cela ne me semble pas réel, et chaque partie de mon cerveau me crie que c'est une mauvaise idée, un comportement risqué pour moi, d'un point de vue psychologique.

Mais c'est précisément pour cette raison que j'ai décidé de le faire. Les affaires inachevées peuvent être une puissante source de motivation, pour le meilleur ou pour le pire. Bill sait comment me provoquer. Il m'a rappelé la promesse que j'avais faite. *La promesse que je n'ai pas tenue*.

Je me dirige vers le garage, je fixe mon rack à haltères. Je m'installe en face des poids et je me penche pour soulever la barre chargée du sol. Je répète le mouvement, jusqu'à ce que mon dos soit engourdi et que mon corps tremble. Encore et encore, pendant une heure, voire plus, jusqu'à ce que je puisse à peine me tenir debout. Pendant que la barre monte et descend, mon esprit est clair et vide. Il n'y a pas de place pour la réflexion, pas quand votre cerveau est rempli de douleur et d'adrénaline. Après cette séance, je prends une douche, m'appuyant contre le mur, et je respire. Peut-être que cela marquera enfin la conclusion que je recherche depuis toutes ces années.

* * *

Bill rappelle le lendemain matin.

Je lui dis que j'ai réservé un vol. Je lui dis que c'est la dernière chose que je ferai pour lui, pour cette affaire. Il ne me remercie pas, il émet juste un grognement. Au moment où je m'apprête à raccrocher, il parle enfin :

— Envoie à la podcasteuse mon récit des événements. Dis-lui que je la verrai la semaine prochaine.

Il raccroche.

J'envoie le document de Bill à l'adresse e-mail de Sloane, juste avant de ranger mon ordinateur portable dans mon bagage à main. Je verrouille la porte et sors attendre mon taxi. J'arrive à l'aéroport et embarque rapidement dans un avion à destination de Londres. Vingt et une heures à passer dans cet oiseau de métal. Je serai de retour vendredi pour mes clients, la semaine prochaine. Tout reviendra à la normale. Personne ne remarquera mon absence.

PARTIE II

Inspecteur Marsden : Prenez votre temps. Nous voulons simplement comprendre ce qui s'est passé.

Bill Kareama : Je les ai juste vus. Je… Je voulais juste récupérer mes couteaux.

Inspecteur Marsden : Nous savons, Bill. Vous êtes allé là-bas pour récupérer vos couteaux. Ils n'auraient jamais dû les garder. Ils vous appartenaient et c'était injuste. Vous aviez tout à fait le droit d'être en colère.

Bill Kareama : Je n'étais pas en colère.

Inspecteur Marsden : Frustré. Vous êtes allé là-bas un peu ivre, un peu frustré. Vous ne saviez pas ce que vous faisiez.

Bill Kareama : Je savais ce que je faisais. J'y allais pour récupérer mes couteaux.

Inspecteur Marsden : Mais vous êtes monté à l'étage. Il y a les empreintes de vos bottes partout dans le sang, Bill. Un témoin oculaire vous a vu quitter les lieux juste avant l'arrivée de la police. Vous avez fermé la fenêtre et laissé une empreinte de main ensanglantée sur la vitre.

Bill Kareama : Je… Quelque chose n'allait pas. Je savais que quelque chose n'allait pas. La porte était ouverte. Je ne les ai pas touchés et je n'ai rien fait. Je suis entré parce que la porte était ouverte.

Inspecteur Marsden : Pourquoi portiez-vous des gants ?

Bill Kareama : Parce que je n'étais pas censé être là. Voilà pourquoi. Mais je ne les ai pas poignardés.

Inspecteur Marsden : Vous savez ce que je pense, Bill ? Je pense que vous portiez des gants parce que vous étiez allé dans cette maison pour faire du mal à cette famille. Je pense que vous vouliez peut-être leur faire peur, prendre vos couteaux et partir. Mais vous avez perdu le contrôle. Vous étiez frustré, en colère parce qu'ils vous avaient licencié, en colère parce qu'ils vous avaient mis à la porte. Vous étiez ivre et vous avez perdu le contrôle, juste pendant une minute. C'est tout.

Bill Kareama : Non, non, non. Je ne voulais blesser personne. Ce n'est pas moi.

Inspecteur Marsden : C'était donc un accident. Le premier. Vous aviez peur. Vous vous êtes déchaîné.

Bill Kareama : Ce n'est pas comme ça que ça s'est passé.

22.

Bill

« Comment ça va, mon pote ? »

Ce sont les premiers mots que Tate Mercer-Kemp m'a adressés. C'était sa façon habituelle de saluer les gens.

Après sa première journée de travail en tant que jardinier, il est venu s'asseoir au soleil devant le cottage et a insisté pour que nous buvions une bière.

« Ce bon vieux Simon ne m'en voudra pas trop. Tu travailles dur, n'est-ce pas ? m'a-t-il dit. Tu le mérites bien. »

Je me suis donc assis avec lui, tout en restant à l'affût, au cas où la famille aurait besoin de moi.

« Crois-moi, mon père m'a parlé de lui. C'était un vrai buveur à l'université. Il sait que les hommes ont besoin d'une bière fraîche après une dure journée de travail. »

« Oh, c'est le même jeune homme que ton père connaissait, ai-je dit en riant. Il aime toujours boire un verre. »

Il a souri à cette remarque. Il portait une casquette bleue rabattue sur les yeux. Elle était ornée d'une paire de rames croisées et d'une couronne, avec les lettres *OU* d'un côté et *BC* de l'autre.

« L'université d'Oxford, a-t-il expliqué en pointant d'un côté, avant de déplacer son doigt de l'autre côté. Le club d'aviron. »

« Tu fais de l'aviron ? » lui ai-je demandé.

Tu parles d'un snob, me suis-je dit. *Encore un.*

« Dans le temps, a-t-il répondu en buvant une gorgée de bière à la canette. Alors, il se passe quelque chose avec cette Française ? »

« Fleur ? »

Il était direct, sans tact.

« Oh, rien. Elle est sympa. »

« C'est pas ton type, c'est ça ? a-t-il lancé en affichant ce sourire auquel je m'étais habitué. Où est le problème, tu n'aimes pas les femmes magnifiques ou quoi ? »

Il m'a gentiment donné un petit coup dans les côtes avec son doigt.

« Ce n'est pas ça. »

« Ça ne m'étonnerait pas qu'elle ait déjà essayé de te draguer. Tu es un beau gars, après tout. »

« Je ne sais pas trop. »

« En tout cas, elle est plutôt bien roulée. J'ai toujours aimé les femmes plus âgées. »

Je voulais changer de sujet. Il y avait de fortes chances que quelqu'un nous entende et pense que j'étais à l'aise avec la tournure que prenait la conversation. Fleur et moi n'étions pas en couple, c'était juste du sexe. Mais nous le faisions presque tous les soirs, dans son lit, dans le mien, sur le canapé, sur la table de la cuisine. La dernière fois, nous étions tous les deux entièrement habillés. Elle a baissé son legging et m'a attiré à elle contre le comptoir de la kitchenette. Après coup, elle a retiré un cheveu noir de ma poitrine avant de se rendre dans la salle de bains pour se refaire une beauté.

« Qu'est-ce qui t'amène en Nouvelle-Zélande ? » lui ai-je demandé.

« J'avais besoin de changer d'air, de voir le monde. »

« Cambridge est un choix étrange, cependant. C'est plutôt calme comme endroit. »

« J'ai commencé à Auckland, et je descends progressivement vers le sud. Mais ici, j'ai l'impression de découvrir la vraie Nouvelle-Zélande. Auckland n'est qu'une ville comme les autres. Tu vois ce que je veux dire ? »

« Oui. »

« Je voyageais avec des amis. Ils ont tous continué leur route vers le sud. Je finirai probablement par m'ennuyer ici. Je partirai peut-être vers un endroit un peu plus animé. »

« Où habitais-tu en Angleterre ? »

« Londres, a-t-il rétorqué. La seule chose qui me manque, ce sont les femmes là-bas, même si certaines sont prétentieuses. Elles se lâchent complètement après quelques verres de vodka ou de champagne, même les plus chics. J'ai hâte que la petite Primrose atteigne l'âge légal. »

Je lui ai lancé un regard noir.

« Eli ? »

« Oh, c'est une petite beauté, n'est-ce pas ? a-t-il déclaré, avant de remarquer mon regard. Je rigole, mon pote. Eli est hors limites, même pour un salaud débauché comme moi. »

« Je peux te poser une question ? ai-je demandé. Tu sais ce qui est arrivé à la famille en Angleterre ? »

Il a fini sa bière.

« J'ai entendu des choses, oui. »

« J'ai cru comprendre qu'il était politicien. »

« Il occupait un poste important dans le parti conservateur. Ce sont tous des salauds de voleurs dans ce milieu, mais il avait l'air sympa. Mon père en disait beaucoup de bien. Mais oui, j'en ai entendu parler un peu chez moi. Tous les tabloïds adorent les scandales, tu sais. »

« Il y a eu un accident de train, c'est ça ? » ai-je questionné.

Il m'a regardé avec une expression que je ne savais pas comment interpréter.

« Tu es au courant ? »

« Oui, j'en ai entendu parler. »

« Je pense qu'il vaut mieux ne pas leur dire que tu es au courant. Ils ont probablement déménagé ici pour échapper à tout ce cirque autour de Southgate. Mais oui, il a été l'ennemi public numéro un pendant environ une semaine, puis les médias sont passés à autre chose, spéculant sur la famille royale. »

« Qu'a-t-il fait, exactement ? »

« Eh bien, ce n'est pas lui qui conduisait le train, n'est-ce pas ? C'est

comme ça que je vois les choses. Il a pris une décision concernant les normes de sécurité, c'est tout. Quelqu'un devait prendre cette décision. Si tu lui en veux, tu devrais en vouloir à tous les politiciens pour tout ce qui ne va pas. »

« Je suppose », ai-je répondu.

« Bon, il y en a d'autres ? a-t-il demandé en brandissant sa bière. J'aimerais bien en boire une deuxième avant de rentrer chez moi. »

« Il en reste peut-être deux ou trois dans le frigo », ai-je répliqué.

« Pourquoi ne pas aller faire la tournée des bars ? Goûter quelques produits locaux, tu vois ? »

« Pas pendant le service. Une autre fois, peut-être. »

« Ah, quel rabat-joie. Bon, je te prends au mot. Alors, qu'est-ce que toi et Frenchie faites pour vous amuser si vous êtes toujours en service ? »

J'ai haussé les épaules.

« J'essaie juste de gagner un peu d'argent, ai-je poursuivi. Je m'amuserai plus tard. »

« Eh bien, tu pourras me recommander, alors ? »

J'ai souri.

« Bien sûr. Où est-ce que tu loges ? »

« Dans le village. L'épicière locale a un appartement derrière son magasin. C'est facile d'aller et venir. »

« Sympa, ai-je commenté. C'est probablement mieux que ce cottage. »

« Mais la vue n'est pas aussi belle », a-t-il dit en faisant référence à Fleur, et j'ai de nouveau dû me forcer à rire.

« Bon, a-t-il décidé. Je ferais mieux de retourner au sous-sol. Il y a là des outils qui n'ont pas été utilisés depuis bien longtemps. La plupart sont bons à jeter, mais quelques-uns sont encore en assez bon état. Pour être honnête, je ne pense pas que le précédent jardinier savait comment s'occuper du jardin. »

J'ai senti une bouffée de chaleur m'envahir, mais je me suis contenté d'acquiescer et de répondre :

« Oui, c'est vrai, je te laisse te remettre au travail. »

J'ai écrasé ma canette de bière et je suis retourné dans la fraîcheur familière de la cuisine.

* * *

Un après-midi, quelques semaines après l'arrivée de Tate, j'étais sur la petite dalle de béton derrière le pool house, près de la lisière de la forêt de pins, avec mon skateboard, quand Chet est sorti.

« Dis, Bill… Tu peux m'apprendre à faire du skate ? »

Il m'avait vu là-bas, m'entraînant à faire des *kickflips*[40] et des *shove-its*[41]. Il savait que je me rendais parfois au magasin en skateboard.

« Je pense que je peux t'apprendre deux ou trois choses, oui. »

« Les enfants de mon collège font du skate, alors j'aimerais bien savoir en faire aussi. »

J'ai remarqué qu'il portait son jean un peu plus bas, pas de manière baggy ou à la mode, mais il faisait un effort pour s'intégrer.

« Bon, on peut peut-être s'entraîner devant la maison. Je vais devoir resserrer un peu les *trucks* de mon skate. »

L'allée était large et pavée, avec une légère pente qui menait au portail. Je ne savais pas trop ce que ses parents penseraient du fait qu'il fasse du skateboard, mais il était déterminé à apprendre.

À partir de ce moment-là, tous les après-midi, toujours à la même heure, avant que Simon ne rentre du travail, j'apprenais à Chet à faire du skate. J'ai commencé par lui montrer comment garder l'équilibre, puis à pousser avec le pied. Très vite, il a voulu savoir comment faire un *ollie*[42] et un *kickflip*.

« Alors, quoi de neuf à l'école ? » lui ai-je demandé, en le regardant essayer encore et encore de faire un *ollie presque* parfait.

« Rien, toujours la même chose. »

Dans son uniforme scolaire, avec ses membres qui semblaient trop grands pour son corps, il me faisait penser à un poulain qui apprenait à marcher. Il a enlevé ses chaussures en cuir et enfilé ses baskets.

« Toujours la même chose ? Tu te fais des amis ? »

« Pas vraiment, a-t-il répliqué. Juste quelques-uns. »

« Tu rentres au lycée l'année prochaine, n'est-ce pas ? Ça sera l'occasion pour tout le monde de se faire de nouveaux amis. »

« Oui, je suppose. Ce sera plus facile. Mais c'est nul, les professeurs sont stupides, la plupart des autres garçons sont énervants. Et Eli déteste ce lycée de toute façon. »

« Je comprends. Mais elle est arrivée dans ce lycée, alors que tout le monde y était déjà depuis des années. Au moins *toi*, tu commenceras en même temps que les autres. »

« Ils sont tous obsédés par ce truc du centenaire dans mon collège, en ce moment. Ça ne ressemble pas à mon école à Londres. »

« C'est quoi, le centenaire ? »

Le bout du skateboard a de nouveau heurté la pierre. Il a poussé un grognement de frustration.

« Tu vas y arriver, l'ai-je encouragé. Souviens-toi simplement de glisser ton pied avant lorsque la planche se soulève et de plier les genoux. »

« Le centenaire… »

Une autre tentative ratée.

« … signifie que l'école a été fondée il y a cent ans. Il y a une fête à la fin de l'année, et plein d'anciens élèves reviennent. Je dois écrire une lettre à mon futur moi et mettre quelque chose qui a une signification personnelle dans ma boîte à chaussures pour la capsule temporelle à la fin du trimestre. »

« Ça n'a pas l'air si mal. »

« Non, mais ça ne m'intéresse pas. Je m'en fiche de l'école. Je veux juste mes amis londoniens. »

Un craquement, et le skateboard s'est soulevé. Juste un peu. Peut-être un centimètre.

Un grand sourire.

« J'ai fait un *ollie* ? »

Je lui ai montré avec mon pouce et mon index.

« À cette hauteur. »

Il a applaudi, puis sauté du skate. Il a couru en faisant l'avion avec ses bras.

« Youpi ! Je sais faire un *ollie*. »

J'ai senti une présence et je me suis retourné pour voir Gwen à la porte, les doigts pressés contre sa joue.

Elle souriait.

« Entre, Beckham », a-t-elle appelé, depuis la maison.

« Je suis Giggs43 ! »

« Très bien, Giggs, c'est l'heure des devoirs. Et Bill, pourriez-vous commencer à préparer le dîner ? J'ai une réunion au lycée d'Eli ce soir, nous mangerons donc un peu plus tôt. »

23.

Sloane

Tout le monde sait comment ça s'est terminé : mon couteau de chef a servi à décimer la famille Primrose.

Quelle introduction !

Je n'ai pas été aussi enthousiasmé par une lecture depuis *Normal People*44. Après le navet auto-publié de ce flic, celui-ci est passionnant. Au lieu de l'antéchrist, l'impression que me donne Bill est celle d'un chef cuisinier calme, légèrement à fleur de peau, qui souhaite vaquer à ses occupations.

Je dévore les pages, me forçant à ralentir pour ne rien manquer. Au fur et à mesure que je lis, je prends des notes – certaines choses sont probablement sans importance. Mais certaines sont aussi de grandes questions sans réponse. Fleur considérait-elle sa romance avec Bill de la même manière que lui, comme une aventure sans lendemain ? Et Teimana, qu'est-il advenu de ses menaces ? Il est le plus grand suspect jusqu'à présent, d'autant plus qu'il a ensuite été condamné à la prison pour homicide involontaire. Je mets de l'ordre dans mes notes et les envoie par e-mail à Tara et Esteban. *Voici votre liste de suspects*. Je suis sûre qu'ils font exactement la même chose en ce moment, scrutant le texte à la recherche d'indices. J'en suis à la moitié, mais je n'ai pas le temps de le continuer : j'ai bientôt un entretien.

Je retrouve Dean qui m'attend dans le parking avec un café au lait bien corsé dans son porte-gobelet.

— Je vous ai pris un café, fait-il, tandis que je m'installe à l'arrière du véhicule.

Une vague de chaleur m'envahit.

— Merci. C'est très gentil.

Je suis sûre que le fait que Tara ait transféré des fonds ce matin pour

couvrir ses frais journaliers pour trois jours supplémentaires a aidé.

— J'ai noté votre commande, hier. J'ai pensé que ça vous éviterait de vous arrêter au café.

Je prends une gorgée. Mon premier café est généralement le premier rayon de soleil de ma journée, et celui-ci est étonnamment bon. C'est comme si quelqu'un avait pris un souffleur de feuilles, l'avait pressé contre mon oreille et avait chassé le brouillard de mon cerveau. J'ai mal dormi cette nuit encore, à faire des cauchemars dans lesquels un rôdeur enfonçait la porte de ma chambre d'hôtel. Il me disait de me repentir, de renoncer. Avec tous les messages haineux et les menaces des partisans de ma dernière affaire, il est facile de les oublier pendant la journée, mais beaucoup moins dans le motel, avec son matelas en éponge et ses portes qui grincent.

Alors que je venais enfin de m'endormir profondément, un SMS de TK m'a réveillée. Il était à l'aéroport, attendant son vol pour Heathrow. Je lui ai immédiatement répondu, lui souhaitant un bon vol et lui demandant de m'envoyer un SMS à son arrivée. Je n'arrive toujours pas à croire qu'il ait accepté d'y aller.

— Où allons-nous ? fait Dean.

— 11 rue Coventry. Je dois rencontrer un technicien gaz.

— D'accord, répond-il avec son étrange accent.

Puis, nous partons. Je repense à un autre détail du récit de Bill. Le sous-sol, la chaudière. Tate Mercer-Kemp y avait accès.

Peut-être que Tate devrait figurer sur notre liste de suspects, me dis-je.

Dean me dépose à l'adresse indiquée, et je vois un type au visage rougeaud, la cinquantaine bien avancée, avec une barbe de trois jours inégale et un polo de travail blanc cassé qui peine à cacher son impressionnant ventre de buveur de bière, en train de charger du matériel dans une camionnette.

— Bonjour, fait-il lorsque je m'approche. Sloane, c'est ça ?

— C'est moi, dis-je en lui tendant la main.

— Andrew Mears, se présente-t-il en me serrant chaleureusement la main. Venez, j'ai un bureau à l'arrière.

Je pose mon magnétophone sur le bureau et m'assois en face de lui. La poubelle déborde presque, et l'une des lamelles de son store en aluminium est pliée au milieu comme une carte de vœux.

— Je ne sais pas si je vais m'en servir, mais si je pouvais enregistrer notre échange, ce serait génial. Ce serait juste pour mes notes, mais j'aurais besoin que vous signiez une autorisation.

— Pas de souci, réplique-t-il. J'ai dit à ma fille que j'allais participer à votre podcast et elle n'arrivait pas à y croire.

— C'est une auditrice ?

— Oh oui, répond-il. Elle a presque 30 ans et elle est complètement accro aux affaires criminelles. Elle adore le Golden State Killer.

Elle adore un homme qui a étranglé et violé des dizaines de femmes ?

— Elle travaille, sinon elle serait ici. C'est une grande fan.

— Ça fait plaisir à entendre. Elle a 30 ans, vous dites ?

Je fais le calcul. Elle est un peu plus âgée que Chet l'aurait été aujourd'hui.

— Dans quel lycée est-elle allée ?

— À Saint Luke.

— Connaissait-elle les enfants Primrose ?

— Non, mais elle pourrait vous parler de ce lycée. Comment c'était. Elle se souvient de tout.

— Je peux avoir son numéro de téléphone, si ça ne vous dérange pas ?

— Bien sûr. Elle serait ravie de vous parler.

— Très bien, commençons. Tout d'abord, expliquez-moi ce que vous avez trouvé dans le système de chauffage au gaz de l'ancienne maison des Primrose.

— Oh, d'accord, poursuit-il, quelque peu surpris que nous allions

réellement parler de ce dont il avait accepté de parler. Donc, ça fait vingt ans que je fais ce métier. J'ai tout vu, ou du moins c'est ce que je croyais. Jusqu'à ce qu'on m'appelle pour intervenir dans cette maison.

— Saviez-vous où vous alliez quand vous avez reçu l'appel ?

— Oui, tout le monde en ville connaît l'adresse et je suis de la famille de Karen, c'est elle qui m'a appelé. Je travaille principalement à Hamilton, mais c'est agréable d'avoir des contrats plus près de chez soi.

— Bien sûr, réponds-je.

Il se gratte le coin de l'œil avec son index trapu.

— En fait, c'est moi qui ai installé la chaudière d'origine des Primrose.

Je m'arrête, lève les yeux.

— Vraiment ?

— Oui. Il y a longtemps. C'était l'un de mes premiers grands travaux dans le secteur du gaz. À l'origine, j'étais plombier, puis je me suis lancé dans la réfrigération et le chauffage au gaz. C'était plus lucratif et le secteur était en pleine expansion.

— D'accord, j'y reviendrai peut-être, si vous êtes d'accord. Mais d'abord, pouvez-vous me dire ce que vous avez trouvé lorsque vous êtes allé réparer l'installation de Terrence et Karen ?

— Des feuilles, des brindilles, toutes sortes de déchets coincés dans le conduit de sortie.

— Et il n'y a *aucune chance* que ça s'y soit retrouvé naturellement ?

— Ah, ça, non, impossible. Tout d'abord, le couvercle extérieur est conçu pour empêcher quoi que ce soit d'entrer ou de le bloquer. Il dépasse et comporte de nombreux points de sortie, donc on ne peut pas simplement enfoncer des feuilles à travers le filtre. Deuxièmement, tout était coincé au même endroit. Ça ne s'accumulerait pas comme ça. Quelqu'un a rassemblé tout ça et l'a placé là.

— Et vous pensez que c'était là depuis un certain temps ? demandé-je.

— C'était sec comme du papier, répond-il. Mais ça aurait pu être

humide quand ça a été enfoncé là-dedans. C'était… solidifié, en quelque sorte, si vous voyez ce que je veux dire. C'était là depuis très, très longtemps.

Je suis convaincue qu'il s'agissait de la première tentative d'assassinat de la famille.

— Alors, selon vous, comment est-ce arrivé là ?

— Quelqu'un a retiré le couvercle, a sorti le filtre et a poussé le tout à l'intérieur, peut-être à l'aide d'un manche à balai ou un truc du genre.

— Donc, selon vous, c'était un acte délibéré ?

— C'était absolument délibéré, j'en mettrais ma main au feu.

— Et ça n'aurait pas pu être, disons, une bêtise d'enfant ?

— Non. Je dirais que c'est Kareama qui a fait ça, et qu'il savait exactement ce qu'il faisait, réplique-t-il.

— Vous souvenez-vous d'un événement inhabituel, lors de l'installation du système ?

— Pas vraiment. C'est juste une belle maison, c'est tout. Il n'y en a pas beaucoup comme ça, dans le coin. C'était un gros travail d'installer les conduits d'aération dans toutes les pièces, mais comme tout est en bois, il y a suffisamment d'espace entre les niveaux pour les faire passer. C'était la plus grande maison que j'avais jamais vue. Je n'aimerais pas y vivre, aujourd'hui.

— Non, acquiescé-je.

— Je suis content de ma maison à la campagne. Ça me suffit, merci.

— Avez-vous parlé à la police ?

— Après les meurtres ?

— Non, après avoir découvert pour la chaudière.

— Oui, répond-il. Terrence a dû les informer de la découverte. Cookie, le flic local, est venu frapper à ma porte. Je lui ai raconté ce que j'avais trouvé.

— *Cookie* ?

— Adam Cooke. C'est le chef de la police de Cambridge.

— D'accord, et ça n'a rien donné ?

— Pas que je sache. J'ai débouché le tuyau, et tout est rentré dans l'ordre.

L'affaire était déjà classée. Pourquoi la police aurait-elle eu envie de la rouvrir ? Les policiers n'ont certainement pas envie de se pencher sur de vieilles affaires, ils ont déjà assez à faire.

— De quels outils aurait-on besoin pour bloquer ce conduit ?

— Eh bien, principalement une clé à molette. Si je me souviens bien, le couvercle est fixé par des boulons, donc il faudrait une clé ou une douille de la bonne taille. Ce n'est vraiment pas très compliqué.

Aucune compétence ni aucun outil particulier. Peut-être une simple recherche sur Google. Cela aurait pu être fait avec des objets trouvés dans la maison ou dans une boîte à outils dans le sous-sol.

Je continue à poser des questions à Andrew : sur Cambridge, sur les Primrose, sur ce qu'il savait de Bill. Au bout de quarante minutes, je pense avoir tiré tout ce qu'il savait sur la ville et de son côté, il doit retourner travailler.

Dean fait démarrer la voiture alors que je m'approche. La dernière chose que je souhaite, c'est passer le reste de la journée dans cet hôtel atroce.

— Vous voulez manger un morceau ? lui demandé-je en fermant la portière derrière moi.

— Manger un morceau ?

— Un repas au pub, peut-être ?

— Euh, fait-il. Ça va. Vous pouvez y aller. Je vais attendre.

— Non, répliqué-je. C'est moi qui invite. Allez, c'est le moins que je puisse faire.

— D'accord. *George Union* ?

— C'est quoi ?

— Près de votre hôtel, la vieille église avec les portes roses.

— C'est un pub ?

— Oui. Et une brasserie.

— Je devrais en profiter pour travailler un peu.

— Ça me va. Je prendrai mon livre.

George Union est à la fois très mignon et très grand. Comme un bébé éléphant. Il y a du lierre suspendu, des tables rustiques dans la grande cour, sous des volets à persiennes. La partie du pub située dans l'église est encore plus belle. À 14 heures un vendredi, il y a beaucoup de monde et je suppose que cela ne fera qu'augmenter à mesure que les employés de bureau quitteront leur travail. Je commande un *fish and chips*, Dean prend un steak et nous trouvons une table dans un coin. Il a cette timidité typique des Kiwis, bien qu'il soit sud-africain, mais une fois qu'il est à l'aise, il fait un compagnon chaleureux.

Dean prend une bière sans alcool avec son steak et je bois un verre de vin, tapotant sur mon clavier, remplissant le tableur partagé que nous utilisons toujours au début d'une affaire. Tout noter, c'est ma règle : on ne sait jamais quand un détail va devenir important, et trois paires d'yeux valent toujours mieux qu'une seule. C'est un bon fonctionnement, il ne nous a jamais déçus.

— Comment est le livre ? lui demandé-je en fermant mon ordinateur portable.

Il a terminé celui de Michael Robotham, et dévore maintenant un Val McDermid[45].

— Il est bien, répond-il. Vraiment bien, en fait.

Il le pose face vers le bas sur la table.

— Vous lisez beaucoup ?

— Je suppose que oui. J'ai plus de temps libre, par rapport à mon précédent métier.

— Avez-vous lu des livres d'*En-gai-oh* Marsh ?

Il rit.

— *Ngaio* Marsh ? Oui, j'en ai lu quelques-uns. Elle est criminellement

méconnue.

— Avez-vous lu *A Murder at Membrey Manor ?*

C'est le livre que Bill a évoqué dans son récit.

— C'est un classique, admet-il. Ce n'est pas son plus célèbre, mais je dirais que c'est l'un de ses meilleurs. La fin est très bien pensée.

— Que se passe-t-il ?

— Je ne voudrais pas vous gâcher le plaisir.

— Allez-y. Je ne le lirai probablement pas.

— Tous les membres d'une famille sont retrouvés poignardés. Seul le père survit. Dans un premier temps, les enquêteurs pensent que c'est le majordome qui a commis le crime, mais il s'avère que c'est le père.

Ça me semble terriblement familier.

— Le père s'est infligé une blessure non mortelle pour brouiller les pistes.

Coïncidence ou inspiration ?

— Hmm.

— Alors, avez-vous trouvé quelque chose pour votre podcast aujourd'hui ? demande-t-il.

— Oui.

Je ne devrais probablement pas vendre la mèche. Il sait que j'ai également rendu visite à un technicien gaz, et cela suffit amplement. Esteban m'avait prévenue. La dernière chose que je souhaite, c'est que mon scoop soit divulgué avant que j'aie eu l'occasion d'enregistrer le podcast.

— Donc, vous pensez que l'assassin n'est peut-être pas Bill Kareama ?

— Je ne veux pas trop spéculer. Je me contenterai de dire qu'il devient évident que la police a peut-être négligé certains éléments.

— Sinon, quand sera-t-il libéré ?

— Dans quelques années, réponds-je. Il pourrait bénéficier d'une libération conditionnelle dès maintenant, s'il reconnaissait sa

culpabilité. Mais s'il ne passe pas aux aveux, et que sa condamnation est un jour annulée, il aura également droit à une importante indemnisation .

— De combien ?

— Je dirais… plusieurs millions.

Dean semble pensif, des rides se creusent entre ses sourcils. Puis il rouvre son livre et continue à lire. Je ne peux m'empêcher de sourire. Le pub commence à se remplir, les tables autour de nous se couvrent. Tout près, un groupe de jeunes hommes consultent leur téléphone, tout en buvant leurs verres de bière fraîche.

Je remarque un groupe de femmes dans un coin, qui nous observent. Elles dégustent des cocktails aussi vite que le bar peut les préparer. On dirait le début d'un enterrement de vie de jeune fille, avec l'une des femmes portant un voile de mariée et une robe sexy rose.

Je me lève pour commander une autre tournée, du vin pour moi et une boisson non alcoolisée pour Dean. Il y a une file d'attente au bar, et quand je me retourne, je vois l'une des femmes de l'enterrement de vie de jeune fille près de Dean, en train de discuter. Ou… de flirter ? Elle est appuyée à notre table, le visage assez proche de celui de Dean. Quand je reviens avec nos boissons, elle semble me remarquer et me sourit en s'éloignant.

— Elle vous draguait ? le taquiné-je en la regardant s'éloigner.

— Je pense que c'est plutôt vous qui avez un fan-club, en fait.

Je me retourne et vois quelques femmes tournées dans notre direction. Elles ont la trentaine, sont pour la plupart blanches : elles correspondent exactement au profil type des amateurs de faits divers criminels. Je repense à l'article annonçant mon arrivée en ville pour enquêter sur les meurtres des Primrose. Esteban avait envoyé un communiqué de presse, pensant que cela aiderait à faire sortir les gens de leur réserve. Mais cela en a sans doute aussi froissé quelques-uns. Je sors mon carnet et vérifie ma liste d'entretiens. Je passe le reste de l'après-midi à rédiger les questions que je poserai demain à l'avocat.

— Je vais peut-être rentrer à pied à l'hôtel, dis-je après un moment, en avalant le reste de mon verre.

La version des faits de Bill occupe toutes mes pensées.

— Pas de problème, répond-il. Faites-moi savoir si vous avez besoin que je vous conduise quelque part, demain matin.

— Oui, je dois me rendre à l'aéroport d'Hamilton. Mon vol décolle à 9 heures.

— Je viendrai vous chercher à 7 h 30.

Une fois à l'hôtel, je m'allonge sur le lit. J'ai une heure avant notre visio quotidienne. Une heure ininterrompue pour me replonger dans l'esprit de Bill Kareama.

24.

Bill

Fleur a décidé que nous devrions cesser de coucher ensemble. C'était assez étrange de voir à quelle vitesse tout avait commencé, et à quel point cette flamme avait brûlé avec autant d'intensité avant de s'éteindre tout aussi soudainement. Environ une semaine après qu'elle a mis fin à nos rapports, nous étions tous les deux en train de boire un café dans le cottage, le matin.

« Tu veux des enfants ? » lui ai-je demandé.

Même si je ne voulais plus être avec elle, Fleur m'intriguait. Suivre les Primrose à l'autre bout du monde ne me semblait pas être une vie particulièrement intéressante.

« Non, a-t-elle répondu. Probablement jamais. Je vieillis. »

« Tu n'es pas trop vieille. »

« Je suppose que non. Et toi ? »

« Oh oui, ai-je répondu. Je veux une grande famille. Trois ou quatre enfants. »

« Je plains ta future femme. Et elle, alors ? Peut-être qu'elle voudra faire carrière. »

« Eh bien, j'espère qu'elle voudra la même chose que moi. »

« Tu n'as pas de sentiments pour moi, rassure-moi ? » m'a-t-elle demandé.

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire.

« Non, ne t'en fais pas pour ça. »

« Eh bien, moi non plus, donc ça va. Tu es un bon ami, mais rien de plus. »

« Je te considère comme une amie aussi, alors ne t'inquiète pas. »

« Bon garçon, a-t-elle souri. Je n'ai pas besoin de te le demander, mais tu n'as rien dit à propos de notre *situation*, n'est-ce pas ? »

« À la famille ? »

« À qui que ce soit. »

J'ai pensé à Tate. Que lui avais-je raconté ? Rien.

« Non. »

Nous avons été interrompus par un bruit sourd à la porte du cottage, qui s'est brusquement ouverte.

« Bill, a lancé Gwen. Que fais-tu ? »

J'ai levé ma tasse comme si cela allait de soi.

« Du café », ai-je dit.

J'ai regardé l'horloge du micro-ondes. Il était encore trop tôt pour préparer le petit-déjeuner.

« Voulez-vous que je vienne à la maison ? »

Elle a poussé un soupir.

« Eli va manquer le lycée pendant quelques jours. »

Elle a serré les mâchoires, semblant inhabituellement anxieuse.

« Elle est un peu malade, je vais aller faire des courses et je pensais que tu pourrais préparer une soupe minestrone ? »

« Bien sûr. »

« Bon, je vais acheter du bouillon et des ingrédients. Fleur, tu peux garder un œil sur elle ? »

« Qu'a-t-elle ? » a demandé Fleur.

« Qui sait ? Peut-être le mal du pays, peut-être un petit coup de fatigue. Elle n'est vraiment pas elle-même. »

* * *

J'ai vu Eli plus tard dans la journée, alors que je servais la soupe.

« Tu veux que je te l'apporte dans ta chambre ? lui ai-je demandé. Je peux te la mettre sur un plateau. »

Elle m'a regardé. De minuscules veines rouges formaient une toile d'araignée dans le blanc de ses yeux humides. Elle a baissé les yeux vers la soupe.

« Je n'ai pas faim. »

« D'accord, ai-je répondu. Bon, elle est là si tu veux. »

Pendant trois jours, elle est restée à la maison, sans presque rien manger. Fleur lui a tenu compagnie et, le troisième jour, Simon et Gwen se sont rendus au lycée dans l'après-midi, pour rencontrer le directeur.

Après leur retour, je les ai entendus parler à voix basse dans le bureau de Simon. Chet s'exerçait au piano et Gwen a élevé la voix à plusieurs reprises, mais je n'ai pas pu entendre ce qu'elle racontait.

Fleur est entrée dans la cuisine.

« Ils disent que quelqu'un du lycée laisse des mots à Eli », a-t-elle dit doucement.

La musique du piano s'est arrêtée.

« C'est pour ça qu'elle est triste ? »

Fleur a paru surprise.

« Bien sûr. C'est dégoûtant. »

« Oh, je veux dire… Quel genre de mots ? »

« Je ne sais pas ce qu'ils ont dit. Peut-être des menaces ? Du harcèlement ? »

Quelqu'un s'est éclairci la gorge, et nous nous sommes tous les deux retournés. Chet était là, mon skateboard à la main.

« Je peux l'utiliser, Bill ? »

« Bien sûr », ai-je répondu.

Une dizaine de minutes plus tard, Eli est descendue et a traversé la pièce sans dire un mot. Elle a pris un verre, l'a rempli d'eau, puis elle est repartie. Je pouvais voir ses côtes et sa colonne vertébrale, fines comme celles d'un oiseau, à travers son pyjama léger. Fleur l'a suivie.

J'ai continué ma journée. J'avais testé quelques recettes de pain,

pensant que ce serait sympa de faire des pains maison pour les déjeuners. Je ne maîtrisais pas encore tout à fait la technique. La demeure était calme, et pendant que je pétrissais la pâte, je regardais vers le jardin, où Tate déplaçait du paillis sous les arbres à l'aide d'un râteau. Il a levé les yeux vers la fenêtre d'Eli, puis son regard s'est posé sur moi. Je pouvais le sentir, un courant sous-jacent. Au cours de la semaine précédente, il était devenu distant. Plus de bières devant la maison. Quand il est entré pour aller aux toilettes, il s'est arrêté à la porte de la cuisine.

« Allez, le cuistot, a-t-il déclaré. Fais-moi un sandwich, avec supplément mayo. »

J'ai ri, mais Tate a à peine souri avant de continuer. J'ai jeté la pâte à la poubelle, elle n'était pas bonne, et j'ai sorti le pain du supermarché.

* * *

Plus tard dans la semaine, la tante de Gwen, Elizabeth, alias Lizzie, est arrivée avec une chevelure grisonnante et un collier de perles autour du cou. Elle était très élégante et semblait sympathique, d'après ce que je pouvais voir. Eli semblait beaucoup l'aimer, ce qui était bon signe.

Malgré sa visite, l'ambiance était toujours tendue à la maison. Selon Fleur, Simon avait fait pression sur l'école pour qu'elle prenne des mesures concernant ce qui était arrivé à Eli, et ils avaient même fait venir le proviseur à la maison pour en discuter.

J'étais moi aussi tendu, pas tant à cause de ce qui se passait dans la famille, même si j'étais désolé pour Eli, mais plutôt parce que j'étais constamment sur les nerfs à cause de Teimana. Je n'avais pas encore reçu de nouvelles de sa part, mais je savais que c'était une bombe à retardement. Il s'attendrait à ce que je tienne ma promesse, tôt ou tard. J'avais essayé d'envoyer des SMS et d'appeler Maia plusieurs fois, pensant que si je me réconciliais avec elle, Teimana laisserait peut-être tomber, mais j'avais abandonné quand je me suis aperçu qu'elle ne me

répondait plus. J'étais tellement stressé que j'en suis venu à toquer à la porte de Fleur à plusieurs reprises, en pleine nuit, mais elle m'a repoussé à chaque fois. Ce n'était pas agréable d'être rejeté de la sorte, surtout après ce qui s'était passé avec Maia. Je ne reprochais pas à Fleur ma rupture, mais elle en avait été le catalyseur.

La première nuit que Lizzie a passée ici, Chet avait également invité un ami. Le soleil n'était pas encore tout à fait couché, mais sous le couvert des pins, il faisait suffisamment sombre pour jouer à cache-cache avec une lampe torche. Chet et son ami, Marco, m'ont convaincu de sortir du cottage pour me joindre à eux. Une demi-heure à jouer avec eux ne ferait pas de mal. J'avais passé la journée à préparer un bœuf Wellington, avec une pâtisserie faite maison, à la demande de Gwen, et le four était en train de chauffer. J'avais quarante-cinq minutes avant de devoir l'enfourner. Cette semaine-là, j'avais prévu de préparer des repas encore plus travaillés que d'habitude : jarrets d'agneau cuits à feu doux, steaks, tourtes à la bière, et d'autres plats copieux typiquement britanniques.

En traversant le jardin avec la lampe torche, j'ai dirigé le faisceau lumineux vers les pins, scrutant les arbres. J'ai découvert Chet près de la clôture, et nous avons trouvé ensemble Marco. Puis, Chet a rapporté la lampe torche vers le pool house et s'est mis à compter. C'était mon tour de me cacher. J'ai choisi un coin sombre entre le buisson de mûres et la clôture en bois qui séparait le jardin de la pinède.

« Prêts ou pas, j'arrive ! » ai-je entendu Chet crier.

Au bout d'un moment, j'ai perçu d'autres voix provenant des pins qui bordaient la propriété.

« Je voulais venir depuis longtemps, mais j'ai eu beaucoup de mal à me libérer », a déclaré Lizzie.

J'ai entendu la voix de Gwen lui répondre, mais je n'ai pas bien compris ce qu'elle disait. Puis, j'ai perçu le rire cristallin de Lizzie.

« Et ton personnel, a-t-elle fait ensuite, en s'approchant de l'endroit où j'étais accroupi, hors de vue. Où l'as-tu trouvé ? »

« Principalement dans la région », a répliqué Gwen.

Un portail s'est ouvert dans un grincement, puis s'est refermé. La torche a balayé le buisson de mûres, alors je me suis enfoncé un peu plus dans les fourrés.

Une piqûre à l'arrière de mon bras – je me suis décalé pour échapper aux épines.

« Ça a été compliqué de trouver de bonnes personnes, mais nous les apprécions. Et Fleur nous a suivis. »

Des bavardages derrière moi. Chet avait retrouvé son ami et, maintenant, ils me cherchaient tous les deux.

« Oui, je me souviens de Fleur, reprend-elle. La fille au pair. Les enfants ne sont-ils pas un peu grands pour une fille au pair ? »

« Je ne pense pas. Simon pense que nous devrions la garder quelques années de plus. Chet est encore jeune, après tout, et c'est bien pour Eli d'avoir quelqu'un ici qui lui est familier. Notre nouveau jardinier, Tate, vient de chez nous. Son père était un ancien camarade d'université de Simon. »

« Ce chef… il semble un peu rude. »

Ma poitrine s'est remplie d'air creux, comme un ballon qui se gonfle.

« Maman, a fait Chet en sortant des pins, tu as vu Bill ? »

« Bill ? Non. J'imagine qu'il est dans la cuisine. »

« Il joue à cache-cache avec nous. »

Lizzie a émis un grognement.

« Oh, eh bien non, je ne l'ai pas vu. »

Chet et Marco ont repris leurs recherches.

« Je pensais que tu ferais plus attention aux personnes que tu laisses entrer chez toi, Gwen. Surtout avec cette histoire de harcèlement… Es-tu absolument certaine que c'est quelqu'un du lycée ? »

Je pouvais voir le dos de Lizzie, leurs deux silhouettes se découpant contre les lumières du grand manoir. Gwen avait la tête tournée vers le cottage.

« Nous avons examiné l'écriture, dit-elle. Nous avons pensé que ça pouvait être Bill au départ, oui. Mais ce n'est pas le cas. Ça doit être quelqu'un de son lycée. »

« Fais attention, d'accord ? Je préfère pécher par excès de prudence. Est-ce si difficile de trouver de bons chefs ? »

Les deux femmes ont continué à marcher vers la maison.

« Plus difficile que tu ne le penses », a rétorqué Gwen d'un ton sec.

Voilà la dernière chose que j'ai entendue avant de perdre le fil de la conversation.

J'ai expiré, étourdi. Pourquoi cette femme avait-elle un problème avec moi ? Nous n'avions jamais discuté. J'ai repensé aux heures que j'avais passées à perfectionner la pâtisserie ce jour-là, et j'ai senti la colère monter en moi.

Un instant plus tard, une lumière aveuglante a jailli.

« Trouvé ! »

Je suis sorti du buisson. Heureusement, Gwen et Lizzie étaient déjà rentrées dans la maison. Je savais que l'influence de Lizzie sur la famille était inestimable, et je ne voulais pas lui donner de raison supplémentaire de me détester. Après tout, Eli avait hérité de son prénom, mais Gwen avait raison. Les bons chefs privés étaient rares.

« Désolé, les garçons, je ferais mieux de retourner préparer le dîner », ai-je dit brusquement en me dirigeant vers la maison.

25.

Bill

« Ne t'en fais pas, m'a dit Fleur le lendemain matin, quand je lui ai rapporté ce que j'avais entendu Lizzie dire à Gwen. Elles se méfient de tout le monde parce qu'un psychopathe s'est introduit dans leur maison, à Londres. »

« Qui était-il ? »

« Qui ? »

« Le psychopathe. »

« Qui a dit que c'était un homme ? Seuls les hommes peuvent être dangereux, c'est ça ? »

« C'était une femme ? »

« Une dame d'un certain âge. Elle avait peut-être 40 ans. Son mari avait été tué dans l'accident de train. Elle s'était rendue à leur domicile de Kensington[46] avec un couteau, mais elle n'avait pas réussi à franchir le portail et la police avait été appelée. Ils avaient déménagé après ça, car ils pouvaient à peine vivre. Il suffisait qu'ils sortent chercher le journal pour que quelqu'un fasse une remarque. Tu peux t'imaginer être autant méprisé ? C'est peut-être pour ça qu'ils restent si souvent chez eux. Par habitude. Simon n'a pas tellement peur, je pense. Il voyage beaucoup, intervient dans des forums professionnels, se montre en public, mais Eli et Gwen, et peut-être Chet, ont toujours peur. Mais c'est naturel. Pourquoi n'auraient-ils pas peur ? »

Je n'ai pas pu cacher mon choc.

« Et tu n'as pas peur, toi ? »

« Je n'ai rien à craindre, a-t-elle déclaré. Je n'ai rien fait de mal. Je ne suis qu'une fille au pair. Qu'aurais-je pu faire pour empêcher ce qui s'est passé avec ce train ? »

Ce soir-là, j'ai préparé un copieux gigot d'agneau pour Lizzie. Le lendemain, ce fut un steak et une tourte à la bière. Je fis tout cela avec

le sourire. Je ne saurais dire si je l'ai convaincue ou non, mais à la fin de son séjour, j'avais toujours mon emploi.

* * *

Simon était parti pour deux nuits à Queenstown pour une conférence la semaine suivante et Lizzie était allée passer la nuit à Auckland, alors Gwen a décidé d'organiser un apéritif avec quelques-unes de ses amies, principalement les épouses des collègues de Simon venus d'Hamilton. Gwen était sortie cet après-midi-là pendant que je préparais les amuse-bouches : du brie frit enrobé de pâte à la bière avec une sauce aux canneberges, du ceviche[47] mariné aux agrumes, des huîtres, du houmous épicé, des gressins et du carpaccio de chevreuil – la recette phare de mon ancien patron. Elle voulait des hors-d'œuvre sophistiqués pour accompagner les bouteilles de Veuve Clicquot.

Dans la soirée, Fleur est arrivée alors que je mettais la touche finale aux apéritifs.

« Chic, a-t-elle commenté, tandis que je glissais ma lame dans le poisson et déposais les fines tranches dans un bol. On dirait que Gwen a dépensé beaucoup pour impressionner ces gens. »

« Oui, je suppose », ai-je répondu, concentré sur ma tâche.

« Tout ce champagne… » a-t-elle ajouté en regardant la caisse de bouteilles.

« Mmm », ai-je fait.

Je n'avais pas le temps de discuter, mais Fleur était clairement énervée.

« Ils n'ont aucune idée de la valeur de ces trucs, tu sais, a-t-elle grommelé, tandis que je coupais un autre filet. J'ai grandi dans la pauvreté, donc je sais. Ma mère tenait un magasin de laine, puis elle m'a eue, moi et mes deux frères, et elle a fermé boutique pour s'occuper de nous. Mon père était chauffeur routier. »

« La classe ouvrière, ai-je lancé, sans la regarder dans les yeux. Pas d'huîtres ni de caviar chez vous ? »

Elle s'est tournée vers moi et s'est adossée au banc à côté de moi.

« Non. Mon père passait de longues heures à parcourir le pays. Il dormait quand on était éveillés et avalait des analgésiques comme des bonbons. Il a pris sa retraite tôt. Enfin, je dis *pris sa retraite*, mais en réalité, il ne trouvait plus de travail, alors il a touché une pension. »

« Comment as-tu obtenu ce poste ? Dans une famille aussi chic ? » lui ai-je demandé, de plus en plus intéressé.

Elle ne m'avait jamais vraiment parlé de sa vie familiale, auparavant.

« J'ai postulé par l'intermédiaire d'une agence. J'avais de l'expérience et j'avais suivi toutes les formations nécessaires, m'a-t-elle répondu. Et eux, ils avaient déjà eu plusieurs nounous par le passé. Je suppose que j'ai mieux correspondu à leurs attentes. Mais ces gens étaient tellement différents de moi… C'est peut-être pour ça que je me suis toujours sentie un peu à part à Londres, avec toutes les autres familles du quartier des Primrose et leurs nounous formées à Norland[48]. J'étais plus jeune, aussi. »

« Pourquoi ont-ils eu autant de nounous ? »

« Simon », a-t-elle rétorqué.

Elle a souri.

« Il est difficile de travailler avec lui. Je pense que Gwen voulait aussi une véritable fille au pair française pour faire découvrir une autre culture aux enfants. Je parlais français à Eli et Chet, quand ils étaient petits. »

« Je comprends », ai-je lancé, surtout parce que je ne savais pas quoi dire d'autre.

« Vraiment ? » a-t-elle questionné, l'air impénétrable.

« Euh… » ai-je bégayé.

Mais Fleur m'a interrompu d'un grand éclat de rire.

« Oh, Bill, mon pauvre. Tu es si naïf, presque aussi couvé qu'eux. »

Elle a fait un signe de tête en direction du salon, où les invités de Gwen faisaient un peu de bruit.

Agacé, j'ai chargé les plateaux sur le chariot et quitté la cuisine. Je n'avais ni le temps ni la patience pour les jeux de Fleur, ce soir-là.

Alors que je servais les canapés, remplissais les verres et m'affairais en arrière-plan, je me suis dit que Fleur connaissait probablement presque tous les secrets de la famille. Elle aidait à servir les boissons ce soir-là, mais je me suis vite rendu compte qu'elle en profitait également pour se saouler, se faufilant dans la cuisine pour avaler des coupes de champagne. C'était étrange de sa part de se laisser aller de la sorte.

Plus tôt, Fleur avait éteint la pompe de la piscine et placé des bougies sur des plateaux pour les faire flotter à la surface. Maintenant que la lumière déclinait, elle a allumé les bougies sur leurs plateaux et les a poussées au loin. Elle est retournée dans le salon et a fait un signe de tête à Gwen, qui a conduit ses invités au bord de la piscine pour assister au coucher du soleil.

J'ai vérifié la nourriture, puis je les ai rejoints dans le jardin où ils étaient tous réunis.

« Tom m'a dit que Simon parlait de partir en vacances, dit l'une des femmes, qui était très séduisante. Quelque part sous les tropiques. »

« Aux Seychelles, peut-être, a acquiescé Gwen. S'il trouve le temps. Ce serait bien pour les enfants ; ils ont eu du mal à s'adapter. Mais je pense que ce serait aussi bien de retourner à Londres pour voir ma famille et nos vieux amis. »

« Les Seychelles ? »

« C'est un petit paradis ensoleillé », a répliqué Gwen.

« Je connais, a ajouté une autre. Le vol est trop long. Les Fidji me suffisent, si nous voulons aller dans les tropiques. »

« C'est une idée », a conclu Gwen.

Je me demandais si les amies de Gwen étaient au courant de la controverse à Londres. Elles devaient savoir qu'il avait été politicien,

mais quoi d'autre ?

« Alors, a déclaré Fleur en faisant le tour de la table pour remplir les verres, Simon est le patron de votre mari ? »

« Eh bien, oui, c'est exact », a rétorqué la jolie femme, l'air perplexe.

« Ah, je vois. Et aucune d'entre vous ne travaille, n'est-ce pas ? »

J'espérais être le seul à remarquer que ses paroles étaient déplacées, imprégnées d'alcool.

Quelques petits rires.

« Eh bien, nous avons toutes nos enfants et notre famille. »

« Ça fait donc de moi la seule femme qui travaille ici, je suppose. »

Je me suis approché de la table pour collecter les assiettes vides, quelque chose me poussant à intervenir.

« Au moins, je n'ai pas de famille à entretenir ! » s'est-elle écriée, comme ravie.

Quelques femmes ont ri poliment.

L'atmosphère était tendue. Le mépris de Fleur était de plus en plus palpable. Gwen s'est penchée et lui a touché la main. Un geste raide, mais elle me tournait le dos, je ne pouvais donc pas voir son expression.

« Quelqu'un veut-il se resservir ? » ai-je demandé, maladroitement.

Ma présence a eu l'effet d'une pierre tombant à la surface de l'eau, brisant la tension. Le groupe s'est tourné vers moi, les yeux brillants.

« Vous pourriez me convaincre de manger un peu plus de ce… comment appelez-vous ça, déjà ? »

« Le carpaccio ? »

« Oh, miam, moi aussi », a ajouté la jolie femme, en me regardant de haut en bas.

Quelques instants plus tard, la conversation était à nouveau animée et superficielle. Fleur a souri d'un air malicieux, sans dissimuler son flirt.

« Vous savez, il est très habile de ses mains », a-t-elle indiqué au groupe de femmes en me désignant.

Heureusement, elles ont toutes semblé ignorer cette remarque, sauf Gwen, qui a brusquement tourné la tête vers Fleur, s'est penchée vers elle et lui a murmuré quelque chose à l'oreille. Fleur s'est redressée, la bouche pincée. Elle s'est dirigée vers le cottage.

Gwen s'est ensuite tournée vers moi.

« Merci, Bill. Et s'il reste des huîtres, pourrais-tu les apporter ? »

« Bien sûr. »

« Les enfants ont-ils mangé ? »

« Des lasagnes végétariennes », ai-je répliqué.

Aucune de ces femmes n'avait les moyens de s'offrir un chef privé à plein temps, cela ne faisait aucun doute. Elles étaient impressionnées. De retour dans la cuisine, alors que j'ouvrais les dernières huîtres et préparais un peu plus de carpaccio, je pouvais encore les entendre.

« Où trouve-t-on un chef capable de préparer un carpaccio comme celui-là ? Nous en avons mangé en Italie il y a des années. C'est phénoménal. »

« Vous n'avez qu'à lui demander comment il fait. »

« Et il est agréable à regarder », a dit quelqu'un d'autre, comme si je ne pouvais pas l'entendre.

« Je ne savais pas que vous aviez cette… préférence. »

« Qu'est-ce que ça signifie ? » a demandé Gwen.

« Eh bien, tu as rencontré Harry, non ? Il est *blanc comme neige* », a-t-elle précisé.

Gwen a fait mine de ne pas l'entendre.

« Il a fait son apprentissage auprès d'un grand chef à Melbourne. Nous avons beaucoup de chance de l'avoir. »

« Eh bien, Tom est à au moins deux promotions d'être notre chef privé. »

Un murmure poli de rires étouffés. J'avais l'impression que Gwen était exclue de la plaisanterie, comme si elle était visée. J'imagine que Fleur s'était retirée au cottage pour dormir. Lorsque les femmes sont

parties, j'ai débarrassé les verres et les plats de la table et Gwen m'a aidé à nettoyer, insistant pour faire sa part. Elle s'agitait, rangeant, allant de pièce en pièce, changeant constamment de direction comme avant une tempête, lorsque le vent ne savait pas dans quelle direction souffler.

« Ce n'est pas le genre de femmes avec qui je m'entends, a-t-elle dit, surtout à elle-même. Je ne peux pas dire que je n'ai pas essayé, mais ce n'est vraiment pas le type de personnes avec qui je suis amie, en général. »

« Mmm », ai-je répondu, les mains plongées dans l'eau de vaisselle.

« La femme de ménage pourra finir la vaisselle quand elle viendra, demain. Pourquoi ne viendrais-tu pas t'asseoir avec moi ? »

Mais Shirley ne venait que dans l'après-midi. J'avais quand même besoin que la cuisine soit rangée pour le petit-déjeuner.

« Oh, ai-je dit. Euh, d'accord. Maintenant ? »

« Oui, viens. Tu peux changer tes vêtements de cuisinier, si tu veux. »

Je savais que c'était plus un ordre qu'une question, alors je suis allé au cottage pour enfiler une chemise propre et un jean. Mes vêtements les plus soignés. Je n'ai pas croisé Fleur. La porte de sa chambre était ouverte, mais elle n'était pas là.

De retour à l'intérieur, Gwen était assise dans le salon avec un verre de vin, un vinyle en train de tourner.

« Tu veux du vin ? a-t-elle proposé, avant de soupirer. Fleur empestait l'alcool. Qu'est-ce qui lui est passé par la tête ? »

« Je ne sais pas trop », ai-je répondu.

Elle a secoué la tête.

« Alors, vous deux… a-t-elle repris. Depuis combien de temps ça dure ? »

Je me suis contenté de hausser les épaules.

« Je ne… »

« Allons, c'est assez évident. »

« Oui, nous… Je suppose qu'on s'est fréquenté, mais ce n'est plus le

cas. Plus depuis plusieurs semaines. »

« Eh bien, je te conseille de ne pas le dire à Simon. »

Je ne savais pas quoi répondre.

« D'accord. Comme je l'ai dit, c'est fini maintenant. »

« Vous êtes tous les deux des adultes consentants. Vous faites bien ce que vous voulez. »

J'ai pris une petite gorgée de vin.

« Tu n'aimes pas le vin ? »

« Oh, si, il est très bon. »

« Que bois-tu ? De la bière ? »

« De la bière. Du whisky. »

« Du whisky ? » a-t-elle demandé, en haussant légèrement un sourcil.

Je voulais dire *du Jim Beam mélangé à du Coca*. Mais quand je l'ai vue poser son verre sur la table et se lever, j'ai compris qu'elle pensait que je parlais de scotch. Elle a traversé la pièce.

« Tourbé ? Non tourbé ? »

« Euh, peu importe », ai-je répliqué, car je n'avais aucune idée de la différence entre les deux.

« Il y a de tout ici. Je ne m'y connais pas beaucoup, mais je sais que celui-ci, a-t-elle confié en prenant la carafe sur l'étagère, est excellent. »

« Oh, non. Je ne peux pas… »

« Chut, savoure-le. »

Elle l'a apportée, attrapant un verre dans le buffet.

« S'il vous plaît, je n'ai pas besoin de… »

« Chut. Tu es en service, Bill. Et je te dis de boire un verre. »

Elle m'en a versé généreusement, sans me proposer ni glaçons, ni Coca, ni eau.

Elle a simplement posé le verre à côté de l'autre, rempli de vin. Je savais que cela signifiait qu'il ne fallait pas le mélanger, le diluer ou le refroidir.

J'ai saisi le verre de whisky, tandis qu'elle m'observait. Je l'ai porté à mon nez et j'ai senti un parfum puissant et enivrant. J'ai pris une gorgée, sans pouvoir m'empêcher de grimacer.

« Ouah, a-t-elle ri. Ce n'est pas la réaction à laquelle je m'attendais. »

« C'est fort. »

« Oui, c'est du whisky. »

« J'aime bien. Mais je n'étais pas prêt. »

C'était vrai. Peut-être que le fait de savoir que c'était cher le rendait meilleur, mais je n'avais jamais goûté quelque chose de semblable auparavant. C'était comme un gâteau de Noël sous forme liquide, avec une bonne dose de chaleur qui me réchauffait la poitrine.

« Tu devrais en profiter. Ce n'est pas donné, je le sais bien. »

Je me suis demandé ce que Teimana volerait, s'il venait dans cette maison. Une carafe remplie de whisky serait probablement la dernière chose sur sa liste. Comment quelqu'un pourrait-il connaître la valeur de tout cela ? Soudain, elle s'est levée, est retournée vers les whiskys, mais a plutôt regardé l'étagère remplie d'antiquités, de cygnes en céramique et d'une théière qui semblait indienne.

« Quelque chose ne va pas ? » ai-je questionné.

Elle s'est retournée vers moi, la bouche ouverte.

« Il manque quelque chose. »

« Qu'est-ce que c'est ? »

« Un peigne », a-t-elle rétorqué, plissant les yeux et scrutant la pièce comme si elle le cherchait.

« Quel genre de peigne ? »

« C'était un héritage familial. Mon arrière-grand-père a été l'un des premiers à visiter la Nouvelle-Zélande. Il l'a offert à sa femme, mon arrière-grand-mère. Il a une grande valeur sentimentale et financière. »

« Je suis sûr que vous allez le retrouver. »

Elle tremblait.

« Il se transmet depuis plus de cent ans. C'est juste… bon, c'est l'une de ces vieilles superstitions idiotes, mais c'est *notre* histoire. »

J'avais la gorge serrée.

Elle a poursuivi :

« Il se transmet de mère en fille, le jour de notre mariage. Il est censé nous protéger. Le peigne. »

J'ai pris une autre gorgée de whisky. Puis une autre. À chaque gorgée, il me semblait meilleur. Je voulais l'apprécier – c'était peut-être ça, le secret. Vouloir le goûter, rechercher les saveurs dans l'alcool. Et bientôt, je l'ai apprécié, et en peu de temps, il n'y en avait plus.

Gwen était restée silencieuse depuis qu'elle avait découvert la disparition du peigne. Elle tenait son verre de vin, mais elle ne l'a pas fini. Elle s'est contentée de le poser avant de se lever et se diriger vers les escaliers. Elle m'a touché l'épaule en passant.

« Je vais me coucher. »

Puis, elle est partie. J'ai entendu une porte s'ouvrir et se refermer à l'étage, puis la maison est redevenue silencieuse. Sachant que je n'aurai plus jamais l'occasion de refaire cela, je suis allé me servir un autre petit verre de whisky.

Quelqu'un a surgi dans le salon et j'ai failli sursauter.

C'était Eli.

Elle tenait son journal à la main.

« Depuis combien de temps es-tu là ? »

« Pas très longtemps, a-t-elle répondu, les yeux cernés. Je n'écoutais pas. »

« Je sais », ai-je répliqué, me demandant si elle était restée assez longtemps pour entendre ce qui avait été dit à propos de Fleur et moi.

Si c'était le cas, la moitié de la famille Primrose savait désormais que nous avions couché ensemble.

Merde.

Elle a quitté le salon et s'est mise à grimper les marches, son journal

serré contre sa poitrine. Je suis retourné dans la cuisine, j'ai avalé le reste de whisky dans mon verre et fini la vaisselle.

De retour au cottage, la porte de Fleur était fermée. Je me suis servi un verre d'eau et j'ai trouvé un Panadol à lui apporter, mais quand j'ai ouvert sa porte, j'ai trouvé sa chambre vide. Où était-elle ? Je suis sorti pour retourner à la piscine, où les bougies s'étaient éteintes depuis longtemps. J'ai vérifié les chaises longues au bord de la piscine, scruté le jardin au clair de lune. Une brume rampait à travers les paddocks. Il faisait déjà froid et il y aurait une couche de givre sur l'herbe le lendemain matin.

Je suis retourné à la maison, j'ai fouillé toutes les pièces du rez-de-chaussée.

Je ne la trouvais toujours pas.

J'ai regardé la télévision dans le chalet jusqu'à ce que les émissions s'arrêtent et qu'un vieux film commence. J'attendais simplement de m'endormir. Je me suis réveillé lorsque la porte s'est ouverte, surpris de voir Fleur. L'horloge du micro-ondes m'indiquait qu'il était déjà plus de 3 heures.

« Où étais-tu ? » lui ai-je demandé.

« Je suis allée me promener. »

« Où ça ? »

Elle était en colère contre Gwen, cela ne faisait aucun doute, mais personne ne l'avait vue depuis 21 heures.

« Je voulais juste quitter cet endroit pendant un moment, a-t-elle répondu. Parfois, je vais me promener la nuit. Tu n'as pas à te faire de souci. »

« Tu l'as embarrassée, ai-je dit. Et elle sait qu'on a couché ensemble, maintenant. Elle m'a prévenue de ne rien dire à Simon. »

Fleur a ri, puis elle s'est dirigée vers l'évier pour prendre un verre d'eau. Elle s'est tournée vers moi et en a bu une gorgée.

« Ils ne me licencieront pas. »

« Pourquoi ? »

« Parce qu'ils ne peuvent pas. »

Je l'ai regardée dans les yeux.

« Pourquoi ? »

« Parce que je sais dans quels placards sont cachés leurs squelettes. »

« La moitié de la maison est au courant pour nous. Gwen et Eli savent.

« Pauvre Eli, son petit cœur va être brisé. »

« Ce n'est pas une blague », ai-je lancé, d'une voix irritée.

Eli traversait une période difficile et Fleur semblait se réjouir de son malheur.

« Je ne plaisante pas. Cette fille a le béguin pour toi, mais on sait tous les deux que tu n'es pas doué pour comprendre ce genre de choses. »

J'ai soupiré.

« Bon, bonne nuit, a-t-elle repris. Tu ferais mieux d'aller te coucher, si tu ne veux pas rater le petit-déjeuner. »

Puis, elle a disparu dans sa chambre, fermant la porte derrière elle.

* * *

Le matin est arrivé, apportant avec lui trois gueules de bois. Une pour Fleur, qui a essayé de la chasser avec trois cafés noirs avant 9 heures du matin. Une pour Gwen, qui est descendue, l'air débraillée dans sa robe de chambre, et a picoré son toast avec de la confiture et un thé au lait. Et, enfin, une pour moi, même si je n'avais bu que deux verres de whisky et un peu de vin. Nous étions également tous les trois d'accord pour occulter les événements de la veille. Les gaffes de Fleur, ainsi que la conversation entre Gwen et moi dans le salon. Nous avons tous fait comme si de rien n'était. Chet, le seul à ne pas être au courant, est venu me donner un coup de poing dans le bras pendant que je servais le petit-déjeuner. C'était notre manière de nous saluer.

« Qu'est-ce que tu fais, mon pote ? » a-t-il demandé en me frappant le bras.

« Bonjour, mon grand », ai-je répondu en lui rendant son coup de poing, gentiment.

Eli était censée réviser pour ses examens de milieu d'année au lycée et a disparu dans sa chambre dès qu'elle a fini son petit-déjeuner, mais qui sait ce qu'elle y faisait vraiment. Je n'avais aucune raison d'aller la voir, je voulais toutefois lui expliquer la situation, ou au moins lui parler. Je ne savais pas exactement ce que je souhaitais, peut-être simplement soulager mon sentiment de culpabilité pressant. Alors, après avoir nettoyé, pendant que Fleur était dans le cottage et Gwen au téléphone dans le salon, j'ai grimpé les escaliers et frappé à la porte d'Eli.

« Maman ? » a-t-elle demandé.

« Euh, non, c'est moi. »

« Bill. »

J'ai entendu un grincement, comme celui d'une chaise de bureau qui tourne sur elle-même, puis des pas.

Elle a ouvert la porte.

« Oui ? »

« Je voulais juste éclaircir ce que tu as peut-être entendu hier soir. »

« Oh, a-t-elle répondu. *Ça.* Ne t'en fais pas. Pas besoin d'explications. »

« C'est juste que je ne veux pas que tu te fasses de fausses idées. »

« Non, non, a-t-elle répliqué, en se tortillant. Honnêtement… »

« On n'est pas en couple ou quoi que ce soit. »

« Je ne suis pas une enfant, a-t-elle soufflé. Je ne… Je m'en fiche, en fait. Ça ne me regarde pas. »

« D'accord, ai-je repris. Très bien. »

« Bill ? »

Je me suis retourné et j'ai vu Gwen au sommet de l'escalier.

« Que se passe-t-il ici ? »

« Il me demandait juste ce que je voulais pour le déjeuner, maman. Une salade serait parfaite, merci, Bill. »

« Bill, est intervenue Gwen. Ne la dérange pas, s'il te plaît. Eli a des examens dans quelques semaines. Allez, descends. »

Lizzie est revenue cet après-midi-là. Une fois de plus, j'ai entendu quelque chose que je n'aurais pas dû. Elles étaient assises dans le salon et Gwen lui a parlé de leur peigne qui avait disparu.

« Eh bien, je pense que c'est probablement le chef, a proposé Lizzie. Ça me semble évident, même si Simon voudra tous les interroger, j'en suis sûre. »

J'ai serré les poings et je suis parti avant d'en entendre davantage.

26.

Bill

J'ai ouvert la porte d'entrée du manoir Primrose, j'ai refermé mon parapluie trempé et je les ai tous retrouvés là, dans le hall, côte à côte, comme lors d'une séance d'identification policière : Tate, Shirley, Fleur. Tous ceux qui entraient et sortaient de la maison.

« Bill, viens ici », m'a dit Simon depuis l'endroit où il se tenait, à côté de Gwen.

J'étais sorti faire des courses.

« Dépose ça dans la cuisine, d'abord. »

« D'accord », ai-je répondu en retirant mes chaussures.

J'ai fait exactement ce qu'on m'a demandé et j'ai rejoint les trois autres.

« Maintenant, nous allons régler ça nous-mêmes, et peut-être que nous n'aurons pas à faire appel à la police. Si vous avouez, nous déciderons de la sanction appropriée, mais tant que nos biens nous seront restitués, vous ne serez pas poursuivis. »

Je l'ai observé, ses joues couvertes d'une barbe naissante, ses yeux durs et couleur silex.

« De quoi s'agit-il ? » a demandé Fleur, la seule à avoir le courage d'ouvrir la bouche.

« Il s'agit, a poursuivi Simon en insistant lourdement sur les mots, d'un héritage familial qui a disparu. Et quelqu'un ici l'a pris. »

J'ai sorti les mains de mes poches et les ai jointes derrière mon dos.

Ils ne peuvent pas le savoir, ai-je pensé. *D'autres personnes sont venues dans cette maison, y compris les femmes que Gwen a invitées.* Avais-je l'air coupable ? Pourquoi Simon me fixait-il du regard ?

« Alors, a-t-il repris, les yeux sautant d'une tête à l'autre, quelqu'un veut se dénoncer ? »

« Eh bien, ce n'est pas moi et j'ai du travail à faire, alors… » a déclaré

Tate.

Mais Simon s'est approché, dominant l'homme de toute sa hauteur. Tate avait une cicatrice à côté de la bouche et, quand il souriait, celle-ci traversait sa fossette gauche. Mais à ce moment-là, quand je me suis tourné vers lui, j'ai vu qu'elle était d'un rose vif. J'ai compris qu'il était terrifié par Simon. Peu importait que son père le connaisse.

« C'est à moi de trouver qui l'a dérobé, Tate. Pas à toi. Je suis désolé, mais c'est ainsi que ça doit se passer. »

« Quand a-t-il disparu ? » a demandé à nouveau Fleur.

« Eh bien, au cours de la semaine dernière. Nous nous souvenons tous les deux l'avoir vu vendredi dernier, dans le salon. »

Il s'est dirigé vers la porte du salon et l'a ouverte.

« Et on dirait bien que quelqu'un s'est également servi dans ma bouteille de whisky. »

Ses joues étaient écarlates, maintenant.

J'ai levé la main et son regard s'est posé sur moi.

« Toi ! » s'est-il écrié en s'avançant.

« Simon, l'a interrompu Gwen. Bill a bu un verre de ton whisky, oui. »

« Quoi ? »

« C'est moi qui lui en ai proposé. Il a tellement bien préparé le dîner et les canapés que j'ai voulu lui faire un petit plaisir. »

« Vraiment ? Un petit plaisir ? »

Il s'est redressé, le corps raide et tendu.

« Alors, qu'en as-tu pensé, Bill ? À la hauteur ? »

Il n'y avait aucune chaleur dans sa voix.

Je ne savais pas quoi répondre.

« Euh… »

« Eh bien ? »

« Euh, oui, dis-je. C'était, euh, très bon. »

Il a ri, mais cela n'a pas dissipé la tension. Au contraire, c'est comme

si elle venait de monter d'un cran.

« Tu as le palais fin. Je ne te pensais pas connaisseur. »

Puis, s'adressant à Gwen :

« Je ne savais pas qu'on donnait les meilleures bouteilles au personnel, Gwen. La prochaine fois, choisis-en une autre. »

Il a essayé de rire à nouveau, mais il était clair que cela l'avait déconcerté.

« S'il vole le whisky, a déclaré Tate, peut-être qu'il a pris le peigne ? »

Simon était complètement immobile, à l'exception du pouce de sa main droite, qui frottait la jointure de sa main gauche.

« Tate, est-ce que tu es sourd ? a-t-il lancé, sans quitter Gwen des yeux. Ma femme vient de dire qu'elle le lui avait donné. Il ne l'a pas volé. »

Il a alors posé son regard sur le visage de Tate.

« À moins que tu ne l'aies vu prendre le peigne, peut-être ? »

Je me suis retourné juste assez pour voir Tate. J'aurais pu le frapper pour avoir essayé de me jeter sous le bus comme ça. À ce moment-là, j'ai ressenti plus de pression que je n'en avais jamais ressenti dans une cuisine. Tout le monde semblait tendu, y compris Gwen, mais il était clair que Simon n'allait pas s'arrêter. C'était lui qui menait la danse.

Tate a secoué la tête.

« Non. D'accord. Shirley ? »

La petite femme de ménage a simplement secoué la tête, elle aussi.

« Fleur, Bill, l'un de vous a-t-il vu quelque chose ? »

Nous avons tous deux secoué la tête.

Personne n'allait lever la main et Simon n'avait aucune preuve dans un sens comme dans l'autre. Il voulait simplement nous forcer à avouer.

« Dans ce cas, et si nous fouillions vos affaires ? a-t-il décrété. Je me demande ce que nous pourrions y trouver. »

Fleur a de nouveau secoué la tête.

« Non, Simon. Ce serait une atteinte à notre vie privée. »

Un sentiment de soulagement m'a envahi. *Il ne peut pas fouiller nos chambres.*

Une expression d'agacement a traversé son visage.

« Eh bien, nous vivons tous ensemble, n'est-ce pas ? De quelle vie privée parles-tu ? »

« Bill et moi, oui, mais pas les autres, a-t-elle répliqué d'une petite voix. Et le cottage est *notre* espace. »

Simon a étudié mon visage.

« Quelqu'un a peut-être eu une motivation supplémentaire pour le prendre… Mais je vais essayer autre chose, puisque ça ne marche pas. Vous avez peut-être pensé que ça n'avait pas beaucoup d'importance pour nous, ou que vous aviez un droit, une raison de voler nos biens. Je vais donner une semaine au coupable pour le rendre. Remettez-le sur l'étagère là-bas. Pas de jeux ni de ruses. Si c'est ici… »

Il a regardé sa montre

« … jeudi prochain, disons à l'heure du déjeuner, alors nous n'irons pas plus loin. Nous n'essaierons même pas de découvrir qui l'a pris. Remettez-le à sa place, et tout ira bien. Sinon, il sera peut-être temps pour chacun de vous de commencer à chercher du travail ailleurs. »

Simon me soupçonnait. C'est lui qui l'a dit. *Quelqu'un aurait pu avoir une motivation supplémentaire.* Et il y avait le whisky. Il n'aimait pas ça.

« Alors, vous allez faire le ménage, c'est ça ? a demandé Tate. Vous allez tous nous virer ? »

« C'est ça, a répondu Simon. Et je vais le signaler à la police. À moins qu'il ne soit rendu, alors tout ira bien. »

Quand nous avons tous été congédiés, j'ai vu Lizzie assise à la table à manger. Elle nous a regardés passer, Fleur et moi. Le malaise dans mon estomac s'est aggravé quand, ce soir-là, j'ai trouvé une lettre pliée sur mon lit. Je l'ai ouverte et j'ai compris de qui elle venait.

Eli.

Mon cœur s'est serré.

Je ne vais pas prétendre me souvenir des détails exacts de la lettre, mais elle disait quelque chose comme ça :

Tu sais que je suis timide. Je ne peux pas te le dire en face parce que je suis encore un peu nerveuse en ta présence… même après tout ce temps. Je suis certes un peu plus jeune que toi, mais j'aurai bientôt 18 ans et mon père est juste trop protecteur. Je sais qu'il y a des raisons pour lesquelles rien ne pourra jamais se passer entre nous, mais je veux que tu saches que je t'aime bien. Je t'aime plus que j'ai aimé n'importe qui d'autre. J'ai essayé de rencontrer d'autres garçons de mon âge, par l'intermédiaire d'amis du lycée, mais j'ai toujours eu le béguin pour toi, Bill. Ça m'a fait mal d'apprendre que tu étais avec Fleur, j'ignore pourquoi. Je suppose que c'est parce qu'elle est très différente de moi, qu'elle est beaucoup plus âgée, et je pensais que peut-être une partie de moi voulait t'avoir pour moi seule. Tout ça ne mènera à rien, mais je souhaitais juste que tu le saches.

J'ai relu la note plusieurs fois, en pensant à quel point cela avait dû être difficile pour elle de l'écrire, mais aussi à quel point cela allait rendre les choses délicates. Elle se sentait seule. Et en toute honnêteté, moi aussi : Maia m'avait complètement ignoré, elle ne m'avait même pas envoyé de message depuis que Teimana était venu.

Mais Eli n'était pas la solution à ma solitude, c'était trop compliqué et cela revenait à jouer avec le feu. Fleur n'était pas la solution, non plus. D'une certaine manière, être avec elle ne faisait que me rendre plus seul. Je n'avais jamais vraiment été le genre de mec à avoir des relations sans attaches. J'ai fourré la lettre dans un tiroir de mon armoire et j'ai essayé de ne plus y penser. Je me suis dit que je pourrais peut-être faire comme si je ne l'avais jamais lue.

* * *

Tante Lizzie est partie deux jours plus tard. J'étais contente de la voir disparaître, mais Gwen avait l'air d'avoir envie de pleurer lorsqu'elle l'a serrée dans ses bras à la porte. Eli et Chet l'ont aussi enlacée très fort, et la jeune fille avait l'air complètement abattue.

« Soyez sages avec vos parents et je reviendrai bientôt », a promis Lizzie en pinçant les joues d'Eli.

Après cela, quand la jeune fille a traversé la cuisine pour rejoindre le jardin, elle n'a pas su me regarder dans les yeux. J'ai agi aussi normalement que possible. J'ai préparé le déjeuner, puis j'ai donné une leçon de skateboard à Chet, en prenant quelques bouffées de mon inhalateur pour calmer mon asthme. L'après-midi, nous avons joué aux échecs sur le banc de la cuisine. Chet avait décidé de m'apprendre à jouer, en échange des leçons de skate. J'étais nul, mais ça ne faisait rien ; Chet était un garçon gentil, et passer du temps avec lui me donnait parfois l'impression d'avoir un petit frère.

Au cours de la semaine que Simon nous a accordée pour rendre le peigne, j'ai remarqué quelque chose. Je l'ai dit à la police plus tard, mais avec le recul, j'aurais dû en parler à la famille quand il en était encore temps. J'ai aperçu Tate dans des endroits où il n'aurait pas dû se trouver. Tout d'abord, un soir, je l'ai vu sortir du cottage alors que je cuisinais. Il s'est faufilé sur le côté de la maison et a disparu avant que je puisse lui parler. Le deuxième endroit était le sous-sol. Il était seul là-bas et est remonté avec une boîte à outils à la main alors que je rentrais les courses de la voiture.

« *Billy boy* », m'a-t-il salué en me dépassant.

J'ai hoché la tête, et il a continué son chemin.

Il se présentait également à la maison à n'importe quelle heure, quand il ne travaillait pas. Un soir, tard, je l'ai trouvé à l'intérieur. Il était retourné chez lui depuis un moment, puis il était revenu, se tenant dans la cuisine, observant la cour.

« Il commence à faire froid », a-t-il dit avant de sourire.

27.

Sloane

Bon sang, c'est énorme.

Ce type, Tate, est sacrément louche. Puis, il y a tout le reste. La fin de la relation entre Fleur et Bill. Le comportement de Fleur. Le béguin de la fille des Primrose pour Bill… Je me demande si cela est allé plus loin. L'accusation a dépeint Bill comme un prédateur, mais ce récit montre qu'il est profondément mal à l'aise face à ce genre d'attention.

Même la femme de ménage, quelle était son histoire ? L'objet de famille volé… Eh bien, cela aurait pu être n'importe lequel d'entre eux, en réalité. Les suspects ne cessent de se multiplier. Il y a largement de quoi faire une série. Je ressens un fourmillement dans le ventre, celui que j'ai quand je sais que je suis sur une bonne piste.

Une *excellente* piste, même.

Je continue de penser que, si nous parvenons à découvrir qui a trafiqué le système de chauffage, nous trouverons probablement le meurtrier. Cela pourrait être Bill, bien sûr, et si c'était le cas, il serait logique de placer le détail concernant Tate dans le sous-sol dans son récit personnel, afin de diriger les regards sur lui. Mais comment Bill aurait-il pu savoir que le chauffage trafiqué serait découvert un jour ? Il a rédigé son récit des années après les meurtres, dans le cadre de sa thérapie avec TK, et personne n'était au courant du sabotage à l'époque – personne ne le savait même avant que je n'arrive. Bill ne comptait sûrement pas sur le fait que cet élément serait révélé dix-sept ans plus tard, si ? Non, il semble plus probable que Bill lui-même n'ait pas fait le lien, qu'il n'en savait rien. Sinon, ses avocats auraient pu soulever cette question lors de son procès, comme moyen de défense possible.

L'affaire impliquant Simon et la catastrophe ferroviaire est également bien plus importante que je ne le pensais. Elle n'a même pas été mentionnée lors du procès de Bill. En fait, je ne savais pas grand-chose de la carrière politique de Simon, si ce n'est qu'il avait été ministre au

Royaume-Uni. Une simple recherche Google – *catastrophe ferroviaire de Southgate* – donne des centaines de résultats, allant d'articles de presse et de rapports gouvernementaux à des blogs et d'innombrables images du carnage. Deux photos reviennent sans cesse. L'une montre les wagons du train, déraillés et tordus comme des tire-bouchons. L'autre montre l'une des victimes – un garçon, le bas du visage couvert de sang, hurlant tandis qu'une femme le tient dans ses bras.

Je suis certaine que nous pouvons produire un épisode sur l'accident ferroviaire de Southgate. Un épisode sur Tate. Un épisode sur Fleur. Un épisode sur le vol de l'héritage familial. Peut-être même un épisode sur les politiques de classe et les dynamiques raciales qui se jouaient sous le toit du manoir Primrose. Bill n'avait peut-être pas compris à l'époque pourquoi il était soupçonné, mais j'ai une hypothèse bien précise à ce sujet. Il est plus important que jamais que TK retrouve Elizabeth, et qu'il obtienne son avis sur la situation de la maison et ce qu'il s'y passait à l'époque.

Je me ressers un verre de vin et consulte mes e-mails. Puis je remarque du coin de l'œil une forme sur le tapis couleur boue, un carré blanc glissé sous ma porte, qui ne s'y trouvait pas quand je suis rentrée. Mon cœur s'emballe. Je l'attrape, le retourne. C'est une photo Polaroid d'une Holden Commodore blanche incendiée.

Est-ce la voiture qui a été vue la nuit des meurtres ?

Sous la photo, je vois les mots :

Rendez-vous au bord du lac Te Koo Utu à minuit pour connaître la vérité. Venez seule.

Il est presque minuit et je sais pertinemment que ce n'est jamais une bonne idée de rencontrer un inconnu seule la nuit, d'autant plus à l'étranger. J'envoie malgré tout un message à Dean ; c'est important, et je refuse de rater cette occasion. Je retiens mon souffle, et je vois trois points apparaître à l'écran. Est-ce que je lui en demande trop ? Il m'avait

affirmé être disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais le pensait-il vraiment ?

J'arrive. Donnez-moi 15 minutes.

Je fais une recherche rapide sur Google. Le lac Te Koo Utu est tout près, dans le parc pratiquement en face. Je me souviens l'avoir vu pendant la journée. Sur la carte, le lac est au milieu. Il fera nuit noire là-bas.

Pendant que j'attends Dean dehors sur le parking, les questions se bousculent dans ma tête. Comment ai-je pu manquer le mot glissé sous ma porte ? J'étais absorbée par l'histoire de Bill, mais quand même. Et qui a pu me laisser ce mot ? Comment m'a-t-on trouvée ? Le bar où nous étions tout à l'heure était rempli de clients, n'importe qui aurait pu me remarquer. Le groupe de filles, peut-être ?

Dean arrive à 23 h 55.

— C'est un endroit effrayant la nuit, dit-il, en descendant du véhicule. Vous avez bien fait de m'appeler.

C'est à quelques pas, nous n'avons même pas besoin de prendre la voiture. Nous traversons la route, dans le brouillard épais, marchons jusqu'au bout du pâté de maisons et arrivons au parc. Une croix lumineuse semble flotter dans le ciel nocturne, mais en nous approchant, je vois le poteau qui la soutient.

— On peut faire demi-tour.

— Non, réponds-je. Non, c'est important. La voiture…

Pus-je en dire plus ?

Nous empruntons une série de marches. Le chemin serpente, dans une descente qui nous mène finalement au bord du lac. Le silence est total : les lumières de la ville, les bruits de la circulation, toutes les marques de civilisation sont noyées dans l'obscurité et la brume.

— Bonjour ? hélé-je.

— Ça disait au bord du lac, non ?

— Oui.

— Ils pourraient vouloir dire plus loin. Avançons encore un peu.

J'ai du mal à mettre un pied devant l'autre.

Et si c'était un piège ? Et si quelqu'un m'avait amenée ici pour me faire du mal ? L'adrénaline parcourt mes veines et je sens mes muscles se tendre ; je pourrais m'effondrer ou soulever une voiture.

Dean ne dit rien ; peut-être a-t-il peur, lui aussi. Les arbres projettent une ombre noire, mais bientôt, des tables de pique-nique émergent du brouillard et je crois distinguer des silhouettes rassemblées autour d'elles dans l'obscurité. Mais il n'y a ni bruit ni mouvement. Il n'y a personne.

Je veux courir, faire volte-face et remonter la colline, sortir de ces ténèbres. Mais nous continuons à avancer prudemment. Nous marchons ensemble jusqu'au bout du parc.

— C'était peut-être une blague, fais-je.

— Peut-être, réplique-t-il.

Nous nous arrêtons un instant, attentifs.

— Y a-t-il un autre chemin pour rentrer ? demandé-je, la voix tremblante. Par la rue ? Je ne suis pas vraiment d'humeur à refaire le trajet.

— Par ici.

Dean me conduit vers une autre pente, plus dégagée et plus lumineuse cette fois.

Nous atteignons enfin la route et rebroussons chemin.

— Désolée, dis-je, une fois arrivés devant l'hôtel.

— Oh, non, ne vous excusez pas. Je suis content d'être venu. À demain matin.

— Merci.

Je retourne dans ma chambre, ouvre la porte et trouve un autre mot, griffonné cette fois sur un morceau de journal déchiré :

J’ai dit de venir seule. Demain, à la même heure. Dernière chance.

28.

TK

Le grondement des moteurs s'intensifie, l'avion tremble légèrement. J'attrape un Valium et l'avale. Je m'agrippe aux accoudoirs.

La femme âgée à côté de moi me jette un regard compatissant.

— Vous avez peur de l'avion ? me demande-t-elle.

— Si nous rencontrons la moindre turbulence, vous me retrouverez probablement recroquevillé sous mon siège comme un petit chien.

— Eh bien, je vais m'assurer que nous arriverons à bon port, répond-elle avec une telle conviction que je suis presque prêt à la croire. Ne vous en faites pas.

Je dors par intermittence pendant le vol, et entre deux, j'écoute des podcasts et regarde quelques films. Finalement, nous commençons à descendre à travers les nuages vers l'aéroport d'Heathrow. Je me prépare à l'atterrissage.

Le terminal est noir de monde. Je suis juste reconnaissant de n'avoir pris qu'un bagage à main. Les services d'immigration ne semblent pas convaincus qu'un homme de près de 40 ans puisse voyager seul à travers le monde pendant quelques jours avec seulement un petit sac de vêtements. Je fais donc l'objet d'une attention particulière dans une salle d'entretien, mais cela ne m'inquiète pas trop, car mon train pour Édimbourg ne part que dans quelques heures.

Je prends la ligne Elizabeth jusqu'à la gare de Paddington et trouve un *Pret A Manger*[49] à proximité pour faire le plein de caféine. Il est 4 heures en Nouvelle-Zélande et je sens mes paupières tomber, mais ce n'est pas la première fois que la caféine m'aide à traverser le brouillard de l'insomnie. Alors que je m'assois pour reprendre des forces, j'entends autour de moi le son familier d'une variété d'accents et de dialectes britanniques. Londres m'a manqué, ses habitants surtout – pas tant la nourriture ou le café. Les heures passent trop lentement tandis que je suis assis devant mon ordinateur portable, relisant les articles sur la

catastrophe ferroviaire de Southgate et parcourant les images. Le dernier SMS de Sloane me suggérait de me pencher à nouveau sur le sujet. Elle doit avoir une hypothèse, j'imagine, ou peut-être veut-elle simplement l'utiliser comme toile de fond pour le podcast. Je fais défiler plusieurs articles. Je peux imaginer la colère que les familles ont dû ressentir. Les échecs des politiciens touchent *toujours* de manière disproportionnée les classes populaires, les marginalisés et les défavorisés. Et ils s'en tirent toujours à bon compte.

Je scrute l'heure et me dirige vers le quai, où je dois encore attendre. Finalement, un train arrive, ralentit, s'arrête. Je trouve une place dans un wagon presque vide et nous partons aussitôt.

Dehors, les villes défilent, entrecoupées par la campagne verdoyante. Le balancement doux et rythmé me berce rapidement et, entre deux siestes, je vois la mer, un terrain de golf qui longe la côte. Nous ne sommes plus très loin. Je m'assoupis à nouveau et, lorsque je rouvre les yeux, nous arrivons à la gare d'Édimbourg.

Depuis la plateforme, je prends l'ascenseur et enfin, j'émerge au cœur de la ville. C'est un monde tout droit sorti d'un conte : des bâtiments en grès sale datant de l'époque des rois et des reines, une tour qui se dresse comme un poignard d'obsidienne pointé vers le ciel, un château qui surplombe la cité depuis sa colline. Ce voyage serait presque agréable s'il n'était pas accompagné de l'anxiété que me procure ma mission.

L'Airbnb que j'ai réservé en ligne se trouve dans la vieille ville, près du cabinet d'architecture de Harvey Bond, non loin de ce que je pense être son domicile. *Harvey Bond*, voilà un nom que vous ne trouverez dans aucun procès-verbal judiciaire ni sur aucun de ces forums morbides consacrés aux crimes réels en ligne. C'est pourtant ce nom qui m'a conduit ici, à l'autre bout de la planète. C'est le milieu de l'après-midi, mais je suis submergé par une fatigue soudaine.

Je ferme les stores, retire mes chaussures et m'allonge sur les couvertures.

La mâchoire sombre du sommeil m'engloutit tout entier.

29.

Bill

C'était jeudi. Simon n'était pas parti au bureau et son ultimatum allait expirer d'ici quelques heures, moment auquel il avait annoncé qu'il nous licencierait tous et ferait appel à la police. À l'approche de l'heure du déjeuner, Tate n'était toujours pas là.

Je suis retourné dans ma chambre, j'ai attrapé le sac avec lequel j'étais venu et j'y ai fourré tous mes vêtements.

Le téléphone du cottage a sonné. Fleur a répondu.

« Oui, l'ai-je entendue dire. D'accord, nous arrivons. »

Nous nous sommes alignés une fois de plus devant Simon, mais nous n'étions plus que trois cette fois-ci.

« Il semble, a dit Simon, que Tate ait disparu, et je présume que c'est également le cas du peigne. J'ai contacté la police et je suis sûr qu'ils le retrouveront, mais en attendant, je vous demande à tous de me prévenir si vous le voyez, que ce soit près de la maison ou en ville. »

Nous avons tous acquiescé. Il s'est éclairci la gorge. Son regard s'est posé sur moi pendant un instant.

« Très bien, retournez au travail. »

Fleur a quitté la pièce sans attendre. Je pouvais voir une lueur incandescente sur sa nuque, par ailleurs pâle.

Simon l'a suivie du regard pendant un moment avant de se tourner vers Shirley et moi.

« Allez, allez. »

« Je vais enfiler ma tenue », ai-je déclaré en suivant Fleur jusqu'au cottage.

Contrairement à moi, elle n'avait pas fait ses valises. Elle devait savoir que Simon ne nous licencierait pas tous, que ce n'était qu'un bluff. Mais la complicité que nous avions établie s'était évaporée dès que le peigne avait disparu ; nos plaisanteries avaient cessé et Fleur était

devenue une autre femme. Calme, plus sérieuse. Il y avait eu plusieurs autres nuits où elle n'était rentrée au cottage que tard, se faufilant à l'aube.

« Alors, qu'est-ce que tu en as fait ? » m'a-t-elle demandé, les yeux humides.

« Le peigne ? ai-je répondu. Pourquoi je l'aurais volé ? »

Elle a soupiré, puis secoué la tête.

« Je ne suis pas idiote. Ce n'est évidemment pas Tate qui l'a piqué. »

Elle a pris une profonde inspiration.

« Ils ne t'auraient pas licencié, de toute manière. Gwen aurait compris, mais tu as été trop lâche pour avouer. »

« Que se passe-t-il, Fleur ? Tu as changé. Tu es différente depuis quelques semaines. »

« Je ne vois pas ce que tu racontes. Peut-être que tu ne me connaissais pas avant. Maintenant, si. »

« Ils n'apprécieraient pas que tu agisses en cachette », ai-je répliqué, lui renvoyant le conseil qu'elle m'avait fait quelques mois plus tôt, lorsque Maia était venue me rendre visite.

« Je me fiche de ce qu'ils pensent. »

« Tu ne les aimes pas ? lui ai-je demandé. Vraiment ? »

« Parce que toi, tu les aimes ? Peut-être que tu te le caches, mais ça bouillonne en toi, chaque fois qu'ils te traitent avec condescendance, te donnent des ordres, prononcent mal ton nom de famille et manquent de respect à ta culture. Si tu ne ressens pas de rage maintenant, ça finira par arriver. Après tout, nous faisons tous des choses étranges pour de l'argent. »

« C'est un travail. Personne n'aime son patron. »

Elle a secoué la tête.

« Tu avais tellement de potentiel, Bill. Tu me trouves peut-être différente, mais je te trouve changé aussi. »

Ça m'a blessé. J'ai senti la colère monter, mais le téléphone a sonné

avant que je puisse répondre. J'ai tendu la main pour décrocher.

Sans perdre une seconde, Fleur a répété d'un ton lent et sarcastique :

« Allez, allez. »

Je lui ai lancé un regard noir et j'ai pris le combiné.

C'était Gwen, qui voulait que nous rentrions à la maison. Je me suis rendu dans ma chambre pour enfiler rapidement ma tenue de chef.

De retour à la maison, Simon était calme, assis sur un banc à côté de Chet au piano. Il jouait à une extrémité tandis que Chet jouait à l'autre. Gwen les observait avec un sourire tandis qu'Eli était assise avec son nouvel iPod et ses écouteurs, lisant ses notes pour un examen à venir. Tout semblait parfaitement normal. J'ai commencé à débarrasser les verres, les tasses et bols du petit-déjeuner et à les empiler sur le chariot pour les rapporter à la cuisine.

Quand Fleur est réapparue à la maison, elle avait les lèvres peintes en rouge et les yeux brillants, rayonnante de joie. Elle est allée à la buanderie et en est revenue avec un panier rempli de linge, qu'elle a commencé à plier, les yeux rivés sur la nuque de Simon, assis au piano. À ce moment-là, j'étais avec Gwen, je lui présentais le menu de la semaine et je dressais ma liste de courses à l'aide d'un crayon et d'un bloc-notes.

« Bill, a fait Gwen, je voulais te dire quelque chose. Nous allons recevoir des invités importants venus du Royaume-Uni. »

Toujours des gens *importants*.

« Je veux m'assurer que nous leur préparons un festin digne de ce nom. »

« Très bien, ai-je répondu. Quand ? »

« Dans quelques semaines, à la fin du mois. Je te tiendrai au courant à l'approche de la date, mais tu devrais peut-être commencer à réfléchir à ce que tu vas cuisiner. Fais quelques essais si nécessaire. »

« Bien sûr. »

Et qu'auriez-vous fait si Simon m'avait licencié ?

Mais intérieurement, je me suis détendu. Malgré la froideur de Fleur, ce moment m'a semblé être un tournant, la maison revenant à la normale après la période chaotique où Tate était là. Le soleil brillait à travers les fenêtres – nous étions en pleine période de chaleur, la dernière avant l'arrivée de l'hiver, et une mélodie enjouée s'échappait du piano. Simon s'est alors mis à chanter. Je pouvais l'entendre depuis la cuisine. Sa voix m'a vraiment surpris, et lorsque Chet s'est joint à lui, cela a été un moment d'une réelle beauté. À la fin de la chanson, j'ai entendu des applaudissements.

« Bravo », a félicité Gwen.

« Continue à t'entraîner, a dit Simon à Chet. Tu as raté le *mi* plusieurs fois, dans les arpèges, mais tu t'améliores. »

* * *

Gwen est entrée dans la cuisine, plus tard dans la journée.

« Pour ce dîner, j'ai réfléchi. J'aimerais apporter une touche locale, mettre en valeur la cuisine néo-zélandaise. »

« Je pourrais utiliser des produits locaux, un bon plat de fruits de mer, lui ai-je proposé, en cherchant une idée. Un ceviche de *kingfish* avec des *okonomiyaki*[50] de *kūmara* grillés. Et une terrine de kiwi en dessert. »

« Et ce dessert que tu as préparé la semaine dernière, qui ressemblait à une grande meringue ? »

« Une pavlova[51] ? »

« Oui, une pavlova. C'est un dessert néo-zélandais ? »

« Oui. »

« Ça sonne russe ou balte, a commenté Simon, qui arrivait du salon. *Pavlova*. J'aurais pensé qu'un plat néo-zélandais authentique aurait un nom comme *ruarangawhakeapoopataha*. »

Gwen a ricané. J'ai essayé de sourire, mais mes joues étaient crispées.

Les mots de Fleur me sont revenus à l'esprit.

Chaque fois qu'ils manquent de respect à ta culture.

« Non, ai-je dit, en forçant un petit rire. Qui sait d'où vient ce nom ? »

« Eh bien, que ce soit russe ou néo-zélandais, je pense qu'une pavlova serait parfaite pour le dessert. Et peut-être aussi quelques entrées. »

J'ai songé à Eli.

« Peut-être une entrée végétarienne ? »

« Non, Eli peut s'en passer, a-t-elle décrété. On pourrait partir sur… des coquilles Saint-Jacques enrobées de prosciutto, par exemple. »

« Bien sûr. Autre chose ? »

« Non, nous en discuterons à l'approche du jour J. Un ancien collègue de Simon à Londres sera là avec sa femme, m'a-t-elle informé. Nous aurons également la visite de la haute-commissaire britannique en Nouvelle-Zélande. Elle nous a beaucoup aidés à notre arrivée. Elle viendra de Wellington. Et nous ajouterons peut-être quelques personnes supplémentaires pour compléter le groupe. Je n'ai pas encore pris ma décision. »

Je ne savais pas ce qu'était un *haut-commissaire*, mais cela semblait important.

« Pas de problème. Je me procurerai les ingrédients frais le matin même de leur arrivée. »

Ce soir-là, j'ai envoyé un message à Mooks, qui était un pêcheur passionné. S'il pouvait me procurer du thazard ou du vivaneau pour le lendemain matin, ce serait encore plus frais.

Il m'a répondu immédiatement :

Pas de souci, mon neveu. Ça devrait aller, rappelle-le-moi quelques jours avant, je sortirai en bateau le matin et tu pourras venir me voir l'après-midi.

J'avais l'eau à la bouche rien qu'en pensant au repas que j'allais

préparer. J'étais allongé dans mon lit, passant en revue les différentes options de menu, les sauces, les accompagnements, jusqu'à la présentation.

J'allais en faire un repas mémorable.

Bill

« *Kia Ora*, mon neveu », a fait la voix de Mooks au bout du fil.

Même les meilleurs pêcheurs rentraient parfois bredouilles, et j'avais prévu un plan B au cas où. Mais tous mes doutes se sont envolés lorsqu'il m'a dit :

« On a passé une bonne matinée. On a pêché assez de vivaneaux pour nourrir toute la *whānau*[52], et j'ai récupéré un haku chez un copain à Maketū[53] en rentrant ce matin. »

« Du *kingfish* frais ? » ai-je demandé.

« Pêché ce matin même ! »

J'ai poussé un soupir de soulagement.

« À quelle heure dois-je te retrouver ? »

« Il est quelle heure ? 8 heures ? J'ai du travail à l'école à 10 heures, donc n'importe quand avant cette heure-là, a-t-il répondu. Ou cet après-midi. »

« J'arrive tout de suite. »

J'ai pris deux billets de 50 dollars et j'ai noté *100 dollars – poisson frais* dans le carnet que je tenais pour Gwen. C'était bien sûr au-dessus du prix du marché, mais Mooks l'avait mérité.

Après avoir débarrassé le petit-déjeuner, j'ai sauté dans la Range Rover pour aller retrouver Mooks devant le lycée. Il était vêtu de sa salopette et avait l'air aussi fatigué qu'un vieux bouledogue.

Il m'a serré la main, puis s'est dirigé vers le coffre de sa voiture.

« Tu prépares un sacré repas, hein ? »

« Ils ont des invités, ai-je répondu. Des invités importants. »

En comptant la famille, je cuisinais pour huit personnes.

Il a haussé ses sourcils noirs.

« Importants, hein ? J'espère qu'ils prennent soin de toi, que tu es

bien payé. »

« Oui, tout va bien, mon oncle. »

« N'oublie pas ton *kaupapa*[54], mon garçon. »

J'ai croisé son regard sérieux.

« Je comprends, mon oncle. Mais ne t'en fais pas. Ce n'est que du *mahi*[55]. »

Il a sorti une glacière de son coffre et me l'a tendue. Je lui ai donné l'argent. Il a essayé de me rendre l'un des billets de 50 dollars.

« Non, c'est leur argent. »

« C'est *ton* argent, mon garçon. Ils n'ont pas besoin de le savoir. 100 dollars, c'est trop. »

« Prends-le, mon oncle », ai-je insisté en repoussant la liasse.

Il l'a pliée et l'a glissée dans la poche de sa salopette.

« Il y a aussi quelques kina, là-dedans. »

« Frais ? »

« Tout frais. »

« Super, ai-je souri, imaginant déjà comment je pourrais les intégrer au repas. Dans leur coquille ? »

« Oui, a-t-il répliqué. Trois. »

J'ai sifflé.

« Eh bien, s'ils ne les mangent pas, je le ferai. »

« Je te les ai apportés, mon neveu, a-t-il ajouté. Tu ferais mieux de te mettre au travail. »

Il a fermé le coffre de sa vieille Toyota.

« Avant de partir, ai-je déclaré en fouillant dans la poche de mon manteau, j'aimerais que tu m'aides pour quelque chose. »

J'ai sorti un vieux tee-shirt et l'ai mis dans le coffre. À l'intérieur, j'avais enveloppé le peigne en os sculpté. Je l'ai déplié et Mooks s'est penché pour mieux l'observer.

« Qu'est-ce que c'est ? »

« Je ne sais pas à qui il appartient, mais ce n'est pas à eux », ai-je rétorqué.

Il s'est contenté d'acquiescer et de l'envelopper.

« Je m'en occupe. »

Puis, il s'est dirigé vers les grilles du lycée.

Sur le chemin du retour, j'ai acheté le reste des ingrédients, principalement dans la petite épicerie bio qu'ils aimaient à Hamilton. J'avais été absent toute la matinée et, à mon retour, j'ai préparé rapidement des macaronis au fromage pour le déjeuner familial. Simon était sorti toute la journée et Gwen est partie en ville avec Eli dans l'après-midi.

Shirley est venue et a passé quelques heures à faire le ménage : elle a astiqué l'argenterie, dépoussiéré toute la maison et dressé la table avec une nappe blanche amidonnée et des bougies. Tout était impeccablement disposé. Un nouveau jardinier était arrivé tôt ce matin-là, pas un employé à temps plein comme Tate, mais un paysagiste chargé de tout remettre en état. Je pouvais le voir dans le jardin, en train de travailler.

J'ai découvert plus tard que Shirley avait même nettoyé le cottage. Nos lits étaient fraîchement faits, les fenêtres nettoyées à l'intérieur et à l'extérieur. Elle avait dû travailler toute la matinée et une grande partie de l'après-midi.

Gwen et Eli sont revenues avec les cheveux coiffés, les bras chargés de sacs de courses. Gwen a inspecté la maison et le jardin avant d'entrer pour vérifier mes progrès dans la cuisine. Satisfaite, elle s'est finalement retirée à l'étage.

Au bout d'un moment, Simon est venu dans la cuisine pour évaluer la situation et observer que tout était prêt. Il portait un élégant costume de soirée, un pantalon ajusté à sa taille fine, les cheveux bruns bien coiffés et le visage rasé de près. Il m'a regardé longuement et intensément.

« Nous devons parler de quelque chose, a-t-il indiqué. Mais ça peut attendre après ce soir. Pour le moment, assure-toi simplement que tout

est parfait. »

« Bien sûr », ai-je répliqué, avec un nœud d'inquiétude dans la poitrine.

J'ai fini de tout préparer, mon esprit plongé dans la cuisine. Gwen est rapidement apparue, portant des boucles d'oreilles en or, un fin collier de perles et une élégante robe noire. Fleur et elle ont mis la table – ou plutôt, Fleur la mettait, tandis que Gwen la suivait partout, apportant de petites modifications. Elles avaient aligné quatre bouteilles de Bollinger comme des soldats dans le réfrigérateur, avec une bouteille de vermouth et des verres à martini dans le congélateur. Un barman et une serveuse, engagés pour la soirée, sont arrivés. Ils étaient tous deux vêtus de noir, avec des bretelles blanches et des tabliers blancs amidonnés. Simon leur donnait des instructions dans la salle à manger lorsque Fleur est venue dans la cuisine.

« Les premiers invités sont là, a-t-elle dit, doucement. Ils sont dans une Rolls-Royce. Elle est magnifique, cette femme. Bien plus jeune que lui. »

Elle servait les boissons pour leur souhaiter la bienvenue, deux coupes de champagne. La serveuse est venue les récupérer. Bientôt, j'ai pu entendre le murmure des conversations et la musique qui jouait sur le tourne-disque. Un léger jazz d'ambiance. Un deuxième couple est arrivé.

La discussion était animée – comme de vieilles connaissances qui se retrouvaient –, j'entendais Simon rire de bon cœur. J'étais concentré sur ma tâche, mais je ne pouvais m'empêcher d'écouter, captant des bribes de conversation ici et là.

« Les colonies ne t'ont pas trop changé, mon vieux ? » a fait une voix grave.

« C'est un peu comme la campagne chez nous, ça me rappelle nos week-ends dans le Dorset. »

Les autres invités sont arrivés. Après les avoir fait entrer, Fleur est restée principalement dans la cuisine avec moi : lors d'une soirée comme

celle-ci, il était clair que nous n'étions pas de la fête. Mais je savais que, malgré ses remarques, Fleur aimait jouer les spectatrices avec moi. Il y avait en elle une légèreté que je n'avais pas vue depuis des semaines. Les verres ont tinté et j'ai distribué les canapés. Huîtres, ceviche, crevettes et la star du spectacle : des kina frais, semblables à de minuscules langues couleur mangue, servis avec des fourchettes à huîtres sur du caviar, dans leurs coquilles noires épineuses d'origine. Les couleurs contrastaient magnifiquement et la présentation était saisissante.

« Ce poisson est divin ! » a déclaré l'une des femmes.

Un murmure général d'approbation s'est élevé.

« Moins que cette horrible chose orange », a déclaré une autre voix.

Rires. J'ai senti mon visage s'empourprer.

« Goûte-le, a insisté Gwen. Je l'ai apprécié. »

« Ne le recrachez pas ! » a renchéri une voix masculine.

Ils ont hurlé de rire.

« C'est un plat local très apprécié, le kina, a indiqué Gwen, répétant les informations que je leur avais données plus tôt en passant en revue le menu. C'est un mets très délicat. »

« *Kina* ? a demandé une autre voix. Non, c'est un oursin. Japonais, je crois. Je suis surpris que quelqu'un puisse le considérer comme comestible. C'est horrible. On dirait une mauvaise huître. »

« Oui, les Japonais en mangent, mais ils mangent tout ce qui vient de la mer. »

« Si tu le retires, tu peux au moins récupérer le caviar. »

La sueur coulait sur mon front alors que je finissais de garnir les assiettes. J'essayais de faire abstraction des voix, mais je n'y arrivais pas. Je pensais à Mooks et à son amour pour le kina. J'avais l'eau à la bouche pendant que je les préparais, et maintenant ils allaient revenir en cuisine à moitié mangés, recrachés.

Chacun ses goûts, me suis-je rappelé. *Tout le monde ne peut pas aimer tout ce que je cuisine.*

« Et toi, Simon, a fait Gwen. Qu'en dis-tu ? C'est bon, non ? »

« Je t'aime, Gwen. Mais ne faisons pas semblant que c'est bon. Si c'est *ça*, la cuisine néo-zélandaise, je pense qu'on devrait réserver des billets retour. »

Cela a provoqué le plus grand éclat de rire de tous. J'ai planté mon couteau dans une carotte, encore et encore, tranchant la chair orange du légume jusqu'à ce qu'il s'enfonce dans l'extrémité de mon pouce. Une goutte de sang, rouge vif, a perlé contre la lame.

« Gwen, pourquoi ne nous montres-tu pas le jardin ? Avant que la lumière ne disparaisse. »

« Par ici. »

J'ai reconnu la voix de Gwen, polie comme toujours.

« Ce n'est pas comparable à ce que nous avions dans la maison du Dorset, je le sais bien, mais nous faisons de notre mieux avec ce que nous avons. »

« Je suis sûre que c'est charmant. »

« Eh bien, si vous aviez rencontré le premier jardinier, vous comprendriez. J'aurais dû m'en douter en entendant son nom », a lancé Simon, d'une voix tonitruante.

« Comment s'appelait ce type ? »

« *Mooks* », a répliqué Simon d'un ton moqueur.

Ils ont tous éclaté de rire à nouveau.

« On dirait quelque chose tiré de *Sesame Street*. »

« Ça aurait pu être une marionnette, crois-moi. J'ai dû le licencier au final, il avait trop taillé les roses. C'était encore un des projets caritatifs de Gwen. »

Encore des rires.

C'est Mooks qui avait pêché ce poisson qu'ils aimaient tant, qui leur avait offert le fruit de son labeur et de sa générosité. À ce moment-là, j'ai détesté Simon. J'ai senti la sueur se former dans le col de ma chemise.

« Il est important de donner une chance à tout le monde, Simon. »

« En effet, a-t-il acquiescé. Je demande simplement de la compétence. Noir, blanc, jaune. Je veux juste quelqu'un qui soit capable de faire le travail. »

Bill

Ils se sont ensuite mis à parcourir le jardin, une coupe de champagne à la main. Les femmes dans leurs robes, leurs fourrures sur les épaules, des rangées de perles soigneusement enfilées autour de leurs cous pâles. Les hommes en smoking, avec leurs vestes et pantalons noirs caricaturaux, semblables à ceux des pingouins. Les invités étaient exactement comme je les avais imaginés depuis la cuisine, confirmant ce que je soupçonnais à propos de ces gens et de leur train de vie.

Les deux hommes étaient plus âgés que Simon, l'un aux cheveux gris et l'autre avec une mèche de cheveux noirs clairsemés peignée vers l'arrière sur son crâne autrement chauve. L'une des femmes était plus jeune et belle, comme l'avait dit Fleur, mais elle était maigre comme un clou, avec des joues anguleuses et un regard endormi et terne. L'autre semblait avoir environ l'âge de Gwen, la quarantaine, mais sans les traits saillants de son hôte. Elles traversèrent les jardins et revinrent en longeant la piscine. Gwen leur montrait des choses au fur et à mesure, et le groupe s'arrêtait, la tête penchée en signe d'admiration.

« Très snob, non ? a déclaré Fleur, portant un plateau de coquilles d'huîtres provenant de la salle à manger. Je pensais qu'on avait laissé tout ça à Londres. »

Elle s'est versé un petit verre de champagne et l'a bu d'un trait.

« La nuit va être longue pour nous. Ça sera peut-être fini à 21 heures, mais ça va nous paraître une éternité. »

Quand ils sont revenus à l'intérieur, j'ai servi une autre tournée d'amuse-bouches avant de commencer à préparer les filets de vivaneau pour le plat principal. Il y avait quatre vivaneaux au total, ce qui était largement suffisant – un filet par personne. J'avais nettoyé et écaillé les filets, cet après-midi-là. La soupe de poisson mijotait sur la cuisinière et le pain à l'ail fait maison était dans le four.

Quelques minutes plus tard, j'ai entendu des cris et des voix s'élever,

signe qu'Eli et Chet avaient rejoint le groupe pour le dîner. Leur arrivée m'a indiqué qu'il était temps de commencer à servir le repas.

Même si j'avais tout sous contrôle, l'anxiété me serrait les tripes et me donnait l'impression d'avoir la gorge pleine de coton. *Et si le poisson était trop sec ? Et si la soupe était trop assaisonnée ? Et de quoi Simon voulait-il me parler plus tard ?*

Au moment opportun, la serveuse, une jeune femme aux cheveux bruns, est apparue dans l'embrasure de la porte, et le chef en moi a pris le dessus. J'ai dressé les assiettes, assaisonné, garni, essuyé. J'ai coupé le pain, lui donnant un aspect artisanal. La soupe était prête à être servie. Le chariot a disparu derrière la porte, et je me suis penché en arrière en poussant un soupir de soulagement. Fleur m'a adressé un petit sourire.

Entre la soupe et le plat principal, Simon est venu dans la cuisine.

« Bill, a-t-il déclaré. Excellent travail ici, mon garçon. Tout se passe bien. »

« Merci », ai-je répondu.

« Pourrions-nous te demander de venir, un instant ? Nos invités aimeraient te rencontrer. »

Trois bouteilles de champagne vides étaient posées sur le banc. Je pouvais voir l'éclat de l'alcool sur ses joues, la rosée dans ses yeux.

« Maintenant ? ai-je demandé. Je suis sur le point de mettre le poisson au four. »

« Oui, maintenant. Le plat principal peut attendre un instant, n'est-ce pas ? Nous ne te retiendrons pas longtemps. Nos invités veulent simplement voir qui prépare tous ces plats merveilleux. »

« Bien sûr, ai-je rétorqué. J'arrive tout de suite. »

Il ne me restait plus qu'à assaisonner les salades, faire frire le poisson et assaisonner les pommes de terre.

« Quand tu seras prêt. »

J'ai pris une profonde inspiration. En m'avançant, j'ai vu la serveuse debout près du mur, les mains derrière le dos. Tous les regards se sont

tournés vers moi lorsque je suis entré, tous souriants, sauf celui d'Eli, qui avait juste l'air fatiguée.

« Bill ! » s'est écrié Chet, avec enthousiasme.

Je lui ai fait un clin d'œil rapide.

« Vous êtes en train de me dire que le chef qui a préparé tous ces plats délicieux a quoi… 16 ans ? »

Rires.

Mon sourire était figé. J'avais l'impression d'être un artiste de rue jouant pour des pourboires. Je me sentais à court d'oxygène, comme si je me tenais sous une lampe chauffante. En un instant, le désir de retrouver l'intimité de la cuisine m'a envahi.

« C'est un prodige, comme je l'ai dit », a repris Gwen avec fierté.

Je l'ai regardée, remarquant ses paupières lourdes, sa tête penchée comme en signe d'admiration.

Je voulais dire quelque chose, mais même si j'avais trouvé les mots, il ne semblait pas que l'on attendait de moi que je parle. Je me suis concentré sur les petits détails de la pièce. Les bougies brûlaient sur la table. La musique flottait juste en dessous du niveau de la conversation.

« Les fruits de mer sont très frais, a commenté le plus jeune des hommes. Le ceviche est agrémenté d'une touche d'agrumes intéressante. »

Au cours de la semaine précédente, j'avais testé différentes combinaisons, pour finalement opter pour du jus de citron vert pressé, du kiwi écrasé et de la crème de noix de coco, avec une pointe de sumac et de miel de manuka sauvage.

« Mais quelle était cette substance orange au début ? » a demandé l'autre, avec un sourire en coin.

Ils ont tous éclaté de rire.

« Oh, Richard. »

« C'est du kina, ai-je répondu. Ce n'est pas pour tout le monde. »

J'ai jeté un coup d'œil à Eli, qui fixait son assiette vide. Chet me

regardait, *moi*.

« Non, a admis Richard. Mais je pense que mes chiens se seraient régalés. »

Il a ri de sa propre blague.

« Arrête », a fait l'une des femmes, même si son ton suggérait qu'elle aurait pu l'écouter parler toute la soirée.

« J'ai bien aimé », est intervenu Chet.

« Tu n'as même pas voulu goûter, Chet, a lancé Gwen, en riant doucement. Bill, pourquoi ne raconterais-tu pas à nos invités un peu de ta vie en Nouvelle-Zélande ? »

Je me suis alors rendu compte que ni elle ni Simon ne m'avaient jamais posé de questions à ce sujet auparavant. Ils ne savaient rien de moi, à part les informations que je leur avais fournies lorsque j'avais postulé le poste.

« Ma vie, ai-je dit en me tournant vers Simon. Oui, euh… »

« Eh bien, a ajouté Gwen, avec un regard qui semblait vouloir m'aider, ta vie a été tellement différente de la nôtre. Tu pourrais peut-être nous aider à comprendre ta culture, ton parcours. »

Si le sol s'était ouvert pour m'engloutir, je l'aurais accueilli avec joie.

« Vas-y », a renchéri Richard.

Il avait les épaules en arrière et son ventre, recouvert d'un gilet, touchait le bord de la table.

« Eh bien, j'ai grandi en Nouvelle-Zélande. Je suis un Kiwi. »

« C'est un skateur génial », a commenté Chet, mais personne n'a semblé l'entendre.

Je lui ai adressé un demi-sourire – c'était tout ce que je pouvais faire.

« Et tu as été élevé par ton oncle, n'est-ce pas ? » a demandé Gwen.

J'ai dégluti.

« Oui, à partir de 11 ans. Après la mort de ma mère. »

« Et ton père ? » s'est enquise la belle femme mince.

J’ai haussé les épaules.

« Eh bien, je ne l’ai pas vraiment connu. »

Quelqu’un a claqué la langue.

« Bill est maori », a déclaré Gwen, prononçant ce mot comme un mouton : *mah-ree*.

« Vraiment ? Il l’est ? » a demandé Richard.

Pas *L’es-tu ?* comme si ce fait singulier de mon existence nécessitait une vérification extérieure.

« Oui, ai-je répondu enfin, retrouvant ma voix. Oui. Je suis maori. »

« Et ton père ? Il est parti ? »

J’ai hoché la tête. Je savais ce qu’ils pensaient.

« Mon père était blanc », ai-je lâché.

Ils ont haussé les sourcils.

Eli a brusquement levé les yeux. Son regard m’a transpercé avec une intensité que je ne lui avais jamais vue auparavant. Elle a secoué très légèrement la tête, avant de se détourner.

« Il pourrait presque être portugais ou espagnol. »

Cette fois, c’est la femme plus âgée qui a pris la parole. J’étais comme un insecte épinglé sous un microscope, battant des ailes sans pouvoir m’envoler.

« Des traits européens, si je peux me permettre. Le nez et les yeux. Des yeux verts. »

« Ce n’est pas une mauvaise chose, Deirdre », a lancé l’autre femme. As-tu des tatouages ? »

Tā moko[56].

J’ai regardé autour de moi, mais il n’y avait aucune issue. Aucune échappatoire pour mettre fin à ce moment gênant. J’ai senti que la serveuse et le barman le percevaient, aussi. C’est alors que Fleur a attrapé la bouteille de champagne et s’est mise à remplir les verres.

« Sais-tu faire le haka ? » a demandé Deirdre, d’une voix douce.

Gwen l'a regardée, perplexe.

« Le haka ? » a-t-elle répété.

« Tu sais, la danse. »

Gwen avait lancé la conversation, mais je voyais maintenant que la curiosité des invités les entraînait vers une direction qu'elle-même ne souhaitait pas prendre.

J'ai secoué la tête.

« Oui, bonne idée, a décrété Richard. Montre-nous. »

« C'est juste un type normal, a soudain déclaré Eli. Papa, c'est gênant. »

La musique a semblé s'arrêter, et tous se sont tournés vers elle. Simon avait l'air sévère. Chet grattait un endroit sur la nappe avec le bout de son index.

Eli, elle-même, avait bu quelques coupes de champagne.

« Bill n'a pas à faire ça », a-t-elle repris, agacée.

Simon s'est éclairci la gorge.

« C'est un grand garçon, ma chérie. Il peut parler pour lui-même. »

J'ai croisé le regard d'Eli, qui semblait aussi mortifiée que moi.

« Non, ai-je fait. Ce n'est pas grave. Mais je ne pense pas que ma tenue de chef me permette de faire un haka, malheureusement. »

La tension est retombée. Quelques rires étouffés.

Mais Eli a posé son verre si brutalement que j'ai cru que le pied allait se casser. Gwen s'est tournée vers elle.

« Très bien, Bill », a-t-elle ajouté, comme pour calmer un animal sauvage.

Mais Simon a continué :

« Non, non. Ils peuvent tous faire le haka ici. Même les Blancs. Tout comme les All Blacks. Tu peux chanter, n'est-ce pas, Bill ? »

Fleur n'était pas censée remplir les verres. C'était le travail de la serveuse. J'ai croisé son regard alors qu'elle contournait la table. Puis,

quelque chose s'est passé entre nous, une compréhension, un moment de complicité. Je me suis éclairci la gorge, scrutant à nouveau la pièce, laissant le silence s'installer comme une pièce de monnaie tombant dans un puits.

C'est alors que Fleur a renversé un verre. Le champagne s'est déversé sur les genoux de la femme plus âgée. Elle s'est levée brusquement, faisant basculer sa chaise en arrière, qui a claqué contre le sol. La serveuse s'est approchée, brandissant une serviette en coton.

« Espèce de *maladroite*, regarde ce que tu as fait. »

« Ce n'est pas grave, chérie, ça arrive », a tempéré son mari, qui ne s'est pas levé pour l'aider.

Il fixait Fleur, comme nous tous.

« Ce ne sont que des bulles, ça va partir tout seul, a rassuré Gwen. Fleur, rends-toi utile et va chercher d'autres serviettes, s'il te plaît. »

« Je suis vraiment désolée, ça m'a glissé des mains. »

Eli s'est levée, n'en pouvant visiblement plus. Elle est sortie sans un mot. Personne n'a paru le remarquer, sauf Gwen qui l'a suivie.

Simon a croisé mon regard, l'air impénétrable. Il a fait un signe de tête en direction de la cuisine et c'est là que je me suis rendu, les oreilles en feu, pendant qu'ils nettoyaient les dégâts causés par Fleur. Je me suis mis à préparer le plat suivant, leurs commentaires me trottant dans la tête, tout en essayant de me concentrer sur la nourriture. J'ai tendu la main vers la poêle, mais j'avais laissé le feu allumé. Je me suis brûlé la paume, une ampoule se formant sur ma ligne de vie. À l'évier, en passant la plaie sous l'eau froide, j'ai entendu Gwen et Simon essayer de sauver la soirée.

« Nous devrons garder le haka pour votre prochaine visite », a dit Simon, provoquant des rires.

L'atmosphère était de nouveau légère et détendue, comme si quelqu'un avait ouvert une fenêtre pour laisser s'échapper la chaleur et la pression.

« C'est une danse guerrière, n'est-ce pas ? Elle est censée intimider les forces adverses, je suppose. »

« Et quelle a été l'efficacité de cette danse contre nos mousquets ? »

J'étais furieux et ma main palpitait à cause de la brûlure. La colère est montée, puis retombée. J'ai bandé ma main et enfilé un gant en latex avant de retourner à la cuisinière. Lorsque j'ai saisi la poignée, cette fois en empoignant un torchon, j'ai remarqué que je tremblais, que tout mon corps frémissait d'une étrange énergie nouvelle. Quelque chose que je ne pouvais pas contrôler. Quelque chose qui, je le savais, pouvait déborder à tout moment. Une vague de rage balayant la maison.

« Mais vous vous entendez parler ? »

La voix d'Eli a coupé court aux bavardages. Gwen avait dû la persuader de revenir dans la salle à manger, mais elle n'était visiblement pas d'humeur.

« Oh, chérie, ne commence pas. »

« Assieds-toi », a ordonné Simon.

« Non ! »

Des pas précipités en direction du deuxième étage se sont fait entendre. Une porte a claqué. Il y a eu une minute ou deux de silence pesant.

« Les hormones », a commenté Simon, la plaisanterie mourant dans l'air comme un oiseau abattu.

J'ai nettoyé mon couteau de chef, l'ai posé et l'ai fixé du regard, admirant son tranchant net, affûté.

TK

Je me réveille à 3 heures du matin, conscient que je ne me rendormirai pas. C'est l'après-midi en Nouvelle-Zélande et cela ne sert à rien de forcer mon horloge biologique à s'adapter à l'heure locale pendant les quelques jours que je passe au Royaume-Uni.

Je retourne sur Google, et je tape son nom. J'ouvre l'article que j'avais lu, des années auparavant :

Une grande maison d'Édimbourg remporte un prestigieux prix de design

Le *British Home Interior Design Awards*, organisé chaque année par le *Sunday Times*, a décerné son grand prix à la rénovation complète d'une maison située dans le quartier de New Town. Le propriétaire et architecte Harvey Bond s'est dit ravi d'avoir été sélectionné, mais n'aurait jamais imaginé remporter le prix. Il a passé l'année dernière à travailler sur ce projet avec sa femme Lucy.

Je continue à lire l'article, en regardant les clichés de la maison rénovée, en zoomant sur une petite photo encadrée d'un couple souriant posée sur la cheminée, un détail que personne d'autre n'a probablement remarqué.

Le couple a longtemps admiré la propriété avant de l'acheter. Elle se trouve dans une rue pavée exceptionnellement large, célèbre pour être l'une des deux seules routes de New Town où une calèche peut faire demi-tour.

J'arrête de lire et je me tourne et me retourne dans mon lit jusqu'à ce que la lumière pénètre à travers les rideaux. Je me lève, prends ma

douche et m'habille avant 7 heures : un manteau et un jean, il n'y a pas un nuage dans le ciel, mais la matinée est fraîche. Je me dirige directement vers le quartier de New Town à pied, en admirant la ville autour de moi. Grâce à Google Maps, j'ai rapidement trouvé la rue, mais localiser la maison à partir des images satellites s'est avéré plus difficile.

En arrivant, je regarde la large rue pavée. Il n'y a aucun endroit discret où se poster, aucun arrêt de bus, café ou restaurant ; rien d'autre que les façades ternes d'une trentaine de vieilles bâtisses en briques, serrées les unes contre les autres comme une rangée de dents. Je pourrais frapper à chaque porte, si nécessaire, mais jusqu'où pourrais-je aller avant d'éveiller les soupçons ?

Je marche lentement le long du trottoir, observant chaque maison, avec le vague espoir d'apercevoir quelque chose de familier. Et leur courrier ? Je pourrais peut-être revenir la nuit et vérifier les boîtes aux lettres, essayer de trouver une lettre avec le nom *Bond* sur l'enveloppe. J'arrive au bout de la rue et je fais demi-tour, les mains dans les poches. Je suis presque arrivé à mon point de départ quand j'entends un chien aboyer. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et, contre toute attente, il est là.

Harvey Bond.

Il est en tenue de sport et promène son chien.

Je note l'adresse de la maison qu'il a quittée. Je m'arrête pour lacer ma chaussure et le regarder passer, puis je reviens sur mes pas. Je frappe à la porte.

Longtemps.

Elle n'est pas là.

Et si je me trompais ? Et si j'avais tort ?

La porte s'ouvre.

— Oui ?

C'est une femme âgée, avec un accent que je n'arrive pas à identifier.

— Bonjour, dis-je. Je… me suis peut-être trompé d'adresse.

— Qui cherchez-vous ?

— C’est la maison de Harvey Bond ?

— Vous cherchez Harvey ? Il vient de partir.

— Non, dis-je. Je ne suis pas ici pour voir Harvey.

Bill

Garde la tête baissée. Respire.

Ils ont continué à discuter, le sujet avait changé, je crois qu'ils parlaient maintenant de chasse. J'ai entendu quelqu'un descendre les escaliers. J'ai sorti mon inhalateur et j'ai aspiré.

La voix de Gwen m'est parvenue depuis la cuisine.

« Eh bien, Mademoiselle Primrose ne se joindra malheureusement pas à nous ce soir. Chet, tu peux aller regarder la télé si tu veux. »

J'ai entendu la chaise de Chet racler le sol, et les adultes lui ont souhaité bonne nuit.

Les choses se sont calmées après cela. J'ai dressé le plat principal, et la serveuse l'a apporté. La portion que j'avais goûtée moi-même était parfaite, le poisson frais fondait dans la bouche. J'étais soulagé de n'entendre qu'un silence satisfait et le bruit des couverts pendant que le repas était dégusté. Plus qu'un plat à servir, et cette soirée serait enfin terminée.

Très vite, les hommes se sont retrouvés dehors avec leurs cigares, un verre de whisky à la main. Les femmes sont restées à l'intérieur, buvant des martinis. J'ai observé les hommes près du jardin pendant que je préparais le dessert, garnissant la pavlova de crème fouettée et de fruits frais. J'ai étudié la façon dont ils se penchaient pour parler, regardaient par-dessus leur épaule pour s'assurer que personne n'écoutait, puis se redressaient tous comme les pétales d'une fleur qui s'ouvre, leurs dents jaunes pointées vers le ciel. Je me demandais si c'était le bon whisky qu'ils buvaient. Pour ma part, j'avais déjà oublié son goût.

Les femmes discutaient de personnes dont je n'avais jamais entendu parler, d'amis de leur ville natale, de politiciens et de mondains. Lorsque les hommes sont revenus, j'étais en train de dresser les desserts. Une fois de plus, j'ai écouté la conversation, près de la porte.

« Alors, a fait Richard, tu as eu d'autres problèmes ici ? »

« Des problèmes ? » a demandé Simon.

« Eh bien… »

Il s'est raclé la gorge.

« Avec l'affaire Southgate. »

Southgate, ai-je pensé. *La catastrophe ferroviaire.*

« Oh, a répondu Simon. Ces absurdités sont désormais derrière nous. »

Gwen s'est éclairci la gorge.

« Tu ne penses pas, Gwen ? »

« Eh bien, je pense que Simon est deux fois moins critiqué ici. »

« Je ne suis pas du tout critiqué, *chérie*. »

Il y avait une note d'avertissement dans sa voix.

« Non, a-t-elle déclaré. Je suppose que non. Tu as raison. »

« Contrairement à ce que montrent les faits, Gwen est persuadée que nous courons un risque. Comme si cette folle avec son couteau pouvait réapparaître et nous saigner comme des porcs. »

Il a ri.

Ma main tremblait encore légèrement lorsque j'ai coupé un morceau de pavlova et l'ai déposé sur un coulis de fruits de la passion dans une grande assiette plate.

« Nous avons certes eu une petite frayeur, a admis Simon d'un ton désinvolte, mais elle n'avait rien à voir avec Southgate. »

« Oh, mon Dieu, quelle frayeur ? »

« Ce n'est pas ce que tu penses. Les gens s'en prennent parfois à toi quand tu veux te débarrasser d'eux. »

« S'en prendre à quelqu'un… Que veux-tu dire ?

« Rien de spécial. Juste les trucs habituels, tu sais. *Un jour, tu auras ce que tu mérites. Je t'aurai pendant ton sommeil.* »

« Simon, a repris Gwen d'une voix tendue. Quand est-ce que ça s'est passé ? »

« Oh, après que le jardinier a été licencié. »

Mooks.

Mon oncle les a *menacés* ?

« Et tu n'as pas pensé à m'en parler ? »

« Oh, détends-toi. Ce n'était pas une vraie menace. »

« Vous attirez les fous, n'est-ce pas ? » a ajouté un homme, essayant d'apaiser la tension.

« *Un seul* fou. Enfin, *deux,* si l'on compte cette femme à Londres. Mais il était vraiment désespérant, ce vieux jardinier, *et il* a cassé nos cisailles, alors j'ai déduit son dernier salaire. Il n'était pas content, mais c'est juste. Nous avons prévenu la police. Je suppose qu'ils l'ont mis en garde. »

J'ai repensé au poisson. Mooks l'avait pêché et nous l'avait fourni. Pendant un instant, je me suis demandé s'il avait pu faire une telle chose. Cela ne lui ressemblait pas ; il était si calme, mais après tout, je savais que tout le monde cachait quelque chose en soi, un côté animal qu'on s'efforçait de dissimuler.

« La police est au courant, c'est le plus important. S'il se présente ici, vous les appelez et ils l'emmènent. »

« Nous avons eu beaucoup de malchance avec les domestiques. Ou du moins avec les jardiniers. Ce sont des voyous, n'est-ce pas ? Le premier m'a menacé après que nous l'avons laissé partir. Le deuxième a disparu avec un objet de famille. »

« Mon Dieu ! » s'est exclamée une femme.

« Le deuxième, Tate Mercer-Kemp*, eh bien*, je ne lui aurais jamais donné ce poste, mais son père était apparemment un ancien élève d'Oxford de ma promo. J'ai pensé aller le voir pour lui raconter ce que son fils avait fait, mais pour être franc, je ne me souviens même pas de lui. »

Tout le monde a ri.

« Je vais devoir me retrousser les manches, à ce stade. »

« Simon Primrose, dans le jardin ! a ricané un homme. Je le croirai quand je le verrai. »

« Je ne plaisante pas. Heureusement que nous avons Fleur et Bill, mais qui sait ce qu'ils mijotent… »

Quand Fleur est revenue dans la cuisine, elle avait l'air épuisée. La nuit l'avait sans doute fatiguée, elle aussi. Elle semblait si petite, à ce moment-là.

« Merci », lui ai-je dit.

Je lui ai pris la main et l'ai serrée.

« Pour quoi ? »

« Pour avoir renversé le champagne, pour les avoir distraits. Tu n'étais pas obligée de le faire. »

« C'était un accident, a-t-elle répondu. Ne te flatte pas. »

Elle a brusquement retiré sa main. J'ai suivi son regard jusqu'à mon couteau de chef derrière moi, posé sur le côté près de l'évier.

« Fais attention. Il a l'air très tranchant », a fait Fleur avec un sourire sans joie, et les yeux écarquillés.

Elle a secoué la tête, lentement.

« Tu ne voudrais pas que quelqu'un se blesse, n'est-ce pas ? »

« Non, bien sûr que non. »

« Ils t'humiliaient. Tu le sais, ça, n'est-ce pas ? Ils faisaient ça pour te rabaisser, te faire sentir inutile. C'est un jeu, pour eux. »

« Ils ne se rendent tout simplement pas compte de ce qu'ils disent, ai-je répliqué. Ce n'est rien, vraiment. »

Elle a ri.

« Si tu le dis. »

Elle a pris le couteau et l'a brandi devant ses yeux.

« Aussi tranchant qu'une guillotine. »

Elle l'a reposé sur le plan de travail.

« Allez, allez. »

Puis, elle a quitté la cuisine.

J'ai continué à écouter la conversation dans la salle à manger.

« Que dirais-tu d'un autre whisky, Simon ? »

« Je te laisse le choisir. »

« Qu'y a-t-il dans la carafe ? »

« Du Macallan », a répliqué Simon.

« Quel Macallan ? »

« Du sherry cask, 50 ans d'âge, un cadeau d'adieu de mes vieux amis de Londres, a-t-il fait d'une voix légèrement tendue. Mais nous le réservons normalement pour le personnel. »

Simon s'est esclaffé.

« Gwen en a donné un verre à Bill, notre chef cuisinier. 10 000 livres[57] aux enchères, et elle le distribue comme du Johnnie Walker Red aux domestiques. »

La salle a éclaté de rire.

« Tu es une sacrée femme, Gwen ! »

« Allez-y, a repris l'un des hommes. Sers-nous un dernier verre, mon ami. »

« Vos enfants sont couchés, je suppose ? » a demandé l'une des femmes.

« Chet dort, a répondu Gwen. Il n'est pas en pleine forme ces derniers temps. »

Chet avait vomi une fois dans la nuit, plus tôt dans la semaine, puis à nouveau la nuit dernière.

« Eli est dans sa chambre. Elle n'est pas dans son assiette, non plus. Je pense que c'est pour ça qu'elle s'est comportée de manière si… si inhabituelle ce soir. Elle traverse une période difficile au lycée. »

« Les adolescents. »

« Non, pas les adolescents, *Simon.* »

« Non ? » s'est enquise une convive.

« Non. »

« Son professeur d'éducation physique lui laissait des notes très explicites et vulgaires, a expliqué Simon. Nous avons appelé le lycée et l'avons fait renvoyer. »

« Vous plaisantez ? Que se passe-t-il dans ce pays ? »

« C'est inadmissible. Vaut-il la peine de poursuivre le lycée en justice ? Ils sont censés prendre soin de vos enfants. »

« Le directeur était très désolé. Il est venu à la maison, tout penaud. Ils ont réagi très rapidement, a déclaré Simon. Mais honnêtement, je pense que si les choses ne s'améliorent pas, nous devrons peut-être rentrer chez nous… ou la remettre en pensionnat. Chet est le seul à s'être vraiment adapté, il adore cet endroit maintenant. Mais Eli ferait n'importe quoi pour s'en aller. »

« Et ils l'ont arrêté, le professeur ? »

« Non, a répliqué Simon. Nous avons insisté, mais apparemment, ils n'avaient pas assez de preuves. Ils l'ont simplement renvoyé et ils nous ont présenté leurs excuses. »

« Eli n'est plus tout à fait la même depuis, a ajouté Gwen. C'est probablement ce qui explique son petit accès de colère tout à l'heure. Elle est devenue très sensible. »

« Elle a toujours été une fille si gentille, a soupiré l'une des femmes. Comment avez-vous découvert les notes ? Vous l'a-t-elle dit ? »

« C'est la femme de ménage, a informé Simon. Elle les a trouvées par hasard, dans sa chambre. »

« La vieille rengaine, a acquiescé l'un des hommes. Vous avez demandé à la femme de ménage de fouiner. »

J'ai pensé à la lettre d'Eli, puis au fait que la femme de ménage avait nettoyé le cottage et, enfin, à la conversation que Simon souhaitait avoir avec moi.

« Eh bien, vous seriez surpris de voir ce qu'une femme de ménage peut trouver. »

34.

Bill

Je n'avais pas remarqué qu'Eli était entrée dans la cuisine jusqu'à ce qu'elle prenne la parole.

« Désolée qu'ils t'aient fait subir ça », a-t-elle lancé, presque assez fort pour être entendue dans la pièce voisine.

Je me suis tourné vers elle, les mains toujours dans l'eau savonneuse. Elle s'est approchée de moi et a attrapé un torchon pour m'aider. Le prisme du privilège ne lui avait visiblement pas autant obscurci la réalité qu'aux autres.

« Ça va, ai-je répondu. Je vais finir ça. »

« Non. Tu en fais déjà trop pour tout le monde. Je parie qu'ils ne te remercieront même pas. »

« C'est mon travail. »

Et le salaire est largement suffisant.

Elle a posé sa main sur mon avant-bras.

« Pourquoi tu portes un seul gant ? »

« Oh, une petite blessure », ai-je rétorqué, sans mentionner la brûlure.

Je n'étais pas dans mon assiette.

« Ça va ? »

« Ça va. C'est mon travail. »

Elle a retiré sa main.

« Tu n'as même pas quatre ans de plus que moi, Bill. Tu n'as pas besoin de tout prendre au sérieux. Si tu gardes tout ça pour toi, tu vas craquer. »

Elle n'a pas ri, mais son sourire m'a fait comprendre qu'elle plaisantait.

« Tu vas faire une dépression nerveuse, comme moi. »

« Tu ne fais pas de dépression nerveuse. Tu es juste une adolescente. »

Eli a touché ma joue. Sa main était si douce… Je l'ai attrapée, l'ai éloignée de ma peau. Elle semblait sur le point de pleurer. Comme si une partie d'elle venait de se briser.

« Si seulement tu savais. Il s'est passé quelque chose, Bill. Je ne l'ai dit à personne. Quelque chose de grave. Je… »

La porte s'est ouverte et Simon est apparu. Il nous a vus ainsi, si proches l'un de l'autre.

« Je croyais que tu dormais, a-t-il fait, les yeux rougis et la voix empreinte de colère. C'est l'heure d'aller te coucher. »

« *Papa*. »

« Il n'y a pas de *papa* qui tienne. Il est minuit. Tu devrais être au lit depuis des heures. »

Pour la première fois, j'ai vu Simon vraiment ivre. Il titubait et ses gestes étaient plus amples, plus bruyants.

Eli m'a lancé un regard et d'un coup, les yeux de son père se sont posés sur moi, aussi tranchants que la pointe du couteau à désosser que je nettoyais dans l'évier. Elle est passée devant moi comme si elle avait perdu toute sensation dans ses jambes, se traînant hors de la cuisine.

Simon a fait un pas vers moi.

« Bill, je t'apprécie. Tu es bon dans ton travail. »

Il a dégluti. Il était clair qu'il essayait de paraître plus sobre qu'il ne l'était. Était-ce *ça*, la petite discussion dont il parlait tout à l'heure ? Il a pointé la porte du doigt et m'a dit :

« C'est ma fille. Tu comprends ? »

J'ai acquiescé.

« Je ne veux pas que tu… »

Il a grimacé, fait un geste comme s'il faisait rebondir des charbons ardents dans ses mains.

« … traînes dans la maison, à discuter avec elle. Sois simplement aimable, fais ton travail et occupe-toi de tes affaires. Compris ? »

« Oui. Je suis désolé, est-ce que j'ai fait quelque chose… »

Il a levé la main. Il a expiré lentement.

« Ne tournons pas autour du pot, a-t-il dit d'une voix dure comme du verre. Tu ne la touches pas, tu comprends ? Je ne pense pas pouvoir être plus clair. Si tu la touches, si tu agis de manière inappropriée, si tu profites d'elle, tu regretteras d'avoir mis les pieds dans cette maison. »

« Je ne ferais jamais… »

« Non, tu ne le feras pas, a-t-il assuré. Tu es plus intelligent que ça. *Beaucoup* plus intelligent que ça. Tu viens d'un monde différent du sien, tu n'es pas comme elle. Le type qui lui laissait des mots, il ne travaillera plus jamais comme enseignant, il ne remettra plus jamais les pieds dans cette ville. Si je pouvais mettre la main sur lui, je ne sais pas ce que je ferais, mais ça ne serait pas joli. Il en va de même pour toi, Bill. »

Après son départ, je me suis senti engourdi. Pour la première fois, je me suis demandé si l'argent en valait la peine. J'ai fini la vaisselle et j'ai fermé les sacs poubelles. J'ai essuyé le plan de travail. Dehors, le ciel était dégagé et constellé d'étoiles. J'ai apporté les poubelles à l'endroit où se trouvaient les bacs en plastique.

Je pensais que tout le monde était parti, mais j'ai alors aperçu une voiture garée dans l'allée.

Quelqu'un était assis au volant et regardait la maison.

Était-ce Teimana ?

Alors que je m'approchais, le moteur s'est mis en route. Je ne pouvais pas en être sûr, peut-être que je l'ai imaginé, car la dernière fois que j'ai entendu parler de lui, il avait quitté le pays. Pourtant, avant que la voiture ne s'éloigne à toute vitesse, j'ai pensé pendant une seconde que c'était Tate. J'ai regardé les feux arrière rouges s'estomper au loin, puis elle a disparu au détour d'un virage.

35.

Bill

La semaine suivante, après avoir passé plusieurs jours enfermée à l'étage – *occupée à bouder*, comme disait Fleur –, Eli a finalement quitté sa chambre pour se rendre à la fête du lycée organisée après les examens. Gwen et Simon étaient tellement heureux de retrouver *l'ancienne Eli* qu'ils en ont presque perdu la tête. Je dois avouer que j'étais moi aussi soulagé de la voir ainsi.

Elle est rentrée sans problème vers minuit. J'étais assis dehors, devant le cottage, à regarder les étoiles, vêtu de mon manteau Swanndri et de mon pantalon de survêtement. J'avais bu quatre bières et j'étais fatigué, mais je n'arrivais pas à dormir. J'avais du mal à trouver le sommeil depuis le dîner qui avait eu lieu quelques nuits auparavant. Une lumière s'est allumée à l'intérieur et j'ai aperçu Eli à travers la fenêtre de la cuisine. Elle s'est dirigée vers l'évier et s'est versé un verre d'eau, vacillant légèrement pendant qu'elle le remplissait, puis elle l'a bu d'un trait. Elle a pris un autre verre, et c'est alors que j'ai vu Gwen debout derrière elle, vêtue de sa robe de chambre, les bras croisés. Gwen s'était plainte de maux de tête cette semaine-là, elle s'était donc couchée tôt, mais elle s'était relevée. Fleur, qui était allée chercher Eli, est revenue au cottage.

« Tu es debout tard », a-t-elle remarqué.

« Je n'arrive pas à dormir », ai-je expliqué.

Elle est rentrée à l'intérieur. La lumière s'est éteinte dans la cuisine et s'est allumée à l'étage, dans la chambre d'Eli. Je suis resté assis encore un moment, finissant ma bière et scrutant les étoiles dans le ciel sombre, observant les fantômes pâles de mon souffle s'élever.

J'ai envoyé un message à Maia.

C'était probablement le centième message sans réponse que je lui adressais.

C'est alors que la porte de la maison s'est ouverte. J'ai sursauté.

Quelqu'un sortait. J'ai plissé les yeux, essayant de distinguer la silhouette dans l'obscurité.

Elle ne marchait pas rapidement, elle chancelait plutôt. *Eli*. Je n'ai rien dit. Je l'ai simplement observée. Que faisait-elle ? Allait-elle se baigner ? Il faisait un froid glacial. Elle a longé la piscine, prenant la direction du cottage. Elle ne m'a remarqué que lorsque j'ai parlé :

« Eli ? »

Elle a sursauté, la main pressée contre son sternum.

« Oh, c'est toi ! Mon Dieu, tu m'as fait une peur bleue… »

« Chut, tu vas réveiller tout le monde. Qu'est-ce que tu fais ici ? »

« Je voulais juste… »

Elle a regardé autour d'elle, incertaine.

« Je ne sais pas. Juste… discuter. »

« Il fait très froid. Tu devrais aller te coucher. »

Elle titubait dans son pyjama. L'alcool était la seule chose qui la maintenait au chaud.

« Non, non. Euh… Je voulais… »

Elle a porté une main à sa tête, comme si elle avait mal.

« Tu ne m'as jamais dit si tu me voyais… *comme ça*. »

Elle a retiré sa main.

Il était facile de penser qu'elle avait tout pour elle. Quand je l'ai rencontrée, je me suis demandé ce que cela ferait d'être à sa place : deux parents riches et aimants, un esprit vif et une beauté qui lui ouvrirait toujours toutes les portes. Ses problèmes semblaient si insignifiants, son avenir si prometteur et ouvert, comme la voûte étoilée au-dessus de nos têtes. Mais, comme tout le monde, elle avait ses insécurités. La vie n'était facile pour personne.

« Je sais que tu m'aimes bien, m'a-t-elle confié. Je sens bien que tu éprouves quelque chose pour moi. Et je pars à l'université l'année prochaine. Je ne vivrai plus ici. »

« Oui, je t'aime bien. Mais pas de *cette* façon », lui ai-je répondu en choisissant mes mots avec soin.

J'ai levé les yeux vers la maison plongée dans l'obscurité.

« Mais je pense que si, a-t-elle insisté. Je t'ai vu me regarder, tu sais. »

« Écoute, Eli, ce n'est pas comme ça. Évidemment, je te trouve, tu sais, attirante. Mais nous venons de mondes différents. Ça ne marchera pas. »

Des mondes différents… Les mots de Simon avaient un goût de terre dans ma bouche.

Elle m'a pris les mains. Je les ai doucement retirées.

« Viens t'asseoir avec moi, au moins. On peut juste discuter. »

Elle s'est retournée, s'est dirigée vers la piscine et a poussé la barrière.

En dépit de mon bon sens, je l'ai suivie jusqu'aux transats et me suis assis sur celui qui lui faisait face. Toutes les émotions vives et brûlantes que j'avais éprouvées à l'égard de Simon, Gwen et leurs invités, s'étaient désormais apaisées.

Je me sentais calme.

« La chambre de maman et papa est de l'autre côté, et ils dorment. Ils ne sauront pas que nous sommes ici. »

« Écoute, on peut être amis, mais c'est tout. Tu es comme une sœur pour moi. »

Même dans l'obscurité, je pouvais lire la tristesse dans ses yeux.

« Non, on n'est pas frère et sœur. On est juste deux *personnes*. Arrête de penser à mes parents, à ton travail. Pense à toi et… pense à moi. »

« Je ne peux vraiment pas. Ce n'est pas comme ça que le monde fonctionne. Écoute, j'ai reçu ta lettre et j'ai eu peur, c'est tout. Je ne sais pas quoi dire. »

J'étais toujours en colère contre la famille et je la désirais, certes, mais pas pour les bonnes raisons.

« S'il te plaît, a-t-elle murmuré. C'est papa. Il est comme ça. Il est

toujours comme ça. »

« Tu es ivre. »

« Peu importe. »

« Je suis trop vieux pour toi. »

« Quand mes parents se sont mis ensemble, mon père avait 24 ans et ma mère 19. C'est un écart plus important que le nôtre. »

« C'est différent. »

« Ça ne l'est pas. »

Eli s'est levée de sa chaise longue.

« Non », ai-je lancé.

Elle s'est assise à califourchon sur mes genoux et a tenté de m'embrasser.

J'ai posé mes mains sur ses épaules et l'ai repoussée.

« De quoi as-tu si peur, Bill ? J'ai presque 18 ans. Je les aurai bientôt. »

Ses lèvres ont rencontré les miennes, nos dents se sont doucement entrechoquées.

Je lui ai rendu son baiser.

Elle a pressé son visage contre le mien, plus fort cette fois. Ses mains étaient fermement posées sur mes joues. Nous avons arrêté de nous embrasser pendant un instant, nos visages proches, le moment s'étirant entre nous. Il n'y avait que le silence.

« Je te veux », a-t-elle déclaré, ses lèvres tout près des miennes.

« Non, ai-je répondu. Arrête, Eli. »

J'ai essayé de m'éloigner, mais elle m'a repoussé dans le transat, pressant son corps contre le mien. Je l'ai laissée faire. Peut-être qu'elle me désirait, mais je savais qu'elle traversait une période difficile, alors peut-être qu'elle voulait juste quelqu'un, n'importe qui, pour la serrer dans ses bras.

Une porte s'est ouverte avec fracas.

Je me suis figé.

« Lâche-la, espèce d'animal ! »

La voix a résonné dans la cour. Une lampe torche m'éclairait, brillante comme un projecteur de chasse.

« Quoi ? Que se passe-t-il ? » ai-je demandé, aveuglé par la lumière dans l'obscurité.

« Attends ! Ce n'est pas ce que tu crois. »

Eli s'est levée d'un bond.

« Non, papa ! » a-t-elle supplié, mais il marchait déjà vers nous à grands pas.

J'ai regardé dans sa main et je l'ai vu, un gros tisonnier en acier. Avant que je puisse réagir, il était sur nous, brandissant l'arme devant lui, la poussant. J'ai levé les mains, mais il continuait d'avancer.

« Arrêtez ! » ai-je crié, me relevant tant bien que mal.

Je me suis retourné et j'ai sauté par-dessus la clôture de la piscine, tombant lourdement de l'autre côté. Puis je me suis relevé, le cœur battant à tout rompre, la tête qui tournait. Les lumières se sont allumées à l'intérieur. Je me suis tourné vers elles, temporairement aveuglé. Puis, la lumière du cottage a suivi.

« Qu'est-ce que tu faisais à ma fille ? » a grondé Simon, la rage rendant sa voix aiguë.

« Ce n'est pas ce que vous croyez ! »

« Je vous ai vus depuis sa chambre ! » s'est-il écrié en me pointant avec le tisonnier.

Il a escaladé la clôture.

« Papa, arrête ! a hurlé Eli, la voix brisée par la panique. Laisse-le tranquille ! »

Mes yeux se sont habitués à la lumière. Je pouvais voir Gwen dans la cuisine, le téléphone collé à l'oreille.

Simon était furieux, complètement hors de lui. J'avais déjà vu ça dans des bagarres de bar et sur les terrains de rugby, quand quelqu'un perdait

le contrôle. Je savais qu'il me tuerait s'il en avait l'occasion. J'avais la gorge serrée, mon asthme me ralentissait, mais j'ai couru jusqu'à ce que je sois obligé de m'agenouiller, avalant des bouffées d'air froid et cinglant. J'ai pris mon inhalateur, je l'ai pressé contre ma bouche et j'ai appuyé, l'air frais soulageant instantanément la sensation d'oppression dans ma gorge.

Soudainement, Fleur était à mes côtés.

« Va-t'en, m'a-t-elle incité. Cours. »

« Fleur ! a rugi Simon. Où est-il ? »

Je me suis remis à courir, droit vers le portail.

Des sirènes.

La police.

Gwen avait dû les appeler. Ils allaient l'arrêter. J'ai couru dans l'allée, le hurlement de la sirène devenant de plus en plus fort. J'ai pris une autre bouffée de mon inhalateur, puis j'ai vu les gyrophares.

Le portail s'est ouvert devant moi.

J'ai levé les mains.

En une poignée de secondes, les officiers m'avaient plaqué au sol, menotté et remis debout. Ils m'ont fait monter dans la voiture, ont fermé la portière et m'ont laissé là, encore sous le choc. J'ai cherché mon inhalateur, mais je devais l'avoir laissé tomber quelque part pendant l'altercation.

Devant la maison, Gwen observait la scène en chemise de nuit, Fleur à ses côtés. Une deuxième voiture est arrivée. D'autres policiers en sont sortis et ont parlé à la famille.

Tout va s'arranger, me suis-je dit, mais je savais déjà qu'il n'y aurait pas de retour en arrière possible.

La façon dont Simon tenait le tisonnier m'avait clairement montré qu'il était capable de tout. Il m'avait prévenu de rester à l'écart. J'avais bu, j'étais stressé et j'ai commis une erreur.

À ce moment-là, j'ai également compris qu'il n'était pas seulement

capable de me faire du mal à *moi*.

Puis, ils m'ont emmené.

36.

Bill

J'ai été libéré du poste de police le lendemain matin, mais on m'a prévenu que je risquais toujours d'être inculpé. Je ne devais pas quitter la ville avant d'en avoir reçu l'autorisation.

Eli avait-elle mis les choses au clair avec la police ? Je le supposais. Simon n'aurait pas pu l'empêcher de parler aux agents et de leur raconter ce qui s'était réellement passé. J'avais besoin d'un jour ou deux pour me remettre les idées en place et pour que la police m'innocente complètement. Ensuite, je retournerais à Rotorua.

La police avait confisqué mon téléphone et mon portefeuille, mais tous mes vêtements et autres effets personnels se trouvaient au cottage. J'ai appelé l'épicière, celle qui avait loué l'appartement à l'arrière de son magasin à Tate. J'étais un bon client, elle me connaissait donc et était ravie que je réserve la location immédiatement. Je lui ai raconté une histoire à propos du cottage qui avait été désinsectisé. Elle m'a dit que c'était 150 dollars par semaine, si je payais d'avance.

Je suis allé au distributeur automatique, j'ai retiré une liasse de billets, je suis retourné à l'épicerie, j'ai acheté quelques produits alimentaires, j'ai payé une semaine de loyer et j'ai récupéré la clé.

Une fois rentré, j'ai ouvert une fenêtre pour aérer un peu l'appartement, puis j'ai envoyé un message à Fleur pour lui demander de passer avec le reste de mes affaires. Je me suis ensuite allongé sur le canapé bosselé, avec l'envie de pleurer.

* * *

Quand Fleur est arrivée quelques heures plus tard, elle m'a simplement tendu mon sac.

« Tiens. »

« Ça s'est calmé ? »

« Je ne sais pas. »

Sa voix était monocorde.

« Eh bien, que disent-ils que j'ai fait ? »

« Simon a dit que tu avais empoigné Eli, que tu l'avais forcée. Que tu avais bu. »

« La police a dit qu'il n'y avait pas de charges contre moi. Je n'ai rien fait de mal. »

Elle a haussé les épaules.

« Eli ne sort pas de sa chambre. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais l'ambiance n'est pas très bonne à la maison. »

Elle a expiré.

« Je ferais mieux d'y aller. »

« Eli te le dira. C'est elle qui m'a draguée. Tu sais qu'elle avait le béguin pour moi. Et puis, il… il a perdu la tête. »

Mais elle s'est simplement détournée pour partir.

Je me demandais si Simon pouvait contraindre Eli à faire une fausse déclaration à la police. Mon humeur passait de la rage à la déception, de la mélancolie à une rancœur bouillonnante. Comment Fleur pouvait-elle me tourner le dos ? Pourquoi Eli refusait-elle de rétablir la vérité ? Les habitants de cette ville allaient-ils penser que j'avais abusé d'elle ?

Quand j'ai vérifié mes bagages, tout était là.

Tout, sauf mes couteaux.

Je suis allé au magasin, j'ai acheté une bouteille de Jim Beam et une bouteille de Coca, puis je suis retourné à l'appartement. J'avais besoin de ralentir mon cerveau, d'engourdir ma colère. J'ai bu pendant la moitié de l'après-midi, puis, à la tombée de la nuit, je me suis traîné jusqu'à un bar.

J'ai envoyé un autre message à Fleur :

Retrouve-moi pour boire un verre, j'ai un plan.

J'ai commandé une bière et je me suis assis seul ; le barman m'a servi en silence.

À ma grande surprise, Fleur m'a répondu :

D'accord. Tu veux que j'amène Eli aussi ? Peut-être que le reste de la famille viendra. Bonne idée.

Elle a toujours été sarcastique.

Je suis tellement en colère. Je ne sais pas ce que je vais faire. Je vais venir à la maison.

Non, ne viens pas, reste loin. Tu seras arrêté. Passe à autre chose.

J'aurais pu continuer à me saouler seul, mais j'étais dans une spirale infernale. Le bar s'est rempli ; j'ai discuté avec deux filles de mon âge, des routardes de passage. Je ramenais sans cesse la conversation sur ma famille et ce qui s'était passé, et elles se sont vite lassées de moi et de ce sujet. Mon histoire et ma colère.

Tout cela allait ressortir plus tard au procès, lorsque l'accusation m'a dépeint comme un homme obsédé, instable, *volcanique*.

J'ai ralenti ma consommation d'alcool et je suis allé dans un autre bar : *The Pope*.

J'ai commandé une autre bière et trouvé une place libre dans un coin.

Je ne pouvais pas rester seul, mais je ne pouvais pas non plus rester là toute la nuit. Je me sentais agité, mon esprit était encore en train d'assimiler tout ce qui s'était passé. J'avais besoin de parler à quelqu'un qui comprendrait. J'ai appelé Maia. À ma grande surprise, elle a répondu cette fois-ci. J'ai titubé hors du bar et lui ai parlé pendant que

je rentrais à l'appartement.

D'après l'historique de mon téléphone, nous avons discuté pendant quatre minutes et demie, mais cela m'a semblé beaucoup plus long. Je sais que je lui ai dit que je l'aimais, que j'étais désolé pour tout. Je lui ai dit que j'avais été chassé de la maison.

Après l'appel, j'ai rejoint mon logement et j'ai terminé la bouteille de Jim Beam. Et malgré tout ce que j'ai consommé, je me souviens encore très bien de tout ce qui s'est passé à partir de là.

Chaque seconde est restée gravée dans ma mémoire.

37.

Bill

Il y a un distributeur automatique équipé d'une caméra de sécurité entre l'appartement et le coin de la rue principale. La caméra m'a filmé en train de tituber, peu après minuit. L'hiver commençait, lorsque la terre serrait les poings et que l'herbe durcissait sous le gel. Je portais mes gants en laine noire, non pas pour cacher mes empreintes, mais parce que j'avais froid. J'avais revêtu un sweat à capuche noir et un jean. Je me suis retourné et j'ai dépassé le pub. J'ai marché tout le long de cette route de campagne tranquille jusqu'au manoir des Primrose. Le seul bruit que j'entendais était celui de mes pas sur l'asphalte, et le brouillard limitait ma visibilité à moins de cinquante mètres devant moi. Il m'a fallu environ vingt minutes pour arriver à la maison. Je me suis faufilé par le portail et j'ai longé la propriété, en prenant soin de ne faire aucun bruit. Je savais que la porte arrière était souvent laissée déverrouillée, et si jamais elle était fermée, la clé de secours se trouvait sous un pot de fleurs à proximité. Il s'est avéré que je n'avais pas besoin de clé, car la porte était grande ouverte. J'aurais dû me douter que quelque chose n'allait pas, mais dans mon état d'ivresse et d'intoxication, je ne m'en suis même pas aperçu.

À l'intérieur en revanche, je l'ai immédiatement ressenti. Tout était trop calme, trop silencieux. J'entendais le ronronnement du chauffage, mais l'endroit semblait glacé. Soudain, le téléphone fixe a sonné comme une alarme, et j'ai sursauté. Qui pouvait bien appeler à cette heure-là ? Il n'arrêtait pas de sonner.

Je me suis alors approché de la porte arrière, prêt à m'enfuir. Un chien aboyait quelque part dans l'une des propriétés voisines. Pourquoi personne ne répondait ? Le téléphone dans le couloir, ou même celui dans la chambre de Gwen et Simon, aurait dû tous les réveiller.

Une autre sonnerie a retenti, pas celle du téléphone fixe cette fois, mais celle d'un portable dans l'une des chambres. Personne ne réagissait. C'est à ce moment-là que j'ai compris que quelque chose

n'allait pas, qu'une présence maléfique rôdait entre les murs de cette maison. Cela m'a poussé à continuer, à monter les escaliers, sans bruit, un pied après l'autre.

Le cauchemar a commencé lorsque j'ai ouvert la porte de la chambre d'Eli. Des couvertures jonchaient le sol. Du sang… Une grande tache sombre, luisante comme de l'huile, et Eli, gisant dedans. J'ai appuyé sur l'interrupteur, et la pièce s'est éclairée. Le papier peint à fleurs était éclaboussé de rouge. Eli était complètement immobile. Il y avait trop de sang. Je savais ce que cela signifiait. Je l'ai secouée et tirée à moi.

« Eli ! Non, non, non ! » ai-je hurlé.

Un mécanisme involontaire de déni.

« Non, ce n'est pas possible ! »

J'ai alors aperçu une forme sur le sol.

Mon couteau de chef.

Je me suis penché pour le ramasser, mais il m'a glissé des mains.

J'ai paniqué.

Je l'ai laissé là, et j'ai couru chercher de l'aide.

Ce que j'ai découvert n'a fait que prolonger le cauchemar. Gwen, allongée sur le côté, une main pendante sous les couvertures, la tête renversée en arrière et la gorge ouverte. Simon, un trou béant dans la poitrine. Du sang – celui de deux corps humains – s'était répandu partout. J'ai lutté pour réguler ma respiration. Je n'avais pas mon inhalateur et je sentais la terreur monter. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis parti. Mes empreintes ont laissé une traînée pourpre dans les escaliers menant à la porte arrière. J'étais ivre, je n'étais pas censé être là, j'étais épuisé et confus – je savais exactement comment cela allait paraître.

J'ai perdu mes moyens.

Je me suis enfui.

La police est arrivée avant l'ambulance et les pompiers. Le premier agent m'a dépassé alors que j'étais accroupi dans un fossé au bord de la

route, sirènes hurlantes et gyrophares allumés. Puis une ambulance a filé à toute allure, suivie d'autres voitures de police. Je suis resté caché, les regardant défiler. Aucune ne s'est arrêtée pour moi. J'ai rebroussé chemin jusqu'à la rue principale, en évitant les axes majeurs. J'étais nerveux, mais suffisamment lucide pour rester caché, éviter d'être vu… du moins, c'est ce que je croyais. J'ai découvert plus tard qu'un des voisins m'avait vu m'enfuir du manoir.

Bien sûr, j'allais devoir faire une déposition et je savais comment les choses se présentaient, mais je pensais sincèrement qu'ils attraperaient le *véritable* tueur, qu'ils sauraient que ce n'était pas moi. C'était une conviction stupide. J'avais l'air coupable et la police allait me traquer, me faire payer.

Quand je suis rentré à l'appartement, je me suis déshabillé et j'ai pris une douche. Je me suis frotté sous les ongles jusqu'à ce qu'ils soient à vif, jusqu'à ce que le sang d'Eli disparaisse de ma peau. Je me suis séché grossièrement et j'ai enfilé des vêtements propres. Je suis sorti par-derrière et j'ai trouvé une vieille poubelle en acier. J'ai brûlé les vêtements que je portais. Puis je me suis allongé sur les couvertures, tout habillé, les yeux grands ouverts. Je ne m'étais jamais senti aussi seul, aussi déprimé, aussi désespéré, pas depuis la mort de ma mère. J'ai rappelé Maia, mais cette fois-ci, elle n'a pas répondu. J'ignorais comment gérer tout ça. Je suis resté couché là. Je ne pouvais pas pleurer. Je ne pouvais ni bouger ni faire quoi que ce soit. Je restais immobile.

À partir de ce moment-là, la logique avait disparu bien avant que je me lève et que je sorte pour aller à la boulangerie. Ce n'était plus qu'une série de scènes brouillées, isolées, désorganisées : avant, après. Camion, remorque. Le temps était brouillé, replié sur lui-même comme une omelette. J'étais là, dans la maison, puis je n'y étais plus. Je sortais de mon appartement, puis je me levais pour répondre à la porte. Je tenais le corps d'Eli, puis j'étais pris en charge par la police, retourné, les poignets menottés. Je me frottais les ongles, puis je mangeais la tarte à la viande hachée et au fromage, en regardant le brouillard matinal. Je

courais dans les rues, essayant de rentrer chez moi, la terreur pulsant dans mes veines, pensant à Maia et à la simplicité que ma vie aurait pu avoir. Je marchais dans la lumière du matin, puis je me retrouvais dans une salle d'interrogatoire au poste de police.

Complètement hébété et désorienté.

Quand on m'a demandé pourquoi je l'avais fait, j'ai répondu :

« Je le détestais. »

Mais je n'ai pas pu finir ma phrase. J'étais submergé par le chagrin. Je voulais dire : *Je le détestais, mais je n'aurais jamais fait ça, à personne, et surtout pas à Eli.*

Quand ils m'ont dit que Chet était mort lui aussi, j'ai été pris de vertiges. Je ne l'avais pas vu. Ils ont trouvé mes traces ADN dans toutes les chambres, sauf dans celle de Chet. Je n'étais pas entré dedans, mais ils étaient convaincus que je l'avais tué, lui aussi. Alors, ils ont inventé toute une histoire. Des empreintes digitales, des traces de semelles. Des cheveux. Un témoin, habitant une maison voisine. Quelqu'un avait entendu des cris et avait appelé pour s'assurer qu'ils allaient bien.

« Le premier cri, m'a dit la police, s'est produit lorsque vous avez enfoncé le couteau dans le ventre d'Eli. »

« Si vous dites la vérité, pourquoi vous êtes-vous enfui ? » m'a ensuite demandé l'inspecteur.

« Je ne sais pas. »

« Pourquoi n'êtes-vous pas resté pour l'aider ? Pourquoi n'avez-vous pas pratiqué la réanimation cardio-pulmonaire, ou essayé d'arrêter l'hémorragie ? Pourquoi n'avez-vous pas tenté de la sauver ? »

« Je savais qu'elle était morte. »

« Vous *pensiez* qu'elle était morte, a-t-il dit en frappant du poing la table en acier qui nous séparait, mais ce n'est pas le cas. Et quand elle se réveillera, elle racontera au monde entier exactement ce que vous avez fait. »

C'est ainsi que j'ai appris qu'Eli avait survécu.

PARTIE III

Elizabeth Primrose : C'était Bill ?

Inspecteur Marsden : Bill Kareama est le meurtrier présumé, oui. Nous l'avons arrêté et inculpé, mais nous avons besoin que vous essayiez de vous souvenir de ce que vous avez vu cette nuit-là.

Elizabeth Primrose : Je… Il était dans ma chambre. Il… il… Je ne sais pas. Je me souviens juste qu'il était là.

Inspecteur Marsden : Prenez votre temps, Elizabeth. Je sais que c'est difficile. Dites-nous simplement ce que Bill tenait dans ses mains lorsque vous l'avez vu dans votre chambre.

Elizabeth Primrose : Je ne sais pas, je ne m'en souviens pas.

Inspecteur Marsden : Vous ne savez pas s'il avait quelque chose dans la main ?

Elizabeth Primrose : S'il m'a fait ça, et… s'il a fait du mal à ma famille. Oh mon Dieu. Je ne peux pas.

Inspecteur Marsden : Nous pouvons faire une pause, si vous le souhaitez.

Elizabeth Primrose : Peut-être qu'il avait un couteau. Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas.

Inspecteur Marsden : Ce serait peut-être plus facile, Elizabeth, si nous écrivions tout ça et que vous nous disiez ensuite si ça correspond à vos souvenirs. Est-ce que ça vous conviendrait ?

Elizabeth Primrose : Je crois que j'ai besoin d'une pause.

Inspecteur Marsden : D'accord, faisons une pause. Nous avons presque tout ce qu'il nous faut. J'ai juste besoin que vous essayiez vraiment de vous souvenir de ce que Bill tenait à la main lorsqu'il est entré dans votre chambre, d'accord ? Pouvez-vous y réfléchir pendant que nous faisons une pause ? Ensuite, nous taperons votre déclaration et vous la ferons signer, c'est tout ce dont nous avons besoin. Ce qu'il vous a fait, à vous et à votre famille, est d'une cruauté inimaginable, mais il va payer pour ça, je vous le promets.

TK

— Je viens voir Lucy, dis-je.

— Lucy. Est-ce qu'elle vous attend ?

— Non, réponds-je. Je ne pense pas.

— Qui est-ce ? fait une voix, depuis l'intérieur de la maison.

Mon cœur bat la chamade. J'ai tout planifié, mais maintenant que je suis là, j'ai encore du mal à y croire. Je la vois s'approcher de la porte d'entrée. *C'est le moment.*

— Quelqu'un souhaite vous voir, dit la femme âgée en se retournant.

— Oui ? demande-t-elle. Qu'y a-t-il ?

— Bonjour, déclaré-je.

Mon cœur bat encore plus fort, maintenant

Lucy Bond, c'est son nouveau nom.

— Je m'appelle Te Kuru Phillips. *TK*, si vous préférez.

Sa confusion grandit. C'est mon accent. Un étranger avec un accent néo-zélandais, en pleine banlieue d'Édimbourg. Je vois son regard me dépasser, puis revenir sur mon visage.

— Oui ? Que voulez-vous ?

Je m'éclaircis la gorge. Je regarde la dame qui a ouvert la porte, qui se tient toujours là, derrière elle.

— Écoutez, Lucy, je voudrais vous parler de… Bill.

Son expression change radicalement. Elle semble presque horrifiée. Elle ravale sa salive, puis se retourne vers la femme, le visage à nouveau impassible.

— Rosemary, peux-tu aller t'occuper des jumeaux, s'il te plaît ?

— Bien sûr, répond-elle avant de retourner à l'intérieur.

Elle me fait face.

— Comment m'avez-vous retrouvée ?

C'est un murmure, ses mots s'effilochent.

— Vous devez partir avant que j'appelle la police.

— Écoutez, Eli, euh… Elizabeth.

— Ne m'appelez pas comme *ça*, crache-t-elle.

C'est donc bel et bien elle. Elle a beaucoup changé – elle a des rides profondes autour de la bouche et des yeux – mais c'est indéniable. Je scrute le visage de la fille qui a survécu.

— Je suis son psychologue, d'accord ? Le psychologue de Bill, et je ne veux rien de vous. Ce n'est pour personne d'autre.

Les mots jaillissent de ma bouche.

— J'ai traversé la moitié du globe pour ça, je veux juste parler.

Une ride se creuse au milieu de son front.

— À propos de quoi ?

Elle pousse un soupir.

— Pour remuer le passé ? Vous n'abandonnez jamais, n'est-ce pas ? Ce n'est pas suffisant que j'aie perdu ma famille ? Ce n'est pas suffisant qu'il m'ait poignardée ? Maintenant, je dois me cacher de gens comme *vous.*

Je croise son regard, essayant de garder une expression neutre.

— Je comprends. Je ne veux pas vous faire revivre tout ça. Pour être honnête, ça fait deux ans que je sais que vous êtes à Édimbourg. Je ne voulais pas venir. Je ne serais pas venu, si j'avais pu.

— Pourquoi le faire maintenant, alors ? Pourquoi ne pas laisser tomber ?

Elle regarde autour d'elle dans la rue, pour voir si quelqu'un observe la scène.

— Pourquoi ?

— Pendant des années, j'ai été convaincu de l'innocence de Bill. Je connais cette affaire sur le bout des doigts. J'ai passé d'innombrables

heures avec lui. Quoi qu'il se soit passé, personne ne peut nier que Bill n'a pas eu droit à un procès équitable. Certains éléments de l'affaire n'ont jamais été correctement expliqués ou examinés…

Elle ferme les yeux comme si elle souffrait, et cela me stoppe net. Je me force à continuer.

— Je sais que ce n'est rien comparé à ce que vous avez vécu… mais j'ai perdu des années de ma vie, mon mariage et moi-même à cause de cette affaire. Pour moi, pour ma propre santé mentale, fais-je. Je veux juste vous parler cinq minutes, c'est tout.

Elle se frotte la poitrine, comme pour apaiser son cœur.

— Vous essayez de le faire sortir ?

— C'était mon intention, répliqué-je. Mais tout dépend de ce que vous allez me dire. J'ai besoin de savoir certaines choses.

— Mon mari appellera la police s'il découvre que vous êtes ici. *Je* devrais appeler la police. Comment savoir si vous n'êtes pas un journaliste ? Comment m'avez-vous trouvée ?

Elle est agitée, en colère.

— Vous pouvez commencer par faire une recherche sur Google pour vérifier que j'étais bien son psychologue en prison.

— Vous voulez qu'il soit libéré après tout ce qu'il a fait ?

— Il pourrait sortir de prison dès demain s'il avouait ses crimes et reconnaissait sa culpabilité.

Elle relève le menton, provocante.

— Pourquoi ne le fait-il pas alors ?

Je hausse les épaules. Je ne connais pas la réponse, mais la plus logique est : *Il n'a pas commis ces crimes*. Si j'étais cynique, je dirais que s'il pouvait être acquitté, il obtiendrait une énorme compensation financière. Des affaires similaires ont rapporté des millions.

— C'est toute la question. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'a pas bénéficié d'une défense compétente ni d'un procès équitable.

— Non… a-t-elle lancé, le souffle court. Non, il était là… les

preuves… la police. Je l'ai vu debout devant moi. Je m'en souviens.

Sa réaction est typique, d'un point de vue clinique. Si vous croyez en une version des faits pendant dix-sept ans, cela ne va pas disparaître en quelques minutes. J'ignore à quoi je m'attendais. Peut-être à plus de clarté sur la déclaration qu'elle a faite à la police. Son avocat et un psychologue ont réussi à faire valoir qu'elle ne devait pas être contrainte de témoigner, même lors d'une audience préliminaire. Compte tenu de la nature du crime et du risque de retraumatiser le témoin, le juge a accédé à cette demande. Ce cas est même devenu un précédent juridique en ce qui concerne les mineurs.

— Je n'essaie plus de le faire sortir. Je veux juste connaître la vérité.

Quelque chose se lit dans son regard.

— Je ne veux pas parler de l'affaire. Je ne voulais pas en parler à l'époque, et je ne veux toujours pas en parler aujourd'hui. J'ai fait ma déposition et ça m'a presque détruite.

— Vous avez des enfants, maintenant ?

Elle ne répond pas.

— Je comprends que c'est la dernière chose que vous souhaitez dans votre vie en ce moment. Vraiment, je comprends. J'ai bâti toute ma carrière sur la notion de traumatisme.

Elle aurait pu me claquer la porte au nez. Elle aurait pu appeler la police. Mais elle est toujours là, à m'écouter. Alors, je continue à parler.

— Mais quelque chose me dit que vous n'avez pas vraiment tourné la page. Qu'une partie de vous se pose encore des questions. Je sais que c'est effrayant, mais pourriez-vous essayer de me faire confiance, juste pendant dix minutes ? Après ça, vous n'entendrez plus jamais parler de moi.

Un silence s'installe.

— Vous avez dix minutes. Il y a un parc, au bout de la rue. Je vais chercher mon manteau.

Quand elle réapparaît, vêtue de son manteau et la tête haute, je pense

à sa mère, à quel point elle ressemble aux vieilles photos de Gwen.

— Allez-vous me dire comment vous m'avez trouvée ? me demande-t-elle en m'accompagnant dans la rue.

— J'ai essayé de contacter vos amis de l'époque et votre famille. Comme vous avez disparu peu après le procès, c'était la seule piste que j'avais. Bill a mentionné un nom : Harvey Bond. Il m'a dit que c'était quelqu'un avec qui vous étiez sortie avant de quitter Londres. J'ai donc créé une alerte Google avec son nom. Pour être honnête, j'en ai créé plusieurs. J'étais un peu, euh, obsédé par ça. Et puis, il y a quelques années, Harvey Bond a remporté un prix de design et plusieurs articles ont été publiés à ce sujet.

— Oh, dit-elle, si doucement que je l'entends à peine.

— J'ai remarqué une photographie en arrière-plan, sur l'un des clichés de l'intérieur de la maison. Je trouvais qu'elle vous ressemblait. J'ai consulté les avis de mariage et j'ai vu qu'il avait épousé Lucy Smith, un nom qui m'a semblé être inventé.

Elle se contente d'acquiescer.

— Ce n'était qu'une question de temps, j'imagine. Je suis juste contente que vous ne l'ayez pas trouvé sur l'un de ces sites web ignobles où des détectives en herbe revisitent des affaires classées.

— Vous suivez toujours l'affaire ?

— Non, répond-elle. Enfin, parfois. Quand je bois le verre de trop, je tape mon ancien nom dans Google… juste pour voir.

Elle secoue la tête.

— Je vais demander à Harvey de faire retirer ces articles. J'adore Édimbourg, et nous n'avons pas envie de déménager à nouveau…

— Eh bien, je ne dirai rien, assuré-je. Mais je suis vraiment désolé que vous deviez vivre ainsi.

— Nous avons une belle vie, mais je n'oublie jamais. Je pense à maman, Chet et papa tous les jours, mais parfois, pendant de brefs instants, la douleur disparaît. Je ne pense pas à ce qu'il nous a fait.

Elle expire.

— Évidemment, Harvey est au courant, nos amis proches le savent aussi. Je peux cacher mes cicatrices, à condition de ne jamais porter de maillot de bain deux-pièces. Mais nous sommes des gens très discrets, avec un cercle d'amis restreint et très soudé.

Elle m'emmène dans la rue et nous marchons jusqu'à un parc clôturé. Elle utilise une clé pour l'ouvrir, puis me conduit à un banc où nous nous asseyons à quelques mètres l'un de l'autre.

Elle s'assoit et croise les jambes, le dos remarquablement droit. Elle ressemble beaucoup aux photos que j'ai vues d'elle quand elle était jeune, sauf qu'elle est bien plus maigre. Son visage a perdu ses rondeurs juvéniles, son nez semble légèrement plus fin. Elle se frotte la lèvre inférieure avec ses ongles pendant qu'elle parle.

— Je ne sais pas exactement ce que vous voulez savoir, mais je ne vais pas parler de ma famille ni…

Elle marque une pause, et les cordes saillantes de son cou semblent indiquer que le simple fait d'y penser lui cause de la douleur.

— … des détails spécifiques de leur mort.

— Non, bien sûr. Je ne veux pas vous faire revivre tout ça.

— J'ai passé près de vingt ans à travailler là-dessus avec des thérapeutes, et avec mon mari. Je ne suis toujours pas tout à fait prête.

— C'est tout à fait compréhensible, réponds-je. Ce que je veux surtout savoir, c'est la nature de votre relation avec Bill avant, enfin, avant ce qui s'est passé. J'aimerais savoir ce dont vous vous souvenez.

— Eh bien, les gens semblent penser qu'il m'a manipulée. Mais j'avais presque 18 ans quand nous nous sommes rencontrés. Et il était jeune, lui aussi. Je dirais qu'il était beaucoup plus naïf que moi… Il n'était pas aussi turbulent et émotif, mais il était naïf à d'autres égards.

— Il n'y a donc rien eu… d'inapproprié ?

Je songe à la version des faits donnée par Bill, à la façon dont il lui a résisté, à la façon dont Simon l'a mis en garde. Il l'a raconté d'une

manière qui laissait entendre que c'était Eli qui l'avait séduit.

— Rien de bien méchant. Tout est très flou et je pense que mes souvenirs sont faussés par le fait qu'il a ensuite tué toute ma famille… avant d'essayer de me tuer aussi. Mais je l'aimais bien, et j'aimais l'attention qu'il me portait. J'aimais le fait qu'il me traitait et me parlait comme à une adulte et non comme à une petite fille. Harvey me manquait tellement, ainsi que tous mes amis à Londres. Je suppose que j'ai développé un béguin pour lui.

— À quel point êtes-vous confiante dans vos souvenirs ?

— Pas tellement, répond-elle. Je sais ce que le traumatisme peut faire. Je sais ce que le temps peut faire.

— Le traumatisme est une lentille qui déforme intensément la vision que l'on a de sa vie. Surtout quand on croit que cet homme a fait… ce dont il était accusé. Ça ne doit pas être facile.

— Tout son comportement était étrange. C'est comme ça que je le vois maintenant. Je ne pense pas qu'il l'ait planifié. Mais alors…

Elle lève les mains au ciel.

— Je veux juste qu'il soit coupable. Je ne veux pas de ce… de ce doute. Il l'a fait. Je sais qu'il l'a fait. C'est un monstre.

Je repense à quelque chose que Bill m'a souvent répété.

— Vous teniez un journal, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Mais vous l'avez perdu.

— Au cours des dernières semaines, avant… Il a disparu.

— Vous avez une idée de qui pourrait l'avoir pris ? Est-ce que vous auriez pu l'égarer ?

— C'est Bill qui l'a volé, réplique-t-elle. Il n'était pas censé entrer dans ma chambre, mais il était toujours là où il n'était pas censé être. Il venait parfois à la maison, la nuit. Je pense que j'avais écrit à quel point Harvey me manquait et ça l'a peut-être rendu jaloux. Qui sait ?

Elle regarde au loin, à travers les arbres qui bordent le parc.

— Si Bill n'a pas pris mon journal, alors c'est peut-être papa. Il a trouvé une lettre que j'avais écrite à Bill et ça l'a mis en colère. Mais mon journal, j'y rédigeais mes secrets, des choses que j'avais observées. Ce n'était destiné à personne.

Elle s'éclaircit la gorge, relève la tête pour empêcher les larmes de couler.

— Vous n'avez aucune idée de ce que c'est. Même s'il était libéré, je serais toujours certaine que c'est lui. Je ne peux pas m'en empêcher. Qu'est-ce que ça signifie, si je me trompe ? Que le vrai meurtrier est toujours en liberté ?

— Je suis désolé, Eli, vraiment. Je sais que c'est douloureux d'en parler. Mais votre déclaration a été déterminante dans le procès. Je dois donc vous demander : vous souvenez-vous l'avoir vu avec le couteau, au-dessus de vous ?

Elle secoue la tête.

— Je ne sais pas. Je le vois toujours avec le couteau, mais quand je ferme les yeux, j'ai l'impression que ce n'est qu'un… rêve. La police m'a raconté ce qui s'était passé. Je ne voulais simplement pas l'imaginer ni y penser. J'ai signé la déposition.

— Vous avez fait cette déposition.

Elle secoue subtilement la tête.

— Non. Je l'ai signée. Ils m'ont posé des questions et je l'ai simplement signée.

Elle fronce les sourcils, concentrée, le visage tendu.

— Il était là. Je me souviens de lui. Je l'ai vu dans ma chambre. Ils ont dit qu'il m'avait poignardée et, eh bien, il devait avoir un couteau. C'était *son* couteau, après tout.

— Je suis vraiment désolé. Je sais à quel point il est important de tourner la page…

Finalement, elle me regarde. Elle secoue très légèrement la tête.

— L'homme qui m'a fait ça, à moi et à ma famille, l'homme qui a

poignardé mon petit frère en plein cœur, a été condamné. Ne me retirez pas ça.

Je m'attends à voir des larmes couler – elles sont là, dans ses yeux, mais elles ne tombent pas.

Elle se détourne de moi. La porte s'ouvre et quelqu'un entre avec un enfant en bas âge. Elle leur adresse un hochement de tête lorsqu'ils passent. Elle reprend la parole, sa voix agitée par les sanglots.

— Vous savez, quand j'ai eu les jumeaux, la première chose à laquelle j'ai pensé, la première chose que j'ai perçue, c'était un sentiment aigu de vide. Chaque fois que je ressens une émotion forte, je songe à ma famille. Je pense à la joie que ma mère aurait éprouvée en rencontrant ses petits-enfants. Je pense à tout ce que mes enfants manquent, sans leur oncle et leurs grands-parents. Savez-vous ce que ça représente ? Savez-vous à quel point je me suis sentie *coupable* ? Toute ma vie, je pense au fait que j'ai survécu, que je vis, que je continue à vivre, tandis qu'eux sont morts.

Elle renifle bruyamment, relève la tête.

Un sentiment de vide profond m'envahit soudain, moi aussi. Quand on voit quelqu'un qui a perdu un être cher, cela nous pousse à faire le point, à nous accrocher aux choses qui nous sont précieuses, à celles que nous aurions peut-être oubliées autrement.

Je veux prendre un café avec mes parents, leur dire à quel point je les aime. Je veux Amelia dans mes bras, sa tête blottie contre mon épaule.

— Si vous pouviez claquer des doigts et me persuader qu'il est innocent, ça serait encore plus dur.

Elle agite la main dans les airs.

— Plus dur de continuer à vivre comme ça. Si ce n'est pas Bill, alors ça signifie qu'un autre innocent a payé pour ce meurtre. Ça signifie que le vrai coupable s'en est tiré.

Elle s'éclaircit la voix.

— Je ne me souviens de rien de cette nuit-là. Je me suis réveillée une

semaine plus tard avec une horrible blessure sous les côtes et j'ai appris que ma famille était morte. La police m'a dit que Bill avait été inculpé pour le meurtre de ma famille et pour avoir tenté de me tuer. Je me souvenais de lui debout au-dessus de moi, et c'est ce que je leur ai dit. S'il n'est pas l'auteur du crime, il m'a tout de même trouvée là. Et pourtant, il m'a laissée pour morte.

Il y a tant de colère, tant de douleur dans cette dernière phrase que j'en ai des frissons.

— C'est plus ou moins la version des faits que je connais, dis-je. Il était dans la maison, il était là.

Elle tourne son poignet, regarde la petite montre qui y est attachée.

— Ça fait dix minutes. Je ferais mieux de rentrer.

— Puis-je vous poser une dernière question ? demandé-je.

Elle se tourne vers moi. Ses yeux brillent toujours, mais les larmes ont cessé.

— La dernière.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre, à part Bill, à qui vous avez pensé quand ils vous l'ont annoncé ?

— M'ont annoncé quoi ? fait-elle, puis elle comprend. À propos de ma famille…

Elle s'essuie les yeux avec le dos de sa main droite.

— Il va s'inquiéter, Harvey. Quand je rentrerai à la maison avec les yeux gonflés.

— Je suis désolé.

— Qu'est-ce que ça changera ? Rien. Ça ne sert à rien d'y penser.

— Je suis désolé, Eli.

— Non, reprend-elle. Pas *Eli*. Elizabeth Primrose est morte cette nuit-là. Elle ne reviendra jamais. Ne prononcez plus ce nom.

J'ai l'impression de tomber lentement dans un gouffre. C'est exactement ce que je craignais ; je ne fais que causer davantage de souffrance. J'aimerais pouvoir la serrer dans mes bras, mais qui suis-je

pour elle ? Juste quelqu'un qui remue le couteau dans la plaie.

— Fleur.

Elle le dit si doucement que je me penche un peu plus près, comme si j'avais mal entendu.

— Si vous m'aviez posé la question à mon réveil, j'aurais répondu Fleur. Je ne sais pas pourquoi. Je sais maintenant qu'elle était avec un homme, donc ça ne peut pas être elle. Mais elle avait un côté… méchant, manipulateur. Et c'était une menteuse. Elle faisait chanter mon père.

Elle frissonne.

— Du chantage ?

— Je ne me souviens pas de tous les détails. Ça m'a un peu bouleversée… Je l'ai écrit dans mon journal.

— Et Tate ? m'enquiers-je.

Elle hausse les épaules.

— Il était un peu rustre. Je ne lui faisais pas confiance. Mais il était à l'étranger.

J'ai un pressentiment à propos de Tate et Fleur. Dans ses notes, Bill disait avoir vu Tate alors qu'il était censé être à l'étranger au moment des meurtres. Mais bon, ce ne serait pas la première fois qu'il m'induirait en erreur.

— C'était votre dernière question, m'informe-t-elle. Je veux juste rentrer chez moi.

Elle se lève et se dirige vers la route. Je la suis jusqu'au petit portail. Elle se retourne.

— J'espère que ça en valait la peine.

Je repense au journal.

— Je l'espère aussi.

39.

Sloane

Le vol vers Wellington dure un peu plus d'une heure et m'emmène à l'extrémité sud de l'île du Nord. Je prends un Uber depuis l'aéroport jusqu'à la banlieue de Lyall Bay.

Lawrence – ou Laurie – Berry possède le genre de maison que l'on attendrait d'un avocat à la retraite de sa stature. Elle surplombe la plage. C'est une maison moderne et luxueuse de deux étages, avec des châssis de fenêtres en acier noir et une façade en bois clair. Une Mercedes décapotable couleur charbon est garée dans l'allée, où je trouve un homme assez petit mais au torse large qui brosse le capot avec une peau de chamois.

— Sloane ? demande-t-il en m'apercevant.

Il retire ses lunettes de soleil.

C'est sans aucun doute le genre de personne qui adore les longs déjeuners d'affaires. Il sourit, me dévoilant une dentition toute neuve, qui contraste avec son bronzage légèrement artificiel.

— Sloane Abbott, réponds-je en hochant la tête. Merci de me recevoir.

— Oh, pas de problème, c'est un réel plaisir, sourit-il.

Un labradoodle s'approche en jappant. Laurie essuie sa main sur sa cuisse avant de me la tendre. Il me broie pratiquement les os de la main.

— Venez.

Il m'invite à entrer, puis à monter un escalier.

— Je vais vous montrer la vue, indique-t-il en ouvrant une porte coulissante. Les dames d'abord. Enfin, je ne devrais peut-être pas dire ça, qui sait de nos jours ?

— Ça ne me dérange pas.

— Tant mieux ! J'ai déjà du mal à suivre toutes ces règles… Heureusement que je suis à la retraite.

Oui, heureusement. Je garde un sourire poli.

— J'ai démissionné quelques années après l'affaire Kareama, déclare-t-il en me suivant sur la terrasse.

La vue est à couper le souffle. Je suppose qu'il s'est discrètement retiré dans cette magnifique propriété située dans ce qui semble être un quartier huppé de Wellington. Il s'appuie maintenant contre la balustrade.

— Vous voyez le ferry arriver ?

J'acquiesce.

— C'est comme ça qu'on arrive à l'île du Sud. L'été, on peut apercevoir quelques surfeurs qui bravent le froid. Ce n'est pas comme sur les plages australiennes. Ici, on porte des combinaisons toute l'année. Surtout quand le vent souffle du sud. Dans cette région, on dit souvent : *Rien ne vaut Wellington quand il fait beau*. Le problème, c'est qu'il ne fait pas souvent beau.

— Vous surfez ? lui demandé-je.

Il en a le bronzage en tout cas, pensé-je avec ironie.

— Oh, je ne peux pas imaginer pire, flotter là-bas comme un iceberg à la dérive. Non, je fais un peu de voile, mais sinon je préfère rester sur la terre ferme. Venez, prenons une tasse de thé à l'intérieur.

— Du café, si vous en avez ?

— On en a plein. J'ai acheté une machine à expresso quand j'ai arrêté d'aller au bureau.

— Noir, s'il vous plaît.

— Pas de souci.

La maison est ouverte. Laurie continue de parler pendant qu'il se dirige vers la cuisine pour préparer le café.

— Alors, vous faites un podcast sur l'affaire ?

— C'est ça.

— Eh bien, sachez que je suis fan de vous. J'ai écouté celui que vous avez fait sur ce professeur disparu. J'attends avec impatience le prochain

épisode. C'était génial.

Laurie a quelque chose de particulier. Même si vous ne vouliez pas l'aimer, il finit par vous plaire. Il est familier, bavard, mais je me rappelle pourquoi je suis ici : il était chargé de défendre Bill, et il a échoué.

— Merci. Je suis contente que ça vous ait plu.

— Non, merci à vous d'être venue.

Je sors mon enregistreur.

— Pouvez-vous me parler un peu des difficultés de cette affaire ?

— Les difficultés ?

— Quand vous l'avez acceptée, comment ça s'est passé ?

Il renifle, je le vois secouer la tête.

— Vous voulez dire… ce qui a mal tourné ? Vous avez rencontré Bill Kareama ?

— Oui.

Ses longs sourcils gris se hissent sur son front et y restent.

— Vous connaissez le secret professionnel entre avocat et client, n'est-ce pas ?

— Oui. Je ne vous demande pas de le briser.

— Qu'est-ce qui a mal tourné… ? répète-t-il en prenant une inspiration. Je ne souhaite pas que cette partie soit enregistrée. Nous pourrons le faire plus tard.

— D'accord, réponds-je.

— D'accord. Eh bien, pour commencer, ce n'est pas quelqu'un qui inspire immédiatement la sympathie. Il n'était pas désagréable à regarder, mais il parlait doucement, il était un peu timide. Il évitait le contact visuel, et il était constamment agité. Il donnait l'impression d'être distant. Être son avocat a été un vrai défi. Je dirais que nous n'avons pas eu de chance avec le jury non plus. Neuf femmes, presque toutes pakeha, ça n'a pas aidé.

— Bien sûr.

— Les cartes étaient contre nous.

— Comment était-il, à l'époque ?

— Il était… correct, mis à part le fait qu'il changeait son histoire toutes les dix minutes. Il y a certainement des gens qui nous ont critiqués alors qu'ils n'étaient même pas présents lors du procès, mais je vous assure que nous ne comprenions rien à la moitié de ce qu'il disait. Il n'y avait aucune preuve tangible pour étayer la plupart de ses affirmations. La chronologie ne correspondait pas.

Il rapporte à la table les cafés et une assiette remplie de biscuits.

— J'adore tout ce qui est sucré, explique-t-il. Servez-vous. Bref, Bill nous dit que la fille était amoureuse de lui, mais il n'y a aucune preuve tangible, à part un baiser ivre qui a conduit à son arrestation. Il parle d'une lettre qu'elle lui aurait envoyée, mais qui n'a jamais été retrouvée.

Je murmure des mots pour l'inciter à continuer, même s'il est déjà clair que ce type aime parler. Je souffle sur mon café.

— Écoutez, nous pouvons entrer dans les détails, mais la principale raison pour laquelle notre défense a échoué et que l'appel a été rejeté est que les preuves indiquaient de manière écrasante sa culpabilité. La fille l'a identifié dans la maison. Son couteau était l'arme du crime. Ils ont trouvé ses empreintes de bottes dans les pièces. Il *s'est comporté* comme un coupable et certaines de ses déclarations lors des premiers interrogatoires de police frôlaient l'aveu. C'était une affaire réglée et, franchement, je ne pense pas que ça soit très intéressant à écouter. Nous avons essayé de le défendre, mais c'est Bill Kareama qui a commis le crime. Il a poignardé la famille Primrose.

Il s'interrompt pour croquer dans un biscuit. Je m'empresse d'intervenir avant qu'il ne reprenne la parole.

— Mais il y a des éléments qui ne collent pas. Beaucoup de gens estiment qu'il mérite un nouveau procès.

— Ah bon ? Qui qu'ils soient, je ne vois pas comment ce serait possible, pas après tout ce temps. Si je devais recommencer, je pense

que je me concentrerais uniquement sur les preuves matérielles sur lesquelles la police s'est tant appuyée. Car, même s'il les a poignardés, les événements n'ont pas pu se dérouler exactement comme la police l'a évoqué.

— Comment ça ?

— Eh bien, tout d'abord, le timing avec l'asthme. Ensuite, ses empreintes de bottes entre les pièces ne correspondaient pas à leur version des faits. Selon eux, l'ordre des meurtres était Chester, puis Simon, puis Gwen, et enfin Elizabeth. Ils ont dit que Bill n'avait laissé aucune trace d'ADN dans la chambre de Chester parce qu'il était prudent, calme, que Chester était le premier sur sa liste, mais ils ont également affirmé que ce n'était pas prémédité, alors comment aurait-il pu être calme ?

— Il *est donc* possible qu'il ait été condamné à tort ?

— Non, rétorque-t-il. J'ai conscience qu'il a été traité injustement pendant l'enquête et qu'il ne s'est pas facilité la tâche. Mais ce n'est pas tout ce que je sais.

Je m'arrête là. Je me demande pourquoi il ne voulait pas que cette partie soit enregistrée, c'est intéressant.

— Qu'est-ce que vous ne me dites pas, Laurie ?

— J'ai toutes mes notes personnelles, tout ce qui concerne le procès. Vous ne pouvez pas les emporter, mais vous pouvez les consulter. Des copies des photos de la scène du crime, les témoignages, les entretiens avec les témoins… Mais rien de tout ça n'est accessible au public, et je tiens à ce que ça ne soit pas diffusé dans votre podcast. Je suis très sérieux. Je connais les meilleurs avocats de ce pays et je sais comment vous êtes, vous les journalistes. C'est une information confidentielle. Ça vous va ?

— Bien sûr, réponds-je.

Mais alors, pourquoi me le montrer ?

— Je pense que vous devez les voir pour avoir une vision complète de Bill Kareama. Ensuite, nous pourrons discuter.

— Je comprends.

J'entends des pas et me retourne pour voir une femme blonde aux racines grises et aux yeux brillants.

— Bonjour ! fait-elle d'une voix enjouée. Sloane, c'est ça ? Nous sommes de grands fans !

Elle s'approche et se présente.

— Je suis Helen, la femme de Laurie.

— Enchantée, dis-je.

— Ce que vous faites est si passionnant ! Et maintenant, vous vous intéressez à l'affaire Kareama, c'est ça ?

— Oui. Je réalise un podcast et j'essaie de lui obtenir un nouveau procès.

Elle fronce les sourcils.

— Oh, d'accord, c'est un peu… différent.

— Eh bien, reprends-je, nous examinons les défaillances de sa première défense juridique et le contexte de ce procès.

Son sourire s'efface.

— Les… défaillances ?

— Ce n'est pas que Laurie aurait pu faire plus, ajouté-je, d'une voix douce. Je veux simplement parler du manque de témoins, de la manière dont la police a géré l'enquête…

— Eh bien, parfois, on ne peut rien faire.

— Bon, venez, intervient Laurie. J'ai tout préparé pour vous, on peut y aller.

Il me conduit au bout du couloir jusqu'à une pièce remplie de livres. Un ordinateur est installé sur un bureau dans un coin et il y a une table à tréteaux au milieu, sur laquelle sont disposés en rangées bien ordonnées des papiers, des documents et des photographies. Je m'approche et je vois des piles de notes manuscrites, des copies de clichés numérotés pris sur les lieux du crime, et de minuscules cassettes audio avec des lettres et des codes inscrits sur les côtés.

— Vous vous demandez peut-être pourquoi j'ai conservé tout ça, et pourquoi ces documents sont en si bon état. Eh bien, j'ai toujours été très méthodique, comme la plupart des avocats. J'ai des tiroirs et des archives contenant tous mes dossiers depuis le début des années 1980, et celui de Bill était certainement mon affaire la plus médiatisée.

— Eh bien, je vous suis reconnaissante d'avoir tout conservé.

Le fait de parcourir ces images est une expérience bouleversante : certaines représentent une chaussure ou une pièce de monnaie à côté d'un marqueur de preuve, mais d'autres montrent les corps éparpillés sur les lits. L'une d'elles ne comporte qu'un lit vide, couvert de sang. J'ai vu certaines photos de la scène du crime, mais pas celles-ci. Pas si explicites. Je déglutis péniblement. Chet a l'air si jeune, si paisible. Aucun signe de lutte. Gwen semble moins sereine – je ne peux pas regarder sa gorge. Il y a beaucoup plus de sang dans la chambre d'Elizabeth, et elle n'est pas là.

À ce stade, elle était dans l'ambulance, supposé-je.

Simon a été le plus touché.

En découvrant l'histoire de Bill, je m'étais perdue dans ma lecture, et j'avais presque oublié que cela était arrivé à de vraies personnes qui avaient des rêves, des ambitions, des peurs, des angoisses. Des personnes comme moi. C'est *ça* qui compte : il faut d'abord penser aux victimes. Bill, oui. Mais ces personnes aussi. Comment puis-je détourner le regard, comment peut-on s'habituer à voir des images comme celles-ci ?

— Vous pouvez faire des copies de ces photos, mais pas de mes notes.

Il s'éclaircit la gorge.

— Je suppose que vous connaissez l'affaire dite des *corps enterrés*[58] ?

— Non, je ne connais absolument rien aux crimes commis en Nouvelle-Zélande, rétorqué-je en relevant enfin les yeux des clichés.

Il est appuyé contre la porte, les mains dans les poches de son short.

— Oh, ce n'est pas une affaire spécifique en Nouvelle-Zélande, fait-il en riant. Non, l'affaire des corps enterrés est surtout une référence en matière d'éthique juridique, et a élargi la définition du secret professionnel. Les avocats d'un homme qui était jugé et susceptible d'être condamné pour meurtre ont été informés par le défendeur qu'il avait tué deux autres femmes.

Il se racle la gorge.

— Le défendeur leur a indiqué l'emplacement des autres corps qui, à ce moment-là, n'avaient pas encore été découverts. Les avocats sont partis à la recherche de ces corps, et ils les ont trouvés. Ils connaissaient également les familles des victimes… mais ils ont choisi de ne pas en parler à la police ni aux familles, qui étaient toujours à la recherche des filles disparues. Lors du procès, ils ont laissé échapper qu'ils avaient aperçu les corps en décomposition des filles disparues. C'est à ce moment-là que la cour a deviné qu'ils connaissaient leur emplacement, mais ne l'avaient jamais signalé.

— Bon sang, dis-je. Ça devrait mettre fin à leur carrière, point final. C'est moralement inacceptable.

— Moralement, peut-être. Mais éthiquement, ajoute-t-il, c'est une autre histoire. Les clients doivent pouvoir faire confiance à leurs avocats. Ils ont tous droit à une représentation équitable et impartiale.

— Je suis d'accord, mais…

— Mais nous avons tous une réaction instinctive à ça. Ça *semble* mal, n'est-ce pas ?

— Qu'est-il arrivé à ces avocats ?

— Après quelques débats, les juristes sont unanimement convenus que les avocats avaient agi de manière éthique. En révélant à la police ou aux familles où se trouvaient les corps, ils auraient violé le secret professionnel. Et les avocats sont très pointilleux sur ce genre de sujets.

— Vous voulez dire *nous sommes très pointilleux* ?

— Oh, je ne suis plus avocat, sourit-il. Êtes-vous d'accord avec ça, au moins en principe ?

J'y réfléchis.

— De mon point de vue, un résultat moral positif est plus important qu'un résultat éthique positif. Ils n'auraient *jamais* dû aller vérifier si les corps s'y trouvaient en premier lieu. Si le secret professionnel est si important, en quoi cet aveu allait-il améliorer les chances d'obtenir un meilleur résultat pour leur client ? Mais je comprends l'aspect éthique. Coupable ou non, l'éthique existe pour une raison.

— En effet, lance-t-il. Trouver ces corps n'aurait pas changé l'issue du procès, et même s'ils en avaient informé les familles, de manière anonyme, ça n'aurait rien changé non plus. Le type était déjà condamné à mort, de toute manière. Lorsque les corps auraient finalement été découverts, la police aurait immédiatement fait le lien avec cet homme. Mais nous ne faisons pas appel à des avocats pour prendre ces décisions complexes, c'est à ça que sert le code de déontologie. Une référence, pour aider à la prise de décision.

— Êtes-vous d'accord avec les conclusions de l'affaire ?

— À mon avis, il est acceptable de violer le secret professionnel dans des circonstances très particulières. Mais qu'en sais-je ? Je ne suis plus avocat et vous… eh bien, vous êtes juste ici pour consulter mes notes. Je vous laisse. Faites-moi savoir quand vous serez prête à enregistrer.

— Merci, fais-je alors qu'il quitte la pièce.

J'étudie les papiers étalés sur la table devant moi. Il me faudrait des semaines pour tout lire.

Je commence à trier les notes, à les parcourir à la recherche de tout élément qui pourrait me sembler pertinent. Après environ une demi-heure, je n'ai pas beaucoup avancé. Laurie est un preneur de notes particulièrement minutieux, je peux lui accorder cela. Il a même conservé des enregistrements d'appels téléphoniques qu'il a passés au ministère public, une liste des citations à comparaître, et il y a une page sur les éléments de preuve provenant des relevés bancaires de la famille. Je trouve une facture de Shirley Brown, la femme de ménage. Je lis les e-mails échangés entre Bill et Gwen avant qu'il n'accepte le poste.

C'est ainsi que tout a commencé, me dis-je.

Je retourne aux photos et examine la chambre d'Elizabeth. Elle est bien rangée, à l'exception de la literie et d'un petit tas de vêtements dans un coin de la pièce. Elle ne ressemble pas à une chambre d'adolescente typique, mais je suppose qu'elle n'était pas vraiment typique. Je me force à examiner les autres scènes de crime, les autres chambres. Sans tout ce sang et la rigidité évidente des corps, les lits et les chambres semblent normaux, intacts. Pourquoi ne se sont-ils pas défendus ? Pourquoi personne ne s'est réveillé ? Pourquoi une seule personne a-t-elle crié ?

Je remarque une petite pile de vieilles cassettes vidéo et un caméscope qui doit avoir 20 ans, posé sur la table. Un câble relie le caméscope à l'écran de l'ordinateur, qui est allumé. Je prends le boîtier qui se trouve au sommet de la pile, mais il n'y a pas de cassettes à l'intérieur. Je le retourne entre mes mains, plissant les yeux pour lire l'inscription sur l'étiquette.

— Je veux que vous me promettiez que rien de tout ça ne quittera cette pièce.

Je sursaute presque.

— Qu'est-ce que c'est ? demandé-je en me tournant vers lui, le boîtier à la main.

Il se tient dans l'encadrement de la porte.

— Vous verrez. Je peux toujours tout détruire, et je le ferai peut-être. Si vous tentez d'affirmer que tout ça existe, je les jetterai au feu.

J'étudie ses traits pendant un moment. Il est particulièrement grave et je sais que d'une manière ou d'une autre, je dois voir ce qu'il y a sur cette cassette.

— Je vous le promets. Quoi qu'il s'agisse.

— Allez-y.

Il fait un signe de tête vers la caméra.

— Appuyez sur *play*. Ça vous donnera un peu de contexte.

Je m'exécute.

À l'écran, Bill est assis sur une chaise en plastique, la tête entre les mains. J'oublie parfois à quel point il était jeune ; ce n'est qu'un enfant effrayé, ici. Mon cœur bat la chamade tandis que je l'observe. Il regarde autour de lui dans ce qui semble être une salle d'interrogatoire de la police, sauf que quelque chose cloche. Ce n'est pas un policier qui pose les questions, mais un Laurie beaucoup plus jeune. Sa chemise est déboutonnée près du cou, ses manches sont retroussées, son pantalon est serré autour d'une taille bien plus fine.

« Si vous ne l'avez pas fait, pourquoi avez-vous touché le couteau ? Pouvez-vous m'expliquer ? »

« J'ai essayé de le récupérer. »

« Vous avez *essayé* ? Vous voulez dire que vous n'avez pas réussi à le faire ? »

Bill soupire, sans lever les yeux. Mon Dieu, je comprends ce que Laurie veut dire. Il a l'air si coupable – il est difficile de faire confiance à quelqu'un qui ne fait que fixer ses mains.

« Non. Il m'a glissé des mains. »

« Pourquoi avez-vous fermé la fenêtre de la chambre d'Elizabeth ? »

Malgré la mauvaise qualité de l'enregistrement, je peux voir ses yeux se lever, se concentrer sur l'objectif de la caméra.

« Parce que je ne voulais pas que quelqu'un entende ses cris. »

« Quoi ? Bill ? »

« Je savais qu'ils m'arrêteraient si quelqu'un entendait. »

« Bill, arrêtons là. On peut faire une pause. »

« Eli n'arrêtait pas de crier et de crier. »

« Hé, éteignez ça. »

Le jeune Laurie s'avance vers l'objectif et l'enregistrement s'interrompt dans un flash de parasites.

Je me retourne et regarde l'avocat dans les yeux.

— Et ce n'est qu'un extrait parmi tant d'autres, poursuit-il. Je regrette que nous ayons perdu le procès, mais au fil des années, j'y ai beaucoup réfléchi. Il a plus ou moins avoué, à plusieurs reprises. Le genre de déclarations dont la police rêverait. C'est-à-dire des preuves *crédibles* démontrant sa culpabilité. Sans contrainte. Donc, si votre intention est de présenter Bill Kareama comme la victime dans toute cette affaire, vous devriez peut-être y réfléchir à deux fois.

Laurie observe mon visage pendant que j'assimile ces informations. Je réalise que je viens de recevoir une petite leçon d'éthique juridique, mais aussi accablantes que soient les images, elles ne remettent pas en cause un autre fondement de la démocratie : le droit de chacun à une défense équitable. Et Bill n'a pas bénéficié de ce droit, quelle que soit la culpabilité que je pourrais lui attribuer personnellement. Laurie ne croyait pas à son innocence, et je comprends ses raisons. Mais il est également vrai qu'en tant que son avocat, Laurie se devait d'être impartial, et il ne l'a pas été.

Je repense au livre, *A Murder at Membrey Manor*. Peut-être que c'était vraiment son inspiration : il avait prévu de faire porter le chapeau à Simon. Je commence à émettre des hypothèses, à envisager d'autres théories. Bill a trafiqué le chauffage, puis, quand cela n'a pas fonctionné, il s'est rendu sur place avec son couteau.

— L'affaire des corps enterrés, dis-je lentement.

C'est *là* où il voulait en venir. Il *savait* que Bill était coupable.

— Vous le saviez, mais… vous étiez tenus par le secret professionnel.

— Nous enregistrions ces conversations pour les faire écouter à de petits groupes de faux jurés[59]. Ensuite, nous recueillions leurs opinions sur sa crédibilité, leur sentiment général, ce genre de choses, et nous voyions quelles réponses fonctionnaient et lesquelles ne fonctionnaient pas.

Le Bill de l'enregistrement ne correspond pas au Bill que j'ai créé dans ma tête. Je me rends compte que je me suis imaginé ce dernier uniquement sur la base de son récit. Je n'ai pas beaucoup remis en

question la légitimité du récit, mais à travers ses mots, Bill a brossé un portrait innocent de lui-même. Dans sa déclaration, il parvient à pointer du doigt tous les autres : Fleur, Tate, Teimana, même Mooks.

— Je reçois encore des mails haineux, vous savez. Des gens insinuent que nous avons comploté pour le mettre en prison. Des inconnus me traitent de raciste, ce qui est franchement scandaleux. Se rendent-ils compte du nombre de Maoris que j'ai défendus et empêchés d'aller *en prison* ? Sont-ils reconnaissants de tout ce que j'ai fait pour les Maoris dans ce pays ? s'insurge-t-il. Tout recommence, les courriers haineux et les articles diffamatoires, chaque fois que l'affaire revient dans les médias. Et je suis sûr que votre podcast va rajouter de l'huile sur le feu.

Il rit tristement.

— Mais c'est la vie, et je suis un grand garçon. Je peux gérer les trolls.

— Peut-être qu'il était juste stressé quand il a dit ça, suggéré-je. Ou peut-être qu'il ne voulait pas que quelqu'un entende les cris parce qu'il savait qu'il aurait des ennuis. Il aurait été *arrêté* par la police.

— Peut-être, mais cet enregistrement n'est pas un cas isolé. Parfois, il assurait qu'il ne voulait faire de mal à personne, ajoute-t-il. Et au cours de mes quarante années en tant qu'avocat, je n'ai jamais été aussi certain de la culpabilité de mon propre client. Je sais que je ne devrais pas penser ou dire ça, mais j'ai quand même fait de mon mieux, alors que c'était une cause perdue. Maintenant, si vous le souhaitez, nous pouvons allumer votre enregistreur et je répondrai à vos questions. Mais pas à ce sujet.

Il fait un signe de tête en direction de l'écran.

— Bien sûr, réponds-je. C'est assez calme ici.

Mais mon esprit est encore perturbé par la séquence vidéo. Je rassemble mes pensées, puis je commence l'enregistrement.

— Commençons par Elizabeth. Elle a fait une déposition, mais elle n'a pas témoigné, n'est-ce pas ?

— Elle l'a identifié sur les lieux. Elle a vu le couteau dans sa main,

qui a ensuite été identifié comme étant l'arme du crime.

— Donc, elle a vu le couteau, mais elle n'a pas vu Bill la poignarder ?

Il hausse les épaules.

— Ça arrive. Dans ce genre de situations, les victimes peuvent être tellement traumatisées qu'elles ne se souviennent que de certains détails.

— Et Fleur, la fille au pair. Lui avez-vous parlé ?

— Elle avait un alibi solide. Elle était dans un motel en ville avec un homme. La police, aussi partiale qu'elle puisse paraître, a vérifié tous les alibis. Tout le monde était là où il disait être, et avec qui il disait être.

— Qui était son amant ?

— Michael… quelque chose. Elle a fait l'objet d'une enquête. Mais notre travail n'était pas de présenter d'autres suspects, des suspects qui avaient des alibis confirmés. Notre travail consistait à essayer de trouver un doute raisonnable là où il n'y en avait vraiment pas.

Je me suis silencieusement interrogée sur la légitimité de cette affirmation – présenter d'autres suspects comme auteurs potentiels est pourtant une stratégie de défense assez courante.

— Et Teimana ? Et Tate ? Ont-ils également été écartés grâce à des alibis en béton ?

— Teimana ? Rappelez-moi…

— Le frère de Maia.

— Le frère de l'ex ? Oui, il a un alibi en béton. Un agent est passé le voir le matin, conformément aux conditions de sa libération sous caution. Il était avec sa sœur, donc chacun pouvait confirmer l'alibi de l'autre, et rien n'indiquait qu'ils avaient quitté la maison. Et Tate… ?

— Tate Mercer-Kemp.

Il a l'air perplexe.

— Vous voyez de qui je parle ? C'était le jardinier.

— L'oncle de Bill ? Il a effectivement suscité quelques soupçons.

— Non, celui d'après. Il était à l'étranger au moment des meurtres.

— Oh, fait-il, l'air vaguement agacé. Je ne m'en souviens pas…

— Vous ne lui avez pas parlé ?

— S'il était à l'étranger, comme vous le dites, ça expliquerait tout. Je n'ai pas parlé au technicien chargé de la désinsectisation, ni à la tante qui est venue une fois, ni aux anciens propriétaires ou à chaque passant qui a…

— Et le professeur ?

— Quel professeur ?

— Le professeur qui envoyait des mots à Elizabeth.

Il me fixe, les joues incandescentes.

— Je ne suis pas à la barre ici, Mademoiselle Abbott. Qu'attendez-vous exactement d'un avocat de la défense ?

— Un peu plus que le strict minimum, dis-je sèchement, incapable de réprimer mon indignation.

Et maintenant, ses joues sont presque violettes.

— Le *strict minimum*.

Soudain, à ma grande surprise, il éclate de rire. Un rire franc, honnête.

— Le professeur n'était pas suspect. Vos hypothèses alternatives peuvent convaincre des auditeurs mal informés, mais elles ne résistent pas à l'épreuve du temps. Il n'y a aucune preuve que quelqu'un d'autre se trouvait dans la maison, la nuit des meurtres. La fille au pair a été localisée, le frère de l'ex a été localisé, le jardinier était à l'étranger. D'après mes souvenirs, ce professeur avait aussi quitté la ville des semaines auparavant. Je ne suis pas détective, à jeter des hypothèses à tour de bras. Je travaille avec les preuves. Je travaille avec la loi.

— Et Mooks, l'autre jardinier, l'oncle de Bill, qui a également été licencié ?

— La police l'a interrogé, lui aussi. Il n'était pas en ville la nuit en question et nous n'avons pu produire aucune preuve du contraire.

Ce n'est pas ce que dit Bill, pensé-je. *Et Mooks a également déclaré qu'il*

ne dirait pas de mal des morts. Aurait-il pu être impliqué ?

— Nous savons tous qu'ils se sont acharnés sur Bill. Ils avaient trouvé leur coupable et, malgré une enquête plutôt bâclée, ils ont obtenu une condamnation. Mais vous entendrez souvent dire que Bill ne dit pas toujours la vérité.

— Tout le monde dit-il toujours la vérité ?

— Non, mais il était particulièrement excessif dans ses affabulations et ses fantasmes. Il nous dit que la fille était amoureuse de lui, mais il n'y a aucune preuve. Il parle d'une lettre qu'elle lui aurait adressée et qui n'a jamais été retrouvée. Je pensais qu'elle nous aiderait, étant donné que Bill affirmait qu'ils étaient proches ; il était persuadé qu'elle confirmerait son innocence, mais sa déclaration a en fait été l'arme fatale de l'accusation. Et nous avons eu beaucoup de mal à trouver quelqu'un d'autre qui puisse témoigner en faveur de Bill.

— Et les cris d'Elizabeth ? Ils auraient dû aider la défense également, étant donné qu'ils ont permis d'établir le temps qu'il a fallu à Bill pour se rendre du distributeur automatique à la maison. C'est une distance impossible à parcourir pour lui.

— Le jury a estimé que ce n'était pas impossible.

— Et à propos des cris… Seule Elizabeth a crié, personne d'autre. Elle s'est défendue, mais rien ne prouve que quelqu'un d'autre l'ait fait. Aviez-vous une hypothèse à ce sujet ?

— Non, répond-il. Non… ça a toujours été un point d'interrogation. C'est un point sur lequel nous aurions pu insister davantage.

Bien sûr que vous auriez pu, pensé-je, amère.

* * *

Un Uber me ramène à l'aéroport, malgré les propositions de Laurie de m'y conduire – quatre heures en compagnie de cet homme me suffisent amplement. Pas étonnant qu'il ait voulu me voir plutôt que se contenter

de me parler au téléphone. C'est comme si Laurie avait besoin que quelqu'un le comprenne, pour prouver qu'il n'était pas complètement incompétent. Il était clairement surpris par le fait que son client avait admis qu'il était présent lorsque Elizabeth criait, et qu'au lieu d'appeler à l'aide, Bill avait fermé la fenêtre.

La sécurité est quasi inexistante dans le terminal domestique de l'aéroport de Wellington. Je m'assois, recommence à relire mes notes et feuillette les photos que j'ai prises de la scène du crime. Alors, les paroles de Laurie résonnent dans mon esprit :

« Et au cours de mes quarante années en tant qu'avocat, je n'ai jamais été aussi certain de la culpabilité de mon propre client. Je sais que je ne devrais pas penser ou dire ça, mais j'ai quand même fait de mon mieux, alors que c'était une cause perdue. »

— Sloane Abbott. Veuillez vous présenter au personnel de bord à la porte 11.

Je range mon ordinateur portable dans mon sac et je cours. *Merde.* L'hôtesse de l'air me jette un regard sévère tandis qu'elle scanne mon billet. Je me précipite vers la passerelle qui mène à l'avion.

— Désolée, dis-je à la dame assise à côté de moi, comme si je ne lui avais causé qu'un simple désagrément. Les compartiments supérieurs sont pleins, alors je fourre mon sac sous le siège.

Pendant que les hôtesses de l'air font la démonstration de sécurité, je passe en revue notre liste de suspects et notre plan pour l'épisode. Il y a une pièce du puzzle que je n'ai pas encore examinée de près : le professeur d'éducation physique qui harcelait Eli.

Je prends mon téléphone pour le mettre en mode avion et j'aperçois un message de TK. C'est la dernière chose que je vois avant le décollage :

Le journal d'Elizabeth a disparu avant les meurtres. Elle a confirmé qu'elle avait peut-être eu le béguin pour Bill, mais elle ne se souvient pas vraiment de cette époque, à cause de

son traumatisme. Elle ne sait pas si elle a vu Bill avec le couteau ou si elle l'a imaginé. Fausse déposition ?

TK

Un déjeuner au pub me permet de tenir le coup : haggis, frites, petits pois. Comme le dit le proverbe : *À Rome, mange comme un gros porc.* Je m'endors vers 19 heures, à peine le temps de me glisser sous les couvertures avant que mes paupières lourdes ne se ferment d'elles-mêmes. Je me réveille à 2 heures, le décalage horaire ayant pris le dessus sur mon rythme circadien. Et je sais que je ne vais probablement pas me rendormir de sitôt, car mon esprit est déjà en train de ruminer l'affaire de Bill, comme au bon vieux temps. J'analyse toutes les nouvelles informations fournies par Elizabeth. Si j'étais convaincu de la culpabilité de Bill, elle a semé un doute dans mon esprit. Peut-être que Bill savait ce qu'il faisait en m'envoyant ici, peut-être que ce n'était pas seulement pour perturber sa vie. Peut-être que ce n'était pas du narcissisme ou une manière de me punir, mais une véritable conviction qu'elle pouvait l'aider.

Il y a plusieurs années, lorsque nous avons commencé à adresser une pétition au gouverneur général et à faire campagne pour obtenir un nouveau procès, j'ai contacté Tate Mercer-Kemp, mais il m'a clairement fait comprendre que je devais le laisser tranquille. Je l'ai appelé à son travail, je lui ai envoyé plusieurs mails, mais après ce premier contact, il n'a plus répondu. Ses comptes sur les réseaux sociaux étaient privés. Il n'y avait aucun moyen de trouver son adresse ou son numéro. La seule information dont je dispose est celle de son employeur, tirée de son profil LinkedIn. Je prends mon ordinateur portable, la lumière de l'écran balayant les derniers vestiges de sommeil.

Tout cela me semble si familier. Pendant des années, je n'ai fait que des recherches sur l'affaire. J'ai perdu mon emploi, puis j'ai dépensé tout l'argent que j'avais pour payer des experts médico-légaux ou pour parcourir le pays afin de parler de l'affaire à des gens. Bill est devenu *cette autre personne* dans mon mariage, et ma femme et moi nous sommes rapidement éloignés l'un de l'autre. Mes amis ont cessé de

m'inviter à dîner ou à des réunions, car je finissais inévitablement par me disputer avec quelqu'un au sujet de l'affaire. Cela m'a presque tout pris, et maintenant je me sens à nouveau aspiré dans cette spirale. Mais je me rappelle que c'est fini, que c'est le dernier lancer de dés pour Bill Kareama.

Au bout de quelques heures, je me lève, prends une douche et fais mes valises. Mon train pour Londres part à 6 heures. J'avais prévu de passer quelques jours au Royaume-Uni pour retrouver Eli et Tate. Mais maintenant, je songe à Fleur. Elle est plus facile à contacter que les autres, car elle gère un Airbnb dans sa ferme près de Montargis, au sud de Paris. À bord du train, je trouve l'annonce Airbnb en ligne. Il y a peu de réservations pour les prochaines semaines, et la place est libre pour demain soir. J'envoie une demande de réservation. Ensuite, je vérifie les vols et j'en réserve un pour demain midi. Je commence à me préparer mentalement pour Tate. J'appelle l'agence de publicité où il travaille.

— Bonjour, dis-je à celle qui répond. J'aimerais parler à Tate Mercer-Kemp.

— Bien sûr, donnez-moi un instant… En fait, il semble qu'il soit occupé pour le moment. Puis-je vous demander de quoi il s'agit ?

Je ne veux pas mentir, cela rendrait la conversation beaucoup plus gênante lorsque nous finirons par nous parler.

— Bien sûr. J'enquête sur un crime. Je voulais juste discuter avec lui s'il avait un moment, c'est tout.

Il y a un long silence.

— D'accord, fait-elle. Je reviens tout de suite.

J'attends quelques minutes, puis j'entends enfin un homme à l'autre bout de la ligne.

— Oui, bonjour ?

— Bonjour Tate, je m'appelle Te Kuru Phillips. Je viens de Nouvelle-Zélande.

Il gémit.

— Je sais de quoi il s'agit.

— Bien, je n'ai donc pas besoin de vous mettre au courant. Je voulais juste discuter avec vous de la brève période pendant laquelle vous avez travaillé au manoir des Primrose, à Cambridge. Je suis à Londres cet après-midi, je ne vous retiendrai pas longtemps.

— Vous êtes flic ?

Je marque une pause.

— Non, je ne suis pas flic.

— Avocat ?

— Non, réponds-je, mais…

— Eh bien, dans ce cas, vous pouvez retourner d'où vous venez.

La communication se coupe.

Je tiens le téléphone dans ma main, les yeux rivés dessus, mon doigt suspendu au-dessus du bouton d'appel. Le message était assez clair. Le vieil homme assis en face de moi m'observe avec un intérêt évident tandis que le train avance par à-coups. Je hausse un sourcil dans sa direction et il se tourne vers la fenêtre. Le paysage rural britannique encore couvert de rosée défile derrière la vitre. Des murs de pierre, des ronces, des champs.

Il est plus facile de raccrocher au téléphone que de claquer la porte au nez de quelqu'un – c'est comme ça que les gens fonctionnent. Je cherche l'adresse de l'entreprise pour laquelle travaille Tate. J'opte pour la méthode difficile. Je ne suis pas franchement réjoui par cette idée, mais je manque de temps et d'options.

À Londres, je prends le métro jusqu'à Shoreditch et je m'enregistre dans un hôtel avant de déposer mon sac de voyage dans la chambre et de repartir immédiatement.

L'agence de publicité se trouve dans une tour de bureaux du quartier financier. J'aperçois un bar de l'autre côté de la rue et m'assois avec un café, observant la porte vitrée tournante du bâtiment.

J'ai étudié son profil LinkedIn : barbe de trois jours, yeux bleus,

lèvres légèrement pincées, beau gosse à la Clive Owen[60]. Mais la photo date peut-être de plusieurs années.

Je commande mon déjeuner et continue à travailler sur mon ordinateur portable. Je dois l'intercepter dans un endroit où il ne pourra pas appeler la sécurité, un endroit qui ne nécessite pas de carte d'accès. À quelle heure finit-il ? A-t-il garé sa voiture dans un parking souterrain, ce qui fait que je ne le verrais même pas partir ? Toutes ces questions commencent à surgir et le plan me semble de plus en plus insensé, mais je suis là maintenant.

J'attends patiemment. Le serveur est indulgent avec moi. Je commande un autre café et le sirote à petites gorgées. Les gens vont et viennent, et parmi eux, je remarque deux hommes quitter le bâtiment ensemble. L'un d'eux ressemble beaucoup à la photo LinkedIn. Ça ne peut être que lui. Un homme élancé, grand, aux yeux bleus, avec des cheveux foncés et lisses. Il est accompagné d'un autre type, légèrement plus âgé, aux tempes grisonnantes, qui porte une sacoche en cuir marron.

Je paie aussi vite que possible et sors juste à temps pour voir les deux collègues tourner au coin de la rue.

41.

Sloane

Mon téléphone se met à vibrer dans ma main alors que je traverse l'aéroport à grands pas depuis la porte d'embarquement vers la zone de prise en charge. C'est Tara qui m'appelle.

— Salut, dis-je.

— Comment ça s'est passé avec Laurie Berry ?

— Bien et mal, réponds-je

— C'est-à-dire ?

— L'entretien s'est bien passé. Il a accepté que je l'enregistre, je vais pouvoir t'envoyer les pistes audio, ainsi que quelques photos.

— Alors, qu'est-ce qui n'allait pas ?

— Il m'a montré quelque chose que nous ne pouvons pas utiliser, l'enregistrement d'un faux contre-interrogatoire. J'ai promis que nous ne le rendrions pas public. Mais, en gros, on y voit Bill avouer avoir fermé la fenêtre pour que personne n'entende Elizabeth crier et que personne ne l'arrête.

— Mais… il a toujours dit qu'il pensait qu'elle était morte, quand il est arrivé, n'est-ce pas ?

— Je sais. Honnêtement… Je commence à penser qu'on tourne en rond. J'ai poussé l'affaire en partant du principe qu'il était potentiellement innocent. Mais maintenant, je ne sais plus. Tu aurais dû voir cet enregistrement.

Dean m'attend à la sortie de l'aéroport. Je lui fais signe, il ouvre sa portière et vient prendre mon sac.

— Parfois, commence Tara, les gens disent toutes sortes de choses sous la contrainte.

— Je sais. Mais il n'était pas sous la contrainte.

— Ça pourrait être une fausse confession, ou peut-être que la vidéo ne montre pas tout. Peut-être a-t-il fermé la fenêtre parce qu'elle criait,

mais ça ne signifie pas pour autant qu'il l'ait poignardée. Peut-être voulait-il simplement empêcher quiconque d'entendre, sachant que la police l'arrêterait et le blâmerait.

— Peut-être, admets-je. Je ne sais pas. Mais c'est un peu démoralisant.

— Je ne prendrais pas ça pour argent comptant, Sloane. Et je pense aussi qu'on regarde le problème dans le mauvais sens, on ne devrait peut-être pas se demander pourquoi il a fermé la fenêtre…

— Que veux-tu dire ? demandé-je en m'installant sur le siège avant de la voiture de Dean.

— Peut-être qu'on devrait se demander pourquoi la fenêtre était ouverte au départ ?

— Il faisait chaud ? tenté-je.

— J'ai une hypothèse, déclare-t-elle. Sa chambre était orientée vers le nord, n'est-ce pas ? Elle était donc exposée au soleil, Bill l'a mentionné dans son récit. Mais il faisait de plus en plus froid, l'hiver approchait, elle n'aurait pas ouvert la fenêtre par ces températures. Sloane, et si Eli avait pu se défendre parce qu'elle était la seule à pouvoir le faire ? Et si elle seule avait pu crier parce qu'elle était la seule victime consciente, au moment de l'agression ?

— Le chauffage.

— Bingo.

Je me sens presque étourdie, je comprends parfaitement ce qu'elle veut dire. Aurait-elle raison ?

— Écoute, je suis avec le chauffeur, je dois y aller, mais j'ai un plan.

— D'accord, fait-elle. On en reparle plus tard.

— Je peux charger mon téléphone ? demandé-je à Dean après avoir raccroché.

— Bien sûr, réplique-t-il en me tendant le câble. Vous avez fait un bon voyage ?

— Oui.

Pendant qu'il me ramène à l'hôtel, je fais défiler à nouveau les photos. Mes yeux sont rivés sur la scène de crime dans la chambre d'Elizabeth, où des vêtements sont empilés dans un coin. Les pièces du puzzle commencent à s'assembler… Et s'ils étaient tous censés être morts avant l'arrivée du tueur ?

Tara, pensé-je, *tu es un génie*.

Dean fredonne en écoutant la radio, *Slice of Heaven*.

— Changement de programme, dis-je. Ne me ramenez pas à l'hôtel.

— Où ça, alors ?

* * *

Terrence Koenig est déjà à la porte lorsque nous arrivons.

— Bonjour, dit-il en fronçant les sourcils alors que je monte les marches pour le rejoindre. Vous aviez l'air pressée au téléphone. Que se passe-t-il ?

— Puis-je entrer ?

Il hésite.

— De quoi s'agit-il ?

Il regarde la voiture derrière moi. Dean a la tête baissée, le nez déjà plongé dans un livre.

— J'ai une hypothèse. Je dois me rendre à l'étage.

— Quelle hypothèse ?

— Ce n'est peut-être rien, mais je dois voir la chambre d'Elizabeth.

— D'accord, consent-il.

Je regarde ses mollets noueux tandis qu'il grimpe les escaliers, devant moi.

— Pouvez-vous au moins me dire ce que vous cherchez ?

— Chet n'a pas bougé et ne s'est pas défendu. Gwen et Simon ne montrent pratiquement aucun signe de lutte. Mais Elizabeth s'est battue,

et elle a survécu. Je souhaite donc juste vérifier une idée.

— Elle a pu se défendre parce que ses blessures n'étaient pas mortelles, c'est tout.

— Mais le tueur a poignardé Simon à plusieurs reprises, et Elizabeth une seule fois. Et s'il s'était enfui parce qu'elle s'était défendue ? Et si les autres étaient faibles ou somnolents ?

Je monte les escaliers à grands pas et tourne à droite sur le palier.

— *Faibles et somnolents ?*

J'entre et ouvre les rideaux de ce qui était autrefois la chambre d'Elizabeth. Le soleil inonde la pièce.

— Les fenêtres étaient-elles à double vitrage ? demandé-je. Quand vous avez acheté la maison ?

— Celles qui étaient encore intactes l'étaient, oui.

— Pouvez-vous m'aider à déplacer ça ? m'enquiers-je en touchant le dessus du bureau.

— Pourquoi ?

— Je dois vérifier quelque chose.

— J'aimerais que vous commenciez à être cohérente à un moment donné.

— Ça aura du sens, dis-je, le cœur battant à tout rompre, tandis que j'attrape le bureau.

Ensemble, nous le tirons loin du mur.

Bingo.

Une bouche d'aération se trouve dans le coin, juste là où les vêtements des photos de la scène de crime étaient empilés.

— Elle l'a bloquée, déclaré-je à voix haute. Avec des vêtements.

Terrence me regarde, l'air perplexe.

— Il faisait trop chaud dans cette pièce, fais-je à voix haute, sentant un frisson me parcourir.

Elle a bloqué cette bouche d'aération et ouvert cette fenêtre, libérant

le monoxyde de carbone.

— Il peut faire chaud, admet-il.

Il faisait 7 degrés la nuit des meurtres. Bill a mentionné que Gwen avait des maux de tête, les jours précédant le meurtre. Chet avait vomi. Deux symptômes d'empoisonnement au monoxyde de carbone.

Je me surprends à penser à nouveau à la structure du podcast, imaginant tout cela s'inscrire dans l'architecture de la saison, de chaque épisode. Je me suis investie dans cette affaire, profondément investie, mais mon instinct journalistique me dit avant tout de suivre cette piste. J'ai trouvé un élément important, frappant, quelque chose de captivant, quelque chose que les enquêteurs ont manqué. Cette découverte détruit la théorie selon laquelle la famille connaissait et faisait confiance au tueur au point de se laisser tuer : ils étaient simplement tous sous sédatifs.

— Je dois y aller. J'ai une réunion avec mon producteur dans dix minutes, mais une dernière chose… Quand vous étiez directeur, vous avez dit qu'il y avait eu une plainte de la famille. Un enseignant qui laissait des notes obscènes à Elizabeth, c'est ça ?

Il se gratte le menton.

— Comme je l'ai dit, nous l'avons renvoyé. C'était plusieurs mois avant les meurtres.

— Plusieurs mois ou plusieurs semaines ?

Il prend une inspiration.

— Non, ça faisait déjà un certain temps. Je ne m'en souviens pas très bien, mais nous l'avons forcé à partir.

— Et vous êtes sûr que ces notes provenaient du professeur, comme ça a été allégué ?

Il lève les yeux, passe sa langue sur sa lèvre inférieure.

— Le professeur l'a nié à l'époque, mais c'est normal. Pour être honnête, nous devions surtout agir rapidement, car les parents exerçaient une forte pression. Simon pouvait être un homme persuasif et

intimidant. En fait, il voulait plus d'informations sur le professeur, mais nous ne pouvions pas les lui donner.

— Mais vous avez mené une enquête approfondie ?

— Oui. Ce fut une enquête brève, certes, mais approfondie. Nous avons réalisé qu'il ne pouvait s'agir que d'une seule personne, et c'était ce professeur. Un homme plutôt jeune, qui agissait après les cours.

— A-t-il avoué ?

— Non.

— Dans quelle mesure êtes-vous certain que c'est lui qui a laissé ces notes ?

Il s'éclaircit la gorge.

— J'en étais sûr, à l'époque. Mais je suppose qu'il est *possible* que Bill Kareama ait glissé ces mots dans son cartable, peut-être dans son uniforme de sport. C'est peu probable, mais possible. J'ai également appris plus tard que son oncle travaillait au lycée comme gardien. Il aurait pu agir sur ordre de Bill, qui sait ?

Je ne crois pas à cette hypothèse. Ce n'était pas Bill qui écrivait les mots. C'était le professeur. Le jeune professeur prédateur qui avait tout à perdre, et qui n'a même jamais été interrogé au sujet des meurtres.

TK

Je me mets à courir, réduisant l'écart, slalomant entre les passants. Tate n'est qu'à un demi-pâté de maisons devant moi, mais j'ai du mal à le suivre, ma sacoche d'ordinateur portable se balançant contre ma hanche, heurtant les piétons comme un cinquième membre encombrant. Je les suis pendant cinq minutes jusqu'à ce que Tate ouvre une porte, la tenant pour son collègue, avant de disparaître à l'intérieur.

Un autre bureau ? pensé-je.

Allongeant la foulée, je les rattrape rapidement et constate qu'il ne s'agit pas d'un bureau, mais d'un restaurant, et je rentre. Je peux voir Tate et son collègue devant moi, en train de parler avec une serveuse.

— … la réservation est pour cinq, entends-je, alors que j'entre.

— Les autres ne vont pas tarder, l'informe Tate, d'une voix riche et veloutée, comme de la confiture maison.

— Bien sûr, répond-elle. Par ici, je vous prie.

J'attends qu'elle revienne, remarquant que le restaurant n'est qu'à moitié plein. De fausses bougies sur chaque table diffusent une lumière tamisée, les banquettes et les tables sont d'un noir mat.

— Bonjour, dis-je. Une table pour une personne.

— Juste vous ?

— C'est ça.

Elle me scrute, perplexe. Mon jean et mon vieux tee-shirt ne correspondent peut-être pas au code vestimentaire. Gêné, je passe mes doigts dans mes cheveux et affiche un sourire forcé. Elle jette un coup d'œil derrière moi, puis revient à son iPad.

— Par ici.

Alors qu'elle me guide, j'aperçois Tate et son collègue du coin de l'œil. Puis je remarque une table pour deux personnes libre, près de celle où ils sont assis.

— Je peux avoir celle-là ? demandé-je en la montrant du doigt.

Elle s'arrête. La table est couverte d'assiettes incrustées de restes de nourriture et de verres contenant des glaçons fondus. Une lueur d'agacement passe dans ses yeux, avant que son expression ne redevienne neutre.

— Je vais demander à quelqu'un de venir la débarrasser.

Je m'installe en face de la table de Tate. Je n'arrive pas vraiment à entendre leur conversation, mais leur langage corporel est très prononcé, ils dégagent une énergie un peu nerveuse. Lorsque la serveuse conduit deux hommes et une femme à leur table, Tate et son collègue se lèvent d'un bond. Tout le monde se serre la main.

Un serveur s'approche et me tend le menu. Je le parcours rapidement, puis commande une limonade et une entrée de calamars. Dans n'importe quelle autre circonstance, jamais je ne dépenserais 30 livres[61] pour une entrée et une limonade, mais je n'ai pas le choix. Le collègue de Tate, qui semble être son patron, mène la conversation. Ses mains gesticulent comme si elles avaient leur propre volonté et il a le sourire facile. Il est clair qu'il s'agit d'un argumentaire de vente. Tate ne voudra certainement pas qu'on l'interrompe. C'est mon avantage. Je dois faire en sorte que Tate se retrouve seul. J'attends pour l'instant, en mâchant les calamars qui viennent d'arriver, tout en observant le groupe du coin de l'œil.

Après deux boissons et deux entrées, Tate s'excuse et quitte la table. L'occasion se présente. Après quelques secondes, je l'imite et le suis jusqu'aux toilettes. Je me place devant l'urinoir adjacent. Je ressens un étrange sentiment de calme, alors que c'est l'une des choses les plus folles que j'aie jamais faites. Pas de stress, juste de la lucidité.

— C'est sympa ici, commenté-je.

Je sens qu'il tourne la tête dans ma direction, mais il ne dit rien.

— Kiwi ? demande-t-il après un moment.

— C'est exact.

Je remonte ma braguette, me dirige vers le lavabo. J'ouvre le robinet.

— Écoutez, reprends-je en me lavant les mains, observant son dos dans le miroir. Nous pouvons discuter ici ou là-bas, mais ce serait dommage d'interrompre une réunion si importante.

— Quoi ?

Il tourne la tête, visiblement irrité. Je continue à me laver les mains sous l'eau chaude.

Reste calme, TK.

Je prends une serviette chaude dans la pile et la presse entre mes mains.

— La réunion que vous avez. Vous concluez un marché, n'est-ce pas ? Si vous acceptez de me parler, ça ne prendra pas longtemps et ni votre collègue ni vos clients ne se retrouveront impliqués.

En deux enjambées, il est pratiquement sur moi. Je me retourne. Il est rare que quelqu'un puisse me regarder droit dans les yeux, mais Tate est grand et plane comme une guêpe prête à piquer.

— C'est vous qui avez appelé mon bureau, grommelle-t-il. Qui êtes-vous, bon sang ?

Je peux sentir l'odeur du vin dans son haleine, son nez à quelques centimètres du mien.

— TK Phillips, me présenté-je, sans reculer d'un pas.

— Vous êtes surtout un sacré connard. Vous pensez pouvoir m'intimider ?

— Pas du tout. Je suis venu vous parler de Bill Kareama.

— Et qui est-ce donc ?

Il est assez bon acteur pour presque paraître perplexe.

— Allons, Tate. Ne jouons pas au chat et à la souris. Bill Kareama, le meurtrier présumé des Primrose.

Il ferme les yeux, comme épuisé, puis les rouvre.

— Vous êtes l'un d'*eux*, dit-il. L'un de ces cinglés qui pensent que je suis impliqué dans des meurtres commis à l'autre bout de la planète.

Sa rage grandit à mesure qu'il parle. Il agrippe le devant de ma chemise. Je ne bronche pas.

— Et maintenant, vous voulez foutre en l'air mon travail. Vous croyez que vous pouvez débarquer ici et me menacer ?

Une veine palpite sur son front.

Il existe des petites astuces, des indices verbaux que vous pouvez utiliser pour ramener quelqu'un au bord de la rage. Je dois établir un lien, lui faire sentir que je suis de son côté et asseoir mon autorité sur le sujet.

— Je comprends parfaitement ce que vous ressentez. Je ne devrais pas être ici. Je ne devrais pas avoir à être ici, c'est frustrant pour moi aussi. Je veux juste faire mon travail, vous savez.

Quelque chose change dans son regard.

— Comment ça, vous ne devriez pas être ici ?

— Eh bien, Bill vous a identifié à plusieurs reprises comme suspect potentiel. Ça encourage tous les cinglés et les théoriciens du complot. J'aimerais juste qu'il y ait un moyen de faire savoir que vous n'avez rien à voir avec les meurtres.

— Moi ? Vous êtes fou ? Bien sûr que je n'ai rien à voir avec ça.

— Vous le savez. Et je vous crois, dis-je, mais *les autres* ne me croient pas. Vous pouvez m'aider à aller au bout des choses.

Il me lâche avant de fouiller dans sa poche et de se diriger vers la porte.

— J'appelle la police. C'est du harcèlement.

— Je peux vous aider, Tate. Je ne suis pas un fou. Je suis psychologue. Je m'occupe de cette affaire depuis des années.

Il se retourne, le téléphone à la main.

— Si c'était le cas, vous sauriez que je n'ai *pas* travaillé pour les Primrose. Je l'ai dit à la police, à l'époque. Je n'ai jamais travaillé là-bas, mais certains ont du mal à comprendre ça.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous avez un problème d'audition ? Je ne suis jamais allé là-bas, je ne leur ai jamais parlé. Je ne les ai même jamais *rencontrés*. Mon père était dans la même promotion que Simon à Oxford, mais ils ne se connaissaient pas. Ils étaient deux parmi des milliers d'autres dans cette promotion.

Je réfléchis à la version de Bill. Aurait-il pu inventer tout cela ? Tate s'apprête à repartir. Je lui attrape le bras.

— Attendez, écoutez, je ne partirai pas sans réponse.

Il retire brusquement son bras, se redresse et, pendant un instant, je m'attends à recevoir un coup.

— Vous pouvez appeler la police. Vous pouvez faire ce que vous voulez. Mais ça ne fera pas bonne impression auprès de votre patron, n'est-ce pas ? Ou vous pouvez régler cette affaire une fois pour toutes en me parlant.

— Non. Allez vous faire foutre.

Je sens mon visage s'échauffer ; je suis en train de le perdre.

— Tate, ça va continuer. Les gens vont toujours penser que vous êtes impliqué. Une podcasteuse très célèbre enregistre toute une saison sur cette affaire.

Je prends mon téléphone. Je tape son nom dans Google et trouve l'article.

— Elle va attirer énormément l'attention, votre nom va être souvent cité, que ça vous plaise ou non.

Je vois son visage changer tandis qu'il regarde l'écran, qu'il parcourt l'article.

— Rendez-vous service, dites-moi la vérité maintenant. Sinon, vous allez devenir célèbre pour toutes les mauvaises raisons.

Il secoue la tête, furieux.

— Un *podcast* ?

La porte s'ouvre, quelqu'un d'autre entre. Ce n'est pas un membre de son groupe. Ils passent devant nous pour se diriger vers les urinoirs.

— Vous voulez parler ? Très bien, souffle-t-il en fouillant dans sa poche pour en sortir un petit étui en acier.

Il prend une carte de visite et me la tend.

— Appelez-moi dans une heure. Je vous parlerai, puis vous pourrez aller vous faire foutre et ne plus jamais me contacter.

43.

Sloane

— Quelle journée ! lancé-je au début de notre appel Zoom. J'ai découvert *beaucoup de* choses intéressantes aujourd'hui, mais certaines d'entre elles devront certainement être vérifiées par nos avocats.

— Ça a l'air passionnant, répond Esteban. L'avocat de la défense est-il disposé à poursuivre l'entretien, si nécessaire ?

— Je pense, même si les choses se sont un peu envenimées.

— Pourquoi, tu n'as pas été sage, Sloane ? demande-t-il d'une voix moqueuse.

— Pas vraiment, non. Mais Tara m'a mise sur une piste. Le mystère entourant le chauffage et pourquoi seule Elizabeth a survécu.

— Vraiment, Tara ? s'étonne Esteban.

— Si on peut retrouver le médecin légiste de l'époque, ça pourrait nous aider à confirmer certaines choses, ajouté-je. Mais je doute qu'ils aient vérifié la présence de monoxyde de carbone dans le sang.

— Tara, quelle est cette théorie ?

Elle explique le fonctionnement du chauffage, les fenêtres et l'empoisonnement potentiel.

— Et je suis passée vérifier la chambre. Des vêtements recouvraient la bouche d'aération la nuit du meurtre, poursuis-je. Elizabeth l'avait probablement obstruée, car sa chambre était toujours trop chaude.

— Ça signifie qu'il s'agit d'un acte prémédité, commente Esteban. Et non d'un meurtre commis sous le coup de l'émotion.

— En effet, acquiescé-je. On peut imaginer que Bill soit revenu plus tard en pensant qu'ils étaient tous morts, mais qu'il ait trouvé Elizabeth vivante dans sa chambre. Je pense que les autres sont décédés d'une intoxication au monoxyde de carbone, ou qu'ils ont au moins été assommés par celui-ci. Ça expliquerait l'absence de lutte, ainsi que les traces de sang. La police a dû couper le chauffage après le drame, cette

nuit-là, et il n'a jamais été remis en marche. L'obstruction du conduit de sortie n'a été découverte que des années plus tard, lorsque les Koenig ont emménagé.

— Ça ne répond toujours pas à la question de savoir comment Bill est arrivé là si vite. À propos de l'inhalateur et de sa course, dit Esteban. Mais plus important encore… veut-on vraiment d'un podcast où nous ne faisons que confirmer davantage que notre homme est coupable ?

Des dents émoussées rongent ma conscience. Le forum, les gens qui débattent à quel point je suis horrible, à quel point je suis raciste. Ce résultat n'aide certainement pas, non. Je peux déjà lire les commentaires : *La seule personne de couleur dans tous ses podcasts, et elle choisit un meurtrier.*

— Ça ne prouve pas que Bill l'ait fait, insiste Tara. Ça suggère juste que celui qui l'a fait a mieux planifié son acte que simplement se présenter et saisir un couteau.

— C'est vrai, admet Esteban.

Mais qu'en est-il de l'enregistrement de l'interview de Bill ?

— OK, qu'y a-t-il d'autre au programme ?

— On est assez libres pour les deux prochains jours, informe Tara.

— Oh, si, je n'ai pas mis à jour mon emploi du temps. Je rencontre quelqu'un ce soir.

— Qui ?

— Je ne sais pas, rétorqué-je.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ça signifie que cette personne est anonyme. Et quelque chose me dit que je ne pourrai pas enregistrer. Elle m'a laissé un mot.

— Non, réplique Esteban. Attends que j'arrive la semaine prochaine. Tu dois rester en sécurité.

— Je le suis, assuré-je en brandissant un sifflet que j'ai acheté hier. De plus, Dean, mon chauffeur, a accepté de surveiller de loin.

— Combien allons-nous devoir à ce chauffeur ? s'enquiert Esteban, en

riant.

— Une sacrée somme.

Jusqu'à présent, Dean a été le meilleur investissement que nous ayons fait cette saison. S'il n'avait pas accepté de monter la garde ce soir, je n'y serais pas allée.

Tara prend la parole.

— Où vas-tu rencontrer cette personne ?

— Dans un parc près de l'hôtel, réponds-je.

Au moment même où je prononce ces mots, je réalise à quel point cela semble insensé.

— Sloane, tu es sûre que c'est une bonne idée ?

La voix d'Esteban a perdu sa désinvolture.

— Je sais ce que je fais.

— Tara, tu peux raisonner cette femme ?

— Sois prudente, fait Tara. Et dis-nous où tu es.

— Ne l'encourage pas !

— Sérieusement, sois prudente, ajoute Tara.

— Je le serai.

* * *

Après avoir raccroché, alors que je suis assise dans la pièce, je ne suis pas sûre d'avoir pris la bonne décision. Je relis la note anonyme, essayant de m'imaginer un visage ou un nom dans les tourbillons de l'écriture manuscrite.

Qui cela peut-il bien être ?

J'étudie le polaroid, la voiture brûlée. Rien ne garantit qu'il s'agit bien de *la* voiture – c'est au mieux un lien ténu. Je tue le temps en commandant et en allant chercher ce qui s'avère être un *pad see ew*[62] assez ordinaire dans le restaurant thaïlandais du coin, que je rapporte à

l'hôtel pour le dîner. Mais à l'approche de minuit, mes nerfs sont à vif. J'enfile un manteau et me dirige vers la porte.

Dean m'envoie un message :

Je suis dans ma voiture, près du parc.

Merci.

L'air est frais et le brouillard limite la visibilité. C'est typiquement le genre de nuit où les meurtres ont eu lieu. Je suis consciente de mes propres battements de cœur alors que je m'approche du puits sombre du parc.

— Sloane.

Je me retourne soudainement et j'aperçois une femme debout près du sommet du chemin. Sa capuche est relevée, je ne vois donc pas clairement son visage.

— Bonjour, dis-je, les nerfs à vif. Désolée, vous m'avez fait peur.

— Venez, réplique-t-elle d'une voix presque sévère.

Je ne parviens pas à distinguer ses yeux.

— Où ? demandé-je. Où allons-nous ?

— Marchons.

Elle me conduit dans l'obscurité, et je sens la peur m'envahir. Au moins, elle est devant moi. Si elle était derrière moi, je serais peut-être obligée de courir.

— Où m'emmenez-vous ?

— À travers le parc.

— Qui êtes-vous ? insisté-je. Je n'irai pas plus loin tant que je ne sais pas qui vous êtes.

Elle s'arrête, mais ne se retourne pas.

— Maia. Je m'appelle Maia, révèle-t-elle. Vous savez qui je suis.

— Attendez, vous avez dit à mon assistante que vous n'étiez pas prête

à me parler…

— Je lui ai dit que je ne voulais rien avoir à faire avec le podcast.

Elle me fait face et abaisse sa capuche, mais dans la pénombre, je distingue à peine son visage.

— Vous n'enregistrez pas ?

— Non, dis-je.

— Vous pouvez me le prouver ? Montrez-moi votre téléphone.

Je fouille dans ma poche, sors mon téléphone et le lui tends. La lumière éclaire son visage. Je vois des yeux sombres, une femme de mon âge. Elle est jolie, indéniablement. Elle tend la main et, malgré mon bon sens, je lui remets le téléphone.

Mauvaise idée, Sloane.

Non, je lui fais confiance. Je *dois* lui faire confiance.

— Très bien, soupire-t-elle. Vous n'avez rien d'autre dans vos poches, pas d'enregistreur ?

— Non.

— Ça vous dérange si je vérifie ?

— Non, allez-y.

Elle s'approche et me fouille, trouve les clés de la chambre d'hôtel dans ma poche, mais rien d'autre.

— OK, répète-t-elle en me rendant mon téléphone. Allez, marchons et discutons.

Elle poursuit son chemin. Je garde mon téléphone à la main, allumant la lampe torche pour voir les marches.

— Désolée de procéder ainsi, fait-elle. Je devais le faire de nuit, pendant que mes enfants dorment. J'ai déjà fait tout le trajet jusqu'ici hier soir, mais j'ai vu cet homme et je suis partie.

— Pourquoi cet anonymat, Maia ?

— Parce que si c'est juste vous, ce sera votre parole contre la mienne.

Votre parole contre la mienne.

— Auquel cas je pourrais nier que nous nous sommes rencontrées. Je ne veux rien avoir à faire avec Bill Kareama, ou ce podcast. Je voulais juste passer à autre chose et ça m'a pris beaucoup de temps pour m'en remettre.

— D'accord, dis-je en m'agrippant à la rampe pour descendre les dernières marches. Alors, pourquoi m'avoir donné rendez-vous ?

— Parce que vous m'avez contactée et que vous allez inévitablement contacter mon frère. Je suppose que vous voulez résoudre le mystère, combler les lacunes.

— C'est exact.

— Eh bien, j'espère que ça vous aidera à y voir plus clair. Le fait est que je sais que Bill est coupable.

— Il vous l'a dit ? demandé-je.

— Non. Mais voici ce que je sais… Bill Kareama n'a pas couru jusqu'à la maison. Il a été conduit là-bas, cette nuit-là.

— Quoi ?

— La Holden Commodore blanche, c'était une voiture volée. Quelqu'un l'a conduit là-bas.

Putain.

J'ai la tête qui tourne.

— Par *quelqu'un*, vous voulez dire Teimana ?

— Par quelqu'un, je veux dire *quelqu'un*, OK ? Mon frère ne s'est pas approché de cette famille, il n'a rien à voir avec les meurtres.

— Mais il a conduit Bill là-bas, n'est-ce pas ?

— Je veux juste que vous sachiez que, si vous avez encore le moindre espoir que Bill soit innocent, vous pouvez le mettre de côté. Bill est asthmatique, mais ça n'a aucune importance, car il n'a pas couru. Il a appelé *un ami* pour qu'il vienne le chercher.

Teimana.

Le dernier appel de Bill avant les meurtres était destiné à Maia. Elle a dit à la police qu'ils avaient juste parlé de la famille et que Bill était en

colère. Mais… peut-être a-t-il appelé Maia pour parler à Teimana.

— Bill a dit à *cet ami* qu'il l'aiderait à cambrioler la maison. Il a dit qu'il allait monter pour s'assurer qu'ils dormaient, puis qu'il le laisserait entrer. Ensuite, cet ami a entendu les cris. Il a paniqué, car il avait tellement à perdre.

— Il était en liberté sous caution, me rappelé-je.

Elle ignore ma remarque.

— Les cris lui ont donné des frissons dans le dos. Il a pris la fuite et il est content de l'avoir fait, car il a ensuite vu arriver les policiers.

— Teimana a conduit Bill, conclus-je.

Elle s'arrête net, se tourne vers moi dans l'obscurité.

— Il n'a jamais mis les pieds dans cette maison, mais il ne pouvait pas en parler à la police. Peu après, on a appris que Bill avait été arrêté pour les meurtres.

Nous sommes désormais au bord du lac. J'éteins ma lampe torche, mais je peux voir qu'elle acquiesce.

— Un homme est allé en prison, poursuit-elle, mais vous pouvez parier tout votre argent que les *deux* auraient été condamnés si la police avait su qu'il se trouvait là-bas. Bill était intelligent. Son ami avait des liens avec certains gangs, et si Bill avait révélé quoi que ce soit, son séjour en prison aurait été beaucoup plus difficile qu'il ne l'a été.

— D'accord, murmuré-je.

Tout s'explique maintenant. La dernière pièce du puzzle. C'est Bill qui a fait le coup, c'est vraiment lui. Il ne pouvait pas courir une telle distance. Mais il pouvait se faire conduire.

— Donc cet ami n'est jamais entré dans la maison ?

— Non, répond-elle.

— Et la voiture ?

— Il est rentré cette nuit-là et m'a raconté ce qui s'était passé, puis quand la nouvelle des meurtres a été annoncée et que la police a commencé à rechercher une Holden Commodore blanche… Eh bien, il

l'a incendiée. Je ne vous dirai pas où, et vous ne la trouverez jamais. Les plaques d'immatriculation ont disparu. Et même si vous trouviez le véhicule et les plaques, ça ne prouverait rien.

— Et vous corroborez le récit de votre frère ? Vous n'avez aucun doute ?

— Oui. Je sais que ça peut être difficile à croire, mais il ne me ment pas. Nous avons eu une enfance difficile et il l'a vécue plus durement que moi. Vous connaissez ses démêlés avec la justice, les gangs, la drogue. Vous ne comprenez pas à quel point c'était difficile pour nous quand on était enfants. On n'avait rien.

Elle pousse un soupir.

— Je ne cherche pas à excuser les crimes qu'il a commis. Mais il a toujours été honnête avec moi. Et je l'ai vu cette nuit-là, il était bouleversé, mais il n'avait pas de sang sur les mains.

— Où est Teimana maintenant ? demandé-je.

— Mon frère a une famille, maintenant. C'est un père formidable et il adore ses enfants. Il est très impliqué dans la vie de l'église. C'est un homme nouveau. La dernière chose dont on a besoin, c'est que la police trouve une autre raison de l'arrêter. Mais j'ai pensé qu'il était important que vous le sachiez, car certains doutent encore que Bill soit le coupable.

Nous remontons vers la route.

Serait-elle simplement amère parce que Bill l'a quittée ?

— Et vous pensez que Bill est capable de faire ça, d'assassiner toute une famille ?

— Oui, rétorque-t-elle. Au début, je ne voulais pas y croire, mais il avait clairement changé. Cette famille, cette maison, l'avaient transformé en quelqu'un qu'il n'était pas. Il m'a traitée comme de la merde, m'a rejetée, m'a laissée brisée pendant des années. Il était égoïste et, même si je ne percevais pas de violence en lui, je voyais à quel point il était intelligent, à quel point il pouvait être calculateur. Il pouvait vous regarder dans les yeux et vous dire que le ciel était vert, et vous

pouviez le croire jusqu'à ce que vous leviez les yeux.

— Maia, puis-je parler d'une source anonyme dans mon podcast ? Je ne ferai aucune allusion à vous ou à votre frère. Les journalistes ont le droit de protéger leurs sources, donc la loi ne peut pas m'obliger à mentionner votre nom. Juste ce seul fait concernant la voiture.

Elle me regarde et, même dans la pénombre, je peux voir le choc dans ses yeux.

— Vous allez quand même faire le podcast ? demande-t-elle. Même en sachant ça ? Pourquoi ?

— Eh bien, je ne sais pas encore, réponds-je rapidement. J'ai besoin de digérer tout ça, de réfléchir à cette nouvelle information.

Mais j'imagine déjà comment cela pourrait s'intégrer dans le plan de l'épisode que nous avons déjà établi.

Nous avons découvert tant de choses que la police a manquées, que le procès a manquées. Je veux trouver un moyen de partager ces découvertes. Mais pouvons-nous le faire si la conclusion reste la même ?

— Avez-vous raconté tout ça à son psychologue ?

— Je lui ai dit ce que je vous ai dit, acquiesce-t-elle. Ça lui a brisé le cœur, mais il ne voulait pas me laisser tranquille tant que je ne lui avais pas parlé. Il souhaitait juste connaître la vérité. Une fois qu'il l'a eue, il est resté silencieux pendant un moment.

Voilà.

C'est ce qui a poussé TK à abandonner.

C'est ce qu'il n'a pas pu me dire.

La défense de Bill reposait sur un mensonge. Il n'a pas couru, cette nuit-là, il n'a pas marché. Il a été déposé par Teimana.

La chronologie correspond parfaitement.

Bill Kareama a assassiné cette famille de sang-froid.

* * *

J'envoie un message à TK quand je rentre à l'hôtel, après le départ de Dean :

> J'ai parlé à Maia. Je comprends maintenant. La voiture… Bill l'a fait.

Je suis surprise de recevoir une réponse ; il est presque 1 heure.

Je pensais la même chose.

Pensais.

Au passé. A-t-il encore changé d'avis ?

> Vous êtes difficile à cerner, TK. À part Maia, Teimana et Bill, quelqu'un d'autre connaît-il la vérité au sujet de la Holden Commodore ?

Je vois trois points apparaître. Il est en train de taper.

Je suis occupé pour le moment, mais je peux vous appeler demain matin. Seuls Teimana et Bill connaissent la vérité. Maia a la version de son frère, mais elle n'était pas là, donc c'est un récit à considérer avec prudence.

Un autre message arrive :

Vous êtes allée aussi loin que moi dans cette affaire, Sloane. Vous en êtes au point où j'ai perdu mes illusions, mais après avoir parlé avec Elizabeth, je ne suis plus sûr de rien. Je

voulais une confirmation, mais elle n'a fait que renforcer mes doutes. Nous avons besoin de son journal.

> Il a disparu depuis longtemps. Je pourrais demander à fouiller à nouveau la maison, mais quelqu'un l'aurait sûrement trouvé pendant les rénovations, non ?

Qui sait ?

Je suis tellement nerveuse que je n'arrive pas à dormir. J'ouvre donc mon ordinateur portable et je recommence à relire le récit de Bill. Il doit y avoir quelque chose ici, un message caché dans le texte.

Cette affaire m'a confronté à un nouveau défi. Je pensais que la seule chose qui comptait était que tout le monde ait droit à un procès équitable et à une défense honnête. L'affaire des corps enterrés me revient à l'esprit.

L'éthique prime-t-elle sur la moralité ?

Qu'est-ce qui est le plus important ?

44.

TK

C'est un bar charmant, avec un plafond bas, du papier peint bordeaux et des lambris en bois foncé. Des hommes en costume remplissent l'espace, serrant leurs pintes. Je ne suis pas vraiment habillé pour l'occasion, mais je m'en fiche. Les banquettes étroites semblent tout droit sorties d'un vieux train. En me frayant un chemin parmi la foule, j'aperçois Tate, déjà assis dans un coin sombre. Il a une bière devant lui et lève les yeux de son téléphone à mon approche.

— Il y a du monde, commenté-je.

— Oui, grogne-t-il. Vous ne prenez pas de bière ?

— Je ne bois pas.

Il lève les yeux au ciel.

— C'est sympa, cet endroit, ajouté-je.

Je regarde le barman actionner une pompe d'avant en arrière comme s'il puisait de l'eau, remplissant lentement un verre de bière. Je m'assois en face de Tate alors qu'il prend une gorgée de sa boisson. Il fait un geste circulaire avec son doigt, comme pour dire *finissons-en*. Je pose mon téléphone sur la table et ouvre l'application d'enregistrement. Il la considère pendant un moment.

— Ça vous dérange ?

Il se mord la lèvre, pensif.

— Je préfère ne pas être enregistré, merci.

Je reprends mon téléphone, le range dans ma poche.

— Je ne sais pas quelle sera la qualité du son ici, de toute façon, dis-je.

Nous sommes déjà pratiquement obligés de crier.

— Quoi qu'il en soit, je vais essayer de ne pas vous retenir trop longtemps. Vous avez dit que vous n'aviez jamais rencontré la famille Primrose, et plus particulièrement Simon Primrose.

— Quoi ?

— Avez-vous déjà rencontré Simon Primrose ? lui demandé-je en me penchant vers lui.

— Pas une seule fois, non.

— Et pourtant, Bill Kareama vous a identifié comme l'un de ses employés.

— Les divagations d'un meurtrier condamné, je suppose, répond-il. Vous êtes psychologue, n'est-ce pas ? Alors, qu'en pensez-vous : un homme qui a tué est-il capable de mentir ?

Il prend un air ahuri, le sarcasme aussi épais que du beurre.

— Vous connaissez donc l'affaire ? Vous savez qu'il a été condamné ?

Il boit une gorgée de bière.

— Bien sûr que oui. J'ai dû expliquer à mes parents, à mon ex, à mes amis pourquoi j'étais *impliqué* dans cette affaire. Heureusement, j'avais quitté la Nouvelle-Zélande quand ça s'est produit, donc je n'ai pas eu besoin de donner beaucoup d'explications, mais ce sont les rumeurs selon lesquelles je travaillais pour la famille qui m'ont énervé. J'ai même consulté un avocat. J'ai pensé à intenter un procès pour diffamation, mais nous avons abandonné cette idée.

— Bill aurait inventé votre nom de toutes pièces ?

— Je suppose.

Elizabeth l'a mentionné, aussi.

— Pourtant, l'une des victimes m'a également donné votre nom, déclaré-je.

Il fronce les sourcils.

— Je vais vous dire ce que j'ai dit à la police. Soit quelqu'un avec le même nom que moi était là, soit quelqu'un se faisait passer pour moi. Je n'ai jamais mis les pieds dans cette maison. Je faisais du snowboard à Queenstown, à mille kilomètres de là. Au moment des meurtres, je commençais mon stage à Londres. J'ai environ… deux cents témoins.

Un éclat de rire retentit derrière moi. Le pub est vraiment bruyant.

— Vous étiez donc en Nouvelle-Zélande, à un moment donné ?

— Brièvement, oui. En vacances. Je faisais de la randonnée, je buvais et je faisais la fête. Puis, je suis rentré chez moi.

— Le Tate Mercer-Kemp, celui qui travaillait au manoir, venait de Londres, avait le même âge que vous et son père était dans la même promotion que Simon, essayé-je. Il est peu probable qu'il y ait deux personnes du même nom avec autant de détails en commun.

— Mon père n'a jamais connu Simon Primrose. J'ai vérifié. Ils étaient tous les deux à Oxford, mais c'est tout.

— Connaissez-vous quelqu'un qui aurait pu se faire passer pour vous afin d'obtenir ce poste ?

— Je commence à croire que tout ça n'est qu'une vaste plaisanterie.

— Bill Kareama est peut-être emprisonné à tort. Quelqu'un s'est peut-être fait passer pour vous…

Une autre idée me vient à l'esprit.

— Ils ont peut-être volé votre identité, puis se sont servis de vos voyages comme alibi. Ce n'est pas une plaisanterie, c'est extrêmement grave.

Il regarde derrière moi, vers le bar.

— Je voyageais avec un copain de fac et deux autres gars qu'il connaissait. Mon pote et moi, on n'est restés en Nouvelle-Zélande que deux semaines. L'un des autres est resté plus longtemps.

Tate se concentre, essayant de se souvenir.

— Si je me souviens bien, le dernier est parti en Australie.

— Vous souvenez-vous de votre itinéraire ?

— Nous n'avions pas d'itinéraire. Nous étions des jeunes de 20 ans qui partaient à l'étranger pour profiter de la vie et s'envoyer en l'air dans les auberges de jeunesse.

Il se gratte le menton.

— Nous sommes arrivés là-bas, puis nous avons élaboré un plan de voyage.

— Êtes-vous toujours ami avec les autres ?

Il secoue la tête.

— Pas vraiment. J'ai des nouvelles de Chris de temps en temps. Il vit à Wimbledon, nous avons été de bons amis pendant des années, mais quand on fonde une famille, on finit par se perdre de vue. Et je n'ai pas revu les autres depuis des années. Je ne les connaissais pas aussi bien. J'ai croisé Tom lors d'un festival de musique il y a environ douze ans, par pur hasard. Il n'avait pas beaucoup changé. Je ne pense pas avoir revu Michael après ce voyage. Pour être honnête, nous n'étions pas de très bons amis.

— Avez-vous été contacté par la police ou par des avocats au sujet des meurtres à l'époque ? Leur avez-vous dit tout ça ?

— Oui, pour les deux questions, répond-il. C'était un peu… fou. Je leur ai dit que je ne connaissais pas les Primrose, j'ai vérifié la date à laquelle j'avais quitté la Nouvelle-Zélande, puis j'ai simplement cessé de répondre. Ils sont partis peu de temps après.

— Si quelqu'un s'est fait passer pour vous, pensé-je à voix haute, c'est probablement une personne de votre entourage. Quelqu'un avec qui vous avez passé un peu de temps, au moins.

Il finit sa bière.

— Vous avez des photos de cet autre Tate ?

— Non. J'ai regardé toutes les photos disponibles de ces mois passés dans la maison, et il n'apparaît sur aucune d'entre elles. C'est vrai que je ne m'étais jamais posé la question auparavant.

Il prend son verre de bière, se lève et se dirige vers le bar. J'ai du mal à croire ce que j'ai découvert ici. Quel que soit le jardinier qui travaillait dans la maison lorsque Bill y était, il devient évident qu'il ne s'agissait pas du vrai Tate Mercer-Kemp, mais d'un imposteur. Nous avons donc là un autre suspect très plausible.

— Vous n'êtes donc pas allé à Cambridge ? demandé-je à Tate lorsqu'il revient.

— Non, nous ne nous y sommes pas arrêtés. Pas que je me souvienne. Nous avons juste fait un circuit en bus, appelé *Kiwi Experience*. Je me suis lié d'amitié avec d'autres Britanniques, et nous sommes allés à Queenstown. Je voulais juste quitter Auckland.

— Hé, vous avez un truc contre Auckland ? C'est là que je vis.

— J'espère que c'est mieux maintenant qu'à l'époque. Nous avons séjourné dans une auberge de jeunesse louche dans le quartier des affaires. Et je me suis fait voler.

— Voler ?

— Oui, c'était vraiment pénible. Je n'avais pas pris la peine de souscrire une assurance voyage. J'ai dû demander à mes parents de m'envoyer de l'argent. Heureusement, ils n'ont pas pris mon passeport, je l'avais mis dans un casier à l'auberge.

— Quand est-ce que ça s'est passé ?

— Le premier vendredi soir. On était complètement bourrés, les gars et moi. On est sortis avec d'autres clients de l'auberge, principalement des Australiens, je crois, on a fait la tournée des bars, puis on s'est séparés et j'ai perdu connaissance. Je me suis réveillé dans ma chambre à l'auberge, mais les poches vides, avec d'autres affaires volées dans mon sac à dos et une gueule de bois carabinée.

— Vous aviez trop bu ?

— Sans doute.

— Tate, est-il possible que vous ayez été pris pour cible ? Que quelqu'un ait drogué votre verre pour voler votre carte d'identité ?

Il rit.

— Voyons, vous plaisantez.

S'il était ivre, il n'aurait pas fallu grand-chose, peut-être un somnifère écrasé ? Ou du Valium ? Un petit quelque chose qui aurait intensifié les effets de l'alcool.

— Vous devez admettre que c'est une possibilité, reprends-je en le regardant dans les yeux. Ça expliquerait au moins comment votre nom

s'est retrouvé mêlé à toute cette affaire.

Il sort son téléphone de sa poche.

— Je me souviens, c'était au début de Facebook. J'avais posté une ou deux publications à l'époque.

Une pinte dans une main, son téléphone dans l'autre, il fait défiler l'écran. Pendant que j'attends, je fouille dans mon sac et j'en sors mon vieux carnet. C'était ma bible lorsque je travaillais sur l'affaire. Mes notes sont rédigées d'une écriture soignée et inclinée. Je trouve la page où j'ai dressé le profil de Tate Mercer-Kemp :

Plus petit que Simon et Bill, environ 1,80 m.

L'homme devant moi mesure bien plus d'un mètre quatre-vingts.

Lèvre fendue/cicatrice près de la bouche. Il parle de manière grossière, mais peut se comporter de façon distinguée.

Faux sur toute la ligne.

Cheveux foncés, yeux bleus.

Sourire malicieux.

À peu près le même âge que Bill, entre 18 et 22 ans.

Tate pose le téléphone sur la table et le glisse vers moi.

— Tenez, ajoute-t-il. Ce sont les seules photos que j'ai du voyage.

Je saisis l'appareil et commence à faire défiler les clichés : une série de photos floues réalisées lors d'une soirée, des selfies maladroits pris dans des bars et lors de fêtes. Les anciennes coupes de cheveux et les modes ringardes me rendent nostalgique. Certains monuments et paysages sans personne dessus. Les photos de vacances ont changé

depuis les débuts des réseaux sociaux. Sur celles où il apparaît, Tate, le vrai Tate, avait une sorte de frange avec des cheveux qui se dressaient à l'arrière. Il était plus mince et beaucoup plus jeune. Il était manifestement fan des débardeurs fluo et des lunettes de soleil qui couvrent la moitié du visage. Sur une photo, il pose devant un couple qui s'embrasse sur une piste de danse, avec un grand sourire. Sur une autre, il est penché devant une sculpture maorie, l'air timide, ses doigts couvrant sa bouche. Un soupçon d'agacement m'envahit. Je m'arrête sur les photos où figurent des groupes de personnes, je les agrandis et étudie chaque visage.

— Pas de photos de la nuit où vous vous êtes fait voler ?

— Ils ont pris mon appareil photo. J'en ai acheté un nouveau à Auckland.

— Des photos de vos copains, peut-être ?

— Ah, voilà, murmure-t-il en reprenant le téléphone.

Il le retourne et je les vois, tous les quatre, bras dessus bras dessous. Derrière eux, une longue table couverte de ce qui ressemble à des Jägerbombs. Un homme blond aux yeux bleus. Un autre, de couleur, aux cheveux noirs coupés court et au large sourire. Tate, encore une fois en débardeur. Puis, le dernier du quatuor. Une barbe naissante épaisse, qui laisse toutefois entrevoir une légère cicatrice sur sa joue. Il a les cheveux raides et foncés et, malgré son sourire, son regard est dur. Je prends le téléphone et zoome.

— Qui est-ce ? demandé-je, en le pointant du doigt.

Il se penche au-dessus de la table.

— Lui, c'est Michael, révèle-t-il.

— Je pense que c'est notre homme, l'informé-je.

— Mais lui aussi était à l'étranger.

— Où ça ?

— Eh bien, je pense qu'il est allé quelque part en Australie.

Il attrape sa pinte, la tient, réfléchit un instant.

— À Sydney, peut-être ? hasarde-t-il en avalant sa dernière gorgée de bière.

— Comment le savez-vous ?

— Il est parti. Il n'est resté qu'une semaine environ. Après que j'ai été volé, il a voulu aller ailleurs.

— Vous avez dit tout à l'heure que vous vous êtes réveillé les poches vides et que d'autres objets avaient disparu. Quels objets ?

— Mon appareil photo. Ma montre. Mon livre, bizarrement. Même ma vieille casquette du club d'aviron d'Oxford.

Le bruit de fond s'estompe pour devenir un faible bourdonnement. Une casquette du club d'aviron d'Oxford. Mes sens s'aiguisent tandis que l'adrénaline envahit mon corps, comme si j'étais en danger. La cicatrice, les cheveux foncés, l'âge, le vol, la casquette. Ça ne peut être que lui.

— Ça va, vieux ?

Je hoche la tête, rapidement.

— Ce type, Michael. Comment était-il ? demandé-je.

— C'était un type sympa qui ne refusait jamais une bière.

— Et vous vous êtes rencontrés à l'université ?

— Non, par l'intermédiaire d'un copain de fac, répond-il. On traînait dans les bars ensemble, c'est tout.

— Et vous savez où il se trouve, actuellement ?

— Pas vraiment, non.

Le pub devient de plus en plus bruyant.

— Il est resté en Australie après notre voyage, pour autant que je sache.

— Vous n'avez plus eu aucun contact avec lui après ça ?

— Juste sur Facebook, de temps en temps. Mais je ne pense pas qu'il soit encore dessus.

Cet homme a usurpé une identité, s'est introduit dans cette maison par la ruse.

Mais pourquoi ?

— Où habitait-il quand vous l'avez connu ?

— À Bristol, mais il est originaire de Londres.

Il plisse les yeux.

— Quelque part à l'ouest, peut-être à Acton[63]. Euh… voilà, Michael O'Rourke. C'est comme ça qu'il s'appelle.

Une étincelle électrique jaillit dans mon cerveau, une tempête de connexions.

Michael O'Rourke.

Pourquoi ce nom m'est-il familier ?

Tate me fixe du regard.

— Écoutez, reprend-il, si nous avons terminé, je ferais mieux d'y aller.

— Je dois trouver cet homme. Je pense que c'est lui qui s'est fait passer pour vous.

— Michael ? fait-il. Vous plaisantez, sûrement.

— Absolument pas, déclaré-je. A-t-il toujours eu cette barbe ?

— Oui, répond-il. Et cette cicatrice, mais…

Je vois qu'il réfléchit.

— Non, ce n'est pas possible. N'est-ce pas ?

— Je vais me renseigner, lancé-je. Pouvez-vous m'envoyer cette photo par SMS ?

— Oui, je suppose.

Il prend son portable et me le tend après une minute. J'entre mon contact et appuie sur *envoyer*. Mon propre téléphone vibre dans ma poche.

— Avez-vous un moyen de le joindre ? Une adresse e-mail, un numéro ?

— Non.

— Sa famille ? Une ancienne adresse, même ?

— Non, je ne le connaissais pas très bien. Je ne suis jamais allé chez lui, ni rien de ce genre.

Il lève les yeux, l'air presque peiné, comme s'il se libérait d'un poids.

— Je me souviens qu'un des gars m'avait dit que son père était mort, dit-il après une pause.

Il y a du bruit dans le bar, des hommes qui applaudissent.

— Bon, peu importe.

Tate se lève, prend son téléphone sur la table et son manteau à côté de lui.

— Bonne chance pour retrouver ce type, si c'est bien ce qui s'est passé, dit-il en guise d'au revoir.

— Merci, rétorqué-je. Je vous tiendrai au courant de mes découvertes.

Puis, il est englouti par la foule. Un groupe se tient à proximité, m'observant, attendant que je me lève.

— Tu pars, mon pote ?

Je me lève.

— La table est à vous.

45.

Sloane

Mon téléphone vibre sur l'oreiller, juste à côté de ma tête.

— Sloane à l'appareil, dis-je d'une voix endormie.

— Mademoiselle Abbott. Inspecteur Adam Cooke, de la police de Cambridge.

— Oh, bonjour.

— Je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous annoncer, mais je dois vous informer que votre voiture de location a été retrouvée ce matin près de Desert Road, à une heure et demie au sud de l'endroit où elle a été volée. Nous n'avons récupéré aucun effet personnel et la voiture est malheureusement bonne pour la casse.

— Oh, murmuré-je, l'estomac noué.

Adieu la franchise.

Je regarde l'heure sur le réveil.

— Oui, vous avez raison, ce n'est pas la nouvelle que je souhaitais entendre pour commencer la journée.

— Nous avons la liste des objets qui se trouvaient dans le véhicule et, si nous parvenons à récupérer quoi que ce soit, nous vous en informerons.

— D'accord, merci.

Je suis désormais habituée au langage franc et direct de la police, mais la nouvelle reste brutale.

— Nous pouvons vous imprimer un rapport à transmettre à votre assureur ainsi qu'à la société de location.

— Je vais venir le récupérer, l'informé-je. Je ne suis pas très loin.

— Bien sûr.

* * *

Je franchis les portes du commissariat de Cambridge, un café à emporter à la main et le visage maquillé à la va-vite. La policière derrière le comptoir m'observe approcher d'un air légèrement méfiant.

— Oui ? dit-elle.

— Je viens voir l'inspecteur Cooke.

— L'inspecteur Cooke, répète-t-elle. Il sait que vous venez ?

— Oui.

Elle disparaît derrière une porte. Quelques instants plus tard, une porte latérale s'ouvre et un homme longiligne, avec une moustache soignée, en sort.

— Tenez, fait-il en me tendant la déclaration. Probablement des voleurs de voitures.

— Vous savez qui ils sont ?

— Non, mais on finit généralement par les retrouver. On a relevé quelques empreintes.

— D'accord. Depuis combien de temps travaillez-vous ici ?

Il sourit, avec chaleur.

— Je ne vais rien vous donner pour votre podcast, Mademoiselle Abbott.

Il sait exactement qui je suis.

— Vous avez tous décidé de me mettre des bâtons dans les roues ? dis-je, en essayant de ne pas laisser transparaître le mépris dans ma voix. Ce n'est pas très flatteur, si vous voulez mon avis. Surtout compte tenu de certaines choses que j'ai découvertes.

Je bois une gorgée de café. La seule raison pour laquelle je suis descendue, c'était pour essayer d'enfoncer cette porte verrouillée.

— Je n'étais pas là à l'époque, mais nous avons tendance à diriger ce

genre de demandes vers l'équipe chargée des relations avec les médias.

— Pourquoi la police de Cambridge n'a-t-elle pas enquêté sur le professeur qui harcelait Elizabeth Primrose ?

— Merci d'être venue, reprend-il. S'il n'y a rien d'autre en rapport avec votre véhicule, je vous laisse.

— Avez-vous enquêté sur le chauffage au gaz de la maison des Primrose ?

Il se détourne et se dirige vers la porte.

— Merci, Mademoiselle Abbott, conclut-il en me tournant le dos.

Je soupire et pars. Il est encore tôt, à peine plus de 7 heures. Je retourne à l'hôtel. J'ai reçu un e-mail de Tara. Elle a relu le récit de Bill et a pris quelques notes, qu'elle qualifie de *nouveaux angles d'attaque*.

Un élément me saute immédiatement aux yeux.

La capsule temporelle de Chet. C'est une hypothèse, écrit-elle, *mais la chronologie correspond. La lettre et le journal ont disparu à peu près au moment où la capsule a été enterrée.*

Serait-ce possible ? Le centenaire a eu lieu dix-sept ans plus tôt. Combien de temps une capsule temporelle demeure-t-elle enterrée ? Une décennie ? Deux ? Cinq ?

Je prends mon téléphone et j'appelle Esteban.

— Sloane, il est 6 heures ici, dit celui-ci. J'imagine que c'est une nouvelle importante.

— J'ai reçu un message de TK, déclaré-je.

— Ah oui, il a rencontré Elizabeth ? C'était donc vraiment elle ?

— Oui. Et il a de nouveau mentionné le journal dont Bill a parlé. Elle a confirmé son existence. Elle y a écrit tout ce qui se passait à la maison et au lycée. Il a disparu environ une semaine avant les décès. C'est important, il faut qu'on le retrouve.

— C'est une grande nouvelle, acquiesce-t-il. TK en a-t-il dit plus sur Elizabeth ? Acceptera-t-elle de donner une interview ?

— Non. Mais attends, Esteban. Tara a une idée à propos du journal et

de la capsule temporelle. Elle a remarqué que le journal avait disparu à peu près au moment du centenaire. Il pourrait se trouver là-dessous, la lettre qu'elle a écrite à Bill pourrait s'y trouver aussi… N'importe quoi pourrait se trouver dans cette capsule temporelle ! La police n'a pas vérifié, j'en suis persuadée.

Un long silence s'installe. Il soupire.

— C'est une bonne idée. Mais je ne sais pas par où commencer. Je vais passer quelques coups de fil au collège. On pourrait peut-être faire un don. Il y a peut-être des questions de confidentialité. Devrait-on essayer d'aborder le sujet quand nous arriverons, Tara et moi ?

— Mon chauffeur est en route. J'y vais maintenant.

— Tu ne penses pas qu'il faudrait faire preuve de plus de… *tact* ?

— C'est plus facile de dire non au téléphone que face à mon sourire. Laisse-moi d'abord essayer d'ouvrir la porte.

J'entends un long soupir.

— Ne brûle pas les étapes.

— Je ne le ferai pas. Oh, et… ils ont retrouvé la voiture de location. Elle est bonne pour la casse. Je vais appeler Avis tout de suite pour en louer une autre.

Un autre soupir, cette fois amusé.

— Bon. D'accord. On se parle plus tard.

* * *

— C'est une très belle bâtisse, dis-je à Dean lorsque nous arrivons devant le collège.

Dean attend dans la voiture comme d'habitude, tandis que je cherche le bureau d'accueil. Je tombe sur une secrétaire d'âge moyen qui s'acharne à me refuser l'entrée.

— Vous dites que vous voulez parler à Madame Pelham pour votre podcast ? me demande-t-elle, comme s'il s'agissait de la plus grande

énigme qui soit.

— Oui, réponds-je. Nous enquêtons sur un crime historique. Croyez-moi, c'est dans l'intérêt de l'école.

— D'accord, réplique-t-elle lentement. La principale est très occupée aujourd'hui.

— J'en suis sûre. Pouvez-vous l'appeler et lui dire que Sloane Abbott, du podcast *Legacy*, est ici ?

Je me demande si Terrence Koenig pourrait m'aider à franchir la porte.

— Le podcast *Legacy*, répète-t-elle lentement.

La secrétaire tape quelque chose sur son ordinateur.

Elle me regarde, puis à nouveau son écran.

Est-ce qu'elle fait une recherche sur moi sur Google ?

Elle décroche le téléphone et compose trois chiffres. Lorsqu'elle parle, elle baisse la tête et se détourne. Je recule, lui laissant l'intimité dont elle a manifestement besoin.

Elle raccroche.

— Bon, reprend-elle. Il y a une réunion aujourd'hui à 9 heures, donc Madame Pelham ne pourra vous recevoir qu'à 10 heures au plus tôt.

— Parfait, réponds-je. Merci.

Pendant ce temps, je sors et commence à contacter les services d'excavation de la région, *au cas où*. Le seul qui peut le faire aujourd'hui fixe un prix étrangement élevé, mais je suis prête à tout pour que ce soit fait. Je lui dis que je rappellerai plus tard pour confirmer, puis je m'assois et patiente. Lorsque vient le moment de rencontrer la principale, la réceptionniste me conduit le long d'un couloir impeccable jusqu'à son bureau, où je découvre un grand bureau poli et une chaise basse à dossier rigide pour les visiteurs. Quelques minutes s'écoulent avant que la porte ne s'ouvre à nouveau et qu'une femme corpulente, aux cheveux noirs raides et aux yeux perçants, ne pénètre dans la pièce.

— Sloane Abbott, dit-elle. Annabel Pelham.

Nous nous serrons la main.

La sienne est petite, mais sa poigne est ferme.

— Enchantée.

— Alors, ajoute-t-elle en s'installant à son bureau. De quoi s'agit-il ?

— La capsule temporelle du centenaire, fais-je en allant droit au but. J'enquête sur les meurtres des Primrose et nous avons fait plusieurs découvertes majeures. J'ai des raisons de croire qu'un élément de preuve essentiel se trouve dans la capsule temporelle du jeune Chester Primrose.

— *La capsule temporelle* ? répète-t-elle. Je n'étais pas là quand elle a été enterrée. Mais elle ne sera pas déterrée avant trente ans environ.

— Oui, je suis au courant, déclaré-je. Mais si je trouve une entreprise d'excavation habilitée à le faire, je peux garantir que nous remettrons tout en état.

Elle se penche en arrière sur sa chaise, tape du doigt sur la table avec son majeur et son index.

— Ce n'est pas si simple, décrète-t-elle. Vous ne pouvez pas débarquer ici et ordonner que tout soit déterré.

— J'ai parlé à mon producteur, et nous serions ravis de faire un don à l'école.

— Ce n'est pas une question d'argent.

Changement de tactique.

— Non, c'est une question de justice. Et de publicité. Votre école a la possibilité de se positionner du bon ou du mauvais côté de l'histoire, et compte tenu de la portée du podcast…

— Pour être honnête, Mademoiselle Abbott, je ne vois pas pourquoi vous pensez que votre podcast est si précieux pour cette ville ou cette école. Rien de bon ne sortira de tout ça.

— Mon dernier podcast a été écouté par *des dizaines de millions* d'auditeurs à travers le monde, indiqué-je.

Je déteste la façon dont cela sonne, mais ça a généralement le mérite

d'intéresser les gens.

Elle cligne rapidement des yeux.

— Et qu'est-ce que ça signifie pour l'école, exactement ?

— Eh bien, je vais probablement décrire à mes auditeurs la façon dont nous avons procédé ici aujourd'hui, et j'aimerais pouvoir dire que vous avez participé à cette petite requête.

Elle m'observe attentivement, le visage impassible.

— Sinon, je signalerai que l'école, et vous en particulier, avez refusé de coopérer jusqu'à ce que nous obtenions un mandat de la police.

Je fais exactement ce qu'Esteban ne voulait pas, mais je sais que je suis sur le point d'atteindre mon but. Son regard se pose au-dessus de ma tête, là où une horloge est accrochée au mur.

— Et j'obtiendrai un mandat de la police, qui est très intéressée par mes découvertes faites jusqu'à présent.

Ce n'est pas *tout à fait* la vérité.

Les coins de sa bouche se relèvent, mais ses yeux ne reflètent aucune joie.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche ici, malheureusement. On ne débarque pas comme ça pour proférer des menaces.

— Nous pouvons l'enterrer à nouveau, immédiatement après. Mais nous avons besoin de la boîte de Chester Primrose.

Cette excavation ne peut pas poser de problème juridique, aucun contrat n'a été signé avec les élèves. Je sais qu'elle peut le faire. Elle soupire.

— Les capsules sont censées rester enterrées pendant cinquante ans.

Fais-en l'héroïne de l'histoire.

Je continue à parler, en adoucissant ma voix autant que possible :

— J'aurai aussi besoin d'un témoin, quelqu'un que je pourrai interviewer pour le podcast. Quelqu'un qui a fait en sorte que ça se réalise, quelqu'un qui peut parler de l'école et de son histoire prestigieuse.

Elle s'humecte les lèvres, avec un air concentré et sévère.

— Combien de temps l'opération prendrait-elle ?

Je résiste à l'envie de sourire.

— Quelques heures, je suppose. Nous pouvons faire cela après les cours, ce soir, quand tout le monde sera rentré chez soi. Et nous pouvons même couler le béton immédiatement.

Je fais des promesses que je ne suis pas sûre de pouvoir tenir, mais je dirais n'importe quoi pour ouvrir cette capsule temporelle. Bon sang, je coulerais moi-même le béton.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi vous accordez autant d'importance à la capsule temporelle du garçon Primrose. S'il s'agissait d'une question juridique, je verrais peut-être les choses différemment, mais j'ai l'impression que vous voulez simplement du contenu pour votre podcast.

À en juger par la fréquence à laquelle elle regarde l'horloge, je suppose qu'il ne me reste pas beaucoup de temps. Ainsi, je résume la situation :

— Il y a un ou deux éléments de preuve qui ont disparu de la maison à peu près au moment où la capsule a été enterrée. La police n'en avait pas nécessairement besoin pour mener à bien les poursuites, mais les objets manquants pourraient nous fournir des informations essentielles sur le contexte et les victimes. Certains croient encore que Bill Kareama est innocent, ça pourrait prouver sa culpabilité une fois pour toutes. Mais d'un autre côté…

— Ça pourrait prouver son innocence ?

— Potentiellement, reprends-je.

J'y suis presque. Je vois qu'elle est en train de prendre une décision, alors j'insiste un peu plus.

— Mais si vous n'avez pas le pouvoir de prendre cette décision, nous pourrions adresser une requête au conseil d'administration…

— Ça ne sera pas nécessaire.

— Non ?

Elle hésite un instant. Ses yeux sombres sont maintenant rivés sur les miens.

— Très bien. J'accepte. À une condition.

— Laquelle ?

— Je voudrais que vous vous adressiez à notre assemblée, et que vous prononciez un discours inspirant à cette occasion.

— Nous pouvons organiser ça, oui.

Je me redresse.

— Parfait.

— Et quand vous aurez fait ce que vous avez à faire, tout sera remis en état, comme avant.

— À condition qu'il n'y ait aucune preuve à partager avec la police, bien sûr.

J'aurai vraiment besoin d'un témoin, si jamais nous trouvons quelque chose qui puisse être admissible devant un tribunal. Et si je peux la convaincre d'enregistrer pour moi, cela constituerait un excellent contenu supplémentaire pour le podcast.

— Revenez ce soir après 18 heures, déclare-t-elle. Il fera sombre, mais nous avons des projecteurs à disposition.

Je peux à peine contenir mon enthousiasme.

— Merci, Madame Pelham. Je serai là à 18 heures pile. Et cela va sans dire, mais j'aurai besoin que vous et toute autre personne impliquée signiez des accords de confidentialité.

Elle acquiesce, l'air sévère.

— Ça ne devrait pas poser de problème.

Dean me ramène à l'hôtel et je passe quelques coups de fil supplémentaires.

Un bricoleur local est prêt à couler le béton dès ce soir. Le podcast commence à coûter cher, mais j'espère que le jeu en vaut la chandelle.

Et en attendant que la journée se termine, je poursuis mon travail.

* * *

Quand je reviens ce soir-là, la principale Pelham, le gardien de l'école, Ian, et moi-même retrouvons Bradley, l'excavateur que j'ai engagé, devant l'entrée.

Pelham prend immédiatement les choses en main et donne des instructions quasi militaires aux deux hommes devant le portail du collège. Je la laisse faire – c'est son établissement après tout, et je ne veux pas qu'elle change d'avis à la dernière minute.

La capsule temporelle se trouve à l'extrémité sud du vaste terrain de l'école, dans un bunker souterrain spécialement construit à cet effet. Ian, le gardien, sort une carte que le conducteur de la pelleteuse étudie attentivement.

— Ça semble assez simple, déclare Bradley. Je vais remorquer la pelleteuse à travers le terrain, et nous pourrons commencer.

Bradley se dirige vers sa camionnette garée devant le collège, puis suit le gardien qui lui montre le chemin sur une tondeuse autoportée. Pelham et moi les suivons à bord d'une voiturette de golf qu'elle conduit.

Parfois, ce travail est bizarre, me dis-je en m'imaginant décrire cette scène à mes auditeurs.

— Bon, nous y voilà, me dit Pelham en s'arrêtant et en sortant de la voiturette. J'espère que ça en vaut la peine.

Une fois les accords de confidentialité signés, le travail commence. La pelleteuse soulève la terre jusqu'à ce qu'une dalle de béton apparaisse. Le gardien et le conducteur de la pelleteuse se penchent et écartent le couvercle, sous lequel se trouve une cavité. Elle semble faire environ deux mètres de profondeur et un peu plus en largeur. Ian descend une échelle dans la fosse, et pendant ce temps-là, je commence à enregistrer

avec mon téléphone.

— Il fait froid là-dedans, commente Ian en descendant.

Il balaie l'espace avec une lampe torche. L'intérieur ressemble à un abri anti-atomique bon marché. À travers la brume, on aperçoit des rangées de boîtes sur des étagères en acier. Je parie que personne ne s'attendait à ce que ces capsules soient exhumées de cette manière : une podcasteuse forçant l'entrée dix-sept ans plus tard, pour enquêter sur un meurtre commis la même année où elles ont été enterrées.

J'imagine la réunion officielle cinquante ans après, l'ombre de la mort brutale de Chet planant sur eux tous.

— Nous y voilà, déclare Ian.

Il commence à essuyer la poussière avec son pouce pour voir les noms. Je retiens mon souffle. Les minutes semblent durer des heures.

— Chester Primrose ! finit par dire Ian en brandissant une petite boîte.

J'ai la gorge nouée.

Ça y est.

Alors que le gardien monte à l'échelle, Bradley se penche et prend la boîte des mains tendues de Ian. Ensuite, il la remet à la principale.

— Sécurisez la zone pour l'instant. Nous devrons la sceller de nouveau une fois que nous aurons terminé, indique Pelham alors que Ian, couvert de poussière, émerge.

— D'accord, répond-il en se hissant sur l'herbe.

— Je suis disponible jusqu'à 22 heures, me dit Bradley.

J'acquiesce. Esteban ne sera pas ravi du coût de tout cela, mais cela en vaut certainement la peine. Pelham consulte sa montre.

— Allez, venez, lance-t-elle.

Elle m'emmène dans sa voiturette de golf jusqu'à son bureau, le précieux chargement entre nous deux. La nuit tombe, ils vont vouloir se dépêcher de reboucher le trou.

— Bon, l'heure de vérité a sonné.

Je ressens une montée d'excitation morbide, je ne peux m'en empêcher. Si la lettre ou le journal se trouvent à l'intérieur, on pourra au moins être fixé sur les sentiments d'Elizabeth à l'égard de Bill. Et peut-être en apprendrons-nous davantage sur l'identité de la personne qui lui adressait ces notes.

— J'aimerais prendre des photos de tout ce que nous trouverons et, si rien n'est pertinent, nous pourrons tout remettre en place.

Elle me guide vers son bureau et me lance un regard de travers lorsque je lui tends deux paires de gants en latex.

— Est-ce vraiment nécessaire ? demande-t-elle.

Je hoche la tête.

— Si vous insistez, soupire-t-elle. Et quand enregistrerez-vous notre entretien ?

— Je demanderai à mon assistante de trouver un créneau dans les prochains jours.

Elle enfile les gants, retire le couvercle de la boîte. Mon estomac est comme un ballon d'hélium qui flotte sous mon sternum. La boîte est pleine à craquer : un yoyo, un paquet scellé de cartes Pokémon, quelques morceaux de papier, un petit skateboard Tech Deck, une roue de skateboard grandeur nature, des photos de Chet avec sa famille et un autre garçon de son âge.

Puis, je le vois. Un journal en moleskine beige avec un nom sur la couverture :

Eli Primrose

— Alors ? demande-t-elle.

Mais je ne peux pas parler. J'essaie d'avaler. J'ai la gorge sèche. Tara avait raison. Elle sera la première personne à qui j'enverrai un message. Je ferme les yeux pour prendre le temps de réaliser l'envergure de cette découverte, mais Pelham reprend la parole.

— Le journal. C'est ce que vous cherchiez ?

Je tends ma main gantée et saisis le journal comme s'il s'agissait d'un artefact susceptible de se désintégrer entre mes doigts. Je le pose sur le bureau de Pelham.

— C'est celui de sa sœur ? Pourquoi est-il dans sa boîte ?

— Je n'en ai aucune idée, mais une chose est sûre. Si le carnet avait été découvert avant le procès, les détectives et les avocats auraient examiné chaque mot à la loupe.

J'attrape mon téléphone, commence à enregistrer et ouvre la première page, puis la suivante, et ainsi de suite. Le prénom *Bill* me saute aux yeux, sur presque chaque page. Il ne mentait pas. La jeune fille avait le béguin pour lui, plus qu'un simple béguin à première vue. Je continue jusqu'à ce que les mots s'arrêtent et que les pages deviennent vierges, rigides après toutes ces années passées sous terre. La jeunesse de son auteure, sa famille, ont disparu une semaine ou deux après ces derniers mots.

— C'est tout ce dont vous avez besoin ?

— Je vais prendre des photos de tout le reste, également.

Elle déplace quelques objets, étale les morceaux de papier. Et là, je remarque une lettre.

Serait-ce la lettre disparue qu'Elizabeth avait écrite à Bill ?

— Qu'y a-t-il sur cette feuille de papier ?

Pelham la ramasse délicatement et la tient devant ses yeux.

— Les élèves ont été encouragés à écrire à leur futur moi. C'est peut-être la lettre de Chester à lui-même.

Je la photographie, mais je ne la lis pas.

— Je suggère de refermer le bunker sans y remettre cette boîte. La police voudra sûrement voir ça.

— La police ? Vous pensez que ça pourrait rouvrir l'affaire Primrose ?

— C'est possible, réponds-je.

Tous les doutes que j'avais au sujet de ce podcast s'évanouissent en

un instant. Ce sera un véritable succès.

J'envoie un message à Tara :

> Tu avais raison. Tu es un génie. J'ai le journal sous les yeux. On a peut-être de quoi résoudre cette affaire !

TK

Il a perdu son père.

J'y pense pendant tout le trajet en métro jusqu'à l'hôtel. Le métro. Ça fait tilt. Je sais que j'ai déjà entendu ce nom et je me souviens où je l'ai déjà vu : ces cheveux noirs, ces yeux bleus et froids… Je tape *catastrophe ferroviaire de Southgate* dans Google et je passe en revue les images qui s'affichent. Je revois le petit garçon dans le train. Le sang s'écoulant de sa mâchoire brisée. C'est l'image la plus célèbre de cette tragédie.

Ces yeux.

C'est lui.

Ça ne peut être que lui. *Gina O'Rourke réconforte son fils après la mort de son mari dans l'accident de train*. Une femme aux cheveux roux serre contre sa poitrine le visage ensanglanté d'un garçon de 12 ans. Bon sang. Je suis pris d'une sueur froide. J'entends mon cœur battre dans mes oreilles. Je recherche ensuite *Gina O'Rourke*.

Un article de 2001 apparaît :

La veuve d'une victime de Southgate arrêtée devant la maison des Primrose.

C'était la femme dont Fleur avait parlé à Bill. La mère de Michael s'était présentée avec un couteau à la maison des Primrose à Londres. Je clique sur un autre article, que je fais défiler rapidement. Steve O'Rourke est le nom de l'homme décédé. Il était gardien de but pour le Sutton United Football Club, une équipe de football de deuxième division. Il a joué au début des années 1990. Il y a une photo, accompagnée de la légende :

Steve laisse derrière lui sa femme bien-aimée, Gina, et son fils, Michael.

Michael O'Rourke.

Mon sang bouillonne dans mes veines tandis que je marche de la station de métro à mon hôtel. Il avait les moyens, le mobile et l'occasion, tout en bénéficiant d'un alibi parfait : personne n'allait rechercher un homme qui n'était même pas présent dans le pays. C'est de cette manière que Michael O'Rourke s'en est tiré.

Bill… pourrait vraiment être innocent.

Il était au mauvais endroit au mauvais moment. Chance, destin, appelez cela comme vous voulez, mais il semble que cela ait été profondément cruel pour lui.

Je commande un repas au service d'étage et branche mon téléphone pour le charger. J'ai désormais un nom : Michael O'Rourke. Et je sais que sa famille vivait près de Sutton, au sud de Londres. Je fais quelques recherches et trouve une certaine *G O'Rourke* répertoriée en ligne dans les Pages blanches – avec une adresse et un numéro de téléphone.

Aussi simple que ça.

Qui a encore une ligne fixe de nos jours ?

J'appelle le numéro, et une femme répond.

— Gina O'Rourke ? demandé-je.

— Non, répond-on. C'est un appel commercial ?

— Non, j'appelle Gina pour le compte d'une journaliste.

— Une journaliste ? Ne quittez pas, je vais la chercher.

Un frisson me parcourt le visage.

— Merci.

J'entends des paroles résonner en arrière-plan.

Un instant plus tard, une nouvelle voix se fait entendre :

— Oui ?

— Bonjour, je m'appelle TK. Je voudrais vous parler, à vous et votre fils.

— Mon fils ?

— Oui, je travaille sur un podcast.

— Oh, répond-elle. De quoi parle ce podcast ?

— De Simon Primrose.

Un silence s'installe.

— Qu'y a-t-il à propos de Simon Primrose ?

— Eh bien, vous savez dans quelles circonstances lui et sa famille sont morts, n'est-ce pas ?

— Quel est le rapport avec mon fils ?

Réfléchis, TK. Je ne peux pas vraiment lui dire la vérité.

— Le producteur veut savoir comment était vraiment Simon. J'ai pensé qu'il serait pertinent de parler aux familles qui ont été affectées par la catastrophe de Southgate.

— *Affectées* ?

Je m'éclaircis la gorge, j'attends qu'elle parle.

— Écoutez, je ne veux vraiment pas parler de ça à des journalistes, et mon fils non plus.

— Eh bien, je serais ravi de poser la question à votre fils moi-même, si vous pouviez me donner son numéro de téléphone, reprends-je.

Je retiens mon souffle.

— Je n'ai pas son numéro, m'indique-t-elle d'une voix rauque. Il ne vit plus au Royaume-Uni.

Merde.

— Ne vous inquiétez pas, insisté-je. Nous aimerions tout de même vous parler, si vous le souhaitez. Ça ne vous prendra pas beaucoup de temps. Je peux même venir vous voir en personne, si ça vous arrange.

— J'ai dit non.

Elle va raccrocher.

— Vous serez rémunérée, dis-je précipitamment. Nous vous paierons pour une interview. Quinze minutes, c'est tout.

— Combien ?

— 100 livres[64].

— Cent livres pour quinze minutes ?

— C'est exact.

— Quel est le nom de ce podcast ?

— Il s'appelle *Legacy*, réponds-je.

J'espère que Sloane ne m'en voudra pas d'avoir emprunté sa crédibilité pour ouvrir cette porte.

— *Legacy*. D'accord, apportez l'argent et nous pourrons discuter. Demain ?

— Bien sûr, déclaré-je, en pensant à mon vol de midi pour Paris. Peut-on faire ça le matin, disons à 8 heures ?

— 9 heures, plutôt, décide-t-elle.

Cela risque d'être juste, mais je ferai en sorte d'être à l'heure.

* * *

Le matin, je me lève tôt, comme d'habitude. Je prépare mon bagage à main, je quitte l'hôtel et retire 100 livres à un distributeur automatique en me rendant à la gare de Liverpool Street. Grâce à la ligne Elizabeth, j'arrive à Acton à 8 h 30.

Gina m'avait dit qu'elle vivait au-dessus d'un restaurant népalais avec son mari et sa belle-fille. L'endroit est facile à trouver et, comme la plupart des magasins de la rue principale, il est fermé à cette heure-ci. Je vois des escaliers à l'arrière du bâtiment. Je monte jusqu'à la porte d'entrée, lève la main et frappe.

— Un instant, fait une voix féminine.

La porte s'ouvre, et je l'aperçois derrière la grille de sécurité. C'est en effet la même femme que sur les images de l'accident ferroviaire, mais plus de vingt ans ont passé et elle a bien changé, comme on pouvait s'y

attendre. Elle porte une blouse d'infirmière.

— Bonjour, madame, fais-je. Je m'appelle TK Phillips.

— Vous êtes ici pour le podcast ?

— Oui, c'est moi, réponds-je en m'abaissant légèrement pour que nos yeux soient à la même hauteur.

— Vous êtes en avance. J'avais dit 9 heures.

Elle pousse la porte grillagée pour mieux me voir. Elle regarde mes bagages et hausse un sourcil.

— Je vais à l'aéroport après ça, lui expliqué-je, en espérant qu'elle se montre compréhensive.

— Très bien, entrez, répond-elle d'un ton las. Laissez ça là pour l'instant.

Elle me conduit dans un petit appartement bien entretenu.

Une jeune femme est assise sur le canapé, les yeux rivés sur son téléphone. Elle ne se lève pas et ne me regarde même pas jusqu'à ce que Gina dise :

— Voici Chloé.

Elle me fait alors un petit signe de la main et je vois qu'elle tient un bébé dans ses bras. Cet appartement ne doit pas avoir plus de deux chambres.

Gina nous fait asseoir à une table ronde dans la cuisine.

— Du thé ? me propose-t-elle.

— Non, merci.

— D'accord, dit-elle en s'installant en face de moi, prenant une cigarette électronique sur la table et tirant une bouffée avant de la reposer. Vous avez votre matériel ?

— Mon matériel ?

— Vous avez des micros, non ?

— Oh, réponds-je. Aujourd'hui, j'enregistre avec mon téléphone.

Je le pose sur la table. Je sens un goût artificiel de raisin lorsque

j'inspire.

— Et l'argent ?

— Tenez.

Je sors les billets de mon portefeuille et les lui tends. Elle compte cinq billets de 20 livres, les plie et les glisse dans sa poche.

— Très bien, décrète-t-elle en touchant son téléphone pour allumer l'écran.

8 h 46.

— Alors, dites-moi comment s'est déroulée la journée du drame.

Je me sens mal à l'aise, coupable de faire revivre à cette femme ce qui a probablement été le jour le plus difficile de sa vie, mais je ne peux pas me contenter de lui poser des questions sur Michael. Elle pourrait le protéger ou se renfermer si elle comprend la raison de ma présence. J'ai déformé la vérité, mais ce n'était pas qu'un mensonge non plus : je suis bien ici pour *Legacy*, et pour Bill.

Gina me raconte le jour où elle a appris la mort de son mari. Les détails de l'accident ferroviaire ne m'étaient pas inconnus, mais les entendre de sa bouche me fait prendre conscience de l'ampleur de la tragédie de manière très concrète. Pas étonnant que Simon ait été mis au ban de la société après cela : neuf personnes ont été tuées, des familles ont été brisées à jamais.

Quand elle mentionne son fils, j'en profite pour aborder la question de front.

— Et Michael ? Vous avez dit qu'il ne vivait plus au Royaume-Uni, c'est ça ?

Elle secoue la tête.

— Non, répond-elle. Il a quitté l'Angleterre il y a longtemps. Je ne peux pas lui en vouloir.

— Oh, répliqué-je. Où est-il parti ?

— Je n'en ai aucune idée. Il est parti à l'étranger, en Nouvelle-Zélande, en Australie… Il a voyagé partout.

— Vous ne savez pas où il vit, maintenant ? Vous n'avez pas son numéro de téléphone ? Ça pourrait m'être utile pour recueillir son témoignage, son ressenti sur le sujet.

Elle se tortille sur sa chaise, croise les bras. Elle se referme, je le sens.

— Je ne peux pas vous aider, lance-t-elle. Et je n'ai pas son numéro.

Je ne sais pas si je peux la croire.

— Comment allait-il après l'accident ? demandé-je, essayant de rétablir le contact.

— À votre avis ? Il a été gravement blessé, et son père venait de mourir.

— Pensez-vous qu'il a quitté le Royaume-Uni pour fuir tout ça, les souvenirs de ce qui s'était passé ?

— Quel est le rapport avec votre podcast ?

— Eh bien, la décision prise par Simon Primrose concernant la sécurité…

Son regard semble se perdre dans le vague.

— … a affecté toutes les familles concernées. Je pense qu'il est important d'entendre les enfants impliqués et de savoir comment ça a influencé leur vie.

Elle reste silencieuse, les yeux fermés pendant un instant. Elle prend sa cigarette électronique et tire une longue bouffée, la tenant toujours dans son poing lorsqu'elle croise à nouveau les bras.

— D'où venez-vous ? demande-t-elle à travers la fumée.

— Moi ?

Est-ce un test ?

— De Nouvelle-Zélande.

— Allez-vous me dire de quoi il s'agit vraiment ?

Je regarde la porte.

— L'accident ferroviaire et la famille Primrose.

— Pourquoi continuez-vous à me poser des questions sur Michael ?

Il pourrait être ici, quelque part dans l'appartement. Ou… il pourrait encore être là-bas, en Nouvelle-Zélande. Nous regardons tous les deux mon téléphone, le petit clignotement qui s'affiche sur l'application d'enregistrement vocal.

— Vous ne savez vraiment pas où il se trouve actuellement, ni ce qu'il fait ? Est-il resté en Australie ?

— Il est parti en Nouvelle-Zélande et il n'est jamais revenu ici depuis. La dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, il travaillait dans une ferme, répond-elle.

J'ai la gorge nouée.

Les mots de Sloane me reviennent à l'esprit :

« Il m'a déjà raconté toute sa vie. Sud-Africain, il travaillait dans une ferme dans le sud. »

Le chauffeur de taxi.

Ce type barbu qui la conduit partout.

Impossible, pensé-je.

Cela n'a tout simplement aucun sens, et pourtant, j'ai ce sentiment tenace. Il pourrait prendre un accent sud-africain pour dissimuler son accent britannique. Je songe à une histoire horrible qui s'est déroulée en Australie, dont tous les psychologues se souviennent : un client imitait un accent irlandais pour tromper sa psychologue et la harcelait de cette manière.

Michael O'Rourke n'est peut-être jamais parti, et surveille Sloane pour s'assurer qu'elle ne découvre pas son secret.

Je prends le téléphone et le fourre dans ma poche.

Non, pensé-je. *C'est fou, TK. Ce n'est pas possible.*

— Je suis désolé, j'ai un avion à prendre. Il va falloir conclure.

Je dois appeler Sloane immédiatement.

Quelle heure est-il en Nouvelle-Zélande ?

Il doit être tard.

47.

Sloane

— Je vous reconduis à l'hôtel ? me demande Dean lorsque je m'installe sur le siège avant.

— Oui, s'il vous plaît.

— Alors, qu'avez-vous trouvé ?

— Quelque chose de très important, réponds-je, le cœur battant à tout rompre.

Je télécharge l'enregistrement vidéo du journal et l'envoie à Tara et Esteban, puis je fais une capture d'écran de chaque page pour les lire dans la voiture. Son écriture est soignée.

— Au collège ? Que pouviez-vous bien chercher là-bas ? Avec une pelleteuse, en plus ?

Merde. Je vois déjà la nouvelle se répandre. J'ai les accords de confidentialité pour les autres.

— Dean, je n'ai probablement pas besoin de vous poser cette question, mais… Vous n'avez rien dit à personne à mon sujet ou à propos de ce que j'ai trouvé ?

— Moi ? Non. J'ai mentionné à quelques collègues chauffeurs que mon boulot actuel était de vous conduire, mais rien d'autre.

— D'accord, dis-je. Je vais peut-être devoir vous demander de signer un papier, si ça ne vous dérange pas. Un accord de confidentialité. Désolé si ça semble exagéré, mais on doit être très prudents.

Il sourit.

— Pas de souci, je sais ce qu'est un accord de confidentialité, déclare-t-il, amusé. Vous n'avez pas trouvé de cadavre, n'est-ce pas ?

— Rien de tel, non. Juste un journal, répliqué-je.

Mon téléphone est presque déchargé, alors je le connecte au chargeur de Dean. Ma peau picote et mes mains tremblent légèrement.

— En fait, ce n'est pas *n'importe quel journal*. C'est celui d'Elizabeth Primrose.

Je n'arrive toujours pas à y croire.

— Un journal, répète-t-il.

— Mmm, murmuré-je, sans vraiment l'écouter.

J'ouvre la première capture d'écran et je commence à lire.

Quelle vie nous attend ici ? Dans cet étrange nouveau pays, cette ville où tout fonctionne au ralenti, où les gens vous sourient quand vous passez. Il faudra évidemment un peu de temps pour que je m'y habitue, mais j'ai plus de mal que les autres à m'adapter. C'est différent et ils me traitent comme une curiosité, comme si mon accent était une grande cicatrice sur mon visage. À Londres, il était courant d'entendre des tonnes d'accents différents, voire des langues différentes, et je prenais pour acquis que le reste du monde était un peu comme ça, mais ce n'est vraiment pas le cas. Mes camarades de classe sont tous pareils, à l'exception des étudiants issus d'échanges internationaux.

N'est-il pas étrange que tant de gens ici soient d'origine britannique et pourtant agissent comme si je venais d'une autre planète ? Papa appelle ça un pays biculturel. Maori et blanc, dit-il, mais au lycée, il n'y a presque que des Blancs, ou Pakeha, comme ils disent. Il y a une fille maorie dans ma classe, on s'entend très bien.

C'est papa qui s'est adapté le plus rapidement. Il a repris le golf, il a des amis, il voyage. À part un chef cuisinier, il a recruté pratiquement tous les domestiques en l'espace de quelques mois. Maman est occupée par la maison, mais elle va se faire des amies. Même Chet s'en sort mieux que moi. Il s'est fait un ou deux copains au collège. Il est beaucoup plus ouvert, c'est un bon vivant. Bien qu'il m'agace parfois, je suis contente que tout se passe bien pour lui.

Je suis sûre que ses amis lui manquent, Dieu sait que les miens me manquent. Papa disait qu'il serait facile de rester en contact grâce à Internet, mais c'est beaucoup plus difficile que je ne le pensais. Ils sont

sur les réseaux quand je dors et ils dorment quand je rentre du lycée. C'est Harvey qui me manque le plus. Je sais qu'on s'est promis de rester en contact, je sais qu'on s'est promis de se revoir à l'avenir. Je l'aime, et il m'a dit qu'il m'aimait aussi. On parle au téléphone quand c'est possible, mais c'est difficile, car on sait tous les deux qu'il faudra des mois, voire des années, avant qu'on se revoie. Il doit ressentir la même chose.

Quoi qu'il en soit, il est temps de dormir.

J'espère que les choses s'amélioreront bientôt.

Je me sens un peu nauséeuse à force de lire dans une voiture en mouvement, mais je ne peux pas m'arrêter. Ou peut-être est-ce une question de consentement : j'ai le sentiment désagréable que je ne devrais pas être dans la tête de cette fille. Mais c'est important pour l'affaire.

C'est important pour Bill.

Maman a embauché un chef cuisinier aujourd'hui. Elle disait à papa qu'il était très jeune pour quelqu'un avec autant d'expérience. Il peut commencer immédiatement et il peut vivre dans le cottage. C'est parfait pour maman et papa, qui exigent loyauté et dévouement. Ils avaient eu du mal à trouver quelqu'un, ils avaient fait plusieurs entretiens et maman devait en avoir assez de préparer tous nos repas. Je me demande combien de temps il va rester. Le jardinier a déjà été licencié. J'espère qu'il sait bien cuisiner végétarien.

Il va vivre dans le cottage avec Fleur. Le pauvre !

Je n'arrive toujours pas à croire qu'elle ait traversé la moitié de la planète juste pour continuer à travailler avec nous. Papa dit que c'est parce que c'est un bon travail et qu'elle nous aime bien, mais je connais la vérité. On n'a pas besoin d'une fille au pair, pas à plein temps. Je suis pratiquement adulte et Chet est un adolescent. Ça me rend malade d'y penser. Et s'il recommençait ?

Je passe à l'entrée suivante.

Je n'ai pas de nouvelles d'Harvey depuis un bout de temps maintenant – on avait pourtant promis de se parler tous les jours. Bizarrement, j'ai remarqué qu'au fil du temps, il me manquait moins. Pas plus. Moins. Le cœur est un organe étrange. Je l'ai lu quelque part. Je pense que c'est vrai. Je vais peut-être me faire tatouer cette phrase.

Il se passe tellement de choses à la maison : les jardins sont en désordre, maman s'en occupe elle-même, faisant de son mieux après que papa a renvoyé l'ancien jardinier. Papa est également passé au lycée pour rencontrer Monsieur Koenig et Madame Darcy. Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais je pense que c'est à propos de moi. Maman et papa s'inquiètent que je ne me sois pas bien adaptée à mon nouveau lycée.

Dans un autre registre : Bill, le nouveau chef, est génial. La nourriture est bonne, et il fait toujours un effort supplémentaire pour me préparer des plats végétariens. Papa pense que je deviens anémique sans viande parce que je suis fatiguée et un peu déprimée, mais je pense que c'est surtout le mal du pays.

Bill est jeune en fait, il n'a que quelques années de plus que moi. Et il a des yeux gentils, doux. Chet est obsédé par lui, probablement parce qu'il fait du skateboard. Je le trouve adorable, il n'est pas prétentieux comme la plupart des garçons. Tante Lizzie dirait qu'il est banal, mais je pense qu'il est exactement le contraire.

Il est peu commun, en vérité. La gentillesse est rare. Je crois qu'il a une petite amie. Parfois, je le vois dehors avec son téléphone, en train d'envoyer des messages. Je me demande qui elle est, et à quoi elle ressemble. Je parie qu'elle est vraiment belle.

Au lycée, ce n'est pas beaucoup mieux, mais au moins, je me fais quelques amis et certains professeurs sont vraiment sympas.

Je consulte la capture d'écran suivante.

La semaine a été mouvementée. Chet s'est mis au skateboard, et je l'ai surpris en train de fouiller dans mes affaires. Il n'a pas le droit d'entrer dans ma chambre, c'est un petit casse-pieds et maman et papa ne le grondent pas pour ça. Ils me critiquent moi, et ils le laissent faire ce qu'il veut.

L'une des filles du lycée m'a demandé si je voulais venir boire un verre chez elle. Je ne savais pas quoi répondre, et je ne sais pas ce qui s'était passé entre mon cerveau et ma bouche pour que je me retrouve à raconter une histoire ridicule à propos d'un engagement familial inexistant, mais ça m'énerve. Pourquoi ai-je tant de mal à me faire de nouveaux amis maintenant ?

Je parle un peu plus avec Bill, je le regarde cuisiner.

Je lui ai dit que je voulais apprendre, mais surtout, je veux juste quelqu'un à qui parler et il sait écouter. Il pose des questions, sourit au bon moment, il aime les histoires, mes histoires. Il est plutôt beau. Mais évidemment, ce n'est pas quelqu'un avec qui je pourrais être. Que penseraient mes parents ? Papa me renierait. Ou pire.

Elle était donc bien attirée par lui. Une autre entrée. Je poursuis ma lecture.

Des nouvelles. Tant de nouvelles. Mon Dieu, il n'y a pas assez de pages dans ce journal pour raconter tout ce qu'il se passe, mais je vais être brève. Papa a embauché un nouveau jardinier. Il s'appelle Tate et il traîne partout comme une mauvaise odeur. Il vient à la maison même quand il ne travaille pas. Je l'ai même trouvé dans ma chambre ! Quand je lui ai demandé ce qu'il faisait là, il m'a simplement répondu qu'il voulait voir à quoi ressemblait le jardin vu d'en haut, qu'il voulait s'assurer que toutes les fleurs étaient belles pour moi. Il l'a dit si poliment que j'ai failli

ne pas remarquer son sourire narquois. Je ne lui fais pas vraiment confiance, mais papa dit qu'il est allé au lycée avec le père de Tate et que Tate est diplômé d'Oxford.

Il s'est passé autre chose qui m'a complètement bouleversée. Une note dans mon cartable. Elle disait : « Je te surveille. Tu es belle. » Ça doit être une mauvaise blague de la part d'un de mes camarades de classe.

C'est donc là que commencent les notes. Juste après l'arrivée de Tate. Je passe à la capture d'écran suivante.

Au lycée, j'ai trouvé un autre mot dans mon sac. Je pense qu'il vient d'un des garçons, mais je n'en suis pas sûre.

Je ne veux pas écrire ces mots ici dans mon journal, car c'est dégoûtant. Quelqu'un me dit ce qu'il veut me faire. Je l'ai jeté, car je suis sûre qu'il voulait juste me faire réagir.

Au moins, MK a été sympa avec moi ces derniers temps. Même si je ne l'appréciais pas beaucoup au début, il n'est pas si mal. J'ai l'impression que je peux lui parler, et c'est bien d'avoir un ami ici, un adulte à qui je peux me confier quand j'en ai besoin. Il y a aussi Bill, mais il y a des choses que je ne veux pas lui dire parce qu'il pourrait penser que je ne suis qu'une gamine stupide, et je ne veux pas vraiment qu'il me voie comme ça. On ne sait jamais ce qui peut arriver à l'avenir.

MK… qui est MK ? Tate Mercer-Kemp ?

Encore un mot dans mon sac aujourd'hui ! Ça me fait de plus en plus peur. Celui-là est moins… dégoûtant, mais en quelque sorte pire. Je ne l'ai pas remarqué de la journée, mais je l'ai trouvé en rentrant à la maison. Ce doit être quelqu'un de mon cours de sport qui l'a mis là, ou notre professeur peut-être ? Non, notre professeur est gentil, il a toujours été très aimable, sympathique. Je ne sais vraiment pas quoi faire. Si

c'est un harceleur, ça ne ferait que lui faire plaisir de me voir aller en parler aux professeurs ou au directeur.

Je me demande si je devrais en parler à quelqu'un ? Demander conseil… Que dirait MK ? Et si ça venait vraiment d'un garçon ? Voici ce qui est écrit :

« Je sais comment tu me regardes. Je sais ce que tu veux et tu vas bientôt l'avoir. Je te le promets. »

Dois-je l'ignorer, espérer que ça s'arrête ? Je ne vois pas qui pourrait penser que je le regarde de cette façon. Aucun garçon ne m'intéresse. Je ne sais pas quoi faire. Je ne veux plus aller à l'école. Je veux juste que ça s'arrête.

Je sens une boule dans ma gorge. Était-ce vraiment le professeur… ou quelqu'un d'autre ?

Tate a disparu ! Il a volé quelque chose, un objet de famille. Le peigne de maman. Je savais qu'il était mauvais, au fond de moi, même s'il semblait mieux se comporter ces derniers temps. Papa était très en colère. Il semble être une personne différente dans ce pays… peut-être est-ce à cause de cette maison ? La façon dont il a rassemblé tout le personnel et les a réprimandés. Je voulais juste descendre et tenir la main de Bill. Je déteste quand papa traite les gens comme ça.

J'apprécie de plus en plus Bill. C'est peut-être un sentiment passager, mais je ne sais pas, j'ai envie que ce soit plus que ça.

Il chasse des animaux, mais pour une raison quelconque, ça ne me dérange pas. Il les tue lui-même, de ses propres mains. Il comprend ce que ça signifie, d'où vient la nourriture, pas d'un supermarché, mais de la nature. Il me traite comme une adulte et me parle d'idées qui dépassent le cadre de l'école et de la famille. Peut-être ressent-il la même chose que moi ? Est-ce qu'il flirte avec moi ? Ou suis-je juste à ses yeux une gamine idiote pour laquelle il travaille ?

Je ne saurais plus dire ce que je ressens pour Harvey. Je me sens

parfois malhonnête quand je parle à Bill, car je sais que je l'aime aussi. Harvey m'a envoyé un message l'autre soir qui disait simplement : « Quand rentres-tu à la maison ? »

Et je n'ai pas pu lui répondre, car je n'en savais rien. Il m'a dit qu'il m'aimait et qu'il m'aimerait toujours. Il m'a dit qu'un jour, nous nous marierions et aurions beaucoup d'enfants. Je ne sais plus si j'y crois encore.

Puis, à la page suivante :

Je me suis mise à étudier pour les examens de milieu d'année, mais j'ai beaucoup de retard à rattraper dans le programme et… je suis distraite. Il y avait encore un autre mot à l'école, j'en ai parlé à une fille de ma classe, Tania. Elle m'a dit que je devrais le dire à un professeur. Elle est persuadée que c'est Monsieur du Plessis, notre professeur de sport, mais je ne pense pas que ce soit le cas. Je continue à penser que c'est quelqu'un qui me fait une mauvaise blague.

Fleur se comporte de manière encore plus bizarre que d'habitude ! Elle disparaît la nuit. Je reste souvent debout tard et je la vois parfois quitter le cottage et se diriger vers la route. Peut-être qu'elle a rencontré un homme. Ou peut-être qu'elle prévoit de partir. Peut-être qu'elle en a finalement eu assez.

Une autre entrée :

J'ai entendu maman et Bill discuter après sa garden-party. BILL A COUCHÉ AVEC FLEUR !!! On dirait que c'est fini maintenant, mais POURQUOI ELLE !!!!

Fleur, qui fait chanter mon père. Fleur, qui est venue chez nous en sachant pourquoi les nounous précédentes ne sont pas restées. En sachant ce que papa leur avait fait. Je m'en souviens encore, alors que

je n'avais que 7 ou 8 ans. Maman était absente, j'étais censée être au lit. Appuyée contre la porte, j'écoutais Fleur lui raconter ce qu'elle savait à son sujet : elle lui a dit qu'elle connaissait les anciennes nounous de notre maison, et qu'elles l'avaient toutes dénoncé, qu'il les avait touchées et autres choses encore. Elle a dit qu'elle allait tout raconter à la presse, aux journaux. La carrière de papa serait ruinée, terminée. J'étais mal à l'aise en écoutant, et je ne voulais pas y croire à l'époque, mais maintenant… ça doit être vrai, sinon pourquoi ne pas la renvoyer sur-le-champ ? Elle semblait si féroce, capable de tout. Et maintenant, Bill et elle…

Au moins, je pense que ça signifie qu'il est célibataire, maintenant. Et peut-être qu'il se sent seul, comme moi. Je pense que, pour être honnête, je devrais lui dire que j'ai des sentiments pour lui. Je vais lui écrire une lettre. Je vais lui dire ce que je ressens. C'est la façon la plus simple et la moins gênante de le faire.

La lettre existe bel et bien. J'ai la tête qui tourne. J'ai envie de pleurer. Quelle tragédie... Cette jeune fille innocente, avec ses préoccupations naïves, sur le point de voir sa vie anéantie. Et le comportement de Simon envers le reste du personnel, et Fleur qui le tenait sous son emprise… Je me sens mal à l'aise d'entrer ainsi dans son univers, mais j'ai besoin de connaître la vérité. Je lève les yeux, prends quelques grandes inspirations.

— Ça vous dérange si j'ouvre la fenêtre ? demandé-je.

— Allez-y, répond Dean. Vous vous sentez mal ?

— Un peu. Je ne peux pas m'arrêter de lire.

Avant le mouvement *#MeToo,* les hommes comme Simon Primrose se croyaient intouchables. Et il a sans doute tenté sa chance avec Fleur – c'est sans doute ce qui a provoqué la confrontation qu'Elizabeth a entendue.

Je lis la page suivante :

Je suis prise d'une anxiété lancinante, oppressante. Tout le temps. Je me sens mal chaque fois que je découvre un bout de papier dans mon sac. Qui les y met ? Bill n'a rien dit ni fait depuis que j'ai laissé cette lettre dans sa chambre, c'est comme s'il l'avait simplement froissée et jetée à la poubelle. Ou peut-être que papa est intervenu, d'une manière ou d'une autre. J'aimerais qu'il arrête de toujours vouloir tout contrôler. J'aimerais qu'il me laisse simplement vivre et prendre mes propres décisions.

L'entrée suivante est plus longue.

Ce n'est pas tous les jours que le directeur vous appelle lui-même. Il m'a dit qu'il savait que j'avais du mal à m'adapter. Peut-être que maman et papa ont remarqué à quel point j'étais déprimée, à quel point ma maison me manquait. Peut-être que c'est eux qui l'ont incité à le faire. Il m'a appelée pour me dire qu'il ferait tout son possible pour m'aider. Il semble vraiment se soucier de moi. Si j'avais eu du courage ou du bon sens, je lui aurais parlé des notes à ce moment-là, mais je n'ai pas pu. Je me suis contentée de sourire et de lui dire que tout allait bien et que j'étais parfaitement heureuse. J'ai menti.

Il y avait autre chose. J'ai vu Tate ! J'en suis sûre. Il était à la porte cet après-midi, en train de regarder la maison. Au milieu de la nuit, j'ai aussi entendu des bruits de pas dans la maison. Est-ce que ça pouvait être lui ? Quand j'en ai parlé à papa, il m'a dit qu'il avait vérifié auprès de la police et que Tate avait quitté le pays. Est-ce que je vois un fantôme ? Qu'est-ce qu'il se passe ? Papa a dit que ça devait être Bill ou Fleur.

Bill a également rapporté l'avoir potentiellement aperçu dans une voiture, après qu'il a soi-disant quitté le pays. Et si les registres d'immigration étaient erronés, trafiqués, ou… si Tate n'était pas celui qu'il prétendait être ?

Mon téléphone sonne, me faisant sursauter.

C’est TK. Il est réveillé.

— Allô, TK ?

Je consulte ma montre, il est presque 22 heures, ce qui signifie que c’est le matin à Londres.

— Sloane, répond-il, essoufflé. Écoutez, il faut que vous fassiez attention.

Je sens une chaleur dans ma nuque.

— *Attention* ? Que voulez-vous dire ?

Nous roulons toujours, nous ne devons plus être très loin de l’hôtel maintenant.

Un instant, depuis combien de temps suis-je dans cette voiture ?

— Quelqu’un se faisait passer pour Tate Mercer-Kemp. Il est possible qu’il ait utilisé le départ du vrai Tate comme alibi, mais c’est clairement un suspect potentiel. Son nom est Michael O’Rourke, et il est peut-être encore en Nouvelle-Zélande. Apparemment, il travaillait dans une ferme, après l’affaire.

Je me sens étourdie.

Mon mal des transports paraît s’intensifier. Je regarde la route devant moi, éclairée par des phares. Les lignes blanches défilent sous mes yeux, clignotantes. La campagne à l’extérieur est sombre.

— Que voulez-vous dire ? demandé-je.

— Écoutez, ce n’est peut-être rien, mais je viens de me souvenir d’une chose que vous m’avez dite à propos de votre chauffeur.

— Mon *chauffeur* ?

Le téléphone m’échappe des mains.

Je pousse un cri et regarde de l’autre côté. Dean a attrapé le câble et tiré dessus. Il attrape l’appareil, qui est tombé entre nous.

— Qu’est-ce que… vous faites ? m’enquiers-je.

Il met fin à l’appel.

— Ce journal, fait-il. Je pense que je vais le lire.

Ma tête tourne.

— Quoi ? C'est quoi ce bordel ?

Le chauffeur… qui travaillait dans une ferme.

Dean ?

Il y a une curieuse intensité dans son regard.

— Ne jouons pas au chat et à la souris, Sloane, reprend-il en s'engageant sur une autre route.

Où sommes-nous, bon sang ?

— Vous avez sûrement déjà compris.

Compris quoi ? Est-ce que je suis en train de parler à l'homme qui prétendait être Tate Mercer-Kemp ?

Je tends la main, mais Dean me retient avec son avant-bras. Je vois du sang là où mes ongles ont éraflé sa peau. Il me repousse contre la portière, sans trop de force, mais suffisamment pour me montrer à quel point il pourrait aisément me maîtriser.

— Rendez-moi mon téléphone, Dean !

J'ai l'impression que mon cœur est sur le point de lâcher. Ce moment me semble irréel. Est-ce vraiment lui ? Est-ce lui qui m'a conduite ici, qui m'a observée et attendu de voir ce que j'allais découvrir ? Est-ce qu'il a pris *du plaisir* à faire ça ?

La voiture ralentit.

Il la gare sur le bas-côté et s'arrête.

— C'est vous, déclaré-je.

TK voulait m'avertir. Tate, ou plutôt celui qui se faisait passer pour lui, est toujours dans le pays.

— Vous étiez là, à l'époque. Vous connaissiez les Primrose.

Son expression reste impassible.

Il me fixe simplement dans les yeux, mon téléphone serré dans son poing.

48.

TK

Mon vol, si j'arrive à temps, part dans deux heures. L'appel avec Sloane s'est terminé brusquement, mais il est possible que la réception soit mauvaise à Cambridge.

Et si elle était avec lui quand je l'ai appelée ?

Non, il est tard en Nouvelle-Zélande. Elle est probablement rentrée à l'hôtel. Je réessaie quand même de le contacter, mais je tombe directement sur la messagerie vocale. Elle me recontactera demain matin, j'en suis sûr. Un taxi s'arrête pour moi sur High Street, à Acton.

— Heathrow, lancé-je.

Il met le compteur en marche et nous partons.

Tate Mercer-Kemp est en réalité Michael O'Rourke, dont le père a été tué dans la catastrophe ferroviaire de Southgate, pour laquelle beaucoup pensent que Simon Primrose est responsable.

Qu'est-ce que ça signifie pour Bill ?

Je pense au chauffage au gaz, au fait que Tate n'ait jamais fait l'objet d'une enquête parce qu'il était soi-disant à l'étranger. Nous savons désormais qu'une personne avec un mobile se trouvait dans le pays, dans le manoir. Je m'enregistre pour mon vol, passe les contrôles de sécurité. Je monte à bord de l'avion, avale mon Valium habituel avant le décollage et me prépare à la panique inévitable lorsque les moteurs démarrent.

* * *

Après avoir atterri à Charles-de-Gaulle, je récupère une voiture de location sans encombre. Je fais encore grimper la facture pour Sloane, mais j'espère que ça en vaudra la peine pour elle. L'Airbnb de Fleur à Montargis se trouve à environ quatre-vingt-dix minutes de l'aéroport. Je

branche mon téléphone et ouvre Google Maps, mais le chargeur de la voiture est inutilisable et ma batterie est presque à plat. J'envisage brièvement de faire demi-tour, mais je veux prendre la route, et de toute façon, il y a un GPS. Je parviens à le régler en anglais et je tape l'adresse.

Bingo.

Je quitte l'aéroport, et je sens ma frustration monter alors que j'essaie de me frayer un chemin hors de Paris. Une fois sorti de la ville, j'arrive finalement à me détendre et je me concentre pour rester sur la bonne voie. De magnifiques paysages défilent derrière la vitre, mais je ne suis pas d'humeur à apprécier la vue.

Si Fleur ne peut pas confirmer que la photo Facebook que j'ai de Michael O'Rourke est bien celle de l'homme qu'elle connaissait sous le nom de Tate Mercer-Kemp, alors c'est la fin. J'aurais fait tout ce trajet, tous ces efforts inutilement. Au moins, peut-être pourrait-elle me donner plus de contexte sur la relation entre Bill et Elizabeth.

J'appuie sur l'accélérateur et, en exactement quatre-vingts minutes, je m'engage sur un chemin de campagne. Je suis une route de terre pendant quelques kilomètres, avant d'être informé que je suis arrivé à destination. Je gare la voiture, sors avec mon sac et m'étire les jambes, en admirant la propriété pittoresque.

La maison est de style bucolique français classique, avec une façade peinte en blanc, des éléments en pierre ancienne et des vignes grimpantes. La location Airbnb est indépendante et se trouve dans une ancienne écurie rénovée, à environ cinquante mètres de la maison principale. Les instructions indiquaient de frapper à la porte de la ferme et que Fleur, l'hôtesse, serait là pour se présenter et faire visiter les lieux aux clients.

Je m'approche de la maison, lorsqu'une petite femme apparaît à la porte d'entrée. Elle est mince et ses cheveux bruns sont parsemés d'élégantes mèches grises que certaines dames paieraient cher pour dissimuler.

— Te Kuru, c'est ça ? fait-elle. *Bienvenue*[65] !

— Bonjour, dis-je.

Je pose mon sac et lui tends la main. Elle la serre.

— Appelez-moi TK.

— TK, répond-elle. Bienvenue chez moi.

— C'est magnifique, déclaré-je en observant les alentours.

— Merci. Nous faisons de notre mieux pour tout garder en bon état et faire profiter nos invités du paysage de la région.

— Je n'en doute pas.

— Qu'est-ce qui vous amène en France ?

— Je ne suis jamais venu.

Une réponse certes évasive, mais ce n'est pas encore le moment de lui révéler pourquoi je suis vraiment ici.

— Eh bien, vous aurez du beau temps pendant votre séjour. Quoi qu'il en soit, laissez-moi vous faire visiter.

Elle me fait entrer dans la maison.

— Cette partie du bâtiment est chez moi, mais vous logerez dans les écuries. Elles servaient autrefois à abriter les chevaux, lorsque nous avons acheté la propriété. Mais nous n'avons plus de chevaux aujourd'hui, alors nous les avons réaménagées. Nous avons quelques vaches, des moutons, un petit verger et un très grand potager.

— C'est une très belle propriété, commenté-je. Puis-je recharger rapidement mon téléphone ?

— Bien sûr, réplique-t-elle. Nous avons un adaptateur si vous en avez besoin.

Elle prend mon chargeur et le branche dans la cuisine.

Je la suis à travers la partie principale du logement, la salle à manger, où un téléviseur à écran plat est accroché au mur. Elle me tend quelques clés. Mes mains tremblent légèrement lorsque je les prends, et elle semble le remarquer.

— Trop de café, me justifié-je. Ça aide à lutter contre le décalage horaire.

— Il doit être tard chez vous, non ?

— Très tard, ou très tôt. Alors, votre famille vit ici ? m'enquiers-je.

— Seulement mon mari. Il travaille, mais il ne sera pas long.

Je ne saurais dire précisément ce que j'attendais de Fleur. Elle était, de l'avis général, bouleversée par les meurtres, catatonique. Mais maintenant, elle semble équilibrée, heureuse, une femme d'âge mûr tout à fait normale.

— Votre anglais est très bon, lui dis-je alors qu'elle me conduit à l'arrière de la maison.

— Merci. J'ai vécu à Londres et j'ai également passé un certain temps en Nouvelle-Zélande, il y a plusieurs années.

— Comment avez-vous trouvé le pays ?

Elle soupire.

— En fait, ça a été la pire année de ma vie. Mon travail était très stressant.

Dois-je lui dire maintenant ?

Je sais, Fleur. Je sais ce qui s'est passé. C'est pour ça que je suis ici.

Son regard semble las, fatigué. Elle tend la main et allume la lampe. Puis, elle m'adresse un sourire triste.

— Peut-être que c'est une histoire pour demain matin. Laissez-moi vous montrer la chambre.

49.

Sloane

— Vous étiez là, répété-je. Au manoir.

Il m'ignore.

— Quel est votre mot de passe ?

— Pourquoi ?

— Je vous en prie, ne rendez pas les choses plus difficiles qu'elles ne le sont déjà.

Je suppose que je n'ai pas le choix.

— 1989.

— Original, commente-t-il.

Je ne lui dis pas que ce n'est pas vraiment mon année de naissance. C'est un album de Taylor Swift. Mais cela semble peu pertinent vu les circonstances.

— Le journal, il est dans votre galerie ?

— Oui.

Il est parfaitement calme, ce qui devrait m'inciter à l'être aussi, mais ça a pour moi l'effet inverse. C'est comme si c'était une situation banale pour lui.

— Que comptez-vous faire avec ce journal ? Va-t-il être rendu public ?

— Je ne sais pas, réponds-je. Pas forcément.

Nous ne sommes pas proches de l'hôtel. Nous ne sommes près d'aucun endroit que je reconnais. Il n'y a pas de maisons ici, seulement des champs sombres à perte de vue. C'est beaucoup plus désertique que Cambridge.

— Nous ne pouvons rien prouver, ajouté-je d'une voix désespérée. Vous en êtes conscient. Nous n'avons aucune preuve de votre identité ni de vos actes.

Je regarde la poignée de la porte. Je pourrais m'enfuir.

— Personne ne passe par ici, lance-t-il, comme s'il lisait dans mon esprit.

Je tends la main vers ma ceinture de sécurité. J'appuie doucement sur le clip. Son regard se pose sur moi, agacé.

— Ne faites pas ça, dit-il. Restez là.

— Je retire juste ma ceinture, d'accord. Je veux être plus à l'aise.

— Bon. Et qu'est-ce que *j'ai* fait, au juste ? demande-t-il en fixant le téléphone, en lisant.

— Quoi ?

Il se tourne dans ma direction.

— Vous avez dit que vous n'aviez aucune preuve de ce que j'ai fait.

— Je ne sais pas ce que vous avez fait, c'est ça le problème. Je veux dire, si vous avez fait quelque chose…

— Que *pensez*-vous que j'ai fait ? demande-t-il, les yeux rivés sur l'écran.

Il continue de lire les entrées du journal.

Que veut-il entendre ? Je me sens complètement engourdie, comme si je ne pouvais plus bouger même si je le voulais.

— Je pense que vous étiez en colère. Vous avez perdu votre père, après tout. Je pense que vous avez changé de nom…

— J'étais *en colère* ?

— Peut-être pas en colère… plutôt blessé, frustré. Je ne sais pas. Peut-être que vous n'avez pas du tout fait de mal à cette famille. Ou que vous ne le vouliez pas.

— Vous croyez que j'ai tué cette famille ?

— Je pense que vous ne pouviez pas supporter ce que Simon Primrose vous avait pris, ce que ses actions vous avaient coûté.

Il fronce les sourcils.

— Ce n'était pas juste la faute de Simon, déclare-t-il. Il a simplement

fait ce que n'importe qui aurait fait à sa place.

— Peut-être vouliez-vous vous venger, poursuis-je.

Il éclate d'un petit rire cynique, mais n'ajoute rien.

— Vous avez réussi à accéder au manoir. Vous avez découvert un moyen de vous venger, de le punir et de lui reprendre ce qu'il vous avait pris. Vous vous fichiez de sa famille ou des autres victimes. Tout le monde serait endormi.

Je vois tout cela très clairement désormais.

— Vous avez saboté le système de chauffage. Vous avez bloqué la ventilation.

Il lève les yeux vers moi, avec une expression incroyablement calme.

C'est un sociopathe, un tueur de sang-froid.

— Tate, le vrai Tate, a quitté le pays, comme il l'avait prévu et comme vous saviez qu'il le ferait. Vous avez trafiqué le chauffage pour les empoisonner, mais ça n'a pas fonctionné malgré le froid. Alors, une nuit, vous vous êtes faufilé dans la maison et vous avez augmenté le thermostat. Puis, vous avez attendu. Vous avez pris le couteau de Bill, car vous saviez que tout le monde le croirait coupable. Vous êtes probablement entré d'abord dans la chambre parentale ; ils étaient inconscients, mais pas morts. Et vous les avez poignardés. D'abord Chester, puis Simon et Gwen. Vous ne vous êtes pas rendu compte qu'Elizabeth, *Eli*, était consciente. Sa fenêtre était ouverte, ainsi elle n'avait pas été affectée par le monoxyde.

Je peux l'imaginer, rôdant dans la maison.

— Quand vous êtes allé dans sa chambre, elle s'est débattue, elle a crié et vous avez paniqué. Vous l'avez poignardée en dernier. Puis, vous vous êtes enfui.

Il a arrêté de lire le journal. Il se contente désormais de me fixer.

— Mais je ne peux rien prouver, ajouté-je. Personne d'autre n'est au courant, ni mon équipe, ni la police. Personne. Vous n'avez pas besoin de faire ça, vous n'avez pas besoin de me faire du mal. Je ne peux pas

prouver que vous avez fait quoi que ce soit…

— Non, rétorque-t-il. Bien sûr que vous ne pouvez pas.

Je m'approche encore un peu plus de la portière. Je pourrais agripper la poignée et m'enfuir. Je dois continuer à le distraire.

— Nous ne ferons pas le podcast. Vous avez raison. Je ne sais même pas qui vous êtes. Je ne connais pas votre véritable nom. Bill a pratiquement tout avoué à son avocat, et j'ai découvert que c'est la Holden Commodore blanche qui l'a conduit jusqu'au manoir. Donc, disons que c'était Bill. C'était lui, depuis le début. Nous publions un communiqué de presse avec ces nouveaux faits, et personne ne remettra plus jamais ça en question. Je retournerai à Melbourne, vous ne me reverrez plus jamais et n'entendrez plus jamais parler de moi.

— Sloane, vous connaissez mon nom, reprend-il.

— Vous savez, je pense que Simon l'avait bien mérité. Cet accident de train, toutes ces personnes qui ont perdu la vie. Toutes ces familles détruites… Les nounous, aussi. Vous saviez qu'il agressait les nounous, qu'il trompait sa femme et qu'il maltraitait son fils ? Il était égoïste, il a déplacé toute sa famille à l'autre bout du monde à cause de son orgueil. Et… et… la façon dont il traitait Bill, la façon dont il traitait tout le monde. C'était un homme mauvais. Je le sais. Je peux laisser tomber, je peux.

Mais je sais aussi qu'il ne peut pas me laisser partir. Encore un centimètre. Je tends la main vers la poignée de la porte, les yeux fixés sur la console centrale, n'importe où sauf dans les siens. Je sens mon pouls battre dans mes tempes, la chaleur envahir tout mon corps.

Je n'aurai qu'une seule chance.

J'abaisse la poignée, repousse la portière et m'enfuis.

TK

— Malheureusement, il faut sortir par le jardin pour accéder à la chambre, mais c'est un endroit agréable pour dormir, déclare Fleur.

— D'accord, réponds-je en la suivant.

Elle me conduit devant un foyer entre les bâtiments.

— Autrefois, cet endroit était rempli de foin, mais nous l'avons isolé et divisé pour créer deux chambres.

Le chant incessant des cigales résonne partout.

— La maçonnerie est magnifique.

Elle se retourne.

— Vous trouvez ? Nous avons remplacé le toit l'année dernière. Il a été difficile de trouver des ardoises qui correspondent aux tuiles d'origine.

Je lève les yeux, écarquillés dans la lumière déclinante. Je remarque des briques plus récentes à mi-hauteur du mur ; elles s'harmonisent bien avec les anciennes, mais le mortier les trahit.

— Un travail de rafistolage ? demandé-je.

— Oh, ça, oui.

Ça a l'air récent.

— Voici votre chambre, indique-t-elle en déverrouillant puis en tirant la poignée.

La porte s'ouvre vers l'extérieur. Elle me fait signe d'entrer. Je me retourne pour admirer le paysage sous le ciel qui s'assombrit.

— Allez-y, m'incite-t-elle.

Je me retourne et avance. Il fait sombre.

— L'interrupteur est juste à l'intérieur, tendez la main vers votre gauche.

Je m'avance dans la pièce. Puis, j'aperçois un seau.

Un seau ? Un nouveau toit ? Y a-t-il une fuite ?

Mais ce n'est pas la seule chose d'étrange. Il n'y a pas de fenêtres, aucun signe de travaux récents comme elle l'a indiqué. Quelque chose d'autre interpelle mes sens.

Le verrou – il est à l'extérieur.

Je me retourne.

— Fleur, dis-je.

Elle se tient là, me regardant, silhouettée par le ciel crépusculaire au-dessus des arbres lointains.

Et elle referme la porte.

Je cours vers elle, tends la main vers la poignée. La pièce est plongée dans l'obscurité. Un verrou rouillé coulisse.

— Je suis désolée, TK, fait-elle, sa voix étouffée par la porte en acier qui nous sépare. Vous allez devoir rester ici pour l'instant.

— Que se passe-t-il ? demandé-je.

J'essaie de ne pas laisser la panique transparaître dans ma voix, mais elle est là, palpable. Une pensée s'incruste dans mon esprit, comme un éclat de verre.

Elle sait qui tu es.

— Que se passe-t-il, enfin ? Ouvrez !

Une longue pause. Est-elle encore là ?

— Fleur ? Répondez-moi, que faites-vous ?

Je frappe violemment la porte avec mon poing.

— Vous êtes ami avec Bill Kareama, n'est-ce pas ? lance-t-elle.

Je déglutis péniblement. Mon téléphone est dans la maison.

— S'il vous plaît, ouvrez la porte. Je peux vous expliquer.

— J'ai cherché votre nom, nous le faisons pour tous nos clients. J'ai lu des articles sur vous, sur votre amitié avec lui. Nous avons accueilli d'autres personnes au fil des ans, des personnes intéressées par l'affaire. Mais jamais quelqu'un qui connaît réellement Bill, quelqu'un qui ment

sur ses intentions pour s'introduire ici. Nous allons devoir décider quoi faire de vous, quand mon mari rentrera.

— Fleur, vous n'avez pas besoin de faire ça. Je veux juste parler.

Des pas. Elle s'en va. Je tâtonne pour trouver l'interrupteur. Je laisse mes yeux s'habituer à la lumière et regarde autour de moi. Elle m'a piégé, comme un insecte épinglé sur un tableau, tremblant.

— Fleur ? appelé-je.

Puis, plus fort :

— Fleur !

Je dois réfléchir à un moyen de m'en sortir. Le seau… Puis-je l'utiliser pour enfoncer la porte ? Et le toit… Puis-je escalader le mur, arracher les tuiles ? C'est de la folie, je m'en rends compte. Force physique, intelligence… Rien ne me permettra de sortir de cette pièce. Je m'arrête et tends l'oreille pour guetter le moindre signe de ce qui pourrait survenir, mais je n'entends rien d'autre que ma propre respiration saccadée.

51.

Sloane

Mon cœur fait un bond tandis que je m'extirpe de la voiture et que je sprinte dans la direction opposée. Au bout de quelques secondes, la fatigue me pèse et mon jean me semble aussi lourd que des chaînes. Dean sort de la voiture avant que je ne sois trop loin. Je ne me retourne pas, je continue à courir, les poumons en feu.

— Hé ! s'écrie-t-il. Arrêtez !

Mais c'est trop tard. Je ne peux pas m'arrêter. Au lieu de cela, je cours le long de la route, le sang battant dans mes oreilles. J'ai un goût de cuivre dans la gorge. Il n'y a personne ici, aucune lumière à l'horizon. Jusqu'où vais-je tenir avant de m'effondrer ? Ses pas frappent le bitume, de plus en plus près. Je me tourne vers la clôture, vers le désert qui s'étend au-delà. Je saute, je la heurte, mes pieds s'accrochent et je bascule de l'autre côté.

Le souffle coupé, je jette un coup d'œil en arrière et le vois foncer dans ma direction. Je me relève et repars en courant. Ses pieds touchent l'herbe. Il est si près. Je m'élance vers l'inconnu.

— À l'aide ! hurlé-je.

Sa voix résonne derrière moi, mais je ne l'entends pas, la terreur a bloqué tous mes sens, à l'exception de la brûlure dans ma poitrine et la douleur dans mes mollets.

— À l'aide !

La peur déforme ma voix.

— S'il vous plaît ! Laissez-moi tranquille !

— Arrêtez, Sloane !

Mais je n'écoute pas. Puis, il me rattrape. Un tacle par-derrière qui me fait chuter. Nous roulons au sol. Je crie, mais il me couvre la bouche. Je m'attends à recevoir des coups, ou à le voir dégainer un couteau. Je me tortille et donne des coups de pied.

— Restez tranquille, pour l'amour de Dieu, grommelle-t-il.

Je ne peux pas m'arrêter, la panique m'a envahie. J'arrive à lever mon genou, mais il glisse, impuissant, le long de sa cuisse. Il relâche son étreinte et j'essaie de me dégager, mais il m'attrape rapidement par les cheveux.

— Mais vous êtes folle ?! s'exclame-t-il. Regardez autour de vous !

Mais je refuse. Son poids m'écrase. Je suis déchaînée, sauvage, furieuse. Je suis entièrement guidée par mon instinct, je mords l'air, je donne des coups de pied, je me débats.

— Arrêtez ! Si vous vous enfuyez, personne ne vous reverra jamais. Nous sommes au milieu de nulle part.

Il pointe du doigt. Je le suis du regard.

— Il va geler très fort cette nuit.

Il semble en colère, mais son regard s'est adouci.

— Sans parler du brouillard. Vous allez vous perdre. Soyez raisonnable.

Il retire sa main de ma bouche. Je respire bruyamment, comme un animal pris au piège. Je sens le froid dans mon dos, et le goût du sang dans la gorge.

— S'il vous plaît, laissez-moi partir. Je n'irai pas voir la police.

— Non, fait-il. Vous n'irez pas.

— Je vous en prie, libérez-moi, supplié-je, derechef.

Les larmes me montent aux yeux.

— Arrêtez, Sloane. Écoutez-moi. Vous vous trompez complètement.

Je ne le crois pas.

— Laissez-moi partir. Laissez-moi partir ! S'il vous plaît, Tate.

— *Tate* ?

— Michael, quel que soit votre vrai nom.

Il se lève, me tire vers lui et me jette sur son épaule comme un sac de pommes de terre. Malgré tous mes coups de pied, mes cris, mes griffures

et mes tentatives de le mordre, je ne parviens pas à échapper à son emprise. Il me ramène vers la clôture et ne me repose même pas lorsqu'il l'enjambe. Je me sens comme une enfant, faible, la fatigue s'installant dans mes os.

— Lâchez-moi !

L'adrénaline s'estompe. Je repense aux images des meurtres. C'est lui qui a fait ça. C'est lui qui a tué ces gens. J'en suis persuadée maintenant.

— Ne vous enfuyez pas, ajoute-t-il. Il fait froid et vous allez vous perdre. Sérieusement, faites-moi confiance.

Il me repose par terre et me saisit par les bras.

— Laissez-moi ici. Je peux rentrer chez moi. S'il vous plaît, laissez-moi. Votre secret est bien gardé.

— Écoutez-moi, lance-t-il en se penchant pour me regarder dans les yeux. Je ne les ai pas poignardés. Je ne les ai pas tués. Je ne sais même pas ce qui s'est passé cette nuit-là.

— Et… le chauffage ?

Il prend une inspiration, regarde derrière moi. Pour la première fois depuis que je l'ai rencontré, je sens que son masque est en train de tomber. Il est sur le point de me dire la vérité.

— Je vous ai amenée ici pour vous parler. Je vais tout vous raconter, mais d'abord, je veux le journal d'Eli. Je dois finir de le lire. C'est tout ce que je veux, Sloane.

52.

TK

Ça fait déjà plusieurs heures. J'ai arrêté de frapper à la porte il y a un moment ; ce bâtiment n'est pas assez proche des voisins pour qu'ils m'entendent. Le chant des cigales résonne comme une alarme. Je n'ai plus de place dans ma tête pour Michael O'Rourke, Sloane ou ce qu'elle a découvert ; mon espace mental est rempli d'un bourdonnement constant de panique. Le temps passe, les cigales se taisent et, soudain, j'entends le bruit d'un moteur de voiture. Quelques minutes plus tard, des éclats de voix résonnent. Une dispute. Mon niveau de français est bien trop médiocre pour faire face à ce débit rapide.

Puis, je reconnais un mot.

Un prénom.

Michael.

Ce n'est pas possible, me dis-je. *Michael O'Rourke…*

Fleur voyait un homme. C'était son alibi ; les caméras de surveillance montrent qu'elle est arrivée et qu'elle n'est repartie que bien plus tard. Les policiers ignoraient à quoi ressemblait Tate, si bien qu'ils n'ont même pas remis en question les propos de l'homme qui a confirmé où se trouvait Fleur. C'est tellement simple. L'alibi parfait. Le crime parfait. Son mari… Son alibi pour cette nuit-là, et l'homme avec lequel elle se dispute dehors, pourrait-il être Michael O'Rourke ? Non… Je ferme les yeux et réfléchis à tout cela.

Non, c'est impossible.

Mais si c'est le cas, jusqu'où iraient-ils pour garder leur secret ?

Une nouvelle dispute dans un français incompréhensible interrompt le fil de mes pensées. Son accent n'est pas aussi prononcé que celui de Fleur. La panique envahit mes veines comme un poison.

Le verrou glisse, la porte s'ouvre. Je distingue la silhouette d'un homme dans l'obscurité. Il s'avance dans la lumière. Malgré sa barbe

naissante, je vois la cicatrice qui part du coin de sa bouche et traverse sa joue.

Je l'ai trouvé. C'est lui.

Fleur l'a rencontré au manoir. Ils partageaient une haine commune. Ils étaient en couple. Ils ont piégé Bill.

— Pourquoi êtes-vous ici ? aboie-t-il dans un anglais impeccable.

Je soutiens son regard, mais cela ne dissipe pas la boule dans ma gorge.

— S'il vous plaît…

— Que faites-vous ici ?!

Cet homme dégage une aura de pure violence.

— Laissez-moi partir, s'il vous plaît, fais-je, d'une voix tremblante.

Il secoue la tête.

— Dites-moi pourquoi vous êtes venu ici.

— Je voulais juste parler.

— Parler ? Vous avez traversé la moitié du globe *juste* pour *parler*. Vous n'avez pas de téléphone ?

— Je n'ai pas votre numéro, répliqué-je. Je ne pensais pas que Fleur répondrait au téléphone.

— Vous êtes l'ami de Bill Kareama, déclare-t-il. C'est lui qui vous a envoyé, hm ?

— Je suis son psychologue, nié-je.

Je vois une veine battre à sa tempe.

— Et un ami aussi, oui. Plutôt, c'était mon ami, mais j'essaie de parler à toutes les personnes qui ont été impliquées dans cette affaire.

— Pourquoi mentir pour entrer chez nous ?! tonne-t-il. Pourquoi n'avez-vous pas prévenu Fleur à votre arrivée ?

— Désolé, dis-je, réalisant que l'honnêteté était peut-être la meilleure option.

Ou quelque chose qui s'apparente à l'honnêteté.

— Je voulais lui dire, j'allais le faire, mais elle m'a enfermé avant que je n'en aie eu l'occasion.

— Et moi ?

— Je ne sais même pas qui vous êtes.

Son regard suggère qu'il sait que je mens.

— Écoutez, je peux juste partir.

Il fait un pas de plus vers moi. Je suis acculé comme un rat.

Quelque chose a changé dans son regard, une sauvagerie s'est emparée de lui. Fleur parle, et davantage de français sort de sa bouche. J'ai l'impression qu'elle le presse d'arrêter, mais il est possible qu'elle l'encourage.

— Fleur, dis-je en parlant par-dessus son épaule. Il y a des traces de ma présence ici. Le GPS de mon téléphone, celui de la voiture. La réservation Airbnb.

— En quoi est-ce important ? rétorque-t-il sèchement.

— C'est important parce qu'on peut me localiser ici. Ça signifie que je quitte votre propriété immédiatement, vous ne pouvez pas m'en empêcher.

Je m'avance, mais il ne bouge pas. Il est plus petit, mais il a les épaules larges et solides, et un regard féroce.

— C'est vrai, ça ?

Puis il se remet à parler français, tournant la tête pour adresser ses mots par-dessus son épaule. Sa voix devient plus forte, plus dure. Fleur acquiesce brièvement, puis se retire, fermant la porte derrière elle et la verrouillant. Il n'y a plus que lui et moi. Il l'a renvoyée à la maison, mais pour quelle raison ?

— Ils vont vous arrêter, Michael. Ils vont savoir. Et ils vont vous extrader pour les meurtres de Simon, Gwen et Chester Primrose, ainsi que pour la tentative de meurtre d'Elizabeth Primrose.

Il sourit, la cicatrice sur son visage se courbe légèrement.

— Vous n'avez aucune idée de quoi vous parlez.

— Vous avez réussi. Vous avez bloqué la ventilation du système de chauffage. Mais ça n'a pas suffi, n'est-ce pas ?

La porte s'ouvre derrière lui. Fleur se tient dans l'encadrement. Il se retourne. Et je vois maintenant ce qu'elle tient dans ses mains. Un fusil de chasse, qu'elle pointe dans notre direction.

— Non, lancé-je. Vous ne pouvez pas faire ça.

— Vous êtes un homme costaud, on ne veut pas que vous nous fassiez du mal. Ce n'est que de la légitime défense.

— Vous avez piégé Bill, n'est-ce pas ? Vous avez poignardé les Primrose pour les punir de ce qui est arrivé à votre père.

Il dit quelque chose en français, et Fleur s'approche pour lui tendre le fusil.

Ils vont me tuer.

Ils vont vraiment me tuer. J'essaie de ralentir ma respiration, je la regarde tenir l'arme à la verticale, et il tend le bras en arrière.

Maintenant. Je ne réfléchis pas. Je tente ma chance. Je m'avance et je lui assène un violent crochet au visage, avec tout mon poids. J'entends un craquement. Nous tombons tous les deux au sol. Fleur hurle. Je reprends mes esprits, tends la main vers l'arme. Nous nous empoignons au sol. Je sens l'acier et serre ma main autour. Des doigts s'enfoncent dans mes yeux. Je hurle, mais je ne lâche pas le canon. Je donne un coup de coude, je sens qu'il heurte quelque chose de dur. J'attrape le fusil, le tire à moi. Il glisse de la main de Michael. Je roule sur moi-même, me relève précipitamment et le pointe vers lui. Michael se lève lentement, les mains en l'air.

— T'es un sacré enfoiré, hein ?

Du sang coule de son nez, il tourne la tête pour cracher sur le sol poussiéreux. Fleur est de retour dans l'encadrement de la porte.

— Posez ça ! crie-t-elle.

— Tout va bien, murmure Michael. Il ne va pas s'en servir.

— Où est mon téléphone ? demandé-je. Donnez-le-moi !

— Savez-vous à quel point il est difficile pour un homme d'être violent ? reprend Michael d'un ton bourru, en s'approchant d'un pas. La violence n'est facile que pour les psychopathes. Les autres doivent vivre avec elle pour toujours. Ils la revivent, encore et encore.

— Je ne plaisante pas, où est mon téléphone ? Je vais appeler la police, vous ne pouvez pas simplement enfermer quelqu'un et le menacer avec une arme.

Il m'ignore, fait un pas en avant.

— Quand j'abats des animaux, je sais que ça me change un peu à chaque fois. Je suis reconnaissant pour leur viande, je sais que c'est nécessaire, mais c'est traumatisant. Faire du mal à un être humain *est* traumatisant, vous le savez, en tant que psychologue. Vous savez ce que l'on ressent quand on est un témoin direct de la violence, quand on la subit. Mais, petit à petit, ça devient plus facile. À chaque fois, quelque chose se calcifie à l'intérieur jusqu'à ce que la violence soit tout ce qu'on connaisse. Mais ce n'est pas aussi simple, au début.

Son calme, alors qu'un fusil de chasse est pointé sur sa poitrine, me glace le sang. Je vérifie le cran de sûreté. Il est effectivement retiré.

— Ne bougez pas, putain, grondé-je. Fleur, si vous n'allez pas chercher mon téléphone immédiatement, je fais sauter la tête de votre mari.

— Posez ça ! s'écrie-t-elle.

— Vous savez que, si vous appuyez sur la gâchette, vous ne serez plus jamais le même. Vous verrez mon visage chaque soir quand vous vous endormirez, chaque matin quand vous vous réveillerez. Vous perdrez votre identité. Vous serez un meurtrier. Je vous donne une chance d'échapper à ça.

— Vous me donnez une chance ? Mettez-vous à genoux, tout de suite.

Je dois juste sortir de cette pièce, aller à ma voiture. J'ai besoin de la police. Il s'avance.

— Saisissez votre chance. Allez. Posez cette arme. Sortez par cette porte.

Je secoue la tête.

— Ne vous approchez pas.

Il fait un pas de plus. Il pourrait tendre la main et attraper le canon de l'arme. Je recule. Je ne veux pas le faire. Mes mains tremblent. Je pourrais lui tirer dans la jambe. Je pourrais le ralentir. *Le centre de gravité.* N'est-ce pas ce qu'on dit ? Je vise un peu plus bas, juste au niveau de son nombril. Un autre pas.

— Vous avez peur, vous avez plus peur que moi.

— Fleur, reprends-je. Arrêtez-le. Ça n'a pas besoin de se passer comme ça.

Fleur prononce une autre phrase en français, paniquée. Michael secoue la tête et sourit.

— Non, lui dit-il.

Cette fois, quand je recule, mon dos heurte le mur.

— Je n'ai pas le choix, dis-je, plus à Fleur qu'à Michael. Si vous avancez encore, j'appuierai sur la gâchette. Ne le faites pas. Mettez-vous à genoux et nous sortirons tous d'ici vivants.

Il secoue la tête, avec l'air fanfaron d'un garçon insolent. Mes mains sont moites. J'entends ma respiration, mais je stabilise l'arme à deux mains.

Il fait encore un pas, tend la main vers le canon.

Je me prépare, je me crispe.

J'appuie sur la gâchette.

53.

Sloane

— J'étais en voie de faire carrière dans le rugby, lorsque je me suis blessé au dos pendant ma dernière année d'études, explique Dean. C'était tout ce que je savais faire. Mais je me suis soudainement retrouvé en rééducation et j'ai réalisé que j'avais besoin d'un plan B, alors j'ai suivi des études pour devenir enseignant. J'ai essayé de reprendre le sport, mais ma blessure revenait sans cesse, et j'ai finalement laissé tomber pour voyager à la place. La Nouvelle-Zélande était mon premier choix. J'avais 22 ans et Saint Luke était le premier emploi auquel j'ai postulé.

Il s'éclaircit la gorge, s'appuie contre la voiture.

— Ils m'ont immédiatement proposé le poste. Enseigner l'éducation physique dans un lycée privé, dans un pays riche, ça me semblait facile à première vue, mais j'aurais dû me méfier. Mon travail ne se limitait pas à enseigner aux enfants pendant la journée. Ils voulaient aussi un entraîneur de rugby, probablement plus qu'un professeur d'éducation physique. J'ai donc fait les deux, aidant l'équipe du lycée pour le Top 4[66] en tant qu'entraîneur et enseignant l'éducation physique aux autres élèves.

Il fait froid. Je me tiens les coudes, en frissonnant.

— Vous ne voulez pas que l'on s'assoie dans la voiture ?

Je secoue la tête, encore sous le choc de tout ce qui vient de se passer.

— Quoi qu'il en soit, j'ai déménagé pour le travail et j'ai saisi l'occasion de vivre dans ce pays formidable. Ils m'ont logé dans une petite cabane située sur des terres appartenant à Saint Luke, juste à côté de l'école, ce qui signifiait que je n'avais pas de loyer à payer. En Afrique du Sud, nous détestons les All Blacks, mais nous adorons les Kiwis. Nous avons une histoire commune riche et une rivalité amicale. Au début, j'ai apprécié mon séjour ici. C'est un endroit sûr, et je pouvais

économiser de l'argent. Je n'avais pas beaucoup de vie sociale, mais c'était le travail idéal.

— Vous étiez donc le professeur d'Elizabeth ?

Il acquiesce.

— C'est une dynamique étrange, d'avoir seulement quelques années de plus que ses élèves. J'étais en bonne forme physique, je prenais soin de moi. Je ne touchais pas une goutte d'alcool et je m'entraînais presque tous les soirs dans le gymnase du lycée. Je ne suis plus vraiment accro au sport, aujourd'hui, sourit-il en tapotant son ventre.

Il se tient désormais plus loin de moi, dans l'air froid et éclairé par la lune. Il doit être presque minuit.

— J'entendais parfois des commentaires de certaines filles. Entre elles.

Il marque une pause.

— Puis, il y a eu un graffiti. Une élève avait écrit quelque chose dans le vestiaire des filles.

— Que disait-il ?

— C'était puéril.

— Quoi ?

— Eh bien, *Monsieur du Plessis est sexy*.

Il rit.

— Honnêtement, je pensais que c'était juste une blague, mais le lycée en a fait toute une histoire. Nous avons évoqué l'objectivation des enseignants lors d'une assemblée. Et tout à coup, on a lancé une chasse aux sorcières pour trouver la responsable. Quand elle a été prise et interrogée, elle a dit que je flirtais avec l'une de mes élèves. Elle a ajouté qu'il y avait une rumeur selon laquelle j'avais même couché avec. Qu'il y avait une relation entre nous. Après ça, tout est devenu incontrôlable.

— Ce n'est pas vrai, donc ?

Son regard est rivé sur moi. L'adrénaline s'estompe, remplacée par une fatigue accablante et un frisson qui me glace les os. Je sens que je

pourrais m'effondrer, mais je ne suis pas encore tirée d'affaire. Je ne sais toujours pas ce qu'il veut.

— Vous croyez que je vous raconterais tout ça, s'il y avait la moindre chance que ce soit vrai ? Ça a détruit ma vie. D'être accusé de… *ça*.

— Avec qui a-t-elle dit que vous aviez couché ?

— Elizabeth Primrose, répond-il. Je comprends, nous nous entendions bien. Tous deux expatriés. Elle était nouvelle, et forcément certaines des autres filles ne l'aimaient pas. Elle était jolie, et elle avait cet accent. La rumeur a enflé quand elle a confié à quelqu'un qu'elle aimait un homme plus âgé, sans pouvoir dire qui précisément.

Bill.

— Alors, vous êtes parti, comme ça ?

— Il s'avère qu'elle avait reçu ces mots – qui sait d'où ils venaient – mais ils ont fait un rapprochement avec moi et m'ont accusé. Les parents ont exercé beaucoup de pression.

— Ils vous ont viré ?

— S'ils l'avaient fait, j'aurais peut-être pu intenter une action en justice. Non, à la place, le directeur m'a licencié pour motif économique. Ils m'ont forcé à partir. La nouvelle s'est répandue, celle que j'avais été licencié parce que je harcelais sexuellement une élève. Les parents ont dû spéculer, probablement après avoir entendu des rumeurs de la part de leurs enfants.

— Et depuis combien de temps étiez-vous dans cette école ?

— Quelques mois, réplique-t-il. J'ai commencé au premier trimestre et j'ai été licencié en juin. J'ai dû signer un accord de confidentialité et j'ai reçu le reste de mon salaire annuel à titre d'indemnité de licenciement, mais j'ai dû quitter la cabane. Il était évident que, si l'affaire venait à être révélée, ça ternirait la réputation du lycée et il était clair qu'un scandale se préparait.

— Pourquoi êtes-vous resté à Cambridge ? Pourquoi n'êtes-vous pas parti ?

— Je suis parti, pendant un certain temps. Mais je n'ai plus jamais enseigné. J'ai surtout été ouvrier, jusqu'à ce que mon dos ne puisse plus supporter ce travail. C'est là que j'ai commencé à conduire des taxis.

— Et vous êtes revenu ici ? lui demandé-je.

— Oui. Je suis revenu il y a un an, environ. J'aimais cette ville, malgré ce qui m'était arrivé. J'ai recommencé à zéro. J'ai Alison, ma femme… Nous menons une belle vie, nous sommes heureux.

— Alors, pourquoi me le cacher ? Pourquoi me conduire sans jamais me parler de votre lien avec cette affaire ?

— Je suis chauffeur de taxi et vous étiez une cliente. C'est un bon salaire, un bon travail. Et je savais que, si vous l'appreniez, je finirais dans votre podcast. Alison m'a mis la pression, elle voulait que je vous le dise, j'ai dit que je le ferais, mais je devais choisir le bon moment et, pour être honnête, je devais m'assurer que je pouvais vous faire confiance pour ne pas dramatiser ce que j'avais vécu. Il m'a fallu beaucoup de temps pour m'en remettre. Aujourd'hui, presque personne ne se souvient de moi, et je veux que ça reste ainsi. Je n'avais jamais pensé à blanchir mon nom jusqu'à ce que vous mentionniez le journal d'Eli, tout à l'heure. Je me suis dit que ça prouverait peut-être que je n'avais rien à voir avec tout ça.

Il laisse échapper un soupir.

— Certaines anciennes élèves m'ont reconnu au pub. Elles n'en ont pas parlé, mais je voyais bien qu'elles y pensaient.

Les filles du coin, l'enterrement de vie de jeune fille. Elles devaient toutes avoir à peu près l'âge d'Elizabeth. Il ne voulait pas entrer chez Koenig, ce qui est maintenant compréhensible. Il l'aurait certainement reconnu. Dean se dirige vers la portière côté conducteur et l'ouvre.

— Je ne voulais pas vous effrayer. Vous m'avez griffé et vous aviez ce drôle de regard…

Il met un pied à l'intérieur, tend la main et ressort avec mon téléphone.

— Rendez-moi service, reprend-il. Laissez-moi finir ce journal.

J'acquiesce.

— Je le ferai. C'est légitime. Mais, Dean, je vais d'abord le lire. Si ce que vous dites est vrai, et que vous n'avez jamais rien fait à Elizabeth, alors vous n'avez rien à craindre. Je vous enverrai les photos après. Je vous le promets.

Il reste là dans le noir pendant quelques instants, les yeux fixés sur le téléphone. Puis, il me le tend.

— D'accord, concède-t-il. Je vous fais confiance.

— C'est le moins que vous puissiez faire, vu que vous m'avez fait mourir de peur, rétorqué-je.

— Ah… oui, je suis vraiment désolé, répond-il. Allez, venez. Je vous ramène.

Je tremble encore, mais je n'ai pas vraiment le choix. *Dean du Plessis*, c'est le nom qui figure sur sa carte de visite. *Il* n'a jamais tenté de dissimuler son identité. Ce n'est pas *Tate*. Ce n'est pas lui qui a tué cette famille. Je me dirige vers la portière côté passager et grimpe dans le véhicule. Le visage de Dean est déformé par une grimace et ses bras sont tendus vers le volant.

— Merde, je suis vraiment désolé, répète-t-il. Je voulais juste voir ce qu'il y avait dans le journal.

— Ce n'est pas grave, assuré-je. J'avais peur et j'ai tiré des conclusions hâtives. Maintenant, je suis juste gênée.

C'est ce maudit TK, pensé-je, *qui a semé le doute*.

Bon sang.

— Il n'y a pas de quoi être gênée. Même moi, j'avais peur. Je voulais vous dire qui j'étais et ce que je savais. Mais… j'avais vraiment *besoin* de lire ce qu'Eli avait écrit avant.

Je vois de la boue sur son coude, je baisse les yeux et j'en vois sur mes genoux ; mon dos est encore mouillé de sueur et probablement de rosée.

— Je comprends, dis-je, et c'est le cas. En passant, je pense que vous

auriez fait un excellent professeur.

Il esquisse un sourire fatigué, puis nous repartons.

TK

La gâchette bouge. Je me prépare à la décharge… mais rien ne se produit. Aucun bruit, juste des éclats de rire. Sous le choc, je réalise que l'arme n'est pas chargée. Michael est debout devant moi. Il s'agenouille et approche son visage à quelques centimètres du canon. J'appuie une nouvelle fois sur la gâchette. Rien. Je me sens défaillir. Je jette un coup d'œil à Fleur.

— Je ne pensais pas que vous en étiez capable, dit-il, toujours hilare. Ce n'est pas si facile de tuer, mais *vous*… vous l'auriez vraiment fait.

Il exhibe ses canines en prononçant la dernière syllabe. Puis, il tend la main vers le fusil.

Je le tire en arrière, le balance comme une massue. Un bras se lève pour le bloquer. Trop tard. L'arme heurte le côté de son crâne dans un craquement sinistre. Ma prise se relâche au contact, le fusil tombe. Je le bouscule, le renversant. Fleur se précipite vers lui. *L'arme.* Je me retourne et tends la main vers le canon, mais Michael est à genoux, le serrant contre sa poitrine.

Fleur se penche en avant, ses dents s'enfoncent dans mes doigts. Je crie, je sens mon articulation craquer et je tombe à la renverse. Il a récupéré le fusil, mais il n'est pas chargé… pour l'instant. Il dit quelque chose en français. Je recule précipitamment, mes pieds ne trouvant pas d'appui. Je finis par me redresser.

Va-t'en.

Un impératif, plus fort que mon cœur, plus fort que le bruit de la porte que je claque derrière moi.

Va-t'en.

La nuit noire s'ouvre devant moi tandis que mes pieds battent le sol. Je cours à toute vitesse jusqu'à heurter une clôture, que je franchis en trébuchant. Je me relève et continue d'avancer. La route n'est plus très loin. En me retournant, je vois une ombre passer devant le rectangle de

lumière vive provenant de la porte. Puis une autre. Ils sont tous les deux sortis, lancés à ma poursuite.

Je continue d'avancer, sprintant en direction de la route, traversant un petit bosquet d'arbres. Les vaches s'écartent sur mon passage, s'éloignant sans enthousiasme.

— Arrêtez !

Sa voix tonitruante résonne dans toute la ferme.

Un mouvement dans mon champ de vision périphérique. Mon cœur bondit. Encore des vaches. Je continue à courir. Puis je heurte une autre clôture, en bois cette fois. Un portail à lattes fendues près du bord de la route. Je pense au fusil et au simple fait que les balles voyagent plus vite que le son.

Je le sentirai avant de l'entendre.

Ce n'est pas une pensée réconfortante, mais je sais que s'ils tirent, je n'aurai pas le temps de m'accroupir ou de me baisser. Je me jette par-dessus la clôture et roule lorsque j'atterris, tombant dans le fossé. Je me relève d'un bond, je remonte sur le gravier et je poursuis ma course folle. Une route bordée d'arbres s'étend dans deux directions ; elle n'est pas très loin de la route principale. Il ne doit pas y avoir plus de quelques centaines de mètres. J'entends un moteur, mon cœur bat à tout rompre. Quelqu'un arrive. De l'aide ? Quelqu'un que je peux intercepter ? Des phares balaient le paddock – je vois que c'est un camion, mais il arrive derrière moi, de l'endroit que je viens de fuir.

C'est eux.

Fleur, Tate.

Non, pas *Tate*.

Michael.

Ils ont tué les Primrose, et ils savent que je le sais.

Je sprinte, les poumons en feu, tout mon corps endolori. La voiture tourne sur la chaussée derrière moi. J'y suis presque. Je prie pour qu'il y ait de la circulation ; je vais faire signe à une voiture qui passe. Je

monterai à bord et insisterai pour qu'ils appellent la police. Je m'échapperai. Ils se rapprochent. Le moteur du camion rugit. Je plonge hors de la route. Ils passent à toute vitesse à quelques centimètres de moi, et des graviers jaillissent lorsque le camion s'arrête dans un crissement de pneus. Je ne peux pas revenir en arrière et ils ont bloqué le chemin vers la route principale. Je regarde vers les paddocks ; il n'y a aucun espoir pour moi là-bas. La lumière a presque disparu du ciel. Mais… d'un coup, des phares arrivent maintenant dans l'autre sens. Quelqu'un a quitté la route principale. Je saute, agite les bras. Michael s'extirpe du véhicule, sans fusil à la main. Fleur sort à son tour. La voiture ralentit. Je cours vers le côté passager et martèle à la vitre.

Celle-ci s'abaisse.

Michael et Fleur marchent vers nous, le gravier craquant sous leurs semelles.

— Police, dis-je. J'ai besoin de la police.

Le visage du vieil homme reste impassible.

— S'il vous plaît ! crié-je.

Je montre Fleur et Michael, qui s'approchent, tous deux souriants, les mains levées dans une posture conciliante.

— *Bonsoir*[67], fait Fleur.

L'homme au volant se penche par la fenêtre pour mieux l'entendre, me considérant avec suspicion. Ils commencent à parler.

Je reconnais un mot : *gendarme.*

La police !

Fleur secoue la tête, feignant la fatigue. Michael intervient alors, portant son doigt près de sa tempe. Il y a du sang séché sous son nez.

— Gendarme ! insisté-je. Gendarme !

L'homme sourit alors, et mon cœur se glace. Il se retourne vers Fleur et Michael, dit quelques mots supplémentaires avant de redémarrer.

— Non, dis-je en courant à côté de la voiture, les mains frappant le toit. Non, attendez ! Aidez-moi ! Aidez-moi !

— Police, répète Fleur.

Puis, elle parle à Michael en français. Il se dirige vers le camion. Je me retourne et recommence à courir.

Le moteur redémarre. Je sprinte, mes chaussures dérapant sur le gravier. J'imagine une balle me transpercer la colonne vertébrale et ressortir par ma poitrine. J'imagine mon corps écrasé sous le poids du véhicule. Les phares m'éclairent. J'atteins un virage où la route traverse une colline. Je la franchis, me précipitant vers l'autre côté, glissant sur les pierres. Le camion est là, puis, un éclair de lumière. Il y a un crissement, un bruit sourd. Mon torse s'engourdit instantanément. Le sol, le ciel tourbillonnent. Je suis en apesanteur jusqu'à ce que la réalité me rattrape violemment. Je rebondis et m'écroule dans un fossé. Quand je lève les yeux, j'aperçois le camion, la portière ouverte. Fleur crie, Michael lui répond. Ils se disputent. Je traîne mon corps mou et désespéré.

C'est fini.

Je ne peux plus courir.

Je vais mourir ici, dans ce fossé.

Amelia.

Je pense à ma fille. Je revois son visage, la façon dont il rayonne quand elle me voit.

Lève-toi.

Mais je ne peux pas, mon corps ne répond plus aux directives de mon cerveau. J'ai quitté Amelia pour Bill, et j'ai tout perdu. Les larmes me montent aux yeux, j'ai la gorge nouée.

Ils marchent droit vers moi.

55.

Sloane

Après une demi-heure de quasi-silence, Dean s'arrête devant l'hôtel et m'accompagne jusqu'à la porte.

— Merci, lui dis-je.

— Vous avez encore besoin de moi ? me demande-t-il. Je veux dire, après ce soir…

— Allez dormir. Je vous tiendrai au courant demain matin.

Je rentre dans ma chambre et m'effondre sur le lit. Je pense à Chet. Je comprends pourquoi il a caché le journal. Il s'en est débarrassé, enterrant tous les secrets de sa famille, s'imaginant naïvement que cela les ferait disparaître. Il l'a mis dans un endroit où personne ne le trouverait, mais pas dans un endroit où il serait perdu à jamais. Il a enterré le journal parce qu'il pensait que cela protégerait sa mère de ce qui s'était passé entre Fleur et Simon. Il l'a enfoui pour que Simon ne découvre pas que sa sœur était amoureuse de Bill. Qu'y a-t-il d'autre caché dans les pages de ce journal ?

Je sors mon téléphone de ma poche et lis la prochaine entrée.

Papa ne sait pas ce que je sais. Que Fleur s'enfuit en cachette avec quelqu'un. Je la vois certains soirs quitter le cottage, marcher jusqu'au portail, puis disparaître avec quelqu'un dans une voiture. Au milieu de la nuit, j'ai entendu la porte du cottage s'ouvrir. Je me suis précipitée dans les escaliers jusqu'à l'avant de la maison, j'ai regardé par la fenêtre vers le portail et je l'ai vu debout, là. Tate. Je pensais l'avoir déjà aperçu, mais maintenant, je sais, je suis certaine que c'est lui. Je sais que papa m'a assuré qu'il avait quitté le pays, mais ce n'est pas vrai. Il n'est pas au Royaume-Uni. Il n'est jamais parti. Il a toujours été dans les parages. Et Fleur fait le mur pour le voir. Que font-ils ensemble… que préparent-ils ?

Je passe à la capture d'écran suivante, l'encre est sombre et rageuse, l'écriture brouillonne.

Il pleuvait et Fleur était en retard, alors MK a proposé de me ramener chez moi et j'ai accepté. J'ai envoyé un SMS à maman pour lui dire, elle m'a répondu que ça ne posait pas de problème. Puis il s'est arrêté sur une route tranquille, il s'est penché vers moi et m'a touchée dans sa voiture. Il m'a dit des choses horribles et m'a embrassée. J'étais paralysée. Je ne savais pas quoi faire, je ne pouvais ni bouger ni parler. Ma respiration était bruyante. Il est venu chez nous, il connaît bien la maison. Il sait quelle est ma chambre. C'est lui qui m'a laissé ces mots. C'est lui. « C'est notre petit secret, m'a-t-il dit, tu comprends ? »

Quand il m'a déposée, je me suis précipitée hors de la voiture et j'ai couru vers la maison. Je ne sais pas quoi faire, à qui en parler. J'ai très peur. Je ne veux pas aller au lycée. Je ne veux pas être près de lui.

Oh, Elizabeth, pensé-je, bouleversée.

Je me sens essoufflée par l'anxiété et la colère que je ressens à l'égard de ce MK.

Une autre entrée :

Maman et papa m'obligent à retourner au lycée. Ils pensent que je suis juste nostalgique, déprimée, que c'est hormonal. Et comme il ne me reste plus que six mois d'école, c'est le meilleur endroit où je puisse être. J'y suis retournée, tout en sachant que c'était une mauvaise idée. J'arrive à peine à sortir de ma chambre, à m'extirper du lit, à m'habiller. Je le déteste et j'ai tellement peur, je me sens tellement inutile. Pourquoi m'a-t-il fait ça ? Qu'ai-je fait pour mériter ça ? Il m'a dit que je lui appartenais désormais, que je pouvais lui faire confiance. Maintenant, je me cache en classe, trop effrayée pour sortir. Pourquoi moi ? Pourquoi moi ? Pourquoi moi ? Pourquoi moi ? Je veux parler à quelqu'un, peut-être que Bill saurait quoi faire. Peut-être que Bill pourrait m'aider ?

C’est tout. C’est la dernière entrée. Personne ne doit consulter ce journal, sauf ceux qui *ont besoin* de le faire. Je déteste le fait d’avoir pénétré dans l’esprit de cette fille, dans le cauchemar de cette jeune femme. Mais il y a ici un indice, quelque chose qui aidera certainement à blanchir Dean… quelque chose qui pourrait même révéler la vérité sur ce qui s’est passé cette nuit-là. J’y pense jusqu’à ce que, finalement, au petit matin, je m’endorme.

* * *

Il est plus de 11 heures quand je me réveille. Je suis encore fatiguée et secouée par la nuit dernière, mais je me sens aussi revigorée. Je pourrais prendre un jour de congé, rattraper mon retard dans mes notes, mes interviews… mais j’ai ce goût dans la bouche, comme un chien de chasse qui a flairé du sang. C’est pour cela que je fais ce que je fais. Ces notes sont un nouveau mystère, qui aurait dû être résolu depuis bien longtemps.

Je sors du lit, prends une douche et m’habille. Je passe un rapide appel vidéo à Esteban et Tara pour les mettre au courant. Nous sommes tous d’accord, nous allons continuer. Il est temps qu’ils me rejoignent ici en Nouvelle-Zélande. Nous avons trouvé le sujet de la prochaine série du podcast.

J’appelle ensuite la seule personne que je connaisse qui était étudiante à Saint Luke : la fille d’Andrew Mears, le technicien gaz. Ma *fan*. Je me creuse la tête.

MK.

— Allô ? répond-elle, après une sonnerie.

— Salut Bec, dis-je. C’est moi, Sloane Abbott.

Longue pause.

— Sloane Abbott. Oh mon Dieu, vraiment ?

— J'ai parlé à votre pè-

— Je sais qui vous êtes. J'*adore* vos podcasts.

— Vraiment ?

— Oh, je suis une grande fan ! Papa m'a dit que vous appelleriez peut-être, mais je pensais qu'il me faisait marcher.

— Non, fais-je. J'étais sérieuse. J'espère que je ne m'impose pas, mais votre père m'a dit que vous serez peut-être d'accord pour discuter avec moi de votre séjour à Saint Luke.

— Bien sûr, oui.

Je me surprends à sourire.

— Super, quand êtes-vous libre ?

— Maintenant. Ou… quand vous voulez. Comme ça vous arrange. Je dois juste m'organiser avec mon travail. Je peux me déplacer, même.

— Ne vous en faites pas, je passerai. Je dois juste récupérer une voiture, lui dis-je. Sinon, je suis libre toute la journée. Que diriez-vous de ce midi, par exemple ?

— Ce serait parfait. Je suis impatiente de vous rencontrer.

Je règle ma note d'hôtel – aujourd'hui, je déménage dans une chambre beaucoup plus agréable à Cambridge. Je dis au revoir à Dean lorsqu'il me dépose à l'aéroport et lui certifie que je blanchirai son nom. Il me promet de m'accorder une interview lorsque ce sera fait. Il me faut quinze minutes pour remplir les formalités administratives afin d'obtenir le nouveau véhicule, puis je retourne en ville. Tara arrive ce soir et, alors, le vrai travail va pouvoir commencer. Je suppose que ce sera ma dernière interview en solo.

Il s'avère que Bec vit à quelques pas de la ville, dans un petit appartement avec son mari, sa fille de 6 ans, deux chats et un berger allemand qui ne respecte absolument pas les limites personnelles. Bec est comme je l'avais imaginée, tout aussi charmante et impressionnée que lors de notre conversation téléphonique.

— Je peux vous enlacer ? me demande-t-elle à mon arrivée.

Son chien n'arrête pas de me renifler.

— Bien sûr, réponds-je en souriant.

C'est un câlin long et chaleureux, et lorsqu'elle me relâche, elle me demande :

— Je peux prendre un selfie ?

— Oui, d'accord.

C'est inhabituel, mais pas désagréable. J'essaie de garder une expression neutre pendant qu'elle tend son téléphone et prend une photo.

— Bon, où voulez-vous vous asseoir ?

— Ici, ça ira, fais-je en désignant le canapé du salon d'un signe de tête.

J'ouvre mon application d'enregistrement tandis que le berger allemand renifle mes talons et mes genoux, puis me lèche les mains.

— Sarg ! grogne-t-elle. Désolée, il vous aime bien. Je vais le mettre dehors.

Elle est nerveuse, mais je parviens à la faire parler. Elle se présente, me parle du lycée avant et après les meurtres.

— Tout est si… clair dans ma tête. Je vois le corbillard passer les grilles du lycée, le silence dans la cour… Les garçons ont fait un haka. Après ça, plus rien n'était pareil.

— Je suppose qu'une ombre planait au-dessus de vous tous.

— Oui, c'était ça. J'avais quelques années de moins qu'Eli, mais je l'ai toujours bien aimée. On ne se parlait pas, mais elle dégageait une bonne énergie. Elle était très jolie, aussi. Les garçons l'aimaient bien, ça se voyait. Et puis, eh bien…

Elle expire.

— Elle a perdu toute sa famille. Je ne peux même pas imaginer. Désolée.

Elle s'essuie les yeux, prend une grande inspiration.

— C'était difficile. Les choses ont changé. Papa ne me laissait plus aller aux fêtes, tout le monde était comme ça après. Même si Bill Kareama avait été arrêté, tout le monde était terrorisé.

Je regarde autour de moi, je vois les photos de sa jeune famille. Sa fille, au fil des ans. D'abord un bébé avec un sourire édenté, puis une petite fille, puis soudainement une enfant en uniforme scolaire, arborant un sourire aux dents de lait.

— Nous nous sommes rapprochés en tant que communauté, en quelque sorte, mais nous nous sommes éloignés, aussi. Nous avons formé nos propres groupes familiaux, les seules personnes en qui nous pouvions avoir confiance. Je ne sais pas… Est-ce que ça a du sens ? Désolée.

— Non, je comprends, dis-je en hochant la tête. Je voudrais vous poser une question sur un événement qui s'est produit avant les meurtres. Quelqu'un laissait des notes. Des notes explicites dans…

— Oh, non, c'était après, déclare-t-elle en fronçant les sourcils. Bien après les meurtres. Je pense que c'était l'un des garçons.

— Les garçons ?

— Oui, je ne me souviens plus de ce qui s'est passé. Tout ce que je sais, c'est qu'il est impossible que quelqu'un puisse s'en tirer comme ça de nos jours. Mais ces notes ont été laissées bien après les meurtres. Les filles de ma classe n'en pouvaient plus.

— Après ? Attendez, de quoi parlez-vous ?

— Je veux dire, ça a duré un an ou deux, jusqu'en 11e ou 12e année[68]. Puis, ça s'est arrêté. Je ne connaissais pas très bien les filles…

— Les filles ? répété-je.

Ça n'a aucun sens.

— Deux élèves en échange et une pensionnaire du lycée. Elles recevaient ces horribles notes. L'une d'elles venait de Corée. Elle a dû

partir, puis il y a eu une enquête.

Bien sûr. Il y a toujours un schéma comportemental. Si les prédateurs s'en tirent, ils continuent. Ça peut durer des années.

— Quand cela a-t-il cessé, dites-vous ?

— En 11e ou 12e année.

— Quand, exactement ? En 2011 ?

Elle lève les yeux, sa tête oscille d'un côté à l'autre comme si elle comptait.

— Oui, répond-elle, un coin de sa bouche se relevant. Ça devait être à cette époque.

La pièce semble tanguer autour de moi. Ce n'était pas Dean du Plessis, je le sentais déjà, mais il pourrait facilement prouver qu'il n'était même pas en ville lorsque cela s'est produit.

— Désolée, reprend-elle. Ça va ?

2011.

Une phrase me revient en mémoire :

« J'en suis parti en 2011. »

Mooks.

Et son nom de famille, le même que celui de Bill : Kareama.

MK.

C'était quelqu'un qui connaissait la maison. Il n'a jamais précisé les raisons qui l'ont poussé à quitter son travail au lycée, mais il l'a fait. Il était là quand Elizabeth y était. Il avait accès aux bâtiments, aux vestiaires. Il était là à toute heure. Et il connaissait Elizabeth, ils étaient probablement proches quand il travaillait pour les Primrose. Elle aurait accepté qu'il la ramène…

Aurait-il pu piéger son neveu ? Peut-être même lui avoir trouvé un emploi au manoir pour mieux le manipuler ?

Je m'éclaircis la gorge et termine l'interview du mieux que je peux, en posant des questions sur le lycée, la vie de Bec depuis lors et la façon

dont les meurtres l'ont affectée. Nous discutons aussi de la ville, mais mon esprit est ailleurs. Je fais semblant de m'intéresser, tout en planifiant déjà les prochaines étapes.

Après cela, je me rends en voiture au seul endroit où je pense pouvoir trouver des réponses. Et s'ils avaient découvert que c'était Mooks, et qu'il avait été poussé à partir, tout comme Dean ? Terrence Koenig semblait déterminé à protéger la réputation de l'école, à débusquer et à étouffer les scandales. Peut-être accepterait-il de m'aider.

— Sloane ? dit-il à travers l'interphone.

— Bonjour, répliqué-je. Si vous avez une minute, j'aimerais vous parler de l'ancien gardien du lycée. Mooks.

— Bien sûr. On peut discuter. Je dois partir bientôt, mais montez.

Le portail s'ouvre dans un grincement, et je gare ma voiture sur le bas-côté. J'espère qu'il ne m'en voudra pas, mais je ne veux prendre aucun risque.

La porte s'ouvre et malgré la chaleur du soleil dans mon dos, je suis à nouveau glacée par le manoir et par les événements qui se sont produits ici. Les photos de la scène de crime se superposent à la belle maison qui se dresse devant moi.

— Venez, venez, asseyez-vous, fait-il.

Je vois une assiette avec un demi-sandwich, une tasse de thé et le journal ouvert à la page des mots croisés. C'est plus ou moins le rituel quotidien de mon père.

— Vous souvenez-vous de ça ? s'amuse-t-il en tapotant le journal. Une relique de l'ère pré-Internet.

— Je ne suis pas aussi jeune que vous le pensez, déclaré-je en souriant.

— Quoi qu'il en soit, comment ça se passe ? demande-t-il alors que je m'assois.

— Bien, en fait. Bien. Je sais que vous ne voulez pas enregistrer, mais je vous le redemande tout de même.

Il sourit et secoue la tête.

— Vous voulez parler du lycée et de ce gardien ?

— Oui, rétorqué-je.

— Eh bien, vous avez cinq minutes avant que je doive partir retrouver Karen.

— Alors, je vais aller droit au but. Mooks, le gardien. Je pense que c'est lui qui laissait ces notes à Elizabeth. Je pense qu'il était contrarié d'avoir été licencié par son père et qu'il a décidé de la terroriser.

Son visage reste impassible.

— Ainsi, vous pensez que nous nous sommes trompés au sujet du professeur d'éducation physique ?

— Nous avons trouvé son journal et j'ai parlé à une ancienne élève. Les notes ont continué après le départ du professeur d'éducation physique, Dean du Plessis. On m'a dit qu'une fille avait quitté le lycée à cause des notes qu'elle recevait.

— Et avez-vous parlé à cette fille ?

— Pas encore, mais j'ai l'intention de le faire.

Il s'éclaircit la gorge.

— Je suppose que c'est possible, mais peu probable. Je n'ai reçu aucune autre plainte de la part des élèves.

— Pas une seule ?

Il secoue la tête.

— Pas une seule, non. Rien.

— Elles ont commencé peu après l'arrivée de Mooks au lycée et ont cessé lorsqu'il est parti.

— Si vous en êtes certaine… reprend-il. Et qui vous a dit ça ?

— Je ne peux pas révéler ma source, mais je peux dire qu'il s'agit d'une ancienne élève.

— Ah.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Eh bien, peut-être que cette ancienne élève veut participer à votre podcast et a inventé cette histoire. J'ai toujours pris très au sérieux le bien-être de nos élèves. Je serais surpris d'apprendre qu'il y a eu du harcèlement sous mon nez, sans que je m'en rende compte…

— Bien sûr, mais tout le monde n'en parle pas.

Les victimes d'abus se manifestent rarement ; il devrait le savoir, mais là encore, je ne suis pas vraiment surprise que ce ne soit pas le cas.

— Mooks a-t-il déjà eu un comportement déplacé, étrange ?

Il baisse les yeux vers ses mots croisés – il lui en manque un. Il prend alors une bouchée de son sandwich. Il mâche et avale. Il prend le stylo, remplit les cases vides. Puis, il referme le carnet.

— Mooks était un homme étrange et je pense que si cette fille dit la vérité, alors ce doit être lui, votre homme. Mais tout ça appartient désormais au passé.

Je continue à fixer sa main qui tient le stylo. Mon cœur bat la chamade.

— Avez-vous déjà visité ce manoir quand ils vivaient ici ? demandé-je.

Il hoche la tête.

— Oui. Écoutez, nous pourrons en reparler un autre jour.

Il tourne son poignet et consulte sa montre.

— Mais c'est une accusation grave, et je ne pense pas qu'il soit juste de salir la réputation de l'école à cause de rumeurs. Parfois, poursuit-il, les nuances sont moins nettes avec les étudiants étrangers, les différences culturelles et le fait que l'anglais est souvent leur deuxième langue, ce qui n'aide pas.

Je suis fascinée par ses lèvres, par la petite goutte de salive qui se trouve sur le bord.

Les étudiants étrangers ?

Il continue de parler.

— Par exemple, un garçon peut avoir le béguin pour quelqu'un et lui

passer un mot… mais ça peut être perçu comme inapproprié.

J'observe à nouveau sa main. Le stylo est dans sa main gauche. Il travaillait dans ce lycée, il avait accès à toutes les salles, aux élèves. J'ai la gorge nouée.

— Les élèves étrangers, reprends-je. Je n'ai jamais mentionné que certaines filles faisaient partie d'un programme d'échange.

Tout ralentit, semble suspendu, immobile, en apesanteur, comme dans l'espace. Je comprends, sans même avoir besoin de réfléchir, que je suis en danger. Que je dois sortir. Nous savons tous les deux ce qui va se passer. Je sens la plante de mes pieds appuyer contre le sol. Je pose mes mains à plat sur la table. Une teinte bordeaux apparaît sur ses joues.

— Oh, je croyais que vous aviez dit… soupire-t-il. Eh bien, je me souviens peut-être de quelque chose. Oui, c'est vrai.

Il se lève. Mon corps est crispé, comme un ressort prêt à jaillir. Je me redresse, à mon tour.

— Vous saviez pour le chauffage grâce à Andrew, le cousin germain de votre femme, ajouté-je. Vous étiez déjà venu ici, dans ce manoir. Vous m'avez dit que votre ancienne maison n'était pas loin.

Il ricane.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

MK, pensé-je, paralysée. *Monsieur Koenig.*

C'est lui.

Je secoue la tête. Il sait.

— Je ferais mieux d'y aller…

Ses mains se lèvent brusquement. Une poigne de fer se referme sur ma gorge, me repoussant en arrière, m'empêchant de respirer. La table se renverse, tout bascule. La chaise heurte le sol dans un grand fracas. Je ne parviens pas à crier. Je vois rouge, je sens ma gorge se nouer sous son étreinte puissante. Je donne un coup de pied. Nous chutons tous les deux au sol. Ma vue se trouble. J'essaie de crier à nouveau, mais il serre plus fort, et seul un sifflement jaillit de ma bouche. Des taches noires

apparaissent dans mon champ de vision.

Je lui donne un coup de genou dans l'aine, mais cela ne suffit pas à relâcher son étreinte ; il me serre encore plus fort. Je me débats et le griffe, mais il est plus fort que moi. Je suis prise de vertiges. Mes mains s'agitent désespérément et je lui égratigne le visage. Je suis en train de perdre connaissance.

Laisse une marque, racle un peu d'ADN.

Non, non, ça ne peut pas se terminer comme ça.

Je ne vais pas mourir.

Tu n'es pas morte. Bats-toi.

J'essaie d'atteindre ses yeux avec mes pouces, mais il appuie encore plus fort, ses doigts s'enfonçant dans ma gorge. Je n'y arrive pas. La pièce s'assombrit. Je tends la main à l'aveuglette. Je sens une surface dure, sa tasse de thé. Je m'en empare et la balance. Elle se fracasse sur le côté de sa tête et se brise dans ma main. Le sang se met à couler. Sa prise se relâche. Je me retourne, me traîne péniblement, haletante. Sa main s'étire, attrape ma cheville. Je lui assène un coup de pied, sens mon talon lui écraser le nez. Puis, je me remets debout. Je cours. Les escaliers sont devant moi. Mon cœur bat à tout rompre.

Où aller ? Merde.

Je grimpe les marches, vers les chambres.

Pourquoi suis-je venue ici ?

Je suis piégée. Je l'entends arriver. Je cours dans le couloir et me glisse dans l'une des chambres.

Celle d'Elizabeth.

Ses pas ralentissent en haut des escaliers.

— Sloane, reprend-il. Écoutez, c'est un malentendu.

Je reste silencieuse, rampant vers la fenêtre. Je pourrais l'ouvrir et sauter. Ou crier. Mais si je crie, il me trouvera immédiatement.

Il finira par te trouver.

J'entends une porte s'ouvrir dans le couloir.

— Pas ici, fait-il en la refermant. Je jouais souvent à cache-cache avec mes garçons. Notre ancienne maison était beaucoup plus petite, mais ils trouvaient toujours des endroits où se faufiler. C'était incroyable de voir à quel point ils pouvaient se faire petits quand ils voulaient se glisser dans un placard ou derrière un meuble. Mais je les trouvais toujours. *Toujours*.

Son attitude reste inchangée, comme s'il était habitué à cela. Mon téléphone est au rez-de-chaussée. *Merde.* Je pourrais me précipiter vers les escaliers. Il se rapproche.

— Sloane, où êtes-vous ?

Il s'en est tiré après avoir assassiné les Primrose. Croit-il qu'il s'en tirera, cette fois-ci ? Mon téléphone me localise ici, mon ADN est dans la maison, il est blessé, griffé. Il possède le manoir, le livre sur le meurtre. Il revit tout cela dans son esprit, fier d'avoir réussi à s'en sortir. Ce vieux manoir est son trophée. Et Karen, elle ne voulait pas de moi ici. Elle doit savoir, elle aussi.

Mon cœur bat la chamade alors qu'il s'avance dans le couloir. Une autre porte s'ouvre brusquement. Comme s'il lisait dans mes pensées, Koenig se remet à parler :

— Karen est une femme gentille, constante. Elle fait ce qu'on lui dit. Nous sommes des gens traditionnels, vous savez. Nous faisons ce qui doit être fait pour la famille, pour nos fils. Elle ne savait pas exactement ce qui s'était passé, mais elle se doutait de quelque chose. Heureusement, la police n'a jamais vérifié mon alibi, elle n'en a jamais eu besoin. Personne ne pense à soupçonner un directeur d'école digne de confiance.

Je tends la main vers la fenêtre. Je commence à l'ouvrir lentement. La porte vibre sous l'effet de la pression de l'air.

Il m'a entendue.

Il arrive.

J'ouvre la fenêtre en grand. Je me retourne et me glisse dehors, m'agrippant au rebord. Au même moment, la porte s'ouvre à la volée et

il s’avance, un couteau à la main.

Je regarde en bas, et réalise qu’au moins trois mètres me séparent du sol.

Je n’ai pas le choix.

Je lâche prise.

TK

— Qu'est-ce que vous allez me faire ?

— Fleur veut vous emmener au poste de police pour porter plainte.

— Quoi ? demandé-je, trop confus pour ressentir le moindre soulagement. Porter plainte ? Pour quoi faire ?

— Vous m'avez agressé, déclare-t-il. Vous vous êtes présenté chez nous sous de faux motifs. Vous avez pointé une arme sur moi et appuyé sur la gâchette. Vous m'avez frappé à la tête avec.

— Et la séquestration ? Et les menaces ?

— Quelles menaces ?

Est-ce qu'il se moque de moi ?

— Je vous emmène à l'hôpital, pas au poste de police. Fleur a votre téléphone, on vous le rendra. On déposera votre voiture et votre sac, et vous ne nous contacterez plus *jamais*, assène-t-il.

C'est un piège, ça ne peut qu'être un piège. Fleur est assise à côté de moi, sur la banquette arrière. Les parties de mon corps qui ne sont pas complètement engourdies me font souffrir. Je pense que mon bras est cassé.

— N'essayez pas de faire quoi que ce soit, dit Michael. Vous êtes peut-être grand et fort, mais ça ne finira pas bien pour vous.

— Vous m'emmenez à l'hôpital ?

— Oui.

— Mais vous m'avez percuté ?

— Vous couriez sur la route, à quoi vous attendiez-vous ?

Sa voix est à nouveau empreinte de colère. Une longue pause.

— Nous voulions surtout vous empêcher de vous enfuir, de faire quelque chose de stupide. En plus, vous veniez de m'attaquer.

— Et vous avez essayé de lui tirer dessus, ajoute Fleur. Vous n'avez

jamais dit la vérité, pourquoi vous étiez venu.

— Je voulais juste en savoir plus sur la période où vous étiez au manoir. Je voulais que vous confirmiez certains détails concernant Bill, et je voulais vous le dire. J'étais sur le point de le faire.

— Vous ne saviez pas que nous étions ensemble ? demande Fleur. Michael et moi ?

— Non, réponds-je.

— Mais vous saviez qu'il utilisait un faux nom. Nous sommes évidemment inquiets des répercussions que ça pourrait avoir. Même maintenant. Les gens sont fous, ils me recherchent, ils sont persuadés que c'est moi qui ai fait ça, et *vous*, vous vous introduisez chez nous, comme ça.

— Je suis désolé, répété-je.

Le vent semble avoir tourné, mais je ne leur fais toujours pas confiance. Comment le pourrais-je, après tout ce qui s'est passé ?

— Je ne savais pas que la famille était morte avant qu'il me ramène, cette nuit-là. Oui, il les a traqués jusqu'en Nouvelle-Zélande. Oui, il a utilisé un faux nom pour se rapprocher d'eux. Peut-être avait-il l'intention de faire du mal à Simon. Mais il ne l'a pas fait, affirme-t-elle. Ce n'est pas si facile de faire du mal à quelqu'un.

— J'ai perdu ma haine quand j'ai rencontré Fleur, reprend Michael. Je suis tombé amoureux d'elle très rapidement. Je savais que si je faisais du mal à Simon, je risquais de la perdre. Et grâce à Fleur, j'ai entrevu un avenir où je pourrais être à nouveau heureux.

— Vous ne vous connaissiez pas avant ?

— Non, répond Fleur. Nous nous sommes rencontrés chez les Primrose. Nous avons tout de suite trouvé un terrain d'entente, un mépris commun pour la famille. J'ai appris qu'il n'était pas vraiment celui qu'il prétendait être. Il est plus jeune, bien sûr, mais il avait une vieille âme. Il avait eu une vie difficile. Comme moi.

— D'accord, dis-je, la tête encore en vrac.

— La police n'a peut-être pas été très efficace dans la résolution de cette affaire, mais elle a eu le bon sens de vérifier mon alibi, poursuit-elle. Il y avait aussi des caméras de surveillance à l'hôtel. Et une seule entrée. Ainsi, aucun moyen de partir et de revenir sans être détecté. Michael a déménagé à Hamilton, mais il venait me chercher à Cambridge.

La police l'a rapidement écartée, bien sûr qu'ils ont vérifié. Il ne s'agissait pas seulement de la parole de Michael. Ils ont dû interroger le personnel de l'hôtel, également.

— Et le chauffage, alors ?

J'observe le visage de Fleur dans la pénombre de la voiture. Elle ne laisse rien paraître.

— Le *chauffage* ?

— Quelqu'un a trafiqué le système de chauffage du manoir. Il envoyait du monoxyde de carbone dans les chambres.

Fleur est soit une actrice digne d'un Oscar, soit elle ne sait vraiment rien de tout cela. Je sens enfin que je peux respirer à nouveau lorsque la voiture s'arrête devant un hôpital.

— Allez-y, dit-elle. Descendez. Nous reviendrons avec vos affaires.

Je fais ce qu'on me dit. Ma jambe se plie à peine et ma hanche explose de douleur à chaque pas, mais malgré notre conversation, ils ne sont pas disposés à m'aider plus que nécessaire.

57.

Sloane

Je ressens une douleur lancinante dans la cheville et le coude gauches. Ma hanche est engourdie. Ma tête pulse, ma vision est floue. Ma chute a transformé l'herbe en béton. En levant les yeux, je le vois à la fenêtre, penché vers l'extérieur. Je plisse les yeux. Puis, il disparaît. Il arrive. Je suis morte. Non, non, non.

Cours, Sloane. Lève-toi et cours.

Cet homme est un meurtrier.

Surmonte la douleur. Vas-y.

Mes clés de voiture sont dans ma poche. Il est derrière moi, là dans le jardin. Je boitille, traînant ma cheville blessée vers l'avant de la maison. Je cherche mes clés, j'appuie sur le bouton pour déverrouiller le véhicule. Je l'entends courir. J'ouvre la portière, et je me glisse à l'intérieur. Je claque la portière. Il se jette sur moi. J'enclenche le verrouillage alors qu'il tire la poignée. Je fais démarrer la voiture. Il cogne la vitre, une fois, deux fois. La troisième fois, elle vole en éclats. Son poing glisse devant mon visage. Je passe la première et appuie à fond sur l'accélérateur, sa main agrippant le devant de ma chemise. Je vois un couteau, puis… ma chemise se tend, se déchire. Il lâche prise, tombe dans un bruit sourd. Je fais demi-tour vers le portail. Il ne s'ouvre pas. Il est censé s'ouvrir automatiquement. Peut-être qu'il l'a verrouillé. Je hurle à l'aide à travers la vitre brisée. Quelqu'un a dû m'entendre. Dans le rétroviseur, je le vois allongé là. Il commence à se retourner. Mon téléphone. Je fais demi-tour et me dirige vers la maison. Il est toujours par terre. Je passe à toute vitesse devant lui, roule sur les parterres de fleurs et freine brusquement près de la porte. À l'intérieur, je boitille à travers le salon jusqu'à la salle à manger. Mon téléphone est là, par terre, près de la table. Je le prends et compose immédiatement le numéro des services d'urgence.

— Bonjour, dis-je au téléphone. S'il vous plaît, il essaie de me tuer. Je

suis dans la maison où ont eu lieu les meurtres des Primrose.

— Calmez-vous, répond une voix. Où êtes-vous exactement ?

Ah, quelle est l'adresse ?

— Vous devez vous dépêcher. Je ne connais pas l'adresse exacte. C'est la maison des Primrose à Cambridge, fais-je en me dirigeant vers la porte arrière et la pelouse.

Ma cheville craque à chaque pas.

— Il a un couteau.

— D'accord. Qui a un couteau ?

— Terrence Koenig. Dépêchez-vous, s'il vous plaît.

— Êtes-vous en sécurité, maintenant ?

— Non, lancé-je. Il est là. Il me pourchasse !

— Je veux que vous trouviez un endroit sûr. Restez en ligne si vous le pouvez.

— D'accord, murmuré-je, essoufflée.

Je ne me retourne pas. Je sors par la porte de derrière, traversant en sautillant le terrain où se trouvait autrefois la piscine. Je me dirige vers l'arrière du jardin.

— La police est en route.

— Je suis passée par la porte de derrière.

De l'autre côté, il y a un chantier. Je regarde par-dessus mon épaule. Il est là, il me poursuit.

— À l'aide ! hurlé-je, terrifiée. À l'aide !

— Mes collègues sont là, m'assure l'opérateur.

— Il y a des maisons. Je suis dans la rue derrière.

En me retournant, je l'aperçois franchir la porte. J'arrive jusqu'à la route, le corps déchiré par la douleur.

Des sirènes au loin.

Elles se rapprochent. Je m'efforce d'avancer, les dents serrées. Les sirènes deviennent de plus en plus fortes. Des pas frappent le sol derrière

moi. Je jette un coup d'œil. Il se rapproche. Un moteur vrombit puis, je la vois.

Une voiture de police.

Elle déboule au coin de la rue et s'arrête dans un crissement de pneus à côté de moi. Les portières s'ouvrent à la volée.

— S'il vous plaît ! m'écrié-je. Arrêtez-le, s'il vous plaît.

Ils sortent leurs Taser et je grimpe dans la voiture de police. Il ne peut pas m'atteindre ici.

Je suis en sécurité.

Je répète ce mantra, tandis que la brigade anti-criminalité arrive. Quelqu'un me dit que je suis en sécurité. Ils le répètent, ils me rassurent. D'autres voitures de police. Depuis l'arrière du véhicule, à travers la grille en acier et le pare-brise, je peux le voir, Terrence Koenig, sur la chaussée, les mains sur la tête.

Les policiers l'encerclent.

58.

TK

Amelia se précipite dans mes bras à mon retour. Je la serre contre moi avec mon bras valide, l'autre étant plâtré et maintenu en écharpe. Je plonge mon nez dans ses cheveux et respire son parfum. Maman m'embrasse à son tour, puis papa se joint à elles, me caressant la tête comme si j'étais encore un enfant.

— Le vol s'est bien passé ? me demande-t-il.

Je hoche la tête, souris – sincèrement, involontairement, pour la première fois depuis ce qui me semble être des années – et ris. Lui aussi.

— Ça s'est bien passé, papa.

— Quoi ? demande Amelia. Pourquoi est-ce qu'ils rient ?

— Ils sont fous, lui explique maman. Tous les deux.

Papa attrape mon sac et je soulève Amelia malgré la douleur, la serrant fort contre moi.

Au cours de l'heure qui suit, je reçois des nouvelles de Sloane et je lis mes e-mails. Je rattrape tout ce que j'ai manqué. Le journal d'Eli, Terrence Koenig. Sloane, échappant à la mort. La femme de Terrence, qui avoue que son mari n'était pas à leur domicile, la nuit des meurtres.

Amelia n'arrête pas de me poser des questions sur mon voyage. J'omets les détails qui pourraient l'effrayer le plus. Mon esprit s'attarde sur certains moments, comme de la peau sur du fil barbelé. L'instant où la voiture m'a percuté – quand j'étais certain de mourir et que j'ai pensé à elle, ma petite fille.

C'est l'instinct de préservation qui a poussé Michael et Fleur à m'enfermer dans cette pièce : ils voulaient simplement protéger ce qu'ils avaient, leur intimité, une vie normale malgré tout. Ils voulaient me faire peur, me dissuader de revenir.

* * *

Le lendemain soir, je retrouve Sloane pour dîner. Elle attend devant le restaurant, son téléphone coincé entre l'oreille et l'épaule. Elle porte une chaussure orthopédique à la jambe gauche, mais à part cela, elle est tout à fait adaptée à l'ambiance élégante du quartier. J'attends qu'elle me remarque avant de m'approcher.

— C'est la *bonne* chose à faire, insiste-t-elle.

Elle se retourne, m'aperçoit et me fait signe. Malgré son maquillage, je peux encore voir une marque violacée autour de son cou.

— D'accord, oui, je l'enregistrerai demain matin. On pourra poster sur les réseaux dès demain soir.

Elle raccroche, range son téléphone au fond de son sac et boitille vers moi.

— Vous avez l'air un peu mal en point, commente-t-elle.

Son regard se pose sur mon bras, puis revient sur mon visage.

— Je pourrais en dire de même pour vous.

— Des blessés ambulants. Allez, rentrons.

— Je n'écoutais pas, au passage.

— Mais vous avez tout entendu, non ? C'était mon producteur, m'indique-t-elle.

— Vous allez faire le podcast, au final ? lui demandé-je.

— Bien sûr, répond-elle. Mais nous pouvons y revenir plus tard. Pourquoi ne pas parler d'autre chose que de l'affaire ?

Je tends la main vers la porte et l'ouvre pour elle.

— En quoi puis-je vous être utile, sinon pour parler de l'affaire ?

Quand elle sourit, cela touche ses yeux. Elle claque la langue.

— Je suis sûre qu'on peut trouver d'autres sujets de discussion, TK, déclare-t-elle en pénétrant dans le restaurant.

Sloane

Legacy : 17 ans plus tard, avec Tara Hiku

Épisode Zéro – Un message important de votre ancienne animatrice

En 2017, alors que je travaillais pour le journal *The Age* à Melbourne, en Australie, à l'occasion du dixième anniversaire des meurtres de McDuffy, j'ai été chargée d'écrire trois cents mots sur ces crimes. Un ancien policier avait assassiné trois jeunes femmes et, pendant deux ans, la ville était en état d'alerte, jusqu'à ce qu'un tuyau attire l'attention de la police et qu'Ed McDuffy fasse l'objet d'une enquête, puis soit arrêté et inculpé. Lorsque j'ai rendu mon article, on m'a demandé d'y apporter quelques modifications. Mon rédacteur en chef voulait que je me concentre davantage sur l'*héritage* du meurtrier et moins sur les victimes. Au cours de mes propres investigations, j'ai découvert de nouvelles informations sur les femmes assassinées. J'ai appris comment leurs familles avaient changé au fil des ans. Et j'ai appris que le véritable héritage du crime n'était pas la commission royale d'enquête sur le comportement de la police, suite à la condamnation. Ce n'était pas l'Initiative pour des Rues plus Sûres qui a été lancée après coup, ces sujets sur lesquels mon éditeur voulait que j'écrive. Le véritable héritage est à la fois sociétal et personnel. L'héritage sur lequel nous ne semblions jamais nous concentrer était les vies brisées par ces crimes. Le véritable héritage était les vides laissés par Jane Moore, Davina Turner et Anna Tivoli. J'ai décidé qu'il y avait trop de choses qui n'avaient pas été dites. Alors, muni d'un enregistreur vocal et d'une ambition aveugle, je me suis lancée dans l'enregistrement de la première saison de *Legacy*.

Au cours des six années suivantes, j'ai enquêté sur quatre autres crimes, dont deux étaient des affaires classées non résolues. Pendant cette période, nous avons obtenu des accusations supplémentaires

contre un violeur et meurtrier condamné, et nous avons traduit en justice Dan Mayer, une ancienne star du rugby dont la disparition de sa femme n'avait jamais été élucidée.

Ce n'est que récemment que j'ai commencé à réfléchir à mon propre héritage, à mes propres réalisations. J'ai découvert un angle mort et mon équipe et moi avons donc décidé qu'il était temps d'enquêter sur une affaire qui était dans notre ligne de mire depuis plusieurs années.

À présent, vous avez peut-être découvert dans les médias et sur les réseaux sociaux mon implication personnelle dans cette affaire, ainsi que l'arrestation et les accusations portées contre le meurtrier présumé. Cependant, vous ne connaissez peut-être pas toute l'histoire, tous les faits et les éléments qui rendent cette affaire à la fois si unique et si commune pour des personnes comme Bill Kareama. Cette saison réserve de nombreuses surprises et rebondissements. Cette affaire concerne les victimes du meurtre, la famille Primrose, mais aussi une autre victime du système, Bill Kareama, l'homme qui, malgré dix-sept ans passés à clamer son innocence, a été laissé pourrir en prison. Bill a été arrêté et inculpé sans qu'aucune enquête approfondie n'ait été menée sur d'autres suspects potentiels, son appel a été rejeté et les incohérences de son dossier ont été ignorées. L'ensemble du système judiciaire a échoué à chaque étape à garantir à Bill ce que l'on attend d'une société juste et équitable : la présomption d'innocence jusqu'à preuve du contraire, un procès juste avec une représentation juridique compétente et une enquête policière impartiale.

Je pense que la justice doit être aveugle. Je me disais qu'en enquêtant sur cette affaire, je pourrais contribuer à la résolution du problème, mais je me suis vite rendu compte que je me présentais comme une sauveuse et non comme une alliée. Au cours de mon enquête, il y avait des choses que je ne comprenais pas, des éléments de contexte que j'avais négligés. Et j'ai réalisé que je n'étais pas la personne appropriée pour raconter cette histoire.

Quelqu'un d'autre a vu ce monde avec beaucoup plus de clarté que je n'ai jamais pu le faire. C'est pourquoi c'est avec une pointe de tristesse,

mais aussi avec un optimisme et une fierté sans limites, que j'annonce que je vais quitter mon poste d'animatrice de la cinquième saison de *Legacy*. Votre nouvelle animatrice, mon ancienne assistante, Tara Hiku, est une *wahine*[69] maorie qui réside aujourd'hui à Melbourne. Les brillantes intuitions de Tara ont permis à elles seules de résoudre cette affaire, et c'est elle qui a donné un sens à tout ça. Je ne pouvais imaginer de personne plus compétente et qualifiée pour prendre ma place. Elle a étudié le journalisme, elle s'intéresse de près aux meurtres des Primrose et elle utilisera certains de mes enregistrements, mais en réalisera également beaucoup d'autres en poursuivant son investigation. Je continuerai à travailler en coulisses en tant que coproductrice, afin d'aider Tara à s'adapter à son nouveau rôle. Nous sommes impatients de vous faire découvrir ce que nous vous réservons pour la saison 5, qui débutera très bientôt.

J'interromps l'enregistrement, puis je vérifie mon téléphone.

TK sera là d'une minute à l'autre. J'enfile mon manteau, prends la carte magnétique de ma chambre d'hôtel et descends les escaliers en boitant dans ma chaussure orthopédique.

Koenig a été inculpé pour agression et tentative de meurtre. Il fait également l'objet d'une enquête pour atteinte sexuelle. Je n'arrivais pas à croire qu'il se soit autant exposé – d'une certaine manière, il m'avait conduite tout droit à la preuve irréfutable de sa culpabilité. Mais TK m'a expliqué qu'il n'était pas rare que les criminels les plus dangereux reviennent sur les lieux de leurs crimes pour revivre l'expérience. TK avait une hypothèse sur Koenig : il voulait me montrer la chaudière afin que moi-même – et ceux qui suivent le podcast – puissions voir à quel point le tueur avait été intelligent, et ce, même si nous ne faisions pas le lien avec Koenig. Il en avait besoin, car personne n'avait jamais reconnu à quel point il avait été rusé. Le monoxyde de carbone a failli tuer les Primrose, mais lorsque cela a échoué, il a opté pour une solution plus sûre. Un couteau qu'il a trouvé dans la cuisine, et qui appartenait à Bill Kareama. On m'a dit que les procureurs allaient probablement engager

des poursuites contre Terrence Koenig pour les meurtres des Primrose, une fois que la libération de Bill serait actée.

* * *

Nous entrons dans la prison, accompagnés de l'avocat actuel de Bill, James McCurry. TK et moi prenons notre temps pour passer la sécurité avec son plâtre et ma chaussure orthopédique, mais nous finissons par arriver de l'autre côté.

Nous prenons place à une table et, quelques instants plus tard, la porte s'ouvre. Bill apparaît. Il est surpris, dans son uniforme de prisonnier et les cheveux coupés court. Je l'imagine dans le monde extérieur, la vie qui attend cet homme qui a tout perdu.

— Bill, dit TK.

— Pourquoi suis-je ici ? demande-t-il en regardant autour de lui.

Puis, il se tourne vers TK.

— Qu'est-il arrivé à ton bras ?

Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Quoi ? s'enquiert-il. Qu'y a-t-il ?

— Nous avons des nouvelles.

Les yeux de Bill passent rapidement de l'un à l'autre. Il s'assoit sur une chaise.

— Dis-moi, James. Dis-le simplement.

— Il n'y aura pas de nouveau procès, déclare l'avocat.

Bill baisse la tête. Il joint les mains. Il soupire.

— Parce qu'il n'y en a pas besoin, reprend TK, précipitamment. Tu sors, Bill. Tu pars dès que les formalités administratives seront réglées, ce qui devrait être fait d'ici peu.

Bill se tourne d'abord vers moi, puis vers TK.

— Que veux-tu dire ? Je *sors* ?

— Tu rentres chez toi. Ta condamnation a été annulée. Sans ces deux-là, ça n'aurait pas été possible, ajoute James.

— Que… que s'est-il passé ? demande-t-il en relevant la tête.

— On t'expliquera plus tard, répond TK. Pour l'instant, occupons-nous de ta libération, et rentrons. Ce n'est que le début. Tu as retrouvé ta vie.

TK tend la main vers Bill, mais celui-ci reste immobile, encore incrédule. Puis il se lève, les larmes aux yeux, et attire TK à lui, par-dessus la table, dans une étreinte chaleureuse. La veste du psychologue remonte maladroitement sur ses épaules. Ensuite, Bill tend la main vers moi, puis vers James, et soudain, nous nous retrouvons tous penchés par-dessus la table, tandis que Bill tremble, pleure.

— Sloane a retrouvé autre chose, Bill. Quelque chose que tu devrais voir, je pense, reprend TK.

Je sens une chaleur soudaine derrière mes yeux.

Je sais ce qui va arriver.

— Je t'en donnerai une copie. J'ai envoyé l'original à Elizabeth.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une lettre, l'informe TK.

— Une lettre ? Une lettre de qui ?

ÉPILOGUE

Cher futur Chester,

Tu es un homme, maintenant. Je suppose que tu vis entouré de voitures volantes et de robots. Tu as probablement oublié tout le temps que tu as passé dans ce petit collège de Cambridge, en Nouvelle-Zélande. Qui sait où tu es et ce que tu fais ? J'espère que tu es devenu le nouveau Tony Hawk, mais soyons réalistes, ce n'est probablement pas le cas. Peut-être que tu joues pour Blackburn en première division ? Ou peut-être que tu t'es mis aux échecs et que tu es devenu un grand maître international ? J'espère juste que tu es heureux. J'espère que tu as trouvé ce que tu veux faire, car je n'en ai aucune idée. Peut-être avocat ?

Je devrais te parler de moi, au cas où tu aurais oublié et laissé ton toi de 12 ans dans le passé. Je regarde *Yu-Gi-Oh !* l'après-midi après l'école, avant que papa rentre à la maison, puis je fais mes devoirs. Eli et moi nous disputons pour des broutilles, mais elle est sympa. Elle traverse une période difficile, en ce moment.

J'ai trouvé son journal et c'est comme ça que j'ai découvert pour Fleur et papa. Je ne sais pas ce qui va se passer, mais je sais que j'aurai toujours Eli et qu'elle m'aura toujours. Elle tient à moi. Elle est parfois méchante, mais elle se soucie de tout le monde et de tout, et j'espère qu'elle ne changera jamais. Ça me met tellement en colère qu'elle ait eu une année difficile. Ça me met encore plus en colère de savoir ce que cet homme lui a fait, ce qu'il lui a fait ressentir. C'est pour ça que je l'ai fait. Hier soir, j'ai pris mon vélo et je suis allé chez Monsieur Koenig, ou *MK* comme l'appelle Eli. L'homme qui l'a raccompagnée, ce jour-là… Il habite près de chez nous, pas très loin. Papa m'avait montré sa maison, une fois. Je suis allé frapper à sa porte. J'avais tellement peur que j'en tremblais presque. Je lui ai dit de laisser ma grande sœur tranquille. Je lui ai dit que, sinon, j'irais voir mon papa et qu'il serait renvoyé. Puis, il a pris un air étrange et j'ai dû partir. J'ai sauté sur mon vélo et je suis

rentré à toute vitesse à la maison.

Eli a le béguin pour Bill, notre chef cuisinier. Ce qui, d'après moi, ne pose aucun problème. Elle l'aime vraiment beaucoup, c'est un type sympa. Peut-être que vous êtes restés en contact ? Je l'imagine bien à la tête de son propre restaurant, un endroit chic et branché à Soho. J'espère que tu es comme lui, Chester. J'espère que tu es gentil avec tout le monde, même avec les enfants comme moi. J'espère que tu fais des efforts et que tu fais ce que tu aimes. Qui sait, peut-être qu'Eli et lui se sont mariés ? Papa deviendrait fou s'il l'apprenait ! J'espère que tu es resté ami avec Chris, Sam et Tim du collège. J'espère que tu as appris à faire un Rubik's cube. J'aimerais avoir plus à dire. J'aimerais avoir quelque chose de vraiment intelligent ou drôle à dire. Madame Edwards dit qu'on doit être complètement honnêtes. Elle dit que c'est important parce qu'un jour, on y repensera et on sera reconnaissant d'avoir écrit tout ça. Elle est casse-pieds, mais elle a peut-être raison. J'espère que tu es fier de ce que tu es devenu. J'espère que tu as réussi. Je sais que c'est le cas.

À bientôt, Chester.

Votre avis est important pour nous !

Avez-vous apprécié ce roman ? Nous l'espérons sincèrement ! Si c'est le cas, rien ne nous ferait plus plaisir qu'un petit commentaire sur vos réseaux sociaux, sur vos sites littéraires favoris tels Babelio ou Bepolar, ou tout simplement sur la plateforme sur laquelle vous vous êtes procuré ce roman. Nous pourrons ainsi constamment améliorer notre production et la qualité de nos livres. Merci !

Des suggestions ? Un roman étranger que vous aimeriez voir traduit ? Écrivez-nous !

contact@mera-editions.com

Chez Mera éditions,
vous aimerez aussi…

THE CLEARING

J.P. Pomare

Ce thriller envoûtant et saisissant, qui a inspiré la mini-série Disney + The Clearing, oppose une secte impitoyable à l'amour d'une mère, dévoilant des secrets particulièrement difficiles à enterrer.

Amy, 13 ans, ne connaît que la vie dans la Famille. Elle sait ce qu'on attend d'elle. Elle sait comment contenter ses aînés et s'assurer de la bonne marche de la communauté. Jusqu'au jour où une fillette rejoint le groupe. Elle ne trouve pas sa place et cherche constamment à s'enfuir. Ce qui se passera ensuite bouleversera profondément la vie telle qu'Amy la connaît. Freya déploie beaucoup d'efforts pour paraître « normale » aux yeux de la société. À la voir vaquer à ses occupations avec son petit garçon, Bily, on pourrait la prendre pour une mère ordinaire. Un jour, une petite fille des environs disparaît et un homme qu'elle n'a pas vu depuis longtemps fait irruption dans sa vie. À mesure que le passé refait surface, la petite ville se retrouve confrontée à de sombres secrets qui détruiront tout sur leur passage.

« Captivant, saisissant et riche en rebondissements, ce roman a continué à me fasciner longtemps après avoir tourné la dernière page. Un véritable phénomène. » – Sally Hepworth

Pour vous le procurer :

www.mera-editions.com
ou chez votre libraire

© Mera éditions, 2026

www.mera-editions.com

Édition australienne parue sous le titre *17 years later* :

© J. P. Pomare, 2024

French language edition published by agreement with J.P. Pomare and Curtis Brown Group, London, United Kingdom. All rights reserved.

Design de couverture : © Alex Ross Designs

Photos de couverture : © Alex Ross, © Shutterstock

Photo de l'auteur : droits réservés

Dépôt légal : avril 2026

Les textes de cet ouvrage sont protégés. Toute reproduction ou représentation, totale ou partielle, par quelque procédé sans autorisation expresse de l’auteur est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.

ISBN : 978-2-487149-42-7

Notes

[←1]

En droit, *sub judice*, latin pour *sous un juge*, signifie qu'une affaire est en cours de jugement ou est examinée par un juge ou un tribunal.

[←2]

Le *Sydney Morning Herald* est un quotidien généraliste australien de grand format édité à Sydney.

[←3]

Action de libérer sa chambre d’hôtel.

[←4]

Le *Gold Walkley* est la récompense la plus prestigieuse des Walkley Awards, une cérémonie pour récompenser les meilleurs noms du journalisme australien.

[←5]

Un podcast est une série d'épisodes audio numériques narrés par un animateur et pouvant couvrir de nombreuses thématiques.

[←6]

Les *hash browns* sont des galettes de pommes de terre râpées et rissolées.

[←7]

Reddit est un réseau social communautaire de discussions et de regroupements par centres d'intérêts.

[←8]

Individu qui est conscient des injustices et des discriminations subies par les minorités et se mobilise pour les combattre *(surtout péjoratif, par dénigrement)*.

[←9]

Biais médiatique par lequel les affaires impliquant de jeunes et jolies femmes blanches de classe moyenne supérieure semblent bénéficier d'une couverture médiatique plus importante que pour d'autres victimes.

[←10]

L'expression *nepo baby*, parfois traduite en français *par fils de* et *fille de*, désigne de manière péjorative une personne dont la carrière est liée à celle dans laquelle ses parents ont connu le succès.

[←11]

Nom du restaurant, tel qu'il est mentionné dans la version originale.

[←12]

Le *marae* est l'espace sacré situé devant la maison commune du village. Il constitue le centre de la culture maorie et le lieu de réunion de la tribu.

[←13]

Le *tangi* est le rite funéraire maori. Le corps de la personne décédée est déposé sur un *marae*, qui accueille chants, pleurs et discours pendant quelques jours.

[←14]

Pakeha est le terme généralement employé pour désigner les Néo-Zélandais d'origine anglo-saxonne ou européenne, mais certains Maoris l'emploient pour désigner toute personne non maorie.

[←15]

Légume vert originaire de la Nouvelle-Zélande.

[←16]

Le *hāngi* est avant tout un mode de cuisson ancestral, puis un plat traditionnel, plus souvent présent au nord de la Nouvelle-Zélande, notamment à Rotorua, où la culture et l'héritage maoris y sont fortement présents.

[←17]

90 000 dollars néo-zélandais. Environ 44 000 euros.

[←18]

Ubud est une commune touristique de la province de Bali en Indonésie.

[←19]

Queenstown est une ville du sud de la Nouvelle-Zélande, dans la région Otago.

[←20]

StarTalk est un podcast américain traitant de sujets scientifiques avec une touche d'humour et des références à la pop-culture, diffusé depuis 2009.

[←21]

Les habitants de la Nouvelle-Zélande sont affectueusement surnommés *Kiwis*. Ce surnom provient du kiwi, un oiseau endémique à la région.

[←22]

Avis Rent a Car est une compagnie américaine de location de voitures.

[←23]

Formule de salutation originellement maorie, utilisée partout en Nouvelle-Zélande.

[←24]

En maori : variété néo-zélandaise de patate douce.

[←25]

Ngaio Marsh est une dramaturge et auteure néo-zélandaise de romans policiers du XXe siècle.

[←26]

The Age est un quotidien australien généraliste édité à Melbourne.

[←27]

L'Encyclopædia Britannica est une encyclopédie généraliste anglaise, reconnue comme l'encyclopédie la plus universitaire.

[←28]

En maori : *Bonjour, mon ami*.

[←29]

Brisbane est la capitale de l’état du Queensland en Australie.

[←30]

En langue maorie, la Nouvelle-Zélande porte le nom d'Aotearoa, le *pays du long nuage blanc*.

[←31]

Un *Lemon & Paeroa*, souvent abrégé en *L&P*, est une boisson gazeuse sucrée au goût de citron fabriquée en Nouvelle-Zélande.

[←32]

La région de Hawke's Bay est une région de Nouvelle-Zélande située sur la côte est de l'île du Nord.

[←33]

La série télévisée américaine *Bates Motel* est un préquel contemporain du roman *Psychose* de Robert Bloch, mais elle incorpore également des éléments de son adaptation cinématographique réalisée par Alfred Hitchcock.

[←34]

En maori : *grand-père* et *grand-mère.*

[←35]

Michael Robotham est un écrivain australien, auteur de romans policiers.

[←36]

En maori : *Oh, mon Dieu.*

[←37]

Un forum dédié à un sujet spécifique sur Reddit.

[←38]

Le Milford Sound est un fjord de Nouvelle-Zélande dans la région de Southland.

Jeu de devinettes simple dont le principe est de faire deviner aux joueurs un objet en énumérant ses différentes caractéristiques.

[←40]

Le *kickflip* est une figure de skateboard qui consiste à sauter et à faire vriller la planche autour de son axe longitudinal, lui faisant effectuer une rotation de 360°.

[←41]

Le *shove-it* est une figure de skateboard qui consiste à faire tourner la planche de 180° sous les pieds du skateur.

[←42]

Un *ollie* est la figure de base du skateboard. Il s'agit d'un saut effectué avec la planche.

[←43]

Ryan Giggs est un footballeur international gallois qui a joué pendant toute sa carrière au poste de milieu de terrain à Manchester United.

[←44]

Roman publié en 2018 par l'auteure irlandaise Sally Rooney et rapidement devenu best-seller aux États-Unis.

[←45]

Val McDermid est une écrivaine écossaise contemporaine de romans policiers.

Kensington est un district huppé de Londres connu pour ses édifices victoriens.

[←47]

Le ceviche est un plat composé de poisson mariné dans un mélange acide.

L'école de Norland en Angleterre est une référence en termes de formation pour l'aide à l'enfance. Les nounous de Norland sont un symbole de statut.

[←49]

Pret A Manger est une entreprise de restauration rapide britannique spécialisée dans la conception et la vente de sandwichs et de salades.

[←50]

L'okonomiyaki désigne une galette composée de différents ingrédients finement découpés, puis cuite sur une plaque chauffante.

[←51]

La pavlova est un dessert à base de meringue, nappé de chantilly et de divers fruits frais. Son nom est inspiré de la danseuse russe Anna Pavlova.

[←52]

Whānau est le mot maori pour *famille élargie*.

[←53]

Maketū est un village, le long de la côte, dans la région de la Bay of Plenty dans l'île du Nord de la Nouvelle-Zélande.

[←54]

Kaupapa est un terme maori qui englobe un ensemble de principes directeurs, de valeurs et de croyances qui façonnent les actions et les décisions.

[←55]

En maori : *travail*.

[←56]

En maori : *tatouage*.

[←57]

Un peu moins de 11 500 euros.

[←58]

L'affaire des corps enterrés fait suite à la condamnation du tueur américain Robert Garrow en 1974.

[←59]

En exercice pénal, les faux jurés sont un groupe de personnes anonymes sélectionnées pour tester les théories ou les arguments de la défense avant un jugement.

[←60]

Acteur britannique né en 1964.

[←61]

Un peu moins de 35 euros.

[←62]

Un *pad see ew* est un plat thaïlandais populaire de nouilles de riz sautées.

[←63]

Acton est un district principalement résidentiel de la ville de Londres.

[←64]

Un peu moins de 115 euros.

[←65]

En français dans le texte.

Le Championnat national de rugby à XV (ou *Top 4*) est la compétition de rugby de première division pour les lycées et collèges de Nouvelle-Zélande.

[←67]

En français dans le texte.

[←68]

Équivalents, en France, de la Première et de la Terminale.

[←69]

En maori : *femme*.